

ETHNOGÉNIE

CAUCASIENNE

ETHNOGÉNIE

CAUCASIENNE

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

ETHNOGÉNIE

CAUCASIENNE

RECHERCHES

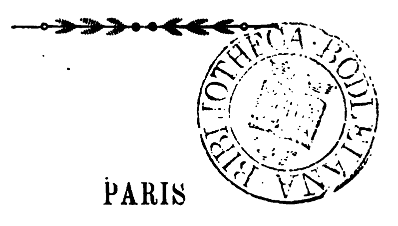
SUR LA FORMATION ET LE LIEU D'ORIGINE

Des Peuples

ÉTHIOPIENS, CHALDÉENS, SYRIENS, HINDOUS, PERSES
HÉBREUX, GRECS, CELTES, ARABES, ETC.

PAR

A. C. MOREAU DE JONNÈS



PARIS
JOËL CHERBULIEZ, ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
MÊME MAISON A GENÈVE
A Amsterdam, chez Van Bakkenes

1861

INTRODUCTION.

Qui de nous, en considérant l'épaisse forêt de mythes et de fables dans laquelle se perdent les premières traditions des peuples, n'a été saisi d'une invincible curiosité de pénétrer ces profondeurs où se cachent les sources de la race humaine? Qui n'a senti qu'il n'y a pas là seulement, comme on l'enseignait naguère, une invention habile des sacerdoces ou un jeu brillant de l'imagination des poëtes, mais que ces légendes étranges recèlent une grande et sérieuse énigme dont l'antiquité classique a légué la solution aux modernes sans avoir réussi elle-même à la trouver?

Malgré le génie de ses interprètes, la philosophie antique, en présence de la puissante théocratie qui confisquait la tradition et dont l'ombrageuse politique fit mourir Socrate, est demeuré frappée d'impuissance. Privée de toute liberté de critique, embarrassée, en fait de géographie, de

physique et d'astronomie, dans un réseau de notions erronées que consacraient les croyances religieuses, elle a achevé, par la subtilité de ses hypothèses et de ses commentaires, de perdre les traces de la vérité. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les modernes, en possession du plus riche trésor d'informations sur le passé dont les hommes aient encore disposé, et maîtres de l'utiliser avec la calme liberté sans laquelle il n'est point d'œuvre féconde, soient parvenus à se rendre des faits primitifs un compte plus exact que n'ont pu le faire les anciens eux-mêmes, et parfois à découvrir, en se servant de leurs écrits, le sens réel qui leur avait échappé.

Lorsqu'on jette les yeux autour de soi, on est à la fois surpris et ravi de la multitude de notions qui surgissent de toutes parts, des monuments, des livres, de la nature; il semble que le passé ait hâte de livrer ses secrets avant que le temps ait dévoré ses derniers vestiges. Les villes, les temples, disparus depuis des milliers d'années, sortent de la terre ; des sépulcres inviolés s'ouvrent à la lumière et révèlent, dans leurs peintures admirablement conservées, les mœurs d'autrefois ; les morts parlent par les prières et les rituels déposés sous leurs têtes desséchées ; des peuples entiers ressuscitent avec leurs monuments, leurs usages et leur culte. Mais ce n'est pas tout que d'exhumer de leurs tombes Thèbes et Memphis, Ninive et Babylone, de fouiller les nécropoles d'Étrurie, les ruines de Carthage et de la Phénicie, il faut rendre la parole à ces débris muets, trouver le sens de ces pages murales, énigme immense livrée à notre curiosité. Ici la philologie a

fait des prodiges de divination. Il est aujourd'hui peu d'hiéroglyphes égyptiens qui n'aient pu être déchiffrés, et le sens des caractères cunéiformes est bien près de céder aux efforts de vingt investigateurs. La connaissance approfondie du sanscrit et l'étude des principaux écrits de cette langue ont révélé l'existence de ce grand peuple Arien, père des Hindous et des Européens, créé, on a pu le dire sans exagération, une seconde fois par la philologie. Elle a fait connaître au monde ces poëmes indiens, fleuves de poésie aux proportions immenses. La langue sacrée des Parses, révélée par le courageux Anquetil, pénétrée par la vive sagacité de Burnouf et des savants allemands, a fourni de lumineux rapprochements aux indianistes. Des voyageurs, au péril de leur vie, ont été recueillir au fond des monastères du Thibet, les manuscrits bouddhiques, d'autres ont succombé à la tâche, comme notre jeune et savant Arnaud, mort en explorant les inscriptions himyarites de l'Yémen. Les savants, dans le recueillement du cabinet, n'ont pas moins puissamment servi la science en compulsant les chroniqueurs et les voyageurs chinois, dont les récits font preuve d'une si curieuse exactitude d'observation, en traduisant les runes prophétiques des Scaldes, en rapprochant les idiomes africains de ceux de l'Asie septentrionale entre lesquels se révèlent de remarquables analogies, en portant le flambeau d'une critique fine et profonde dans l'analyse des livres du Pentateuque, en exposant enfin dans une synthèse savante, les mythes et les divers cultes de la Grèce et de Rome. Ce n'est là qu'un aperçu bien incomplet des travaux accomplis par

l'exégèse depuis seulement quarante ans, et auxquels chaque nation d'Europe a apporté avec zèle son contingent.

Tant d'admirables efforts ont porté leurs fruits, et la critique archéologique, quoique récente encore parmi nous, épurée par les vues nettes et méthodiques et la forme élégante de l'esprit français, semble bien près de toucher à la perfection. Cependant, oserons-nous le dire? en dépit de ces beaux travaux, les questions fondamentales sont loin d'être résolues, et nous ne sommes guère plus avancés dans la connaissance du problème des origines que ne l'étaient, le siècle dernier, nos pères bien moins richement pourvus cependant de ressources en tout genre. Une foule d'études spéciales nous font pénétrer dans la vie intime des peuples Égyptiens, Hindous, Assyriens, Grecs, Celtes, etc., et constatent avec une parfaite évidence leur parenté originelle, mais ce ne sont encore que des inductions appuyées sur aucun témoignage historique, et le lien manque pour rattacher en une synthèse unique les origines séparées de ces peuples, que l'on considère cependant comme des ramifications d'une seule tige.

Ce temps d'arrêt de la science nous semble résulter moins de la disette des documents que du sens général qu'on est convenu de leur attribuer. Linguistes consommés, les érudits ne se font pas assez simples quand ils traitent des choses primitives, et ils prêtent volontiers aux hommes ignorants et crédules des premiers âges, les recherches ingénieuses de leur intelligence mûrie par la pratique d'une longue civilisation. A l'exemple des philosophes d'Alexandrie et des savants de la décadence an-

tique, nos archéologues du XVIIIe siècle et du commencement de celui-ci, Dupuis, Goguet, Fréret, Bailly, Court de Gébelin, Volney et beaucoup d'autres qui ont suivi leurs traces, n'ont voulu voir dans la mythologie des anciens peuples qu'une série d'allégories astronomiques. Non contents d'appliquer ce système à l'Égypte et à la Grèce, ils l'ont étendu à l'Inde et à la Perse. Dans leur opinion, les écrits des mythologues ne retracent, sous le voile des récits héroïques, que les révolutions des astres et des saisons. Le soleil fait à lui seul presque tous les frais de ce symbolisme : Apollon perçant Typhon de ses flèches, c'est le soleil séchant par ses rayons la terre humide des eaux du déluge ; c'est aussi le soleil qu'Hercule accomplissant ses douze travaux, Osiris parcourant le monde pour le civiliser, Mithra terrassant le taureau, Ormuzd combattant Ahriman, Indra sur son char accompagné des douze Adityas, jusqu'au voyage des Argonautes, le soleil, toujours le soleil ! On se demande comment la monotonie, la stérilité désespérante d'un tel système, ce qu'il y a de forcé dans ses interprétations, son impuissance manifeste à expliquer la plus grande partie des mythes grecs et asiatiques, n'ont pas mieux mis en garde quelques auteurs contemporains contre les apparences trompeuses qui ont suggéré cette doctrine.

Faute peut-être d'une solution meilleure, la plus érudite des nations, soit que son génie idéaliste se plaise à cette sorte de raffinements, soit qu'elle y trouve de secrètes harmonies avec ses tendances panthéistiques, l'Allemagne a admis et propagé la croyance en un symbo-

lisme anthropomorphique appliqué au culte des astres. Elle en a même agrandi le domaine, et l'étude des poëmes indiens l'a conduite à traduire ainsi les phénomènes de la nature, les orages, le lever et le coucher du soleil, les effets de la lumière et de la chaleur, les aspects des cieux et de la terre. Suivant ce système, la lutte de Jupiter et des Titans représente les nuées s'efforçant d'obscurcir le soleil qui les perce de ses rayons. L'exégèse germanique interprète de même les hymnes du Rig-Véda célébrant les victoires de Vischnou sur les Danavas impies. On ne saurait imaginer tout ce qui a été dépensé d'esprit, d'érudition, de formules habiles pour faire entrer dans le cadre de l'allégorie, ce riche et vivant polythéisme au sein duquel on sent partout s'agiter l'humanité.

Qu'en est-il résulté? Les écrivains anciens qui sont la ressource habituelle des archéologues, se sont trouvés en grande partie inutilisés ; des pages, des chapitres entiers demeurent incompris et frappés de nullité dans Hérodote, Diodore, Plutarque, Platon, Pline, et chez tous ceux qui ont traité des temps et des pays fabuleux. Hésiode, Homère, Orphée, les Védas, les poëmes Parses passent pour avoir dénaturé à plaisir les mythes primitifs en les reproduisant sous une forme humaine. On fait le procès à l'antiquité, on l'accuse d'avoir corrompu l'idéal religieux primitif en y introduisant l'anthropomorphisme, et pourtant l'anthropomorphisme envahit les religions et les trois quarts des traditions de tous les peuples, de l'Inde à la Grèce, de l'Égypte à la Scandinavie. Partout les dieux sont hommes, ils parlent et agissent avec les passions humaines ;

ils n'ont, de la divinité, que d'être immortels et de marcher sur les nuages. Or, ce sont là de ces idées que les enseignements des prêtres anciens ont fort bien pu imposer à la crédulité des populations, sans parvenir cependant à déraciner de leur mémoire le souvenir des actions des princes et des héros divinisés par la flatterie de leurs contemporains ou la reconnaissance de la postérité.

Un éminent écrivain, dont la sincérité égale l'érudition, a reconnu cette domination de l'élément humain dans les religions antiques : « L'imagination, dit M. E. Renan, se fatigue à chercher une époque où il n'en fût point ainsi. Depuis les premiers moments où nous saisissons les mythes de la Grèce et de l'Inde, nous les trouvons affectant la forme d'aventures personnelles. Toute la mythologie de la Grèce n'est qu'un vaste contre-sens évhémériste, si on la compare à la mythologie védique ; mais la mythologie védique n'est elle-même qu'un anthropomorphisme continuel. Homère est évhémériste, et l'on sent que chez lui les fables antiques sont interprétées dans un sens héroïque et humain. Hérodote l'est bien plus encore [1]... »

On sait qu'Évhémère prétendait que les dieux grecs n'étaient que des rois et des héros divinisés. Cette doctrine a rencontré, ce qui est assez singulier, plus d'opposants parmi les savants de nos jours que dans l'antiquité. Telle qu'on nous la présente, étroite dans son application et vague dans sa définition, elle ne mérite guère en effet

[1] *Sanchoniathon*, Mém. de l'acad. des Inscript., t. XXIII, p. 306.

d'être soutenue, mais la réprobation dont on l'a frappée semble néanmoins trop absolue; interprétée dans un sens plus large, l'idée d'Évhémère pourrait bien n'être que l'expression libre de la croyance générale de l'antiquité.

En faisant table rase de tout système ou réminiscence d'école, l'on est conduit, en effet, par un examen attentif des livres anciens, à cette pensée que les poëmes mythiques, les cosmogonies, les théogonies des différents peuples anciens, se rapportent à une Race primitive de laquelle ils sont tous descendus. Portés par le cours des temps et des migrations à des distances souvent considérables du lieu où leurs pères étaient nés, les fils de cette Race ne tardèrent pas à perdre le souvenir précis de la patrie originelle. Comme ils ne possédaient pas encore l'écriture, les réminiscences confuses et les lambeaux de traditions qui, transmises d'âge en âge par les récits des aïeux, étaient restées dans la mémoire des générations, vues à travers le lointain des âges et le prisme de l'imagination, prirent une teinte merveilleuse. Les religions, lorsqu'elles furent instituées avec leur cortége de rites et de mystères, se fondèrent d'abord sur ces traditions dont elles consacrèrent le sens surnaturel. Enfin, les signes graphiques vinrent à leur tour enregistrer ces souvenirs transformés en mythes, et les perpétuèrent sur les stèles d'airain et de pierre.

Mais la tradition orale faisait aussi son chemin et persistait à rappeler le côté humain de ces personnages dont le sacerdoce avait fait des dieux. Il y a eu de tout temps, chez toutes les nations, ce double courant de traditions,

l'une théocratique et officielle, l'autre populaire ; aussi voit-on fréquemment chez les anciens se reproduire la même légende sous trois ou quatre formes tellement variées, qu'on les reconnaît à peine. Après les Aœdes et les Rhapsodes, qui éparpillaient leurs récits comme les trouvères du moyen âge, vinrent les grands poëtes, Hésiode et Homère ; ils recueillirent les traditions divines et humaines, les confondirent dans leurs épopées, et, tout en gardant le respect dû aux dieux protecteurs des tribus et de la nation, ils les animèrent de la vie des légendes. Imposée par le génie, cette façon de comprendre le polythéisme concilia les deux traditions et devint le code religieux de l'antiquité.

A ce point de vue, les mythologies reposeraient sur un fond essentiellement humain, et il en résulterait qu'en l'éliminant des fables et des récits antiques, on retranche précisément ce qui en est le principe et la vie. Dans une laborieuse recherche de l'abstrait, nous supprimons l'histoire des premiers âges qui nous parle par des centaines de légendes à peine dissimulées souvent sous une couche légère de fiction, et par un langage symbolique dont nous négligeons de rechercher le sens réel. En un mot, nous prenons la forme pour le fond, et nous laissons le corps pour l'ombre.

Si, comme on le suppose, ce qu'il y a de vivant et d'humain dans les mythologies n'était qu'une superfétation parasite née de l'affaiblissement des croyances et de la dégénérescence des dogmes, on devrait en conclure que la religion primitive fut d'abord une conception purement

spiritualiste qui s'altéra graduellement. Or, rien n'est plus contraire, on en conviendra, à la doctrine résultant de l'histoire de l'humanité et de l'étude psychologique de l'homme, et qui démontre que son esprit ne s'est ouvert que progressivement à la conscience de lui-même, puis à la juste connaissance du monde qui l'entoure, enfin aux saines lumières de la vérité et de la loi morale. Le présent comme le passé fourmillent d'exemples de ce développement gra duel chez les peuples sauvages. En Afrique, en Amérique, dans la Polynésie, pas un d'eux n'était monothéiste avant de connaître les civilisés, et tous adoraient l'homme, les animaux ou les phénomènes naturels. Le premier mobile d'un culte a été la crainte, aussi, sous les zones brûlantes, le serpent est-il le fétiche le plus universellement vénéré. Les peuples vivant sur un sol bouleversé par le volcanisme ont adoré le feu; les indigènes des îles Sandwich adressent des prières à la déesse *Pelé* qui réside dans le volcan d'Honolulu, l'un des plus vastes cratères du globe. Chez les pasteurs des montagnes d'Asie, la contemplation éveillant des instincts plus poétiques, éleva vers les astres l'âme des patriarches. Le soleil, source de fécondité, le mystère même de la génération devinrent pour eux des objets d'adoration. Puis survinrent les héros bienfaisants ou terribles, les rois civilisateurs, les reines renommées par leur sagesse ou leur beauté, auxquels on éleva les premières idoles, qui furent probablement des essais d'imitation de leurs traits. La grotte, l'arbre, la source, tout ce qui appartenait au chef divinisé devint objet de culte. Plus tard enfin un patriarche de

génie, brisant le joug des traditions et des servitudes, atteignit au concept du Dieu unique, invisible, créateur des hommes et de l'univers, et amena à sa croyance des populations considérables. Telles ont dû être, conformément à la loi du développement progressif de l'esprit humain, les étapes successives de la pensée religieuse. Cet exposé, au surplus, n'a rien de nouveau, car on a dit depuis longtemps qu'elle avait commencé par le fétichisme et qu'elle passa ensuite au sabéisme, du sabéisme au polythéisme, puis au monothéisme et enfin au spiritualisme.

Cette espèce de chimie intellectuelle procède, en quelque sorte, d'une façon régulière. Nous en avons un exemple dans l'Égypte faisant d'abord un Dieu de son roi Osiris, lui dressant des autels après sa mort et instituant un culte en son honneur. Quelques siècles plus tard, Osiris était transformé en un dieu incarné, pour le bonheur des hommes. Encore quelques centaines d'années, et l'on affirmait qu'Osiris n'avait jamais existé ; ce n'était plus qu'un dieu abstrait, protecteur céleste de l'Égypte. Lorsque la philosophie grecque survint, elle s'empara à son tour du dieu, déjà vieux de trois mille ans, elle le mit au creuset de son génie subtil et le réduisit à l'état de symbole. Puis tandis que le culte tombait en désuétude et que le sable du désert montait le long des piliers des temples, le panthéisme soumettait à une dernière transformation le dieu qui s'évaporait enfin dans le grand Tout, laissant aux savants et aux théologiens l'interminable tâche de déterminer sa nature réelle.

N'assistons-nous pas, dans le court laps de notre his-

toire moderne, à un travail de transformation semblable, et pourtant assez rapide pour que des faits et des personnages, dont l'existence ne saurait être contestée, revêtent déjà à nos yeux un caractère fabuleux? Arthur et Charlemagne flottent dans un nuage féérique, et ce que nous savons le moins d'eux, c'est leur histoire. A peine quatre siècles nous séparent du docteur Faust, et plus d'un se demande s'il a vécu, tant la légende s'est emparée de lui corps et âme. Ce n'est plus le collègue de Guttemberg, un des inventeurs de l'imprimerie, c'est une incarnation de cette curiosité diabolique qu'on nomme la science; c'est un type moitié homme moitié démon. Qui sait même si la part mortelle qui lui reste ne paraîtra pas de trop dans un siècle ou deux, et si Gœthe ne sera pas accusé d'anthropomorphisme!

Dans l'Orient, où les croyances sont de très-longue durée, on ne s'aperçoit guère de ces métamorphoses d'une idée primordiale qu'en embrassant un cycle étendu. Là les transitions dans l'ordre moral se préparent et se succèdent par une élaboration latente et presque insensible. L'on peut dire de l'esprit humain, dès le commencement des sociétés, ce qu'on a dit de la nature dans le travail de la création : *Intellectus non saltum facit.* Pendant longtemps l'idée nouvelle encore embryonnaire s'est montrée revêtue des formes anciennes et ne s'est débarrassée de cette coque, devenue inutile, que lorsqu'elle a atteint sa maturité. L'observateur qui ne l'a point connue en germe, peut donc facilement se tromper et prendre la forme ancienne comme une partie intégrante ou un résultat de l'idée

en voie de formation. C'est le cas pour le symbolisme universel, dont le rôle est si important dans les mythes des anciens peuples. On le considère, en général, comme le produit et l'expression des religions. Nous croyons, au contraire, que ce symbolisme fut antérieur à tout dogme régulièrement institué, et qu'au lieu d'avoir été engendré par le polythéisme, il lui a donné naissance.

Ce symbolisme, né avec les sociétés et qui servit d'abord à distinguer entre elles les races et les tribus, devint, durant la période mythique, la source de toutes les fables relatives aux origines. C'est pour en avoir oublié ou méconnu le sens que la seconde partie de l'antiquité a si bizarrement travesti la première, et que les modernes, en prenant ses interprétations à la lettre, sont tombés dans cet immense malentendu que nous désignons sous les noms de Mythologie et de Cosmogonie, et qui dure depuis plus de trente siècles. Cette étrange aberration n'a pas été sans inconvénient pour l'esprit humain, car, si elle a contribué à développer l'art et le sens poétique par une foule de fictions ingénieuses, elle a nourri le goût du merveilleux et créé le besoin du surnaturel, qui retarde encore chez certains peuples la diffusion de la vérité et les progrès de la raison.

Il semble que l'une des causes qui ont contribué à égarer les recherches des archéologues, ait été la spécialité de leurs études, trop souvent limitées à un ou deux documents principaux. Sous l'influence des livres des Juifs, on a cru pendant un temps que les Hébreux étaient le peuple le plus ancien; les Syriens ont eu leur tour; les celtisants sont

venus ensuite, et voyant des Scythes partout, ils leur ont assigné l'antiquité la plus haute. L'Inde a récemment pris le pas sur les autres nations, à mesure qu'on est entré davantage dans la connaissance du sanscrit, mais voici l'Égypte qui la détrône de sa priorité usurpée. Il n'a pu, en effet, en être autrement tant que d'habiles interprètes, profondément versés dans la science des idiomes de l'Orient, n'ont pas mené à fin l'immense tâche qu'ils avaient entreprise, de faire passer dans les langues européennes les livres sacrés de l'Asie, dont ils possèdent aujourd'hui le langage mieux que les descendants mêmes de ceux qui les ont composés. Ne dit-on pas que des brahmanes sont venus de Calcutta en Allemagne apprendre à traduire les Védas! Or, naguère, tout archéologue, après avoir usé le meilleur de sa vie et de ses forces à s'instruire dans deux ou trois langues, devait s'estimer heureux de produire, vers le déclin de l'âge, une œuvre massive de dissertations sur un point controversé de linguistique touchant la situation du Paradis ou le vrai sens du nom de la mer Rouge. Maintenant, à l'aide seulement des langues classiques et modernes, l'observateur studieux peut se rendre compte de l'ensemble des traditions historiques ou religieuses des six peuples les plus importants, résumées dans le Sanchoniathon, les récits Védiques et les Pourânas, le Zend-Avesta, la Genèse, Hésiode, l'Edda. En y joignant les éclaircissements fournis par les poëtes et les historiens grecs, hébreux, hindous, chinois, celtes, arabes, etc., ainsi que les témoignages apportés par les monuments nouvellement découverts, on aura entre les

mains un magnifique faisceau de renseignements se complétant et se contrôlant mutuellement, et d'où il semble impossible de ne pas faire jaillir à la fin une solution décisive.

En rapprochant dans une étude simultanée ces précieux documents, on reste convaincu qu'il n'y est question partout que de faits réels et de récits purement humains, recouverts de formes mythiques et poétiques, selon le degré d'ignorance ou d'imagination des interprètes dont les rédactions se sont interposées entre nous et la tradition primitive. La composition des mythologies est évidemment de beaucoup postérieure à l'établissement des sociétés. Dès qu'on essaie de remonter plus haut que l'époque crépusculaire où cessent les notions purement historiques, on est arrêté par une zone miraculeuse qui enveloppe comme d'un nuage le premier âge de la vie des peuples; néanmoins on découvre au delà une période primitive mêlée seulement de quelques fictions enfantines et de faits qui ont un caractère de réalité incontestable, tels que l'expédition d'Osiris à travers l'Asie ou l'émigration du roi Djemschid, père de la race iranienne, vers le pays de la lumière. Ce qui domine dans cette période, ce sont les généalogies; elles forment le début de toutes les cosmogonies. Le livre de la loi de Manou expose la série des familles desquelles descendent les Aryas; l'Harivansa, la Genèse, Sanchoniathon, la Volospâ abondent en généalogies; elles sont une des formules ordinaires des hiéroglyphes égyptiens, et il n'est guère de récit arabe ou berbère qui débute autrement. Homère enregistre avec soin la lignée de ses héros;

presque toujours ils sont désignés par le nom de leur père ou par celui du dieu protecteur de leur famille. Ce culte de la race, auquel il ne semble pas qu'on ait attaché l'importance qu'il mérite, domine toute la première antiquité. C'est là en effet qu'on doit chercher la vraie source des fables et la clé du symbolisme sur lequel se sont fondées les mythologies. Les six cosmogonies nous apparaissent donc comme autant de Genèses, ou plutôt comme une Genèse unique où sont exposés, sous des formes variées, la formation de la Race mère des peuples asiatiques et européens, ainsi que les événements qui ont accompagné son développement.

Cette Genèse, ou, pour se servir d'un terme moins ambitieux et plus scientifique, cette Ethnogénie primordiale comprend une période qui ne saurait être moindre de mille ans. Voilà le cycle ténébreux où s'agitent les populations fabuleuses des Géants, des Dives, des Titans, des Asouras, des Centaures, des Gorgones, sans cesse en guerre contre les dieux souverains, les divinités lumineuses, les Anges, les Dévas, les Péris, et qui représentent, selon nous, des populations barbares harcelant de leurs attaques une nation policée. Il s'agit, en un mot, de la fondation des sociétés et du commencement de la civilisation; les mille fables bizarres dont s'entoure cette donnée principale retracent successivement la fondation d'une colonie par une race supérieure, l'alliance des peuples entre eux, la tutelle et l'éducation des peuplades sauvages, la révolte et l'extermination de tribus rivales. Tout ce qui constitue la vie habituelle des hommes réunis en société se trouve ici

décrit sous une forme symbolique familière aux hommes d'autrefois, mais tombée en désuétude un peu plus tard que l'invention de l'écriture, et qui se modifia avec le temps dans les souvenirs des générations.

Quelle était cette Race, déjà civilisée à l'époque reculée dont nous parlons? Comment s'était-elle formée? Fut-elle étrangère ou aborigène du pays qu'elle occupait? Que devint-elle, et comment se rattache-t-elle aux origines des nations de l'antiquité? Telles sont les diverses questions auxquelles ce livre a essayé de répondre. A l'aide des mille fragments épars dans les récits des différents peuples, il a paru possible de faire revivre de la vie des hommes cette humanité primitive qui, pas plus que celle d'aujourd'hui, ne fut visitée par le prodige, et d'en reconstruire la chronique fort semblable, au fond, à celle des Mérovingiens ou de l'Heptarchie.

Mais en exhumant cette race éteinte et en la dépouillant des bandelettes sacrées qui l'enveloppent pour la montrer sous ses traits véritables, la critique n'a encore fait que la moitié de son œuvre; ce qu'il importe surtout d'établir par des indications positives, c'est le pays où elle prit naissance. C'est faute de savoir en quel lieu de la terre furent situés les Champs-Élysées, les Enfers, l'Éden, l'Atlantide, les Hespérides, les colonnes d'Hercule et cette mystérieuse Ériéné, patrie de la race arienne, que les premiers habitants de ces contrées qui ne sont en réalité qu'un seul et même pays, nous apparaissent, tantôt flottant dans les airs sous le nimbe brillant des saints et des dieux, tantôt résidant dans les régions sou-

terraines, au fond des eaux ou parmi les flammes éternelles. Pour en faire des vivants, il ne faut que les amener sur la terre et leur marquer une demeure. Or, cette terre, berceau des peuples asiatiques et européens, si nous ne sommes pas le jouet d'une longue hallucination, nous croyons l'avoir retrouvée ; elle existe encore, oubliée et dédaignée ; les voyageurs la visitent parfois, et il suffit, pour y conduire, de quelques jours de navigation.

L'auteur aura-t-il réussi à faire pénétrer dans l'esprit du lecteur la conviction qu'a fait entrer dans le sien l'accord persistant des renseignements puisés aux sources les plus opposées, et que n'ont pu détruire quatre années de contre-épreuves consciencieusement suivies? Il ose à peine l'espérer, car le talent et le savoir sont ici loin d'être au niveau de l'entreprise. Quelques personnes lui sauront peut-être gré, cependant, d'avoir signalé franchement une face nouvelle de la question. D'autre part, l'intérêt croissant qui s'éveille dans le public éclairé pour tout ce qui se rattache au problème des origines, et la noble indépendance d'idées dont fait preuve l'école moderne d'exégèse française offrent plus de chances qu'on ne pouvait l'espérer il y a quelques années, de voir accueillir favorablement un essai dont l'unique recommandation est un effort sincère vers la vérité.

La sagesse orientale raconte que Dieu, au commencement, pour punir les hommes de leur folie, brisa la Vérité et en dispersa les morceaux à tous les bouts du monde. La tâche de l'esprit moderne est de rechercher ces débris et de les rassembler. Si le siècle où nous sommes doit se

distinguer un jour de ceux qui l'ont précédé par quelque signe glorieux, ce sera par cette aspiration ardente vers la Vérité dans toutes les voies de l'art, des lettres et de la science. En vain le pessimisme nous montre l'humanité s'agitant stérilement et retombant sans cesse dans les mêmes mensonges et les mêmes erreurs, tournant au jour le jour dans le cercle étroit des mêmes passions et des mêmes préjugés. Parcourons du regard le chemin qu'ont fourni les civilisations qui se sont succédé depuis la naissance des sociétés, et nous verrons le monde intellectuel emporté par une gravitation lente, mais irrésistible, vers la suprême Vérité. Ainsi notre système planétaire, indépendamment des révolutions que chaque sphère accomplit autour de l'astre central, s'avance tout entier, par une marche insensible, vers un point lointain du ciel, qu'on dit être la constellation d'Hercule, en décrivant dans l'espace une orbite incommensurable autour d'un centre inconnu.

CHAPITRE PREMIER.

LES RACES.

I

Parmi les nombreuses voies que s'est ouvertes la science dans ses efforts pour dégager l'inconnu de la destinée humaine, l'étude des races est une des plus nouvelles. Les voyageurs multiplient les reproductions ethnographiques, les archéologues remplissent les musées de crânes fossiles exhumés des couches du sol, et cependant l'analyse de ces spécimens de l'anthropologie n'a servi jusqu'ici qu'à constater la profonde diversité des races entre elles et la haute antiquité de quelques-unes, sans jeter aucune lumière décisive sur leur origine. Depuis Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, la question n'a pas fait de progrès. Les uns soutiennent l'unité primitive de l'espèce humaine, d'autres prétendent que sa création a été multiple. Parmi ceux-ci, Blumenbach compte cinq races principales; Desmoulins porte ce nombre à seize;

Cuvier n'en a vu que trois bien distinctes : la blanche ou Caucasienne, la noire ou Éthiopienne, la jaune ou Mongolique. De ces trois types, toutes les nations seraient issues par le croisement.

Dans ce système, Cuvier éludait la question de primogéniture. On sent cependant que l'esprit généralisateur de ce grand homme tendait à l'unité, mais empêché par les caractères tellement distincts des principales races, il lui parut impossible d'admettre qu'une d'elles eut pu engendrer les deux autres. En effet, la physiologie et l'histoire ne fournissent aucune preuve de la possibilité qu'un nègre soit procréé par deux blancs et *vice versâ*. Il n'existe aucun exemple que des nègres soient devenus blancs dans les pays froids, ou que des blancs aient pris les traits des nègres dans les pays chauds.

D'ailleurs les populations olivâtres et cuivrées à cheveux noirs, qui habitent les régions polaires et les contrées de l'équateur, attestent que la couleur de la peau ne reçoit aucun changement de la différence des climats.

Il est vrai qu'en supposant la pluralité des races primitives, on n'est pas plus éclairé sur le fait de leur apparition. Dans l'état borné de nos connaissances, il y aurait folie à prétendre expliquer scientifiquement le mystère de la création de l'homme. Si les forces cosmiques sont les agents par lesquels Dieu a créé, conserve et gouverne le monde, la Vie, comme l'attraction, la chaleur, l'électricité, peut être considérée comme un de ces agents, émanations de la souveraine puissance. Mais inhérente en quelque sorte à la planète, et ne se manifestant que dans des conditions très-limitées d'harmonie avec ses éléments constitutifs, la Vie n'a pu apparaître qu'après le refroidissement du principe incandescent qui a

présidé à la formation du globe et au sein duquel les conditions biologiques, telles que nous les connaissons, ne pouvaient se produire. Plus tard, même aux époques où la puissante végétation, aujourd'hui ensevelie à l'état carbonifère sous les couches du sol, recouvrait sa surface de forêts colossales, la vie qui les nourrissait prenait sa source dans une atmosphère dont la chimie était contraire à l'existence de l'homme et de la plupart des êtres organisés. On doit donc en conclure que la Vie a eu son commencement sur la terre et que l'homme ou les hommes y ont été créés à un moment donné.

Il est reconnu que l'apparition de l'homme sur la terre est postérieure à celle des végétaux et des animaux fossiles des terrains primitifs. Elle semble néanmoins contemporaine de plusieurs anciens quadrupèdes actuellement disparus, et ce fait seul la rejetterait à une époque infiniment plus reculée qu'on ne s'est accoutumé à le croire. En présence des progrès accomplis par les sciences physiques et des découvertes de la paléontologie, il a bien fallu réformer les idées qu'on s'était faites de la durée du monde; il n'en coûte pas davantage d'appliquer le même effort d'esprit au début de l'humanité elle-même, maintenant que nous voyons s'accumuler les preuves de l'existence de l'homme bien au-delà des premières traditions qui nous sont parvenues, et peut-être même à une autre période géologique que celle où nous vivons.

M. Lund, en Amérique, a trouvé des os humains avec des os d'animaux dont les races sont éteintes dans ce continent, entre autres ceux du cheval; ce quadrupède avait disparu d'Amérique quand les Espagnols y débarquèrent, et les peintures mexicaines n'en ont conservé aucune image. En France, près d'Amiens, M. Boucher de Perthes a découvert dans les terrains diluviens, à plus de trois mètres de profondeur, des

haches et des instruments en silex mêlés à des ossements et des dents d'éléphants fossiles.

La période dite quaternaire comprend des cataclysmes formidables, tels que des soulèvements de continents, la retraite des océans dans les lits qu'ils occupent maintenant, la disjonction de grandes îles, la rupture des détroits, la formation des glaciers, c'est à cette période qu'appartient l'animal fossile d'espèce éteinte qu'on a trouvé frappé d'une flèche de pierre gisant auprès de l'os entamé. Des flèches semblables ou à pointes d'os ont été découvertes par M. Nillson dans les tourbières de la Suède. Les mêmes armes étaient enfermées dans des tombes en pierre brute contenant des crânes fort différents de ceux de la race gothique et révélant par leur dépression et la saillie des pariétaux, les traits particuliers aux Lapons et aux Samoyèdes.

Les découvertes de ce genre se multiplient depuis quelques années, et nous pourrions en citer bien d'autres exemples [1]. Elles tendent à établir la présence de l'homme sur la terre à une époque où il était le contemporain des mammifères gigantesques aujourd'hui disparus, dont les ossements ont été trouvés dans les terrains d'alluvion ou de transport, et auxquels se joignent les restes fossilisés d'animaux dont les espèces vivent encore, tels que l'éléphant, le rhinocéros, le bœuf, le cheval et le cerf.

[1] Voyez les faits recueillis dans la Revue archéologique, dans le Cosmos, dans les intéressantes études de MM. Littré et Maury : Revue des Deux-Mondes, 1er mars 1858 et 5 août 1859. Un travail de M. Elisée Reclus, dans le même recueil, offre aussi le fait curieux des restes d'un Indien enseveli à une très-grande profondeur sous les couches des troncs d'arbres que le Mississipi entasse à son embouchure, depuis plus de 50,000 ans, d'après les calculs des géologues americains.

Plusieurs de ces animaux n'habitent à présent que des régions brûlantes où ils semblent s'être retirés devant le refroidissement du globe, cédant la place à l'homme plus approprié à la zone tempérée. On peut en induire, ce qui du reste est démontré aussi par la flore fossile, que le climat de l'Europe était beaucoup plus chaud au temps où ces espèces tropicales l'habitaient, et une telle modification qui ne peut avoir été subite, suppose une accumulation de siècles bien au-delà de la durée attribuée à l'existence de l'homme.

Indépendamment des grandes époques entre lesquelles se partage l'existence du globe, les savants ont reconnu dans chacun de ces âges des divisions ou étages marqués par des dépôts fossiles contenant des séries d'êtres organisés où les types anciens sont parfois continués, mais présentant en outre des types nouveaux inconnus aux étages précédents. Suivant M. Bronn, le monde animal et végétal s'est modifié au moins de vingt-huit à trente-deux fois. Le seul terrain où est bâti Paris offre les traces de quinze ou seize inondations successives, presque toutes d'eaux marines, et à la suite desquelles la création s'est empressée chaque fois de réparer activement par une production nouvelle la destruction des êtres antérieurs. L'on voit dans ces dépôts que, pendant une durée incalculable, la puissance créatrice n'a cessé d'être en travail, inventant sans trêve, multipliant les formes innombrables, bizarres, monstrueuses, dont elle s'est plu à revêtir la vie, les adaptant aux milieux successifs résultant des transformations de l'enveloppe du globe, préférant tel type, supprimant tel autre, modifiant, corrigeant, perfectionnant ses œuvres avec une persévérance, un caprice, une fécondité qui accablent l'intelligence ; suivant en apparence un plan uniforme, et l'interrompant soudain par les anomalies les plus étranges

en déroutant l'observateur au moment où il croit surprendre le concept divin dans son éclosion.

Mais ce n'est pas tout : dans les temps dont nous parlons et dont nous ne pouvons nous faire qu'une faible idée, puisque tout ce que nous connaissons du monde vivant ne se reproduit plus que par voie de génération, non-seulement les créations étaient successives, mais elles étaient aussi localisées et multiples. Chaque région avait sa flore et sa faune particulières, dont une autre contrée offrait certains analogues, mais non point les similaires, car la création s'imite et ne se répète pas. L'Amérique, lorsqu'elle fut découverte, montra le tableau d'un monde à part et d'une création toute nouvelle. Malgré les échanges nombreux effectués par l'homme et les agens naturels, cette diversité subsiste toujours : « Il y a, dit Buffon, trois populations animales existantes bien distinctes : le midi de l'ancien monde, le midi du nouveau et la Nouvelle-Hollande ; quoique moins tranchés on peut considérer encore comme autant de centres différents, l'Afrique du nord, l'Asie centrale, l'Asie du nord et l'Europe. L'Inde n'a aucune des espèces de l'Afrique méridionale et réciproquement ; l'éléphant, le rhinocéros, le singe, le tigre, l'antilope, y sont différents d'espèce, et plusieurs animaux sont spéciaux à chaque continent. L'Archipel indien a une population propre très-remarquable qui ressemble beaucoup à celle de l'Inde, tandis que la faune des Moluques et de la Nouvelle-Guinée se rapproche de celle de la Nouvelle-Hollande, par les phalangers et les kangurous. »

Marcel de Serres déclare qu'en examinant avec attention la manière dont les animaux sont répartis à la surface du globe, il est facile de s'apercevoir que leurs espèces n'ont pas tiré leur origine d'un même point, et qu'elles ne sont point éma-

nées d'un foyer de création unique pour se répandre dans les divers pays où elles sont aujourd'hui fixées. On ne tarde pas, dit-il, à reconnaître qu'il existe pour chaque animal, soit marin soit terrestre, comme pour chaque plante, un certain nombre de régions distinctes caractérisées par des populations et des végétations toutes particulières. La faune et la flore, de chacune de ces régions, se compose en partie d'espèces qui ne se rencontrent pas ailleurs, et en partie d'espèces qui leur sont communes avec d'autres. Ces régions, qui réunissent les mêmes espèces peuvent donc être considérées comme autant de foyers de création où, parmi les animaux qui y sont nés, les uns sont restés cantonnés et les autres se sont disséminés [1].

Nous voyons donc la puissance créatrice agissant simultanément sur plusieurs points du globe séparés par des mers, comme la paléontologie nous l'a montrée agissant successivement à des époques séparées par de vastes destructions. Cela n'a rien qui doive nous étonner, ce sont deux faces du même phénomène se produisant dans l'espace ainsi que dans la durée. Du moment que la Vie est considérée comme une force naturelle, elle a pu se manifester d'une manière générale à la surface terrestre, partout où le milieu se trouvait favorable, variant seulement les apparences selon les conditions du sol et du climat.

Lorsque chaque continent nous offre le spectacle d'une

[1] *Migrations des animaux*, p. 28, Marcel de Serres. Nous n'avons pas besoin de rappeler les admirables ouvrages de MM. Brongniart, Élie de Beaumont, Léopold de Buch, qui ont fondé la science de la terre. Mais nous ne devons point passer sous silence les beaux travaux de M. Bronn d'Heidelberg, dont un livre : *Recherches sur les lois du développement du monde organique pendant la formation de la surface terrestre actuelle,* résume la science et y ajoute des vues originales. Ce livre a été couronné par l'Académie des sciences de Paris.

création animale et végétale toute particulière, on se demande pourquoi l'homme serait absent de ce monde et excepté de cette création ? Il n'existe aucune raison de supposer qu'il ait été, à son origine, placé en dehors des lois générales par lesquelles sont régis les êtres organisés. Chaque foyer de création offrant sa série plus ou moins complète depuis le zoophyte jusqu'au mammifère; l'homme qui, en définitive possède la vie aux mêmes conditions que les autres animaux, a dû la recevoir de même : « Plusieurs centres de formation, dit M. Littré, ont pu exister si plusieurs régions ont offert en même temps des conditions biologiques identiques pour cette espèce. » Ce qui est possible pour les animaux doit l'être également pour l'homme, et du moment que pour les uns il y a eu des créations multiples, soit successives, soit simultanées, on ne voit pas ce qui s'opposerait à ce qu'il y ait eu trois ou quatre espèces d'hommes, comme il y a eu trois ou quatre espèces et plus, de rhinocéros, d'éléphants, de singes, etc.

Il est très-remarquable que le singe qui apparaît aux dernières époques géologiques, immédiatement avant l'homme, duquel le rapprochent des conditions d'existence presque semblables, se trouve localisé de telle sorte que l'espèce dite de l'ancien continent, reconnaissable à des traits particuliers du nez et des mâchoires, ne se rencontre à l'état fossile que dans l'ancien monde, tandis que les singes du Nouveau-Monde n'ont été découverts qu'en Amérique. Il en a été de même de l'homme, et quand les Européens y pénétrèrent, ils n'y trouvèrent ni hommes noirs ni hommes blancs.

Les naturalistes objectent, il est vrai, que les races humaines sont des variétés et non des espèces, et ils appuient cette opinion sur l'aptitude de ces races à multiplier indéfiniment par le croisement, tandis que chez des espèces d'ani-

maux même très-voisines entre elles, la stérilité survient après une, deux ou trois générations de métis. Il faut cependant convenir que les races primordiales humaines l'emportent en dissemblance sur mainte espèce animale ; quoi de plus différent que l'Européen, le Papou et le Mongol ? Quant au phénomène de la reproduction fort obscur encore et que des expériences partielles sont loin d'avoir approfondi, peut-être y a-t-on attaché trop d'importance. La fécondité illimitée des unions entre les races humaines nous semble, comme le don de procréer en tout temps et en tout lieu, un de ces privilèges départis à l'homme par la Providence si prodigue envers lui de faveurs, et sans lequel les premières familles peu nombreuses, livrées faibles et nues aux étreintes d'une nature formidable, eussent été bientôt anéanties.

Pendant la période dite Neptunienne, des mers immenses couvrirent la face de notre planète ; l'Europe, l'Inde, les steppes d'Asie, les déserts du Sahara et de l'Arabie, ne sont que des fonds de mer. Dans la plaine immense dont se forme l'ancien hémisphère, un Océan sans bornes roulait ses flots d'un pôle à l'autre, battant de ses marées sans cesse soulevées par les trombes et l'ouragan, ici l'Altaï et le Caucase, là les cimes de l'Oural qui en gardent encore l'empreinte. Les hauts massifs des monts de la Lune, du Thibet et du Kouen-Lun, de l'Himalaya, du Caucase et de la Cordilière s'élevaient comme de grandes îles au-dessus de la mer universelle.

Ce fut sur ces sommets isolés au milieu du désert des eaux, que les êtres organisés commencèrent à se montrer, et c'est sans doute de ce moment que date la formation des divers centres de végétalité et d'animalité dont la terre offre le tableau. Tandis que la croûte du globe, par ses fréquents soulèvements, repoussait vers les abîmes les eaux qui l'op-

primaient et que l'évaporation en saturait l'atmosphère, les plantes et les êtres descendaient lentement des hauteurs maintenant couronnées de neiges éternelles, et gagnaient les plateaux que, siècle à siècle, leur disputait la mer. Alors, du sol brûlant et marécageux, la création, ivre d'une énergie exubérante, fit éclore les forêts gigantesques qui gissent couchées dans les profondeurs du sol actuel transformées en houillères, et les peupla de ces monstres énormes dont les débris enfouis sont toute l'histoire de cet âge incommensurable [1].

L'homme fut le complément de cette ère de prodigieuse fécondité. Pourtant le mécanisme admirable dont il a été doué ne lui assignait que le premier rang parmi les animaux, et il est à présumer que les facultés intellectuelles dont le développement l'a rendu le maître du globe, sommeillèrent bien longtemps en germe dans son cerveau aplati. Pendant des milliers d'années peut-être, il demeura débile et chétif comme le boschiman du Cap. L'Australien famélique, premier habitant d'un continent nouveau-né, nous donne l'image de ce que dut être l'homme primitif. Il est même possible que des ébauches plus grossières encore se soient montrées et aient disparu comme tant d'espèces étranges, qui n'ont laissé qu'une empreinte dans l'argile pétrifiée des premiers âges du globe.

[1] Les preuves apportées par la science ne permettent pas de mettre en doute que la mer ait à plusieurs reprises couvert notre globe. Cependant on se demande encore ce qu'a pu devenir la masse des eaux qui dut dépasser alors considérablement le niveau actuel des océans. Une théorie qui tend à s'accréditer parmi les savants, a été développée à ce sujet par MM. Adhémar et H. Lehon, auteurs de travaux fort remarquables *sur les Révolutions de la mer et la périodicité des Déluges*. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Suivant cette donnée, chacun des centres biologiques du globe aurait eu son groupe humain comme son groupe de plantes, de sauriens, d'insectes, d'oiseaux, de quadrupèdes. Au sud, le foyer africain formé du massif central des monts de l'Abyssinie, produisit l'homme noir, le plus ancien peut-être, si, comme il est naturel de le supposer, les régions équatoriales furent les premières à sortir des ondes et à se peupler d'êtres vivants.

Au nord, sur le plateau de l'Altaï et des monts Célestes, la race Mongole et Laponne prit naissance. Formée imberbe et peu velue à une époque où l'influence des milieux décidait encore de la constitution physique, on peut en induire que la région septentrionale était alors beaucoup moins froide que de nos jours.

Du versant méridional de l'Himalaya descendit un peu plus tard, un type plus régulier et plus conforme à l'harmonie qui commençait à régner dans la nature, l'Indo-Polynésien. Probablement, à la même époque, une première race américaine peupla la Cordilière du Pérou.

A l'occident, aux sommets du Caucase et du Demavend, sur les flancs de l'Ararat et du Taurus, se montre enfin, dans un âge plus récent, le blanc robuste et colossal dont la barbe épaisse et le corps velu annoncent un refroidissement sensible dans le climat. Les arbres à fruits, les roseaux à pulpe, produits d'une zone tempérée et pénétrés des sucs nourriciers d'un sol attiédi, appartiennent à cette dernière période où la force créatrice abandonnant son initiative, du moins jusqu'au jour d'une nouvelle destruction générale, ne semble plus occupée qu'à perpétuer et perfectionner ses œuvres. De ce moment la Vie incarnée dans les divers organismes n'est plus qu'un phénomène de transmission.

Nul ne saurait dire le temps qu'ont mis les continents à émerger des océans dont la Caspienne, l'Aral, l'Euxin, le Baïkal, les lacs salins d'Asie et d'Afrique sont les restes. Cependant les isthmes se montrent, les îles s'agglutinent, les vallées se dessèchent; le canot inventé, les forêts et les marécages frayés mettent en rapport les membres épars de l'humanité primitive, et de leur rapprochement naissent les premières races mixtes.

L'homme, plus libre que la plante ou l'animal, a fait depuis bien peu de temps le tour de sa demeure; il multiplie avec audace les moyens de locomotion, et cependant, comme marquée d'un sceau originel, chaque espèce ne s'écarte guère de la zone sous laquelle elle est née. Le nègre est toujours sous l'équateur, le jaune dans le nord de l'Asie, la race rouge sous les tropiques et la blanche dans la région tempérée.

II

Le nom de race appliqué à l'espèce humaine a pris un sens si vague et tellement généralisé, qu'à vrai dire il exprime aujourd'hui plutôt des nuances que des caractères bien tranchés. On dit la race celtique, la race arabe, la race saxonne : c'est abuser du terme. Si le mot race s'applique aux divisions primordiales de l'humanité que nous venons d'indiquer, il ne saurait caractériser les dérivés de ces mêmes races simplement modifiés par le mélange. Les philologues, obéissant aux seules déductions de la différence des langages, ont créé une race arienne et une race sémitique. Cependant les caractères physiques et moraux de ces deux familles offrent de si frappantes analogies qu'il est réellement impossible de les consi-

dérer autrement que comme deux branches sorties d'une tige unique.

Ce que nous appelons Ethnogénie, c'est précisément l'engendrement de ces nouvelles familles par l'union des premières. On pourrait classer leur apparition successive par séries comme les couches géologiques. Ainsi de la conjonction des races blanche, noire et rouge naquit une race mixte et de coloration rouge-brun que les anciens nommèrent race *érythrée*, *édomite*, *himyarite*, dénominations qui ont toutes le sens de rouge. Les Grecs et les Romains la désignèrent sous le titre d'Ethiopienne, l'Écriture l'appelle le peuple de Cus et l'exégèse moderne lui donne le nom de couschite. Cette race forme la couche secondaire.

La couche tertiaire se composa d'un nouveau mélange des premières races avec les populations blanches et éthiopiennes du nord de l'Asie d'où l'élément noir se trouva à peu près exclu. Ce sont les Ariens et les Sémites de l'histoire, desquels sont sortis la plupart des peuples d'Asie et d'Europe.

On comprend que ces formations successives n'ont point eu lieu avec la régularité que nous indiquons, et que, suivant les agroupements, les localités et l'empire des circonstances, telle race a dominé ici et là telle autre. Par leur entre-croisement à l'infini pendant des siècles sur divers points du globe, se sont produits certains types particuliers que l'orgueil aristocratique de la lignée, les prescriptions des législateurs et de la religion ont conservés dans leur pureté primitive. Dans d'autres pays, au contraire, où affluaient des individus de toute origine, le type ancien s'oblitéra promptement pour faire place à une collection d'humains sans signes spéciaux, et chez lesquels les caractères distinctifs, tant au moral qu'au physique, sont confondus et comme émiettés. Aucune contrée

n'offre autant que la France le tableau de cette concentration de peuples de toute sorte, et de ce fractionnement des types primitifs. Cependant, dès le premier coup d'œil, on y voit encore les races cantonnées suivant l'époque de leur arrivée dans le pays. Les Celtes blonds et bruns, refoulés vers les rivages ou isolés dans les montagnes par les irruptions postérieures, occupent les bords de l'Atlantique et les sommets volcaniques de l'Auvergne. La race gothique domine dans le Nord, et son mélange avec les Kimris belges et bretons a produit cette belle race normande où le type blond et châtain éclate dans toute sa richesse. Les familles Ibère, Latine et Hellénique ont projeté dans le Sud des courants bien reconnaissables. Certains points, comme Arles, forment des îles où un type ancien persiste dans sa beauté originelle, offrant un de ces exemples assez fréquents chez les animaux dont une espèce ne se perpétue que dans une localité très-circonscrite et dégénère partout ailleurs.

Les aptitudes morales et les instincts originels propres à chacune des grandes races ont dû subir nécessairement le même mélange et la même dispersion. Leur réunion harmonique chez certains individus crée la supériorité intellectuelle comme la réunion des qualités physiques engendre la beauté.

Personne, en effet, n'ignore que ce ne sont pas seulement les traits extérieurs de l'individu qui se transmettent avec ce qu'on appelle le sang, mais que les tendances, les habitudes, les passions, certaines aptitudes se propagent par hérédité, non-seulement dans les familles, mais encore dans des classes entières. C'est ainsi que la puissance intellectuelle acquise par le père se transmet souvent au fils et que l'éducation n'a le plus souvent qu'à développer des germes préexistants. C'est

là ce qui explique la précocité de certaines facultés, et la facilité musicale de ces petits prodiges, dont le talent mûr en naissant est d'ordinaire le fruit de trente ans de culture employés par le père ou la mère à se perfectiommer eux-mêmes. La transmission héréditaire d'une même profession crée à la longue chez les descendants une supériorité incontestable. nous ne doutons point que le système établi chez les Égyptiens de parquer les industries dans la caste ait créé cette adresse prodigieuse de la main, qui nous émerveillent dans les peintures des monuments de Thèbes. Une simple tribu de potiers, se perpétuant dans l'Asie, émigrant en Europe, au bout de trois mille ans avait atteint en Italie l'incomparable perfection de la céramique étrusque. Ainsi des Chinois et de leur porcelaine. D'où vient par exemple que les Hindous, en n'employant que les plus grossiers outils, dépassent encore par la beauté de leurs tissus les produits des manufactures d'Europe, si ce n'est parce que l'exercice constant de ce travail unique, apanage d'une caste depuis nombre de siècles, a atteint dans leurs pauvres cerveaux les proportions du génie?

Sans doute, il faut faire la part des circonstances contraires ou favorables ; mais en thèse générale, on peut dire que certains organes cultivés avec assiduité se perfectionnent de génération en génération. Quelquefois l'éclosion longtemps comprimée éclate avec rapidité, comme il est arrivé de la sculpture grecque héritière de l'art asiatique et égyptien. On se tromperait si on supposait que la Grèce a inventé l'art ; elle le continua en le perfectionnant et fut la fleur superbe de l'arbre germé dans l'Égypte et grandi dans la Babylonie. Les produits de l'esprit humain ne sont l'œuvre ni d'un jour ni d'un siècle ; nous n'apercevons que son épanouissement, et nous ne suivons pas le travail latent qui a amené à maturité

telle faculté grandissant avec le temps dans le cerveau de vingt générations.

Une telle élaboration étendue aux diverses fonctions de l'intelligence élève au bout d'un temps donné, le niveau général des aptitudes d'un peuple et décuple leur puissance. Ainsi se fait la civilisation qui est le progrès de tous résultant du perfectionnement de chacun.

Des circonstances de peu d'importance perdues dans la nuit des temps ont décidé parfois des tendances de telle ou telle nation : un saint patriarche devient le père d'une famille pieuse, et voilà les tribus mages et brahmaniques fondant les religions et façonnant le génie des Perses et des Hindous. Une horde nomade, née dans le désert, se voit forcée de piller chez ses voisins ce qui lui est nécessaire pour vivre; ses enfants conservent cette habitude qui devient une vocation traditionnelle chez les Bédouins et les Berbères. Il n'en faut pas davantage pour imprimer au caractère d'une nation une direction, un pli qu'elle gardera toujours, même lorsque les circonstances qui l'ont fait naître ont complétement changé.

La race n'est donc, à vrai dire, qu'un être unique se continuant à travers le temps et les individus. Né perfectible par lui-même, l'homme a le pouvoir d'améliorer son sort ici-bas et de satisfaire ses plus magnifiques ambitions; mais s'il a le don d'agrandir indéfiniment son esprit et sa puissance, il ne peut, au physique, engendrer qu'une structure éternellement semblable, et c'est de la lutte de ce corps périssable avec le génie qu'il contient que naît la gloire et la misère de l'humanité. L'âme consciente et libre qui réside au sein de cette fragile demeure, domine la nature par la réflexion et la volonté, et pourtant ces forces mêmes sont tellement impré-

gnées des virtualités de la race que l'homme y obéit souvent lorsqu'il se croit le plus libre. L'histoire de l'esprit humain se résume en quelque sorte dans ce dualisme résultant de l'impulsion du libre arbitre individuel et de la domination de l'influence héréditaire. Il n'est pas de si grands hommes en qui l'on ne puisse faire la part de l'un et de l'autre; la personnalité prend un libre essor durant les années de la séve virile, plus tard elle s'amortit et retombe sous l'inexorable fatalité de la race.

On ne peut se refuser à reconnaître que le principe de liberté et d'initiative est plus énergique chez certaines races que chez d'autres, d'où résulte une plus grande aptitude au progrès. Il semble même, en regardant bien, que l'espèce humaine soit divisée en trois types bien caractérisés : une race immobile, une race conservatrice, une race progressive. La race noire reste enchaînée à sa zone natale; sans souci du passé, imprévoyante de l'avenir, elle n'a ni sciences ni monuments, et ne s'occupe que de l'heure présente. Les peuples rouges et olivâtres forment une race de transition; obstinés adorateurs du passé, ils en conservent religieusement les traditions, ils ont fondé les immuables religions, les monuments indestructibles, l'art et la poésie, tout ce qui perpétue et regrette. La race blanche, au contraire, les yeux tournés vers l'avenir, ne vit que par le désir et l'espérance; ses demeures sont d'un jour, elle veut tout posséder, tout connaître, et dans son ardeur d'amélioration et de progrès, elle jonche sans cesse le présent des ruines du passé. César et Tacite ont constaté l'esprit d'indomptable indépendance et cette curiosité insatiable qui caractérisaient les Germains et les Gaulois; ils aimaient la liberté comme l'Orient aime le despotisme.

Serait-ce à ces instincts divers, confondus par le croisement

des races dans les générations européennes, qu'il faut attribuer ces tendances opposées de retour au passé et d'aspiration vers l'avenir, dont l'antagonisme enfante de nos jours tant d'oscillations et de luttes ? Le génie d'un peuple se façonne à ses institutions, mais les institutions sont marquées du sceau de la race. Aussi la conquête d'un pays n'est réelle qu'autant qu'elle a été consacrée par l'homogénéité d'origine. L'histoire moderne en offre de frappants exemples : la Chine, conquise par les Mantchous, accepte tranquillement l'usurpation d'une race identique à la sienne. L'Angleterre, trois fois conquise, a vu s'assimiler sans trop de difficulté les Danois, les Saxons et les Normands, trois branches de la même souche germanique, et cependant, aujourd'hui comme au temps d'Alfred, le Gaël, opprimé successivement par ces trois peuples, repousse avec haine la domination de l'homme du Nord. Ce peuple venu d'Orient, il y a plus de quarante siècles, a gardé l'orgueilleux culte de lui-même et cette horreur de l'étranger que nourrissaient religieusement les tribus d'Asie.

Les peuples de l'antiquité, plus près des origines et moins confondus entre eux que nous ne le sommes, avaient été frappés de la ténacité du type originel à se conserver dans la série des générations, et de la domination secrète qu'exercent les tendances héréditaires sur le libre arbitre des individus. Ils y attachèrent l'idée d'une fatalité que rien ne pouvait vaincre. Le génie indépendant de la Grèce se courba devant cette puissance mystérieuse ; elle l'appella le Destin et en fit le maître des hommes et des dieux.

III

Il est bien reconnu, quoiqu'en ait dit l'école unitaire depuis Buffon jusqu'au docteur Prichard, que l'action du climat est sans effet appréciable sur la couleur et sur les traits des individus. Les peuples à teint bistré, tels que les Lapons et les Esquimaux, n'ont point changé de couleur au milieu des neiges éternelles, et parmi les noirs d'Afrique, sous l'équateur, habitent de grands peuples au teint clair. Le nègre n'existait pas dans l'Amérique lors de la découverte, et l'on peut se demander pourquoi la température n'y aurait pas produit les mêmes effets que dans l'ancien monde, puisque l'action climatérique y est la même. Ces différences physiques, si elles sont dues au milieu dans lequel l'homme a été formé, n'ont donc pu se produire qu'à une époque infiniment reculée où les agents naturels exerçaient une pression très-énergique, en même temps que l'organisme de l'homme était plus malléable. Alors peut-être le derme du nègre fut-il muni du pigment noir qui l'endurcit contre les morsures du soleil, tandis que l'homme du Nord se recouvrait d'une longue chevelure qui abrita son crâne du froid.

Mais s'il est vrai que le climat n'ait pas, depuis les temps historiques, modifié d'une manière sensible la condition physique de l'humanité, l'inégalité intellectuelle qui existe entre les races primordiales semble pouvoir, dans une certaine mesure, être attribuée à cette influence. Il est remarquable que tous les peuples, à quelque race qu'ils appartiennent et quel que soit leur degré d'intelligence, dès qu'ils habitent sous la zone torride ou dans les régions brûlantes qui l'avoisinent, sont

condamnés à une atonie morale provenant de l'allanguissement des facultés réflectives et de l'excitation des sens. La facilité de l'existence, les séductions d'une nature riche et toujours souriante jettent la foule dans une oisiveté sensuelle et les esprits d'élite dans l'oubli du temps et d'eux-mêmes; ils tombent dans la vie contemplative, car le soleil enivre comme le haschich. La douce existence que menaient les sauvages du Grand-Océan parut si attrayante aux marins européens qu'il fallut les mesures les plus rigoureuses pour arrêter la désertion des navires. Un équipage, celui du *Bounty*, déposa son capitaine avec ses officiers dans une chaloupe en pleine mer pour retourner vivre aux îles bienheureuses de l'Océan Pacifique, tant l'instinct du bien-être matériel l'emporte souvent, chez les races les mieux douées, sur les aspirations de l'intelligence!

Un froid extrême, produit des effets analogues en paralysant l'activité physique. Près du pôle, l'homme végète, péniblement occupé du soin unique de sa conservation. Le milieu où les facultés humaines s'exercent librement et dans leur entier développement, ne dépasse donc guère la zone tempérée. Là, les exigences du sol et de l'atmosphère suscitent l'intelligence de l'homme sans l'opprimer, et font naître en lui le besoin du travail. Une fois mises en jeu, la réflexion et l'activité au service d'une puissance collective dont le désir toujours croissant se multiplie par la variété des besoins et des volontés, ont rapidement envahi et subjugué le monde. Cette énergie, se projetant dans les régions engourdissantes du froid et du chaud excessif, y a transporté des germes de civilisation, mais ils luttent avec peine et cèdent à la longue à la domination du climat. C'est ainsi que les Espagnols, établis dans le Nouveau-Monde, sont descendus en moins de trois

siècles au niveau des peuples indiens qu'ils avaient conquis.

Lorsqu'on regarde la carte, on s'aperçoit en effet qu'il n'existe point de civilisation plus au sud que l'Egypte, ni plus au nord que la Suède, du tropique au 60° ; dans cet étroit espace de 40 degrés, tout le génie humain se trouve renfermé. Dans les limites de cette zone seulement, il croît librement et mûrit ; au-delà, toute culture semble artificielle, et l'on n'obtient que des civilisations de serre chaude qui ne tardent pas à dégénérer.

IV

Telle nous voyons aujourd'hui la race noire, telle elle dut être à l'origine ; la hutte et la grotte sont toujours ses demeures. Les ébauches de société qu'elle est parvenue à former sont des parodies de la société européenne ou des assemblages barbares, tels que les états du Dahomai, de Judha et des Ashantis. Si la supériorité d'une race se mesure à la dignité et à l'indépendance qu'elle a su se conserver, la race noire est évidemment la dernière. Partout où on la rencontre elle est esclave ; en Afrique, à Madagascar, dans l'Inde, en Océanie, la race jaune ou rouge l'a réduite en servitude et réalise à la lettre la malédiction de l'Écriture : « Et toi Cham, tu serviras dans les tentes de Sem. »

La race noire est aussi l'esclave du climat. La moins cosmopolite de toutes, elle s'est tellement identifiée à la région brûlante où elle est née, qu'on la voit végéter et dépérir sous une latitude plus tempérée. Cette servitude la rapproche de l'animalité dont les espèces sont restées pour la plupart circonscrites dans le rayon où elles ont été créées. L'influence

énervante d'une température torride où les facilités de l'existence dispensent de tout effort intellectuel, a retenu les facultés morales du nègre à l'état embryonnaire [1]. Sa gaieté expansive, son extrême crédulité, son goût effréné pour le bruit et le mouvement, sa vanité naïve et ce sentiment de sa faiblesse qui lui fait accepter facilement un maître, tout, jusqu'aux traits du visage, décèlent dans le nègre l'humanité-enfant. Cependant il serait dur de voir dans cette immobilité au bas de l'échelle antropologique, le signe d'une déchéance éternelle. De plus hautes facultés existent sans doute chez le nègre, mais elles sont à l'état de germe latent et n'attendent qu'un croisement heureux qui les féconde. L'on a peut-être méconnu le rôle que joue cette race dans les destinées humaines. Partout où elle a subi des mélanges, et cela est arrivé à l'origine bien plus profondément qu'on ne suppose, elle a apporté un élément puissant de progrès : la passion.

La race jaune, si l'on comprend sous ce titre les diverses nuances de cette famille humaine, depuis le rouge cuivré des Indiens jusqu'à la teinte feuille morte des Chinois et des Malais, s'étend à la fois dans les régions les plus chaudes et les plus froides de la terre. Elle a dû, à une certaine époque, occuper les trois quarts du globe habitable. Cependant les deux branches principales de cette race, la Mongole et l'Indo-Polynésienne, sont tellement distinctes par les traits, les

[1] On sait que chez l'homme seul, entre tous les animaux, le cerveau croît et se développe durant la vie. Le travail s'opère par l'élasticité que donnent au crâne les membranes par lesquelles ses parois sont reliées. Ces membranes s'ossifient avec le temps, alors le crâne cesse de se développer sous l'action de l'expansion du cerveau. Chez quelques individus cette ossification n'a lieu que dans la vieillesse, mais chez le nègre, elle a lieu de très-bonne heure. Chez les singes et les idiots les membranes disparaissent en peu de temps.

habitudes, le caractère et même la couleur, que la distance qui les sépare nous paraît presque aussi grande que celle du blanc au nègre. Ce qui nous décide d'ailleurs à les distinguer, malgré l'autorité respectée de Cuvier, c'est qu'il ne semble pas possible de faire naître les familles de seconde et de troisième formation, telles que les Hindous, les Syriens, les Perses, les Celtes dont la parenté est bien constatée, d'un mélange des races germanique et mongole. La formation de ces peuples s'explique au contraire parfaitement par le mariage du blanc et de l'Indo-Polynésien. De même, la race Malaise n'a pu naître que de l'union du Mongol et du Polynésien. Nous en concluons que ce dernier type, que nous nommons Polynésien, parce que les îles du Grand-Océan nous l'offrent seules dans toute sa pureté, constitue un quatrième type primordial. Les races jaune et rouge forment les anneaux intermédiaires de la chaîne qui rattache le nègre au blanc, car le Mongol est voisin du premier par l'aplatissement du visage et la structure du crâne, tandis que l'Indo-Polynésien, par la rectitude de ses traits et le développement de son intelligence, se rapproche tout à fait de l'Européen.

Le type humain à la face triangulaire et plate, au front bas, aux yeux petits et obliques, au teint d'un jaune verdâtre, aux lèvres épaisses et décolorées, à la stature carrée et trapue, offre deux spécimens également sauvages : l'un, robuste et farouche, le Kalmouk Hunnique que représentait Attila, l'autre, le Lapon timide et misérable relégué dans les déserts arctiques. Cette famille, la plus ancienne peut-être de sa race, a dû habiter primitivement plus au sud, dans le rayon de l'Altaï, d'où elle semble être descendue. Des tombeaux ouverts en Scanie contenaient, avec des flèches en os et des haches en pierre, des crânes dont la conformation accusait

en ce lieu la présence de cette famille. Presque tous ces tombeaux ont la face tournée vers le sud. On peut supposer, avec vraisemblance, que les Lapons et les ancêtres des tribus sibériennes, telles que les Ostiakes, Yakoutes, Wogoules, Samoyèdes, se rattachant toutes plus ou moins au type Mongol, vécurent jadis sous des latitudes moins rigoureuses [1]. Chez les Lapons surtout, on trouve beaucoup d'usages appartenant aux Asiatiques méridionaux, aux Hébreux par exemple. Le singulier peuple des Pygmées, dont parlent Eratosthène et Pline, et si souvent retracé sur les poteries de Panticapée l'ancienne Kertch, est moins fabuleux qu'on ne suppose, et représente probablement des Lapons qui vivaient dans la Russie méridionale.

Les Grecs firent du nom de *Sarmates* un jeu de mots, *sauros-ommata*, yeux de lézard qui caractérise parfaitement les petits yeux obliques et à demi-fermés de la famille hunnique. On peut en conclure que ses rapports avec les populations de l'Euxin dataient déjà de loin lorsque les Hellènes s'y montrèrent. Chassée par l'expansion puissante des nations scythiques, cette race recula graduellement jusqu'aux dernières limites du septentrion. Là, comprimées par le froid, ses facultés restèrent frappées d'inertie. Les seuls rameaux de cette branche qui aient atteint à la civilisation sont ceux qu'on trouve à la Chine, au Japon, dans la Malaisie, sous un climat qui permet le travail et le progrès de l'intelligence. Les

[1] Au bord de la Meuse, dans une grotte à ossements pleine de débris d'élans, d'aurochs, de cerfs, M. Spring, professeur à Liége, a trouvé les restes d'hommes d'une race très-petite, cinq pieds au plus, et dont le front fuyant, les narines larges, les arcades alvéolaires très-prononcées, l'angle facial de près de soixante-dix centimètres accusaient une race semblable aux Lapons et Groenlandais.

Mongols d'Europe, qu'un ciel rude et une terre ingrate ont condamnés à la vie nomade, sont restés ce qu'ils étaient à l'origine, sauf ceux que le contact avec les Slaves et les Germains ont élevé par assimilation à un degré supérieur, dans l'espace de quelques générations.

Le mélange des races est évidemment dans les desseins de la Providence. C'est ainsi que les types humains incomplets se perfectionnent; les peuples qui s'y refusent sont frappés de décadence et de stérilité, ainsi qu'il arrive aux castes aristocratiques exclusives et à certaines familles humaines qui mettent leur orgueil ou leur religion à ne point s'allier hors de la tribu. Ne voit-on pas chez le mulâtre et le métis l'intelligence s'agrandir dans la proportion du mélange? Quand on suit avec attention la filiation d'une famille où se marient des races différentes, on est témoin de phénomènes moraux aussi évidents que le bariolage des plumes et du pélage chez les animaux dont on a opéré le croisement. Les plus beaux types humains appartiennent à des races croisées; c'est par là que la race inférieure monte par degrés l'échelle de la beauté et de l'intelligence, car le don de beauté réside dans la femme et dans son sein la forme la plus grossière s'épure et se rectifie. L'un des plus grands charmes des peuples de l'Orient, la beauté des yeux, est due à l'immixtion originelle de la race noire. Il en est de même de la ténuité des mains et des pieds dont on fait un signe d'aristocratie et qui caractérise plusieurs nations de race rouge. La race blanche, au contraire, a communiqué aux autres sa haute taille, la force des os et le développement de la musculature.

Au point de vue moral, le croisement des races a eu la plus haute influence sur les destinées humaines. Il est plus que douteux que la nature énergique mais rude, réfléchie mais

froide de la race du Nord désignée ordinairement par le nom de race Germanique, Scythique ou Scandinave, eût jamais atteint au rôle glorieux de dominatrice du monde, si les quelques gouttes de sang indien et africain qui circulent dans les veines des familles arienne et sémitique, n'eussent échauffé leur génie et fait bouillonner l'ardeur des entreprises dans le cerveau de l'Hellène, du Romain, de l'Ibère et du Celte.

A une époque fort antérieure aux temps historiques, mais jusqu'à laquelle il n'est pas impossible de projeter quelque lumière, un grand mouvement de peuples noirs et rouges se fit du sud au septentrion. Depuis le Thibet jusqu'à la Thrace, dans cette vaste zone qui comprend les deux bassins de la Caspienne et de la mer Noire, la Bactriane et le Caucase, des colonies de ces deux races vinrent s'établir au milieu des hordes blanches errantes à l'état sauvage. Là s'opéra durant une période de sept à huit siècles, l'union première des blondes filles de la Scythie avec les Africains et cet embrassement du nord et du midi engendra une race nouvelle, race titanique, cyclopéenne, réunissant la force et la stature formidable du Germain à l'ardeur de la passion Ethiopienne. De la conjonction de cette famille avec les branches paternelle et maternelle naquirent le Couschite et l'Indo-Scythe, lesquels en s'éparpillant sur le globe et s'entre-croisant mutuellement, composèrent les peuples de l'antiquité et fondèrent les sociétés et les empires.

C'est de la race secondaire née des trois primitives que nous avons entrepris de raconter la naissance. A travers les mythes et les fables, nous chercherons son berceau, nous retrouverons les événements qui ont présidé à sa formation, à son développement, à sa dispersion, et nous établirons les

liens incontestables qui la rattachent aux nations par lesquelles commence l'histoire.

V

Les anciens prétendaient que les Égyptiens et les Scythes étaient les deux peuples les plus anciens de la terre, et Justin tranche même la question en faveur des Scythes. La question était mal posée et il eût mieux valu la préciser en demandant chez lequel des deux se fonda la première société policée. Or, ce ne pouvaient être les Scythes, puisqu'au temps même de cet historien, ils vivaient presque tous à l'état nomade.

Le berceau de la race blanche que les anciens désignaient sous le nom de Scythes, σκουτοι, se montre au début des temps historiques, près des rivages de l'Euxin et de la Caspienne. Il est difficile de supposer qu'elle n'ait pas habité plus au sud l'Asie centrale, lorsque cette région était vide de cités ; suivant toute apparence, des sauvages nus à la taille colossale et aux cheveux roux, chassaient l'urus et le lion à travers les épaisses forêts qui ombrageaient alors les rives du Tigre et de l'Euphrate. Ils dormaient comme les bêtes fauves dans les tanières qu'on voit encore creusées aux flancs des rochers du Taurus et de l'Idumée, et c'est d'eux que disait le prophète Esaïe : « Edom et les Horréens qui habitent dans le creux des rochers. »

Le Caucase, la Crimée, l'Arabie, la chaîne libyque, les monts d'Abyssinie, ceux de l'Inde et du Demavend sont percés de grottes sans nombre, la plupart artificielles ou appropriées à la demeure de l'homme. On voit en Géorgie des villes de cryptes ainsi superposées dans les escarpements du Caucase. Quand la rareté du gibier obligeait la famille scythe à cher-

cher des terrains de chasse plus propices, elle partait, laissant la ruche humaine abandonnée. Plus tard, d'autres nomades venaient s'y établir sans s'inquiéter de savoir quelles mains avaient creusé ces demeures indestructibles.

Les Scythes qui vivaient dans la steppe ou en pays plat, s'enfonçaient sous la terre pour éviter ces orages de neige qui engloutissent une armée, comme il advint des Russes lors de leur première expédition de Khiva. Dans de vastes trous creusés à une grande profondeur, le Scythe établissait deux compartiments, l'un pour la famille, l'autre pour les bestiaux et les chevaux. Un toit de terre et de chaume recouvrait le souterrain qui recevait la lumière et laissait échapper la fumée par une seule ouverture percée au sommet. Lorsque les soldats d'Alexandre le Grand eurent passé l'Oxus, ils tombèrent sans s'en apercevoir, au milieu d'une de ces villes souterraines dont la fumée seule perçant sous la neige, leur révéla l'existence. Les Kurdes du Taurus passent l'hiver dans des taupinières semblables, et les colons militaires de l'Autriche sur la frontière de Bulgarie, habitent aussi des demeures enfouies sous terre, qu'ils nomment *kullen* et d'où ils surveillent inaperçus l'horizon. Ce mode particulier d'habitation se trouve jusqu'en Laponie.

La race rouge, à qui la chaleur est nécessaire, se bâtissait des huttes en roseaux au bord des fleuves. Les tribus adonnées à la pêche sont d'ordinaire les plus paisibles et les plus promptes à se fixer, Sidon et Venise furent fondées par des pêcheurs. Mais le sang turbulent de l'homme blanc et le besoin continuel d'exercer sa force, lui faisaient dédaigner ces humbles travaux. La horde scythe, poussée par ce génie guerrier qui jette si souvent ses descendants hors de leurs frontières pour guerroyer avec leurs voisins, se précipitait, dès

les premiers âges, d'un bout de l'hémisphère à l'autre, cherchant la lutte et la résistance.

Hérodote nous dit que devant la cabane du Scythe taurien se dressent de longues perches au bout desquelles sont plantées les têtes de ceux qu'il a vaincus. Les Gètes, suivant Ammien Marcellin, se ruent au combat avec ivresse en poussant des hurlements terribles, suivis de leurs femmes dont les robustes bras blancs lancent les pierres comme des catapultes. Les Scythes enlevaient à la guerre les chevelures de leurs ennemis comme font les peaux-rouges de l'Amérique du Nord; ils tuaient leurs vieux parents devenus inutiles, sacrifiaient les prisonniers à Mars et à la Lune, et les mangeaient même à la manière des Mexicains. Quand la horde se mettait en marche, de grandes charrettes à roues pleines, les *carpenta* des Romains, traînées par des buffles et recouvertes de peaux tendues sur des piquets, telles que celles des *Kheta* peintes sur les monuments de Thèbes, transportaient les femmes et les enfants. Les cavaliers galopaient sur les flancs de la colonne, brandissant leurs javelines à pointe de caillou. En tête s'avançait le coffre en bois, *arkha*, contenant la pierre noire ou l'idole que vénérait la tribu, porté sur les épaules de la famille sacerdotale et escorté du chœur des vierges prophétesses. Puis le père venait à cheval, revêtu des insignes du commandement, le visage peint, une paire de cornes de bélier ou de taureau dressées de chaque côté du front, et la tête surmontée de plumes de cygne ou d'autruche. Derrière suivait à pied la foule de la horde poussant les chariots, aiguillonnant les troupeaux, tandis que de grands chiens fauves, errant sur les flancs de la tribu en marche, ramenaient les traînards et par leurs aboiements vigilants signalaient de loin l'ennemi.

Nulle autre loi que la volonté du patriarche ne réglait les habitudes de ces masses désordonnées. Il était l'arbitre suprême, le Dieu. A la guerre, les Germains se choisissaient pour chef le plus grand et le plus fort, comme font les chevaux et les taureaux sauvages; cette race méprisait la mort et adorait la liberté. Au temps que nous décrivons, l'idée de propriété n'était même pas encore née, la terre était commune à tous, le butin se partageait, et lorsqu'il plaisait à un guerrier de visiter un des chariots fermés qui portaient les femmes, il suspendait son arc au dehors et le reprenait en partant.

Les annales de la Chine donnent une idée de l'existence de nos aïeux dans la plainte touchante d'une jeune princesse chinoise du sang royal, livrée par terreur, vers le IIe siècle avant notre ère, à Tan-Shu, chef des Ou-Soun, nation aux yeux bleus et aux cheveux roux :

Mes parents m'ont abandonnée sur une terre étrangère,
Ils m'ont livrée au chef des Ou-Soun.
Il habite une hutte misérable couverte de peaux,
Il se nourrit de chair crue, il ne boit que du lait;
Oh! quand je pense à mon ancienne demeure,
J'envie les ailes de l'oie sauvage
Pour revoler au pays de mon père.

Tels sont encore aujourd'hui les Tartares nomades des steppes de l'Altaï au Volga, qui se nourrissent de chair crue macérée sous leur selle. Tels étaient les Huns de Jornandès, les Alains d'Ammien Marcellin, les Germains de Tacite, les Pictes de César, les Scythes d'Hérodote, et ceux-ci vivaient aussi sans doute comme leurs ancêtres avaient vécu trois mille ans auparavant. Il semble que l'homme, pareil en cela au végétal, ait besoin de s'attacher à la terre pour grandir.

Tous les nomades sont sauvages et tous les sauvages se ressemblent : la civilisation seule met en relief les traits qui différencient les hommes. Elle dut commencer dans un pays chaud, et les premiers hameaux s'élevèrent sous un beau ciel entre la forêt fertile en gibier et le fleuve poissonneux. La stabilité des demeures conduisit à la culture, l'agglomération fixe au régime social. De l'alliance des races diverses naquit la fusion des forces intellectuelles et physiques, et le double principe de vigueur et de passion, de réflexion et d'enthousiasme stimula en se mariant les aptitudes qui sommeillaient dans l'humanité primitive. Alors apparurent les Hercules et les Hermès ; le granit fut arraché aux montagnes et les monstres furent domptés par l'un tandis que l'autre inventait la religion et la loi. Les lacs furent desséchés, les fleuves contenus, les villes s'élevèrent en même temps que naissaient l'astronomie, la morale, un langage réglé, les arts, les signes graphiques. L'humanité, une fois lancée ne s'arrêta plus, car une civilisation en enfantait une autre et quand le flambeau s'éteignait sur un point, il renaissait ailleurs avec plus de splendeur.

VI

Le plus ancien de ces centres, autant du moins qu'il est possible de le discerner dans la profondeur du passé, paraît avoir été l'Égypte. On a tour à tour attribué ce droit d'aînesse à la Chine et à l'Inde, mais les traditions du premier de ces pays ne dépassent pas Fo-hi, qui, suivant les calculs mêmes des Chinois, ne remonte guère qu'au xxv[e] siècle. Les Hindous sont plus jeunes encore et les souvenirs des Aryas comme corps de nation, ne sont pas antérieurs au xxii[e] siècle si l'on

s'en rapporte aux savants anglais [1]. L'opinion unanime de l'antiquité confirmée par les découvertes des modernes, et le témoignage des monuments assignent à l'Égypte une antiquité infiniment plus reculée, qu'on porte en général à six mille ans avant notre ère, et que plusieurs archéologues n'hésitent pas à placer au-delà de 7000 ans [2].

On a accusé les Égyptiens de vanterie, parce qu'ils prétendaient que le genre humain avait commencé en Égypte, et qu'ils dirent à Hérodote que la terre avait été peuplée par leurs colonies; rien cependant n'est plus exact [3]. L'étude comparée des institutions politiques et religieuses, des notions scientifiques, des coutumes et des idiomes des peuples asiatiques ramène invinciblement à une source unique qui doit nécessairement remonter à la civilisation la plus ancienne, par conséquent à un peuple unique, les Égyptiens. L'Égypte nous apparaît donc comme la première des sociétés connues et la mère de toutes les autres. Ce fut au bord du Nil que le génie de l'humanité s'épanouit solitaire et pour la première fois, au milieu du monde inculte et sauvage.

D'où venait ce peuple aux traits fins, au profil légèrement busqué, aux cheveux longs et noirs, au teint variant du brun rouge au cuivre pâle ? Il n'avait rien de commun avec les Nubiens noirs et crépus, au nez écrasé, qui buvaient l'eau du fleuve sacré et nichaient dans les grottes de la chaîne libyque comme les hyènes et les chacals. Le Louvre possède des monuments précieux qui peuvent résoudre cette question. Ils sont d'une antiquité énorme et d'une imitation si naturelle

[1] Colonel Tod, *Radjasthan*, Elphinstone, Wilson, etc.

[2] Amm. Marcellin, XXII, 34, *Ægyptiam gentem omnium vetustissimam*. Claudien, II, 251.

[3] Herod. liv. II. Diod. liv. I, 5.

qu'elle ne laisse rien à désirer à l'ethnographie. Ce sont ces statuettes des premières dynasties des Pharaons égyptiens dont les plus anciennes sont réunies dans une petite salle basse du palais. Les figures attribuées à la troisième et à la quatrième dynastie sont peintes d'un brun-rouge décidé, parfois en jaune foncé approchant du teint des Chinois. Les yeux sont droits sans être grands, le nez est saillant, la tête large et ovale ; l'épaisseur des lèvres rappelle quelquefois le type Mongol, mais en général la bouche est bien dessinée. Ces statues donnent l'idée de proportions plutôt robustes qu'élégantes, les épaules sont larges, le col est court ; la musculature et la charpente osseuse sont bien rendues. Ces caractères sont d'autant plus remarquables que plus tard le galbe des figures égyptiennes devient plus svelte, les membres paraissent plus ronds, les attaches plus fines, et la race prend un type d'aristocratie qu'elle doit sans doute aux raffinements du luxe et à la douceur de l'existence. Mais en même temps le teint se montre plus foncé, et un observateur sagace, M. Lepsius, a remarqué que les Égyptiens peints sur les hypogées du premier empire sont jaune-clair, tandis que sous la XVIII[e] dynastie ils sont rougeâtres.

L'admirable statuette du grammate du Musée appartient, d'après le tombeau où elle a été trouvée, à la V[e] ou à la VI[e] dynastie. Suivant les calculs de M. Lenormant, celle-ci commença de régner en 4075 avant Jésus-Christ, ce qui donnerait aujourd'hui à cette statue 5935 ans d'antiquité. C'est évidemment un portrait ; les yeux ne sont point relevés des coins, les pommettes sont saillantes, le nez est proéminent, le front peu élevé, mais le crâne est ample et l'angle facial droit, les cheveux sont longs et lisses. Aucun indice dans cette figure qui offre un type populaire, ne vient revéler le moindre mé-

lange avec la race noire ou avec la race Mongole. La teinte brique, parfaitement nette et égale, annonce au contraire un type franc et rappelle tout à fait celui des peaux rouges de l'Amérique et de la Polynésie [1].

Ainsi, aux premiers temps de l'Égypte, on ne remarque nulle immixtion de la race noire. A une époque plus rapprochée, elle apparaît au contraire assez fréquemment dans les peintures et les ciselures des monuments. Les têtes de sphynx, par exemple, si on excepte celles de la période grecque, offrent pour la plupart, les traits aplatis et les lèvres épaisses du nègre.

Les traits caractéristiques de la race Mongole, tels que l'obliquité prononcée des yeux, l'épaisseur des lèvres et la forme triangulaire de la face, se montrent sous les dynasties postérieures aux temps où l'Égypte fut occupée par les pasteurs Hiksôs. Ce type est très-marqué sur les figures des canopes placées dans les tombes des bœufs Apis, six à sept siècles avant notre ère, et on l'aperçoit même dans les traits de quelques Pharaons des XVIIIe et XIXe dynasties. Ce signe et la couleur rougeâtre plus foncée des Égyptiens de cette époque semblent indiquer une modification de la race résultant de l'immixtion des populations étrangères venues de la Haute-Asie. C'est à ce second type qu'appartiennent les Coptes modernes.

En résumé, l'Égyptien pur a dû être primitivement identique à l'Indo-Polynésien, et il est à croire que tous les deux ne firent qu'un type unique originaire de l'extrême Orient. Les hauts sommets de l'Himalaya furent peut-être le berceau

[1] Lepsius, *Briefe aus Ægypten*. — Musée Imp. du Louvre, salle civile.
[2] Barthél. Saint-Hilaire, *Lettres sur l'Égypte*, 1858.

de cette race. A mesure qu'elles descendirent vers le midi en se multipliant, les familles gagnèrent les bords des fleuves, et en les suivant se divisèrent, les unes s'avançant vers l'Asie occidentale, les autres se répandant à l'Orient.

Ces dernières migrations peuplèrent Ceylan, Siam, Malacca, les îles de l'Océan indien, Java, Timor, les îles de la Sonde jusqu'à la Polynésie, contrées où une même race aux traits fins et réguliers, à la peau rouge et aux cheveux lisses, parle le même langage riche et harmonieux. Lorsque le mélange nègre et malais n'est pas trop dominant, on voit aux Philippines, aux îles Mariannes, à la Nouvelle-Zélande, des populations intelligentes, bien qu'à des degrés de barbarie différents, se rattacher à cette même race par des usages analogues et des dialectes très-rapprochés. N'est-il pas remarquable que les mêmes mots servent à Taïti et à Madagascar pour désigner le cocotier et le pandanus qui croissent dans les deux îles ? Nombre d'autres objets y ont des appellations semblables. Cependant la structure des phrases et la composition des verbes annoncent chez les Hovas une civilisation beaucoup plus avancée que chez les habitants des îles du Grand-Océan[1].

Une des migrations détachées de la branche qui s'étendit vers le Caboul et l'Indus, poussa à l'Ouest jusqu'à la Méditerranée, et longeant le littoral méridional, s'arrêta près du Nil. Suivant les indices que fournissent les premières statues égyptiennes, cette migration devait être déjà le produit d'un mélange avec la race blanche habitante de l'Asie centrale. Ce mariage des aptitudes des deux races enrichit leur apport social et le progrès n'en devint que plus rapide.

Les Égyptiens, à leur début, n'étaient guère moins sauvages

[1] Ellis, *Voyage à Madagascar*. Londres, 1860.

que les habitants actuels des îles Marquises qui leur ressemblent à tel point par les traits, la couleur et les formes du corps, que la première impression, en les voyant, a constamment rappelé aux voyageurs les images égyptiennes.

Les monuments nous apprennent que les Égyptiens commencèrent par se peindre et se tatouer le corps comme les Polynésiens. Chez les deux peuples, le bleu foncé et le vert foncé sont les couleurs des prêtres, des chefs et des dieux, car chaque tribu du Grand-Océan a ses dieux supérieurs *atouas* qui gouvernent les éléments, et d'autres secondaires qui président aux monts, aux vallées, aux bois, aux ruisseaux. On révère aussi comme *atouas* les hommes que leur force et leur courage ont élevés au-dessus des autres.

Le paradis des Polynésiens est situé à l'Occident, ce qui implique que leurs pères vinrent jadis de ce côté dans les îles qu'ils habitent, car cette tradition répandue chez tous les peuples n'est autre chose que le souvenir de la contrée heureuse où la race a pris naissance.

Ces insulaires ont des danses guerrières, des tambours sacrés, des prêtres jongleurs pareils aux Corybantes ; comme les sybilles antiques, les *tahuas* ou prêtresses inspirées rendent des oracles et guérissent les maladies de l'âme et du corps, interprêtent la volonté des dieux et frappent d'interdit, *tapu*, les lieux et les personnes. Les prêtres Canaques sacrifient des victimes humaines aux dieux et les mangent. Il n'est pas un de ces traits que l'on ne retrouve dans les mœurs primitives des peuples éthiopiens et asiatiques, car Lycaon et Tantale nous montrênt l'antropophagie chez les ancêtres des Hellènes. Mais c'est surtout aux jours de fête que l'habitant des îles Marquises offre avec les images égyptiennes les plus curieux rapports. La tête ornée de plumes ou

surmontée d'un faisceau bizarre d'emblèmes ayant chacun une signification, le Canaque paraît costumé en hiéroglyphe égyptien, et nous offre le commencement de ce symbolisme qui se montre à la Chine comme en Égypte, en Europe comme en Asie, à l'origine de tous les peuples.

Les Hovas, dont l'identité originelle avec la race polynésienne s'appuie sur des témoignages positifs, présentent aussi de singuliers rapports avec l'ancienne Égypte. Sans insister sur l'incontestable analogie des traits, de la couleur et des cheveux qui n'ont rien d'Africain, nous remarquons que, comme le nome d'Ombos, les Hovas révèrent le crocodile. Une mâchoire de cet animal simulée en or est le principal ornement de la couronne royale. En outre, ce qui est bien caractéristique, le vautour est aussi chez eux l'emblème du pouvoir. Un grand *vozomaheri* en bois doré surmonte le palais de la reine Ranavalo, de même que dans les peintures égyptiennes, on voit planer le vautour sur la tête des Pharaons.

Ces indices, sur lesquels nous n'insisterons point pour ne pas nous éloigner de notre objet principal, viennent cependant corroborer le principe d'identité de race entre ce peuple égyptien qui a atteint le plus haut rang parmi les sociétés policées de l'antiquité, et les peuplades insulaires immobilisées dans l'état sauvage par suite de leur isolement, de leur petit nombre et de l'influence d'un climat énervant. En les comparant, nous avons en quelque sorte sous les yeux les degrés de l'échelle que monta, durant plus de deux mille ans, le peuple égyptien, à partir de l'état de sauvage polynésien jusqu'à l'apogée florissante du siècle des Rhamessès.

Les notions que nous possédons sur l'antique Égypte s'accroissent tous les jours et forment un trésor inappréciable ; cependant l'on ne peut encore se faire une idée bien précise

du gouvernement et de la religion de ce grand peuple. Nous savons qu'à l'époque de sa puissance, ce fut un empire autocratique divisé en castes et en nomes ou préfectures ; mais nous ignorons par quel régime débuta l'aggrégation de familles dont se forma la nation. Quant à la religion, nous devons à l'admirable patience et à la sagacité des savants de connaître les noms et les attributs de presque tous les dieux des Égyptiens, mais nous attendons encore qu'on nous révèle le sens primitif de cette multitude de symboles dont sont couvertes les pages murales unique tradition de ce peuple disparu, et l'idée génératrice de ce polythéisme immense, laquelle, si elle était comprise, nous aiderait sans nul doute à deviner le sens général des mythologies indienne, syrienne et grecque composées sur le même plan et sans doute d'après le même principe.

CHAPITRE II.

LES TRIBUS.

I

De l'identité d'origine de plusieurs peuples, il semble qu'on doive conclure l'identité primitive de leur langage ; cette déduction n'est cependant pas exacte pour les premières sociétés. L'unité originelle n'existe pas plus dans les langages que dans les races et ce qu'il y a de plus ancien dans l'expression vocale de la pensée humaine, c'est au contraire la diversité. Ce fait résulte, en effet, nécessairement de la pluralité des espèces humaines. On doit admettre qu'avant de se rencontrer et de se confondre, chacune d'elles avait de son côté fait un choix de sons auxquels elle avait attaché un sens convenu ; la parole étant une manifestation instinctive dut se produire également chez tous les hommes. On n'a trouvé nulle part et à aucune époque un groupe d'individus qui n'eussent point un langage. Il arriva donc, quand les peuplades de race et même simplement de tribus diverses vinrent

à se réunir, qu'elles désignaient un objet unique par des sons différents. De là cette variété incroyable dans les idiomes des peuples primitifs. En se mêlant, les plus libres conservèrent leurs dénominations particulières, les autres acceptèrent celles qu'on leur imposa. Moins ces peuples étaient civilisés, plus la diversité fut grande. A Dioscurias, ville commerçante de Colchide, on parlait, au temps de Strabon, plus de soixante-dix langages distincts. Rien n'approche davantage de la confusion de Babel que les innombrables idiomes des peuples nègres d'Afrique, et sans aller si loin, il suffit de visiter certains de nos départements les moins fréquentés, le Morvan par exemple, pour trouver dans chaque village un patois distinct, souvent inintelligible à quelques lieues de distance.

Mais voici comme l'unité se forme : les langages des peuples sauvages se composent de vocabulaires très-bornés comme les besoins qu'ils éprouvent, et quand survient une nation plus avancée dans les arts sociaux, possédant un idiome riche et réglé par des lois grammaticales qui facilitent les rapports réciproques et le développement des idées, l'assimilation entre cette nation et les populations plus ou moins incultes s'opère rapidement. Avec les coutumes, les institutions et les arts de la civilisation, l'idiome se répand et ne tarde pas à devenir d'un emploi universel. Seulement les termes des vocabulaires primitivement inventés restent au fond du parler de chaque peuplade, et constituent ce qu'on a nommé les dialectes.

L'unité du langage est donc un fait de formation secondaire, et résulte d'un progrès généralisé par l'influence d'une race supérieure parmi des populations ignorantes. Telle fut, croyons-nous, la situation de l'Égypte par rapport aux tribus noires d'Afrique et aux Scythes blancs de l'Asie. L'idiome que les Égyptiens avaient eux-mêmes composé en partie

d'éléments empruntés aux Libyens et aux Asiatiques, se propagea partout où ils s'établirent, et servit d'intermédiaire entre tous les habitants du monde alors connu, sur lequel la civilisation égyptienne étendit son empire. Il ressort de ce point de départ que l'ancienne langue de l'Égypte doit former le fond de tous les idiomes qui ont pris naissance dans l'Afrique et dans l'Asie, de même que ses institutions et ses coutumes ont fait la base des sociétés antiques.

Au temps où les hommes étaient encore classés par tribus, chaque famille n'avait qu'une appellation unique. Le nom propre ne date que de l'époque où la fusion des peuplades rassemblées sur un point quelconque sous une même domination ayant créé la nation, il devint nécessaire de distinguer les individus. Cependant bien des familles, fières de leur antiquité, persistèrent à garder leur appellation collective, comme on le voit en Ecosse, où vingt mille personnes s'appellent Donald ou Lennox, comme on le voyait en Grèce où les Atrides, les Héraclides, les Épigones, les Géphyréens, les Boréades rappelaient les familles fondatrices de la race Hellénique. Il en fut de même à Rome, parmi les Hébreux, les Hindous, les Syriens. Les Arabes, chez qui on retrouve le plus fidèlement conservés les usages primitifs à cause de la vie nomade de la plupart d'entre eux, ont l'habitude de joindre au nom patronymique ceux des familles alliées; ces appellations, placées bout à bout et s'embranchant de génération en génération, forment de véritables généalogies semblables à celles de la Bible, et composées souvent de vingt-deux à vingt-six noms remontant invariablement à Cham et à Sem.

L'absence du nom individuel est un fait qui devient de plus en plus général à mesure qu'on recule dans le passé de l'Orient. On est donc conduit à penser que les peuples d'Asie et d'Eu-

rope se rattachant à la même souche, tous, sans en excepter les Grecs, ne se servirent d'abord que de noms collectifs. Les théologiens et les archéologues s'accordent aujourd'hui pour considérer les trois fils de Noé comme les types des trois grandes races asiatiques, et l'on ne doute guère non plus qu'Assur et Nemrod ne soient, dans la Genèse, des dénominations de peuples. Il n'est pas plus difficile, si l'on veut, une fois pour toutes, de rompre le joug des habitudes scolaires, de considérer Thoth, Osiris, Ouranos, Atlas, Saturne, Persée, Hercule, Pan, Neptune, le Djemschid et l'Ahriman des Perses, Brahma et Vischnou, Oannès, Janus, comme autant d'éponymes servant à désigner à la fois de grandes tribus et les princes qui les gouvernaient : « Dans l'Inde, dit Édrisi, les rois s'appellent *Belhara*, *Tabet*, *Doumi*, *Cameroun* par titre héréditaire ; mais, dans le pays de Ghana et dans celui de Kaougha, le roi se nomme *Ghana* et *Kaougha*, comme le pays où il règne[1]. »

Ce sont là évidemment des dénominations de tribus. Les Chinois, qui nous offrent le tableau de l'agglomération humaine la plus ancienne qui existe, ont conservé des restes considérables des institutions du premier âge. Pour le Chinois, le père est Dieu et la famille est sainte. L'empereur est le père des pères et le roi des dieux, comme le Jupiter des Grecs[2].

Il faut bien reconnaître que le sens que les modernes et mêmes certaines nations de l'antiquité ont attaché au mot Dieu, diffère beaucoup de ce qu'il dut être au commencement des sociétés. Ce sens s'est élevé à mesure que l'esprit de l'homme a grandi, car le concept de l'idéal et de l'abstrait demande une rare vigueur d'intelligence à laquelle l'homme n'a pu attein-

[1] Edrisi, climat II, 7.

[2] Meadow's Chinese. Lond. 1860.

dre que par degrés. Les fréquentes rechutes vers l'idolâtrie des nations monothéistes en sont la preuve.

Il est remarquable que l'analyse des dénominations des sept à huit dieux primitifs de l'antiquité, de ceux nommés *Genethlii*, qui sont les mêmes chez tous les peuples, depuis l'Inde jusqu'à la Gaule, fournit un certain nombre de monosyllabes qui servent ensuite de radicaux à une foule de noms de peuples le plus souvent formés de la conjonction de ces monosyllabes.

Les hommes, en se rassemblant en société, éprouvèrent d'abord le besoin de se reconnaître, de se désigner mutuellement, de constater en quelque sorte leur individualité. Le premier usage qu'ils firent des sons qui s'échappaient de leur gosier fut donc de se distinguer entre eux. Le premier mot de la langue humaine fut le mot père, puis chaque père, outre son titre générique, voulut avoir son nom à part qui s'appliqua à toute sa lignée, puis à ses serviteurs et à tous ceux sur lesquels s'étendait son autorité. Ainsi, la première manifestation parlée exprime la famille ; l'homme veut connaître les siens et ne pas les confondre avec autrui. L'esprit d'exclusion est né en même temps que l'esprit d'association. De cet instinct naturel s'en forma un autre, celui de la possession : Tout ce que l'homme primitif s'appropria, l'animal, la terre, le fleuve, la demeure, jusqu'à l'étoile qu'il préféra, il les nomma de son nom et de celui de sa lignée ; ce fut la première manière d'exprimer la propriété.

Pendant bien longtemps, l'effort intellectuel n'alla pas plus loin que l'articulation d'un son unique pour exprimer un être ou un objet. Le Cophte, le Tcherkesse, l'Armoricain, le Chinois sont monosyllabiques, et ce fait accuse leur haute antiquité. Les premières aggrégations de syllabes furent les

mots père, mère qu'on ajouta aux différentes dénominations des chefs de familles. *Ap*, *am* ou *pa* et *ma*, ces premiers balbutiements de l'enfant ont aussi été ceux des peuples. En les joignant sans cesse aux noms propres, on supprima, par une abréviation qui devint usuelle, la voyelle initiale et le *b* ou *p*, l'*m* placés en tête du mot suffirent pour le qualifier.

Ainsi, en supposant que la langue primitive parlée par les Aryas, lorsqu'ils habitaient l'Asie centrale, fut un dialecte de l'ancien égyptien, les noms Brahmâ et Bouddha sous-entendent *ab-rahmâ* et *ab-oud*. Les dénominations que les Grecs apportèrent d'Asie se décomposeraient de même : ***Boréas***, ***Béotie***, ***Basileos***, ***Bacchus***, se diraient ***ab-or***, ***aba-ot***, ***ab-as-il***, ***ab-ak-cous***. Chez les Syriens, Bel et Babylone font ***ab-el*** et ***ab-ab-el***. Le terme Amoun fut réduit de même à ***moun*** et *ham-ari* à *mari*. La lettre initiale marque la filiation et la syllabe qui suit désigne la tribu.

Une autre qualification exprimant le pouvoir, l'autorité, c'est la syllabe *ât*, *atta* qui, chez les nations noires d'Afrique, signifie encore le roi, le seigneur [1]. Cette expression s'étendit par l'usage à la circonscription constituant le domaine ou le commandement d'un chef, et *at*, en ancien égyptien, eut le sens de demeure, contrée, capitale. *Athor*, demeure du soleil [2]. Par suite de l'élision indiquée plus haut, l'*a* fut supprimée, et l'on dit *Tâba* pour *at-aba*, Thèbes, la ville-mère, *Thabor* pour *at-ab-hor* demeure du père Soleil, *Thor* pour *Athor*, etc.

L'épithète *il*, *el*, *al*, *ol*, saint, haut, puissant, variant suivant les dialectes, s'ajoutait aussi habituellement aux noms des dieux et des princes. *Bel*, *ab-el* le père sacré; *Helicon*,

[1] Ibn-Khaldoun, t. II. Trad. du baron de Slane, p. 218.
[2] M. de Rougé, Notice des Mon. égypt. du Louvre, p. 105.

Alilat, *Allah*, *Alorus* le premier homme des Chaldéens, l'*Alfader* des Scaldes. Ce terme se réunit souvent à *ab* : *al-ab*, *Lahabim*, les Libyens ou les pères sacrés; *al-ab-ana*, Albanie ou la lune mère sacrée. Le même sens s'appliqua à *ir*, *iri*, d'où le *sri* des Hindous, *ièros* en grec, *kiriath* chez les Hébreux, ville sainte, de *iri-at*.

Les noms des dieux de l'antiquité se composent, pour la plus grande partie, de cette façon, et il suffit de détacher la lettre initiale pour obtenir le monosyllabe constituant le radical primitif. Cette donnée préliminaire, appliquée indistinctement à toutes les mythologies et aux traditions cosmogoniques, donnera la clé de la plupart des étymologies anciennes.

L'Égypte, offrant une société plus vieille de deux mille ans au moins que les premiers empires d'Asie, leur a nécessairement communiqué ses institutions politiques et religieuses, qui se sont ensuite répandues dans le monde entier. C'est donc chez elle que nous devons chercher le premier germe de l'association humaine. Elle existait déjà sans doute à l'état nomade ou sédentaire à la surface du globe depuis nombre de siècles, mais c'est sur le point de la vallée du Nil où Thèbes-Amoun devait s'élever un jour, que s'opéra l'effort décisif qui dégagea l'homme de la vie sauvage et éveilla dans son cerveau l'instinct du progrès.

A l'âge où nous cherchons ces indices, la société humaine n'est encore qu'une agglomération de familles unies pour la défense, et dirigées par la seule volonté du père. La religion n'existe pas, la cité n'est pas née. Il n'y a que des pêcheurs dormant sous les huttes de terre, et des chasseurs blottis dans les antres de la chaîne libyque.

La nécessité créa la division du travail; tandis que les uns, devenus plus habiles par une longue pratique, chassaient

l'oiseau et le poisson avec la lance et la flèche, d'autres s'appliquèrent à construire des demeures plus vastes et plus commodes, à creuser des canots avec les troncs d'arbres, à façonner des vases avec la terre séchée au soleil, à chercher la source au fond des sables, à puiser l'eau du fleuve à l'aide d'un tronc d'arbre horizontalement posé en équilibre sur un cippe en pierre, machine primitive dont on retrouve l'usage en Afrique et dans toute l'Asie, depuis l'Abyssinie jusqu'à la Chine. D'autres gardaient les troupeaux sur les pentes des montagnes ; ceux-ci, durant les longues nuits sereines, sentant leur âme invinciblement attirée vers le magnifique spectacle des cieux étoilés, contemplaient dans un étonnement ravi cette énigme sublime. Parmi la foule des points lumineux dont étincelait la nuit, ils s'habituèrent à discerner des assemblages séparés, et par cet instinct naturel à l'homme de tout rapporter à lui-même, ils assimilèrent les groupes d'étoiles pressées autour d'une planète ou d'un astre de première grandeur, au pâtre suivi de son troupeau et au patriarche entouré de sa famille. Cette idée se retrouve dans Job ; c'est évidemment à la constellation de l'Ourse que le poëte hébreu fait allusion, lorsqu'il dit : « Est-ce vous qui ferez paître Osh avec ses petits. » Virgile qui connut sans doute cette formule orientale, l'a employée dans le même sens : *Polus dùm sidera pascet* [1].

Le ciel exerce sur l'esprit de l'homme une attraction semblable à celle de la lumière sur les plantes. C'est de la contemplation de l'infini qu'est né ce spiritualisme de la pensée qui s'est converti d'abord en aspiration religieuse, puis s'est répandu en poésie sur les choses.

[1] Job, ch. XXXVIII, v. 32. *Æneid.* lib. I, v. 612.

Les pasteurs adorèrent ces divins luminaires dont l'immensité était semée, et chacun des chefs de tribu choisissant un astre préféré, le désigna, pour bien marquer qu'il était sien, par le même son qui servait à le nommer lui et sa famille.

N'est-ce pas ce qu'on fait encore de nos jours lorsqu'on donne à l'enfant nouveau-né le nom d'un ange ou d'un saint?

Par leur éclat et leur marche particulière les planètes furent promptement distinguées des autres corps célestes. Le soleil et la lune adoptés par les tribus les plus importantes désignèrent les chefs principaux, puis Jupiter, Vénus, Mars, Mercure, Saturne, Sirius, eurent à leur tour leurs familles privilégiées qui devinrent par la suite mères de peuples innombrables.

Cette assimilation que nous croyons de toute antiquité, apparaît pour la première fois chez les Hindous, dans les deux dynasties rivales du soleil et de la lune dont le Mahbârata a célébré la guerre. Mais, ainsi que nous le ferons ressortir, ce classement existait depuis le commencement des sociétés. Si ce fait discernable cependant par une foule d'indices est resté ignoré, c'est que les Grecs de qui nous tenons notre science et nos erreurs, ne nous ont rien appris à ce sujet. Quelques archéologues modernes ont reconnu, il est vrai, que les dieux primitifs sont parfois la représentation des planètes et des constellations, mais ils n'ont pas vu la liaison étroite de ces dieux-astres avec les peuples qui les adoraient. Frèret a très-bien aperçu que les douze grands dieux de l'Égypte correspondaient aux signes du zodiaque : un pas de plus et il constatait que chacun de ces signes appartenait à une grande tribu dont il était le symbole céleste, et que par conséquent ces douze dieux personnifiaient douze tribus ancêtres de la nation.

Au temps où les Hellènes émigrèrent de la Phénicie en Grèce, le symbolisme sabéen était déjà tombé en désuétude. Le culte des astres se transforma en polythéisme, et chaque planète se confondant avec le souvenir des rois et des héros asiatiques qui avaient porté son nom, devint par degrés un Dieu personnel. Ainsi s'explique cet antropomorphisme perpétuel, qu'on retrouve au fond de toutes les religions anciennes, dans l'Inde, dans la Syrie, en Grèce, jusque chez les Scandinaves. Ces religions furent toutes greffées sur le sabéisme primitif. Au temps d'Homère et d'Hésiode le symbolisme sidéral avait à peu près disparu, absorbé dans la personnalité des dieux en qui revivaient les haines et les passions des races antiques. Ces deux poëtes fondateurs d'une religion d'art et de poésie, en mêlant le ciel et la terre, le surnaturel à l'humain, effacèrent les dernières traces du symbolisme oriental et rendirent insaisissable le sens originel du polythéisme.

II

Mais l'assimilation de l'astre avec la tribu n'était qu'une des faces du symbolisme primitif. Chaque famille avait en outre un attribut particulier choisi habituellement parmi les animaux et qui servait à la distinguer au moyen d'une imitation plus ou moins exacte, peinte ou tatouée sur le corps, et sculptée grossièrement au bout d'une longue perche servant d'étendard. « Les Égyptiens, dit Hérodote, ont des animaux sacrés; si je voulais dire pourquoi ils les ont consacrés, je m'engagerais dans un discours sur les choses de la religion et j'évite surtout d'en parler. Le peu que j'en ai dit jusqu'ici je

ne l'ai fait que parce que je m'y suis vu forcé. » Moins timoré que le vieil historien, Plutarque nous apprend que chaque bataillon de l'armée égyptienne qu'Osiris emmena dans son expédition d'Asie, et même chaque famille avait son étendard particulier portant un signe sacré, le chiffre d'un roi, une barque, un animal quelconque. » Plutarque ajoute que ce fut par là que se répandit en Égypte le culte des animaux et que la vénération que les différentes villes d'Égypte entretenaient pour l'ibis, le chien, le chat, le crocodile, etc., prit naissance dans les signes choisis par Osiris pour les étendards de son armée [1].

Cette explication est si claire que nous ne comprenons pas qu'on ait négligé jusqu'ici d'y recourir pour expliquer ce culte bizarre des Égyptiens pour les animaux. Nous savons, en effet, par les anciens, que chaque ville d'Égypte honorait particulièrement un animal quelconque : Thèbes avait le bélier, Mendès et Thmoui le bouc, Atmou le héron, Bubaste le chat ; quatre villes Coptos, Arsinoé, Crocodilopolis, Ombos nourrissaient des crocodiles ; Athribis avait le lion et la musaraigne qu'on embaumait à Buto. Le loup ou plutôt le chacal était vénéré dans deux villes ; deux autres entretenaient des singes ; Epiphanes parle d'un temple où l'on nourrissait des corbeaux. Hiéracopolis honorait l'épervier, Saïs la chouette, Antæopolis le héron ; partout le vautour, la huppe, l'ibis, la cigogne recevaient un culte. Certains poissons étaient révérés en particulier : c'étaient la perche à Latopolis, la carpe à Lepidoptum en Thébaïde, le phare ou spare à Assoan, le méotès, une espèce de silure du Nil, à Éléphantine.

Chacun sait que les dieux du Panthéon égyptien sont dési-

[1] Hérod, II, 65. Plut. *de Iside.*, c. v, 72.

gnés sur les monuments par un animal ou un objet particulier : la tête de chacal fait reconnaître Anubis, Seb est symbolisé par une oie ; Thot a tantôt une tête de singe tantôt un bec d'ibis, Horus est figuré par l'épervier, Typhon par l'hippopotame ; Athor a le pêcher, Khem l'aspic, la déesse Selk le scorpion, Ptah le scarabée et la grenouille, la déesse Netpè le sycomore, Benno porte une tête de grue, etc.

Beaucoup des villes les plus anciennes de la vallée du Nil avaient le même nom que leur divinité : Thèbes ou Amoun fut la ville de Jupiter Ammon. Mendès que les Grecs appellaient Pan avait une ville de Mendès qui lui était consacrée. Les Grecs firent une ville Latopolis et une déesse Latone, de la divinité Lât, mère du soleil. La ville Tmoui et la déesse Tméi furent probablement identiques. La déesse Atriphis avec sa coiffure de vautour figurait sans doute, le nome Atribis ; à Kaïs se rattache le dieu Kaï ; Élèthya était la dénomination commune d'une cité de la Haute-Égypte et d'une déesse dont les fonctions étaient les mêmes que Lucine. Tafné, Atmou et plusieurs autres noms déchiffrés sur les hiéroglyphes désignent à la fois des cités et des divinités du Panthéon égyptien.

Puisque les villes et les tribus des bords du Nil avaient chacune un attribut particulier dont elles portaient d'ordinaire le nom, et qui se rapportait à un animal ou à un objet consacré, ne peut-on pas en conclure que ces nombreuses divinités à têtes d'animaux, qui figurent dans les peintures égyptiennes, furent, à l'origine du moins, des personnifications de tribus désignées par leurs emblèmes et élevées graduellement au rang de divinités par le respect des générations ? Lorsque les primitives classifications eurent disparu et que la fusion des diverses familles en un corps de nation se fut

accomplie, le sacerdoce conservateur du dépôt des traditions, peignit leur histoire à l'aide de ces symboles et l'écrivit en hiéroglyphes sur les murs des temples ; mais il s'en réserva l'intelligence et ne la livra qu'au petit nombre des initiés, car la science étant alors une puissance, on en fit un mystère à l'usage des élus et une religion pour la masse. Ainsi ces figures si fréquentes sur les monuments, ***Muth*, *Seb*, *Ptah*, *Taut*, *Amoun*, *Athor***, seraient autant de tribus aïeules de la nation égyptienne, qui devinrent des divinités consacrées par des rites et auxquelles on institua des fêtes.

Pour rendre sensible l'application du double symbolisme qui caractérisa, suivant nous, les tribus du Nil, nous citerons Thèbes la ville d'Ammon, primitivement Oph, et qui paraît avoir été le germe dont s'est formée la nation. Nous y voyons un groupe de familles de race diverse sans doute, divisé en deux nomes *Amoun* et *Phatrous*, ayant chacun un attribut différent, le serpent et le bélier; de leur union se compose le *Kneph* ou *Cnouphis*, grand symbole de l'Égypte formé d'une tête de bélier cerclée d'un serpent. Amoun avec ces attributs représente, selon Wilkinson, le Jupiter éthiopien dont parle Hérodote [1].

Le choix de ces attributs provint, suivant toute apparence, des habitudes de chaque famille et de la région qu'elle occupait. Le Nubien du désert personnifié dans Anubis, fut assimilé au chacal avec lequel il partageait l'empire des sables. L'Éthiopien et le Scythe, chasseurs robustes, se coiffèrent de la tête du lion tombé sous leurs coups, et adoptèrent comme signe héraldique cet animal qui figure dans les armes des principaux peuples de l'Europe. Le patriarche marchant en tête de la tribu ressemblait au bélier et au taureau suivis du troupeau ; par imitation,

[1] Champollion, *Panthéon Egypt.* Wilkinson, *Manners of old Egypt.* ch. 13, t. II. Hérodote, l. II.

le bélier devint l'attribut des bergers de Ham, et le taureau celui des pasteurs de Coush. Les Égyptiens complétèrent ce symbolisme en mettant aux mains des images de leurs Pharaons, comme insignes de leur rang, le fouet des bouviers et le bâton recourbé ou la houlette, qui devint chez les Romains le bâton augural, et plus tard la crosse pontificale des pasteurs spirituels successeurs de saint Pierre.

Les cornes du bélier et du taureau forment l'accessoire indispensable de la mitre des rois d'Égypte et d'Assyrie. De là l'identité d'étymologie des mots couronne, corona, avec *horn*, *kern*, *caïrn*, *corne* qui dérivent de *hôr-on*, roi-soleil.

Parfois le hasard ou des circonstances locales, peut-être des sobriquets dont le sens s'est perdu servirent de prétexte à ces emblèmes. Ne voyons-nous pas sur cette même terre d'Afrique, nos chasseurs et nos zouaves s'appeler réciproquement corbeaux et chacals, et se saluer gaiement, lorsqu'ils se rencontrent, par des jappements et des croassements? Ils font entre eux ce que firent sans doute il y a 6000 ans, leurs ancêtres, lorsqu'ils vinrent habiter la vallée du Nil. Transportons-nous à cette époque où l'art graphique tente ses premiers essais, et supposons les artistes égyptiens chargés de retracer sur quelque pylône les travaux de la route de Kabylie qu'exécutent nos soldats. Dans un temps où pour tout uniforme les montagnards de l'Atlas ne portaient que des peaux de bêtes, l'artiste, afin de distinguer les zouaves des chasseurs, n'hésitera pas à peindre les uns avec un bec de corbeau, les autres par un homme à tête de chacal.

Ces signes distinctifs servirent aussi de tables généalogiques avant l'invention de l'écriture cursive. Par ce moyen, les faits mémorables devenaient faciles à retracer sur ces vastes pages murales où sont peintes les annales de plusieurs mil-

liers d'années. Il est probable que les couleurs mêmes des figures, restes du tatouage et des peintures à la façon des sauvages par lesquelles les chefs nomades se reconnaissaient à distance, furent encore une désignation caractéristique que les teintes du blason moderne ont continuée jusqu'à nous.

Le sentiment de l'individualité est aussi impérieux chez l'homme que l'instinct social. Il est le mobile de l'amour des distinctions et de la gloire, et le principe des aristocraties par le désir de la perpétuation du nom. On a vu au moyen âge et même de nos jours, le blason d'une simple famille devenir les armes d'un empire : la rose blanche et la rose rouge en Angleterre, le chardon en Écosse, les lys en France. L'ours de Berne, le lion, le léopard, le cheval, la licorne, le dragon, le coq, l'aigle blanche, noire et rouge sont les signes héraldiques de puissantes dynasties et de grandes nations, et si l'on pouvait remonter le fil des temps, on arriverait probablement à retrouver dans la Perse, la Chaldée ou l'Égypte, l'origine de ces symboles choisis parmi les animaux de ces contrées.

Cette filiation peut être saisie sur certains points : ainsi, la chouette, qu'on révérait à Saïs d'Égypte, appartient aussi à la Minerve athénienne. Rome eut l'aigle, et la Gaule le coq dont le culte existait en Perse et en Syrie. On démêle quelque chose de semblable dans le discours de Jacob à ses enfants, et dont la forme poétique contraste avec la simplicité des pages qui précèdent. Le patriarche caractérise successivement les douze tribus : le lion appartient dit-il, à Juda, l'âne à Issachar, le serpent à Dan, la biche à Nephtali, Joseph a pour symbole un rameau d'arbre et Benjamin a le loup [1].

[1] Genèse, ch. XLIX, v. 9, 14, etc.

Suivant le même ordre d'idées, il est présumable que les travaux d'Hercule, où Dupuis et Court de Gébelin séduits par le chiffre douze, ont cru voir le voyage du soleil à travers les signes du zodiaque, expriment la soumission successive des peuplades établies dans la Grèce et désignées par leurs attributs particuliers. Le lion de Nemée, le serpent de Lerne, le sanglier d'Érymanthe, la biche du Ménale, les corbeaux de Stymphale, le taureau de la Crète, les chevaux de Diomède sont autant d'attributs qui servaient à distinguer entre elles les peuplades pélagiques de la Grèce. Les auteurs assez récents de la légende d'Hercule compilée dans de vieilles traditions, ignoraient le sens de ce symbolisme et ils y suppléèrent par ce merveilleux populaire qui s'est perpétué dans nos contes de fées.

Les poëtes grecs, même les plus anciens, ne paraissent pas avoir eu une intelligence bien nette du symbolisme asiatique. Ils ont accepté à la lettre l'identification de tel peuple ou de tel homme avec un animal quelconque, et cette méprise a été la source d'un système de métamorphoses qui a fini par embrasser l'antiquité toute entière. Qu'un taureau enlève la jeune Europe, on ne peut douter qu'ici l'emblème désigne un chef puissant de la race de Coush. Chez toutes les nations d'Asie et d'Europe cet animal caractérisa jadis la force et devint par suite un titre de souveraineté. Orphée invoque Dionysos sous le nom de glorieux Taureau ; le Rig-Vèda adore le feu Agni en l'appelant impétueux Taureau ; Aneurin, le barde des triades gaéliques qualifie Hu, le puissant empereur des terres et des mers, de Taureau radieux du combat.

Lorsque Pline et Solin nous apprennent qu'un peuple d'Éthiopie était gouverné par un chien, n'est-il pas tout simple de reconnaître là un prince de la tribu d'Anubis ? Rama,

selon les poëmes sanscrits, fit la conquête de l'île de Ceylan à l'aide d'un peuple de singes ; ne voit-on pas qu'il s'agit d'une peuplade qui portait le même attribut qu'Hermès? Lorsque les Pouranas nous parlent si souvent de la terrible guerre qui eut lieu dans les îles blanches de l'Occident, entre les éléphants et les crocodiles, on n'a pas de peine à comprendre que ces emblèmes désignaient quelques peuples descendus l'un de la tribu de *Pilak* (Philæ ou Éléphantine) [1], et le second du nome d'Ombôs, la Crocodilopolis des Grecs. En lisant dans les livres sanscrits que les Hindous primitifs furent gouvernés par les *Nagas* ou serpents, et que ce furent les premiers dieux qu'ils adorèrent, on aurait tort de s'imaginer que ces Nagas étaient des fétiches. Nous y voyons les patriarches du peuple d'Ag, les *Ægupta* civilisateurs du monde, dont ce reptile fut l'attribut. De même quand une formule orientale bien connue vante la prudence du serpent, il est évident que jadis ces termes s'appliquaient au plus sage des peuples plutôt qu'à un animal malfaisant et stupide.

Le tout est de s'entendre, et lorsqu'on traduit le langage des temps archaïques, il ne s'agit pas seulement d'interpréter les termes, mais encore les idées, fort différentes des nôtres, qui s'y attachaient. Il faut se transporter à une époque où il n'y avait point encore d'écriture usuelle pour conserver les souvenirs, où les généalogies se transmettaient de vive voix par les seuls enseignements des aïeux aux enfants et au moyen d'un très-petit nombre d'expressions convenues, dont la signification se modifia insensiblement dans le cours des siècles, par suite du changement des lieux et des coutumes.

Le dogme de la transmigration des âmes a un caractère

[1] *Pil*, *fil*, ivoire, éléphant, de *Ap-il*, père sacré, haut-Père, *Phul* a la même origine.

tellement particulier qu'on ne peut supposer que les hommes l'aient inventé deux fois dans des pays différents. Il doit donc avoir pris sa source dans un symbolisme commun à l'Inde et à l'Égypte. L'Hindou croit que l'âme, après avoir quitté le corps d'un homme, continue de séjourner sur la terre sous une forme quelconque. Si la vie a été coupable, l'âme demeure emprisonnée dans une plante, sous l'enveloppe d'un minéral ou d'un animal immonde durant un temps déterminé. Si au contraire, par la piété dont elle a fait preuve elle mérite une récompense, l'âme entre dans le corps d'un Rajah ou d'un Richi, et continue à s'élever en sainteté jusqu'à ce qu'elle finisse par s'absôrber dans le Nirvâna ou l'anéantissement éternel.

Cette croyance est semblable à celle qu'Hérodote trouva établie en Égypte depuis un temps immémorial, et qui fut introduite et accréditée en Grèce par Pythagore et son maître Phérécydes. Suivant ce dogme, l'âme de l'homme passe après la mort dans le corps de quelque animal, traverse tous les éléments et rentre après un circuit de 3000 ans dans le corps d'un autre homme [1].

La croyance à la transmigration de l'âme prit sans doute naissance à l'époque où les dogmes commencèrent à s'élever sur les ruines du sabéisme, et ce dut être une des premières interprétations qui en dénaturèrent la pensée primitive. Le symbolisme perce cependant à travers le mythe, et ce passage de l'individualité humaine à travers plusieurs espèces d'animaux a certainement son origine dans l'attribut. Chacun des emblèmes exprimait une des générations que traversait successivement l'âme de la race.

[1] Hérod., l. II, ch. 123.

Le sacerdoce appliqua à ce mythe le principe du châtiment et de la purification progressive. Dans l'Inde, cette même interprétation s'éleva aux proportions d'un système religieux en créant les Avatars ou incarnations des dieux en qui, comme dans l'Égypte, dans l'Asie et dans la Grèce, il faut reconnaître les pères des tribus ariennes. Vischnou, transformé d'abord en poisson, puis en tortue, en géant, en lion, en nain, en singe, en dieux Rama et Krishna, nous paraît caractériser la Tribu-mère se perpétuant, unité divine, dans les familles figurées par ces attributs.

On voit quel rôle important joue l'Ethnogénie à l'origine des peuples. Ce principe est le fondement du symbolisme à l'aide duquel il devient possible de se rendre compte de la formation des religions et de pénétrer au-delà des limites de l'histoire.

III

Chacune des familles dont se formèrent les premières agglomérations eut donc son astre protecteur en qui elle se personnifiait, et un animal qui lui servait d'attribut et de moyen habituel de reconnaissance. Cette singulière combinaison de l'homme, de la bête et de l'étoile avait avec la Trinité chrétienne, cette ressemblance qu'elle offrait trois parties réunies en une seule personnalité. Si jusqu'à ce jour cette association a échappé aux interprétations, c'est qu'elle était d'autant plus difficile à découvrir que les trois faces du symbole, l'homme, l'astre et l'animal, étaient désignées par une seule et même dénomination.

L'on ne peut attribuer qu'à l'Égypte l'invention de ce sys-

tème formé sans doute de lui-même à l'origine du langage par l'extrême stérilité du vocabulaire. Il contient toute la religion sabéenne sur laquelle l'antiquité classique ne nous a transmis que des notions très-superficielles. Les peuples de l'Asie, les Chaldéens, les Sindes, les Syriens, les Perses, les Bactriens et même les Chinois l'adoptèrent et le pratiquèrent sur une grande échelle pendant plus de deux mille ans ; il est probable que l'Égypte en usait auparavant depuis un temps à peu près pareil, ce qui donne au sabéisme une durée que peu de religions ont égalées.

Nous avons dû rechercher les moyens de fournir la démonstration de ce symbolisme où germent à la fois dans une même idée la religion, la science et l'ordre social. Les dieux, en d'autres termes les tribus de l'Égypte transportées dans l'Asie par colonies, donnèrent naissance aux peuples asiatiques et européens et leur transmirent leurs lois, leurs institutions, leur langage; en étudiant la théogonie égyptienne, nous prenons donc le mythe à sa source et nous sommes à même de suivre ses ramifications en nous aidant des copies pour reconstruire l'original.

Avant d'adorer les astres, les Égyptiens paraissent avoir pris pour premier objet de leur culte le feu, dont les bienfaits et les ravages excitèrent leur reconnaissance et leur terreur. Tout ce qui est puissance et force, soit dans la nature, soit parmi les hommes, obtenait alors le respect des multitudes et elles déifièrent d'abord tout ce qui excitait leur étonnement et leur admiration ; de là ce culte du mystère de la vie et de la propagation des êtres qui remonte, comme celui du feu, à la naissance des sociétés.

La divinité dont l'antiquité paraît dépasser celle de tous les autres dieux d'Égypte, est *Ptah*, que les Grecs assimilaient à

Hephaïstos ou Vulcain. C'est évidemment le dieu du feu. Ptah est intitulé le fabricateur des hommes et l'artisan du monde, ce qui signifie simplement que la tribu de ce nom fut la mère des autres et qu'elle organisa la société au bord du Nil. Ptah était le dieu de Memphis, seigneur de la Vérité; on le représentait tantôt comme un nain difforme, tantôt avec des traits fins, et on le surnommait alors le dieu au beau visage. Cette dernière forme est la plus ancienne. Il se peut que ce double aspect exprime deux races très-différentes réunies par un même culte. Dans ce cas, celle aux traits réguliers et au teint cuivré offrirait le type de la race rouge, tandis que le nain aux yeux obliques, au nez aplati et aux cheveux longs figurerait une race Tartare ou Laponne.

Outre le caractère démiurgique dont il est revêtu, l'extrême antiquité de Ptah est révélée par ce fait que, dans les inscriptions, on ne le voit pas identifié avec le soleil et qu'il paraît même comme le père de cet astre [1]. Diodore rapporte en effet que, suivant les prêtres d'Égypte, Hephaïstos fut le premier qui régna dans ce pays [2]. Son nom, dépouillé des qualifications *ap* et *at*, se réduit à la voyelle aspirée *Ah*. Dans l'ancien égyptien, le nom du taureau est *ah*, en sanscrit vache *ahi* [3], ce qui nous donne l'attribut de la famille de Ptah, et nous explique l'assimilation fréquente dans les poëmes sanscrits d'Agnî le feu, avec le taureau. Dès lors, si nous ne nous abusons pas quant au principe d'unité de nom de la triade, le feu dut aussi être désigné en égyptien par la syllabe *ah*. Or, nous trouvons en effet que dans le vocabulaire religieux de l'Avesta, emprunté sans nul doute à la Chaldée qui n'était autre qu'une

[1] M. de Rougé, Mon. du Louvre, *Armoire* B.
[2] Diod., liv. I, c. 1.
[3] Bunsen, *Ægypt.* p. 557.

Égypte asiatique, les lieux consacrés au feu se nommaient *Atesch-gah*, littéralement la demeure du seigneur Feu, *At-ès h'ah*. En sanscrit, *sam-id-ha* exprime le feu et *dah* brûler [1].

Dans une langue plus moderne, le persan *âlâ* est le nom de la flamme et celui du feu, *wastâ* évidemment identique à *Vesta*. Il est à présumer qu'en s'élevant à la croyance monothéiste les Arabes appliquèrent au Dieu suprême la dénomination *Allah*, que donnaient au feu leurs ancêtres ignicoles.

Le nom d'Osiris se compose de deux noms d'astres les plus brillants du ciel : Jupiter et Sirius, *O* et *Sir*. Le premier *ô*, *oû* fut le patron des tribus cuivrées du groupe Thébain, le second protégeait les peuples noirs de la Haute-Égypte, appelée pays de Sir ou *Sé-ir*, le seigneur sacré, l'une des appellations du Nil. L'étoile Sirius figure dans les calculs astronomiques, soit comme point de départ du grand cycle de 1460 ans, soit comme présage bienfaisant du débordement annuel du Nil. Mais alors on la désignait sous le nom de *Sothis*, chien en cophte; de là lui vient le titre d'étoile du chien ou de la canicule, qu'elle emprunta évidemment à l'attribut de la famille dont elle était l'astre protecteur [2].

Le nom du chien, si nous ne nous trompons, dut être en ancien égyptien *is*. Cette syllabe se retrouve dominante dans les langues les moins altérées par la transmission du vocabulaire primitif. En zend le chien gardien des troupeaux se dit *urupis*, en persan, *ispah* (is-apa), en ancien slave, *pisu*, *cvanis*, *canis* en sanscrit et en latin. La syllabe *can* (*h'an*)

[1] A. Pictet, *Orig. Indo-Européennes*, t. I, p. 343.

[2] Les Égyptiens avaient en outre une année sothique de 365 jours 1/4 ; son commencement était fixé par le lever de Sirius, le 1er du mois de Thot. Censorin de *die natali*. 13. Jablonski *Panth. Egyp.*, l. IV, 2. Porphyre, etc.

[3] Plut. *de Isid.*, 55, 21, 61. Burnouf, *Journ. asiat.*, 1840.

indique la descendance lunaire de la famille du chien, dont la personnification originaire dut être le dieu noir des Nubiens, Anubis, qu'on figurait avec une tête de chien. Il fut un temps, disent les égyptologues, où il n'y avait dans la vallée du Nil que deux cités : *Oph* et *This*. Celle-ci serait donc la ville du chien : *At-His*. *Is* et sa variante *ès* devinrent plus tard, à cause de leur antiquité, un titre honorifique commun à tous les rois d'Égypte, *Isis* signifie deux fois reine. Dans les langues ariennes, ce terme exprimait aussi le commandement.

Op ou *Oph*, suivant la prononciation arabe, nous paraît être l'abréviation de *O-pè*, la capitale de Jupiter. De *Op-is* s'est formé Ops par contraction. La déesse de ce nom qui, chez les Grecs et les Latins, symbolisait la terre, c'est-à-dire la patrie primitive, et qu'on confondait habituellement avec Vesta, le feu, passait pour la mère de Jupiter, *Jovis magna mater latia Ops*[1]. Elle portait une couronne de tours qui caractérisait la cité, et était traînée par des lions; cet attribut est aussi celui du dieu égyptien *Hobs*, dont la prononciation se rapproche tout à fait du nominatif latin.

Les différents attributs de la famille de Jupiter ont fait du nom de Oph le radical des appellations de plusieurs animaux. Ainsi, on le retrouve dans *ophis*, serpent, et dans ὄϊς pour Οφις, *ovis*, brebis. Le bélier ou le mouton, en arabe, s'appelle *hamal*, lorsqu'il désigne le signe du zodiaque[2]. Or ce terme *hamal*, signifie aussi en ancien allemand le mouton, et rappelle l'Égypte, *Ham*, *al Ham*.

La plus féconde des divinités patronymiques d'Égypte fut la déesse *Hâk*, plus connue sous la forme *pak* ou *pacht* abréviations de *ap-ak* et de *hak-at*. Les Grecs la connurent sous cette

[1] Orphée Scalig. *Hym.* XIII.
[2] A. Pictet, *Orig. Indo-Européennes*, t. I, p. 364.

dernière appellation comme représentant la lune. C'est l'Hécate qui, suivant Diodore, fut mère de Médée et de Circé les magiciennes de Colchide, et que les sorcières de Macbeth évoquent sur la bruyère. L'Hâk égyptienne est figurée avec une tête de lionne, mais son nom s'est appliqué à plusieurs animaux, par une confusion d'attributs avec la tribu d'Oph formant comme elle une branche de la famille d'Amoun. Ainsi, en sanscrit, *naga* signifiait serpent et *aga* chèvre, en grec *aïgos ;* le bélier *takka* en persan, *dekar* en chaldéen, *zakar* en hébreu, le bouc *châga* en sanscrit, *shâk* en persan, l'agneau *agnus* nous montrent avec une constance remarquable, la syllabe *ak* présidant à la formation de leurs noms. En résumé, l'appellation d'Égypte, *Æguptos*, nous paraît composée de l'association des trois familles primitives, de *Ag*, de *Op* et de *Ptah :* Agoptah.

On peut admettre également que ce fut sous la dénomination de *Ptah*, la tribu du feu, que se forma le premier groupe de sept familles qu'on appela l'Heptanomide, car l'*hepta* grec, *ap-tah*, est évidemment un dérivé de Ptah. Dans la région centrale où Thèbes fut fondée, il exista un assemblage de sept villes qu'entourait à l'origine un vaste mur de circonvallation de vingt-quatre pieds d'épaisseur, dont les fouilles ont fait découvrir des fragments étendus.

Ce fut là le noyau d'où sortit la nation égyptienne; là se groupèrent les tribus des races rouge et blanche qui soumirent les peuplades noires répandues sur les bords du Nil, et se les assimilèrent graduellement ; probablement un certain nombre de ces familles adoraient les astres et ce culte s'établit conjointement avec celui du feu.

Le culte des planètes suppose déjà une certaine somme de connaissances astronomiques : « Les observateurs des astres,

dit Eusèbe, disent que la terre est divisée en sept climats et qu'une planète préside à chacun d'eux [1]. »

La terre représente ici l'empire égyptien qui, à une certaine époque, embrassa le monde connu et auquel fut appliquée la division primitive des sept familles de la Thébaïde.

Les généalogies divines des Égyptiens débutent par huit grands dieux représentant autant de tribus caractérisées par Sirius et les planètes. La seconde série de douze dieux correspond aux douze constellations du zodiaque.

Le Soleil. Cet astre, considéré comme le père de la nation égyptienne, portait trois noms très-distincts, *On*, *Râ*, *Hor*. Ces différences provenaient peut-être des désignations que chacune des trois races rouge, blanche et noire donnait particulièrement à l'astre du jour avant qu'elles se fussent rencontrées et confondues sur les rives du Nil. De là proviendrait alors la coutume de grouper les familles par trois (*tri-ab-ou*, tribu) ainsi que leurs divinités protectrices par triades dans chacun des temples d'Égypte.

On semble le plus ancien de ces termes ; à Thèbes comme à Memphis il exprimait le soleil. Héliopolis s'appela *on* au temps des Pharaons. Ce radical se trouve sans doute aussi dans Babylone, *ab-ab-el-on* le Père des pères du Soleil. *Sonne* en allemand, *son-dag* dimanche en suédois, *sun* en anglais dérivent du *on* égyptien. *Am-oun*, Ammon signifie la mère-soleil. Cet astre était du féminin chez les Égyptiens et la lune au contraire du genre masculin. Les Phrygiens avaient leur dieu Lunus et les Germains leur dieu *Monat* ou *Mond*. Cette distinction nous semble provenir de ce que l'attribut des peuples de la lune fut le phallus, tandis que l'organe sexuel féminin exprimé

[1] *Præp. év.* l. v, c. 10.

par *am* mère, caractérisait ceux de la race solaire. De l'union de ces deux emblèmes se forma le lingam indien, image de l'alliance des deux races du soleil et de la lune.

Râ et *Rè* se rencontrent particulièrement dans les idiomes germaniques, *Rè*, *Rig*, *Rix*, *Reiks* ; *Raô* est commun dans les dynasties de l'Inde ; *Raoun* est le roi arabe, comme *Phrâ-oun* fut le roi égyptien. Le soleil féminin fut connu des Grecs sous le nom de *Rhèa* qui exprima d'abord d'une façon générale l'Égypte mère des peuples ; Cybèle, Ops et Vesta eurent d'abord la même signification, et il est à remarquer que ces déesses eurent toutes le feu pour symbole.

Hor qui semble la moins ancienne des dénominations du soleil, appartint, suivant toute apparence, aux empires d'Asie d'où elle fut importée en Égypte. Horus, fils d'Osiris et d'Isis offre le sens de soleil, lumière chez les Sémites comme chez les Ariens : *our* dans les langues syriennes, *kour* chez les Perses, *sourya* dans les Védas.

On nommait aussi le soleil simplement le Père, *ab*, *aba*. Le lion *lâbia*, *libyâ* en arabe, synonyme certainement de *Libye*, en hébreu *Lahâbim*, paraît avoir été l'emblème adopté par beaucoup de dynasties égyptiennes du soleil. Cet animal figure dans les ornements du trône du roi Chephrem qui construisit les premières pyramides et dont M. Mariette vient de retrouver plusieurs statues. Un lion était aussi placé au sommet du grand temple de Babylone près de l'image de la déesse Rhèa. La syllabe *on*, soleil, est sans nul doute le radical dont s'est formé le mot lion : *El-on*, puis *Elion* le titre suprême des monarques chaldéens, et par abréviation lion.

Hâm ou *Châm* devint la désignation habituelle de l'Égypte que tous les peuples appelaient leur mère. Ce mot prit même souvent par analogie l'acception de soleil chez les Perses et les

Hébreux, et de la divinité parmi quelques peuples Chananéens. Les feux sacrés ou Pyrées s'appelaient en hébreu *châmanim*. Dans les écrits des orientaux ce nom de Cham, suivant Hyde, a conservé le sens de puissance, de sagesse et de savoir [1].

La Lune. Du radical *an*, *ana* se sont formés *man* (am-an), *moon*, *mond*, *mèné*, *mana*, *mâh* des idiomes gothique, celtique, éolien, persan ; c'est aussi *manah* des anciens Arabes, *meni* et *minni* des prophéties hébraïques. Ménès qui ouvre la série des dynasties royales d'Égypte fut un monarque de la famille de la Lune ; il en fut de même du Minos de Crète, du *manis* des Phrygiens, du *manou* des Indiens, du *menou* des Chinois, du *mannus* des Germains. Les principaux fondateurs des sociétés appartiennent, on le voit, à la race lunaire.

Pan, *ap-an*, le père Lune, était rangé par les Égyptiens au nombre de leurs huit premiers dieux. A l'exception du *soma* sanscrit et du *camar* des Arabes, les appellations de la lune reproduisent toutes le terme *an*, *ana* qui s'ajoute aux noms d'une multitude de nations et de pays. *Hallebana* chez les Hébreux d'où Liban et Albanie, montagnes de la Lune ; *ariana*, *canâan*, *kaldaan*, l'*anahid* syrienne mère de la *diana* antique, *disana* chez les Scandinaves et beaucoup d'autres termes rappellent ce radical *an* que nous proposons comme devant être la dénomination primitive de la Lune.

L'emblème primitif de la famille de la Lune était le Phallus que les Pélages adoraient sous le nom de Pan, et auquel ils donnèrent le nom de Roi-Soleil, *Phré-apa*, *Priape*. Les frontières des pays étaient jadis marquées par des Priapes, d'où vient le nom de bornes, *terminalia*, qu'on donna aux pierres

[1] Hyde, *de relig. vet. Persarum*, c. x, p. 174.

taillées qui rappelaient, il n'y a pas longtemps encore, cet emblème en Europe où la famille de la Lune répandit de bonne heure ses innombrables tribus. Il est vraisemblable qu'à l'origine, chaque tribu plantait ses enseignes à la limite de la circonscription qu'elle occupait [1] ; l'image grossièrement sculptée de l'emblème qui surmontait la hampe dressée sur la colline, annonçait au loin que là commençait le camp de la tribu du cheval, du lion ou du taureau. Lorsque les populations se fixèrent et bâtirent des villes, ces attributs taillés dans le bois ou la pierre devinrent les symboles protecteurs des campagnes. Peu à peu le sens de l'art s'éveillant, les hommes essayèrent de reproduire la figure humaine et ciselèrent des bas-reliefs, puis des statues qui remplirent l'office des emblèmes anciens; de là les Pans et les Hermès des frontières et des chemins. Arrien parle d'une statue de *Rhéa phasiana*, qu'il vit en Colchide à l'embouchure du fleuve Phase, aujourd'hui *Fasz* ou *Rion*. Il existait aussi en Arcadie, du temps de Pausanias, une statue qui représentait la déesse Cérès avec une tête et une crinière de cheval, couronnée de serpents, tenant un poisson dans la main droite et une colombe dans la main gauche. Il ne nous semble pas douteux que ce bizarre assemblage n'ait eu pour but de caractériser par leurs attributs les familles pélagiques de la race de *Her*, qui vinrent d'Asie s'établir en Arcadie et y apportèrent les signes distinctifs que l'Égypte avait imposés à leurs ancêtres lorsqu'ils vivaient sous sa loi [2].

JUPITER. Le monosyllabe *Iou* chez les Grecs et les Latins *zéus* (sé-ou), *Jovis*, désignait Jupiter que les Égyptiens

[1] Il y aura sur la frontière une enseigne dressée à l'Éternel. Ésaïe, ch. XIX, 19.

[2] Pausan. *Arcad.* c. 42. Arrien, *périple de l'Euxin.*

considéraient comme l'astre d'Osiris. Diospolis s'appelait anciennement *Ho*. De là une infinité de lieux, de personnages et de peuples dont la racine est *hô, hou, iou, eou*. Le Jupiter Ammon est le plus ancien des dieux de ce nom ; on le représentait avec une tête de mouton : « Tous ceux, dit Hérodote, qui sont du nome de Thèbes n'immolent point de moutons mais sacrifient des chèvres ; c'est le contraire au nome de Mendès (le Pan égyptien) qui épargne les chèvres. » Cette remarque nous confirme dans l'opinion que Hàk était la lune, *men-hès*, car la chèvre, *aga*, *aïgos*, était habituellement consacrée au dieu Pan, tandis que le mouton *ovis*, comme le bœuf *bovis*, sont parfaitement identiques à *Jovis* [1].

Le bœuf fut aussi l'un des attributs des peuples de Jupiter. En sanscrit *go* bœuf correspond à *hô*, comme le *gu* védique se rapporte à *hou ;* le zend *gaô, géus* (zeüs), le persan *ghaô*, le scandinave *kou,* l'anglais *cow*, le grec *boüs* offrent les mêmes dérivés du nom égyptien de Jupiter qu'adorèrent les premiers pères de ces peuples [2].

Il y eut aussi un Jupiter Bel adoré en Assyrie, un Jupiter *Papœus* des Scythes, l'*Assabinus* des Éthiopiens, le *Taran* des Gaulois, probablement le même que le *Marnas* qu'on honorait à Gaza suivant Et. de Byzance [3], Jupiter *Serapis*, Jupiter *Apis* d'Argos petit-fils d'Inachus, Jupiter *Asterius* qui enleva Europe et fut père de Minos, Jupiter père de Dardanus, chef d'une des premières migrations qui peuplèrent l'Asie mineure et fondateur de Troie, Jupiter *Tantale* qui enleva Ganymède, Jupiter père d'Hercule et des Dioscures qui vivait, dit-on, moins d'un siècle avant la guerre de Troie. Tous ces personnages dont l'existence remplit un espace de plus de

[1] Hérod. II, 42.— [2] A. Pictet, t. I, p. 331.— [3] Bochart, l. ch. 458.

deux mille ans, et que le polythéisme a confondus en un seul, le plus célèbre, le vainqueur des Titans fondateur de l'empire chaldéen qui fleurit à l'époque du déluge, représentent, en résumé, une série de générations se rattachant par la lignée à la tige sacerdotale et souveraine qui prit naissance dans la ville d'Oph aux commencements de la société égyptienne, et à laquelle appartint un temple fameux dans l'oasis de Libye, qui portait le nom d'Ammon.

Mercure. L'Hermès égyptien s'appelait *Thot* que Sanchoniathon écrit *Taut*. En retranchant le *t* initial, *at-ot*, il reste *ot*, *out* qui nous paraît avoir été le nom originel de la planète Mercure. La famille de ce nom est une des plus anciennes de l'Égypte, car un roi Athothès, fondateur de Memphis, figure après Ménès, comme second roi de la première dynastie. Le dieu Thot est habituellement représenté avec une étoile et le signe de la lune qui indique la branche maîtresse d'où sortait cette famille.

Mercure était honoré parmi les nations asiatiques descendues de la première tribu égyptienne sous les variantes suivantes : *ot*, *out*, *od*, *oud* selon les diverses prononciations. Chacun de ces radicaux se retrouve, en effet, dans les noms des dieux auxquels le mercredi était consacré : c'est *Teut-at-ès* chez les Germains, *Odin* chez les Scandinaves, *Boudha* dans l'Inde; *Odios* fut le nom que les Grecs donnaient au plus ancien des Mercures, celui des carrefours. *Astar-ot* que les Syriens invoquaient le mercredi, n'est autre que l'étoile Mercure dont les Juifs firent un faux dieu et les rabbins un démon.

L'Hermès scythique, selon Rudbeck, s'appelait *Gaut-male*, *Out-malek* le seigneur Mercure. Les Lombards lui donnaient le nom de *Vuoda*. César nous apprend que les Gaulois ado-

raient le soleil, la lune, le feu, mais que Mercure était le plus grand de leurs dieux.

L'attribut primitif de Taut n'est pas difficile à trouver, c'est le poisson, en cophte *Taut*. Il est vrai que ce dieu est représenté tantôt avec une tête d'ibis, tantôt avec une tête de singe, attributs de deux familles que nous reconnaîtrons plus tard ; mais le nom égyptien d'*ibh-is* n'est qu'une qualification : chef de la tribu, et quant au singe dont nous ne connaissons que le nom sanscrit *kapi*, que reproduit l'anglais *ape ;* ce terme n'exprime également qu'un titre, le Père, comme *Apis*, nom du bœuf sacré.

Le Mercure asiatique que connurent les Grecs, nous a été dépeint par eux sous des traits assez différents de ceux du Thot égyptien. Parmi les nombreux attributs qu'ils lui confèrent tels que le coq, le cygne, la tortue, le bélier, etc., beaucoup appartiennent à d'autres tribus unies probablement au peuple de Thot par des alliances multipliées. Le poisson ne figure pas parmi ces emblèmes relativement modernes. Toutefois Pausanias rapporte qu'à Phères, bourg d'Achaïe, on voyait la statue d'un Mercure barbu posée à terre sans socle, ce qui indiquait, dit-il, une grande antiquité, et auprès duquel on voyait un bassin contenant des poissons sacrés auxquels on donnait le nom de *Hama* [1]. Pausanias déclare ne rien comprendre à ce symbole ; son aveu témoigne de la profonde ignorance où étaient les Grecs des usages de leurs premiers pères, au temps où ceux-ci, instruits par l'Égypte, adoraient la planète Thot et le poisson l'un des attributs de la tribu de ce nom.

Thot, à en juger par cet emblème, dût être au commence-

[1] Pausan. l. VII, c. XXII.

ment une tribu de pêcheurs qui, fidèle à ses goûts primitifs, devint ensuite un peuple maritime. Plusieurs des mots des langages modernes qui se rapportent aux eaux, dérivent de *ot* et *oud :* le flot, *flôt*, *fluth*, *flood* dans les langues du nord, *onde* de *ud* en sanscrit, *udan*, *udra ; behemoth* le grand poisson, *fomalhaut* le poisson austral, et *not*, *naut* racines de la série des termes relatifs à la navigation.

Vénus. Nous n'avons trouvé nulle part le nom égyptien de cette planète. Suivant Strabon, Vénus était adorée à Dendérah, et la ville d'Aphroditopolis dans le nome Sné, s'appela jadis *Asfoun*. *Oun* indiquant la famille du soleil, *As* désignerait donc Vénus? Cette syllabe est si souvent mêlée aux noms de peuples égyptiens et asiatiques qu'on ne peut douter qu'une puissante tribu ait été connue sous ce titre.

Un des attributs de Vénus, le moins en rapport certainement avec son caractère hellénique de déesse de la beauté, est la tortue qu'on voit près de la Vénus de Médicis et de quelques autres des simulacres de cette divinité. La tortue, qui joue un rôle important au début de plusieurs cosmogonies semble donc offrir le symbolisme ethnique que nous cherchons. Les Grecs l'appelaient, il est vrai, *khèloné*, mais le zend nomme la tortue *kacyapa*, et les Védas lui donnent aussi cette dénomination que porte aussi un grand patriarche des Aryas, père de nombreuses générations. On peut en conclure que *As-apa* fut le père de la tribu de Vénus, dont *Ænè-as* fils d'Anchise et de Vénus fut un des descendants.

La seconde dynastie de Manéthon contient un roi du nom de *Tlas*, *at-el-as*, le chef des As; une reine d'Éthiopie, appelée *Aso*, selon Plutarque, conspira avec Typhon la perte d'Osiris ; Atlas est placé à l'origine des mythes de la Grèce.

Le mot *as*, qui eut le rare honneur de nommer un continent, prit en Asie, avec le temps, un sens plus étendu. Nous voyons en Syrie et dans l'Asie mineure, Vénus confondue avec la Lune sous les noms d'*Astarté* et d'*Anahid*; celle-ci est bien réellement *id-ana*, seigneur Lune, mais *As-karth*, la ville des As, pourrait bien se rapporter à l'étoile Vénus. Cependant il semble que, de très-bonne heure, la tribu des As se soit confondue avec celle des Ari ou de Mars, car c'est cette dernière divinité que nous retrouvons dans le vocable *er* d'Hesper et des Hespérides filles d'Atlas, dans *Lucifer*, dans *Veneris* et dans *derguener* le vendredi des Celtes.

Enfin, après la forme *as-at-ara*, Vénus et Mars, le mot n'eut plus que le sens vague d'*astra*, *asteroïs*, *aster*, et exprima l'astre en général.

Mars. *Artès* ou *er-tôsi*, en égyptien, radical *ar*. La mythologie grecque raconte en grand détail les amours de Mars et de Vénus. Cette fable, qui n'a aucun sens allégorique, exprime, croyons-nous, la fusion des deux tribus de Vénus et de Mars en une seule, sous le nom de *er* ou *ar*, par lequel furent désignées à l'origine les tribus du Maris égyptien. *Marès Niphaïat* était, suivant Champollion, une ville libyenne. Les protégés de la planète Mars, simple contraction de *am-ar-is*, peuvent donc être rangés, au commencement, parmi les peuples noirs.

La contrée dite du Maris comprenait la Thébaïde, autrefois *Marès*, jusqu'à *Meroë* anciennement Seba et qui fut longtemps la capitale de l'Égypte du sud, d'où vint au vent du midi les noms de *Merès* et de *Merisi*, radical de *meridies*. On cite, dès la VIe dynastie, un Pharaon, *Pepi-Mera-Ra*, qui pourrait avoir été le patriarche de la tribu de Mars. On peut y ranger aussi le roi Mœris de la XIe dynastie, célèbre par

le lac artificiel qu'il fit creuser, et au centre duquel s'élevaient son colosse et celui de sa femme.

Les animaux qui, dans l'antiquité furent principalement consacrés à Mars, sont le bélier, le sanglier, le loup. Le bélier, *aries*, en arabe *baraq*, *bara* au Caboul; l'agneau, *arnos* en grec, *barah* en persan, *vareh* en pelhvi, *varkara* mouton en sanscrit, offrent une série d'appellations qui se rattachent avec évidence à *ar*, *ab-ar*.

La dénominaton du sanglier, *ber* en ancien allemand, comme celle du mouton en albanais *berr*, et de l'ours *bera*, *bear*, indiquent trois autres attributs de la famille de Er (ab-er) ou Ar. L'*aper* latin, comme le *varâha* sanscrit, sanglier, se rattachent aussi au groupe humain qui se plaçait sous l'invocation de la planète *Arès*. Ces attributs sont, pour la plupart, asiatiques et caractérisèrent successivement les générations issues du Maris africain. Les premiers Ari, ayant choisi la planète Mars qu'ils appelèrent *Ar* de leur nom, étendirent ensuite cette dénomination à une quantité d'animaux fort dissemblables, qui servirent d'attributs à leurs familles.

Le loup, en sanscrit *vâgara*, en anglo-saxon *wearg* (bè-arg), se rattache à la même racine, ainsi que le zend *vehrka*. L'arabe *varqâ* loup et colombe, est presque identique à *baraq*, bélier; cette identité vient uniquement de ce que ces animaux servaient à distinguer autant de tribus de la race d'Ar, par alliance, *Ar-ag*. Le grec *lukos* remonte probablement à une origine scythique que nous ferons connaître, mais, le premier nom du loup, chez les Pélages, dût être *arg* (ar-ag). Le loup fut, en effet, l'emblème d'Argos, la ville pélagique protégée de Mars, ainsi que le témoignaient les médailles de cette cité.

Hérodote nous apprend que les Égyptiens célébraient la

fête d'Arès à Paprémis [1]. « Ils promènent, dit-il, la statue du Dieu dans une petite arche de bois doré, *arkam*. »

Wilkinson considère *Ranpo* comme le Mars égyptien. Son image armée de la lance porte aussi sur les monuments le signe de la lune d'où cette famille était sans doute issue : *Ar-an* [2]. Pour désigner Arès et Aphrodite, dit Horapollon, les Égyptiens dessinaient deux éperviers. Cet oiseau dans les hiéroglyphes, exprime le commandement [3].

Saturne. Ce Dieu passait, dit Hérodote, pour la plus ancienne divinité des Grecs et la plus jeune des Égyptiens. Dans les dynasties divines, *Seb* vient après Hephaïstos, le Soleil, la Lune, Mercure, et précède Osiris. On comprend, en effet, que cette obscure planète dut être choisie la dernière. Elle appartient aux peuples de Cus, nom biblique des Éthiopiens, desquels descendaient les Syriens qui adoraient Saturne sous le nom de Moloch ou Melek, le Seigneur. Les Israélites nommaient *Saba* l'armée des étoiles, et c'est de ce mot, comme on sait, que dérive celui de Sabéen ou adorateur des astres.

Meroé, dont l'ancien nom fut Séba, nous marque le lieu d'Égypte où résida jadis la tribu de Saturne. Ce fut très-probablement une tribu libyenne. *Sâb*, prononciation adoucie de *hâb*, comme *sam*, dans l'Avesta, modifie l'aspirée *hâm*, signifie simplement père. Or, Libye se disait *Lahâb*, *Lâb* (al-ab). L'hébreu *Lâbia*, l'arabe *Labid*, qui désignent le Lion, se rattachent, comme le dit avec raison Gesenius, à un radical *Labâ;* cependant ce mot n'exprime pas, ainsi que le suppose cet auteur, le rugissement du lion, mais le mot père qui caractérisait à la fois l'astre Saturne, les Libyens et le Lion.

Résumons maintenant les dénominations que nous avons

[1] Hérod. l. II, 63. — [2] Wilkins. ch. XI. — [3] Horapoll. *Hiérog.*, I, 8.

obtenues : indépendamment du feu Ptah et de Sirius, les sept planètes entre lesquelles l'Heptanomide d'abord, puis l'Égypte entière et plus tard l'Asie furent divisées, étaient désignées par les monosyllabes *on*, *an*, *hô*, *out*, *as*, *ar* et *seb*, qui marquèrent ensuite les jours de la semaine.

Au temps de Jacob, les peuples de la Judée conservaient encore l'antique division sidérale, et parmi les générations nées d'Ésaü, il est aisé de reconnaître les noms des astres par ceux des familles des Horiens : « De *Éliphas*, *Alhâm* et *Kora* procèdent les ducs *Lotan*, *Sobal*, *Ana*, *Eser*, *Aran fils* de *Sèhou ;* Ésaü habita dans la montagne de Séir. » En dégageant les radicaux *ot*, *seb*, *an*, *as*, *ar*, *hou*, on obtient Mercure, Saturne, la Lune, Vénus, Mars, Jupiter, descendants de As, de Ham et de Hôr [1].

Le classement fondamental par sept persista malgré l'accroissement rapide des populations [2]; mais l'avénement successif de familles nouvelles qui s'ajoutaient à la confédération par annexion ou par filiation, porta leur nombre à dix tribus, puis à douze, à chacune desquelles on attribua une constellation quand la révolution annuelle du soleil eut été substituée, comme division du temps, à la période mensuelle nommée *an* qu'on mesurait sur les phases de la lune.

[1] Genèse, chap. XXXVI.

[2] Il passa ensuite dans l'ordre hiérarchique : Hérodote dit que les Égyptiens étaient de son temps divisés en sept castes ou corporations : les prêtres, les soldats, les bergers, les gardiens de pourceaux, les artisans, les interprètes et les bateliers. Diodore compte quatre castes principales : prêtres, soldats, laboureurs et artisans. Suivant Platon, il y en avait six : prêtres, artificiers, bergers, chasseurs, laboureurs, soldats; il observe que chaque art ou métier particulier se rattachait à une subdivision de caste et ne se mêlait jamais avec un autre. *Le Timée;* Diod. I, 74. Hérod. II, 164.

Lorsque Sésostris soumit à son empire les populations du Nil, il accrut le nombre des douze tribus zodiacales en multipliant chacune d'elles par trois, et il porta ainsi le nombre des nomes égyptiens à trente-six. Ce prince avait commencé par subjuguer la Haute-Égypte remplie de populations noires, et ce fut sans doute par une mesure habilement calculée qu'il adjoignit, en les disséminant, ces nouveaux sujets jusqu'alors indépendants et sauvages, aux premiers nomes égyptiens civilisés.

Le Panthéon égyptien comprend un nombre considérable de divinités qui sont loin d'avoir l'importance de celles que nous avons mentionnées. Certaines d'entre elles nous semblent d'ailleurs récentes et d'origine asiatique, telles que Horus et Athor, sans cesser cependant d'être caractéristiques de races et de peuples.

Parmi cette foule de dieux énigmatiques que nous montrent les monuments du Nil, il en est d'autres encore qui méritent d'être distingués. Ce sont évidemment des éponymes de familles dont les descendants, soit par croisement, soit par filiation directe, paraissent caractériser des peuplades scythiques. De ce nombre est le dieu *Gôm*, que Wilkinson croit être une des appellations de la Lune ; il y a lieu, en effet, de penser que ce nom sert de radical à *sôma*, la Lune des poëmes védiques où l'*s* remplace habituellement l'*h* et le *g* aspirés. ***Kom-ombos*** fut un des premiers nomes du Maris. Suivant Joseph, *Gomer* fils de Japhet, était le père des Celtes et des Gaulois ; *gomeri* s'est contracté par l'usage en *gomri*, ce qui nous donne l'étymologie de la grande famille celtique nommée ***Kumri***, les ***Kimmeri*** d'Hérodote, et à laquelle l'Ombrie, province italienne, doit son nom.

De Gôm dérive l'*homo* latin que les Francs Mérovingiens,

selon la remarque de Burnouf, prononçaient *Gomo;* les auteurs gothiques, Ottfrid entre autres, écrivent ordinairement *Gômo* pour homme. On remarquera que *ôm* ou *gôm* diffère essentiellement de *an*, *man* ou *men*, *meni*, dont on se servit aussi en Asie pour désigner le dieu Lunus ou la déesse Lune. Cela prouverait peut-être que les peuples du nord et ceux du midi, avant de se rejoindre et de se confondre dans l'Asie centrale, appelaient la Lune, chacun de leur côté, de noms différents. Il est curieux que ces dénominations aient pris toutes deux, par la suite, le sens d'homme individuel et collectif *homo*, *man*, *men*, *mensch*, chez les Latins, les Celtes et les Germains. Cette transformation de la signification primordiale du mot vient, sans nul doute, de ce que l'Europe et une partie de l'Asie ayant été peuplées par les innombrables tribus de la famille de la Lune, il arriva lorsque l'usage de l'ancien classement égyptien par planètes fut tombé en désuétude, que les mots *gôm* et *man* qui s'appliquaient également à l'organe viril attribut des familles de la Lune, ne servirent plus parmi elles, qu'à désigner l'homme et les hommes.

Typhon, Τυφαλων, passait pour le génie du mal chez les Égyptiens ; mais il n'en avait pas toujours été ainsi, et, aux temps anciens, Typhon occupa une place importante dans les triades sacrées. Rien ne prouve mieux que les divinités du Nil représentèrent à l'origine des assemblages d'hommes, car Typhon, image des pasteurs Hiksos, devint en Égypte un objet de haine après la domination de ceux-ci. Les Pasteurs, ainsi que nous le montrerons plus loin, étaient des Éthiopiens mélangés de Scythes descendants des anciennes colonies égyptiennes en Asie. Après une absence de huit à neuf siècles, ils revinrent dans la patrie de leurs aïeux et s'y établirent de force. C'est ce qui explique comment Typhon fut d'abord révéré, puis

détesté au bord du Nil, à tel point que toutes les images de ce dieu ont été effacées sur les monuments.

Typhon était un peuple Érythréen, car on le représentait avec des cheveux et le teint roux. On brûlait un bœuf rouge en l'honneur d'Osiris comme l'offrande la plus agréable à ce dieu dont Typhon fut l'ennemi et le meurtrier.

Tipo, qu'on lit pour Typhon sur les monuments, est le synonyme de *Top, Tupa, Tippo,* des langues celtique, finnoise et tartare : haut, dominant. Ce terme figure comme titre de souveraineté dans *Tob-al-Caïn* le roi forgeron de la Genèse, et se retrouve dans ces fameux *Tobbas* himyarites qui, selon les Arabes, furent longtemps la terreur des nations asiatiques. On les assimila au tourbillon du désert, *tiphoon*, et au déluge *tuphân* en arabe. Typhon est représenté avec le corps d'un hippopotame ou d'un ours, les mains et le sein d'une femme et la tête d'un crocodile, ensemble monstrueux composé des attributs distinctifs des principales tribus de cette nombreuse famille.

Kaïs, dix-neuvième nome du Maris situé sur la rive droite du Nil, se rapportait (du moins par l'analogie des noms seul indice qui nous reste,) à une divinité nommée *Haï* ou *Men-Haï,* que les égyptologues ont reconnue sur les plus vieux monuments de Thèbes. Son image est accompagnée de cette légende hiéroglyphique : « Mère de toutes les régions. » Nous retrouverons en effet *Haï* ou *Kaï* dans un nombre considérable de dénominations des peuples d'Europe et d'Asie. *Kaïs* et *Ber,* disent les généalogistes arabes, furent les pères des races Arabe et Berbère.

Haï porte sur les monuments le même attribut que Hak, une tête de lion surmontée du disque solaire, ce qui, par erreur, l'a fait prendre pour Hercule. Le rapprochement avec

Vulcain, *Bolkaï* ou *Hep-Haï-stos,* reproduit en effet le nom de cette tribu ancienne augmenté des qualificatifs ordinaires. Kaï est le Ptah asiatique dont le *ah* primitif a été adouci par la diphtongue *aé* ou *aï.*

Typhon a pour allié ordinaire, dans le Panthéon égyptien, *Anteou.* Ce nom domine dans la première dynastie Thébaïne, la XIe de Manéthon, et le Louvre possède deux magnifiques cercueils des rois de ce nom [1]. Il y eut une ville d'Antæopolis dans la Thébaïde qui fut sans doute le berceau de cette dynastie. Ce nome s'appela jadis *Tkoou,* suivant Champollion, et comprenait alors deux villes, *Mouthi* qui se rapporte sûrement à la déesse *Muth* ou *Maut*, la compagne de Jupiter Amoun, et *Kos-Kam* l'une des quatre ou cinq localités où se retrouve le nom de *Kos* ou *Cus* [2].

Ant-ou, abréviation de *An-at-hoû,* nous paraît représenter une tribu formée de la conjonction des familles de la Lune et de Jupiter. Nous reviendrons sur l'histoire de la tribu *Antéou* qui joue un rôle important dans les annales du premier âge de l'Asie.

Nous arrêterons ici cette analyse qu'il serait inutile d'étendre aux générations secondaires qui sortirent de ces premières familles. Nous nommerons celles-ci au fur et à mesure qu'elles paraîtront sur la scène. Ces tribus personnifiées, il y a cinq à six mille ans dans les images symboliques des monuments du Nil et dont nous retrouvons la postérité figurée sur les murs de Ninive et sur ceux des temples de l'Inde et de la Grèce, sont comme les héros d'une épopée humaine qui se prolonge durant trente siècles et plus. Cet être collectif, race à l'origine, et grandissant de tribu en peuple, passe,

[1] Mon. égypt. *Salle historique.*

[2] D'Anville, Champollion, Wilkinson, ch. XIII.

semblable à l'homme tour à tour enfant, adolescent et viril, à travers les vicissitudes des alliances, des enfantements, des guerres, des migrations, de la puissance. Au début, brute faible ou féroce, l'idée germe et se développe lentement dans son cerveau puis soudain éclate en génie. Tantôt fugitif et poursuivi comme Israël, il semble prêt à s'éteindre et persiste à force de cohésion autour d'une idée ; tantôt comme Assur, il s'accroît par la force et se maintient par l'habileté politique, couvrant l'Asie du réseau de sa domination ; tantôt comme les Mages et les Aryas, il invente l'hymne et la prière, la grammaire et la poésie, ou, comme les Hellènes, épris de la beauté humaine, il divinise la forme dans l'idole et pénètre l'art d'un sublime idéal.

Mais quelles que soient les transformations de ces existences millénaires, l'observateur attentif peut, à travers les péripéties des événements et les croisements des races, suivre et reconnaître partout la tribu primitive, à l'astre qui la protége et à l'attribut qui la distingue ; grâce à la fidélité de ces deux indices et à l'unité d'appellation qui les relie à l'homme, on peut suppléer, en partie du moins, au défaut absolu de tout renseignement historique sur la période reculée où nous essayons de porter la lumière.

IV

A l'époque où l'attraction sociale forma les premiers groupes, l'extrême imperfection du langage, la pauvreté du vocabulaire rendaient continuellement nécessaire, dans le discours, l'emploi de l'image et de l'ellipse. Il n'y avait rien de fixe ni dans la forme ni dans le sens des mots, dont un seul

impliquait souvent plusieurs significations. Cette expression flottante, si éloignée de la précision à laquelle ont atteint les langues modernes, est sensible dans les œuvres les plus anciennes des littératures sacrées, telles que les Hymnes hébraïques et le Rig-Véda, où l'image et le sujet se confondent sans cesse et où le vague des termes entraîne le vague des idées et rend le sens insaisissable. Les initiés étaient habitués à cette forme allégorique où les éléments et toute la nature jouent un rôle au milieu duquel l'homme semble disparaître, tandis qu'en réalité, c'est lui qui anime seul ce vaste symbolisme. Dans le principe, au lieu de dire la tribu de telle étoile ou de tel animal, on disait simplement Mercure, Mars, Jupiter, ou bien l'Éléphant, le Lion, le Taureau, la Cigogne, le Singe. Au surplus, cet usage de se servir de l'emblème pour désigner la famille, s'est conservé fort tard ; il fait le fond de l'Apocalypse, et les prédictions en style d'oracle qui ont été publiées de nos jours, ne s'expriment pas autrement qu'on ne le faisait au début des sociétés [1].

Pourtant le goût du merveilleux effaça promptement dans l'esprit des peuples l'interprétation naïve des traditions archaïques. L'Inde et la Grèce séparées, avant le développement de leur civilisation, de la Chaldée à qui elles en durent les premières notions, prirent à la lettre dans leurs poëmes l'assimilation continuelle de l'individu à l'animal, et en tirèrent cet interminable tissu d'incarnations et de métamorphoses que les auteurs de la période mythique brodèrent sur la trame unie des souvenirs du premier âge. Ce n'est point ici le

[1] Témoin celle-ci où la campagne de Crimée était prédite : « L'ours attaquera le croissant, mais l'aigle et le taureau s'y opposeront. » Dans une autre prédiction datant du XVIIe siècle, la Belgique est appelée la Lyre.

lieu d'essayer de ramener à un sens naturel les fables innombrables fondées sur le double symbolisme sidéral et animal. Nous n'aurions pas de peine à démontrer que la moitié la plus récente de l'antiquité n'a pas compris la plus ancienne. On s'apercevrait qu'en se laissant entraîner par les interprétations subtiles des historiens et des philosophes de la Grèce et d'Alexandrie, l'exégèse moderne a souvent fait fausse route. Elle a été conduite ainsi à ne voir qu'un vaste système d'allégories astronomiques dans les cosmogonies des Perses, des Hindous et des Grecs, et bien des savants efforts ont été dépensés en pure perte pour concilier avec les mouvements réels des astres et les phénomènes des saisons, ces poëmes dont la forme semblait affecter un lyrisme désordonné et qui ne sont au fond que des chroniques du premier âge des sociétés.

Que de systèmes n'a-t-on pas construits sur les zodiaques égyptiens? On crut, à la fin du dernier siècle, que la découverte de ces prétendus tableaux du ciel pourrait servir de point de départ aux calculs astronomiques et permettrait de constater l'âge des monuments de l'Égypte. Tous ces travaux n'ont conduit qu'à des résultats contradictoires ou tellement exagérés, que les savants modernes pris d'une juste défiance, ont abandonné ce moyen d'investigation, sans cependant qu'on se soit encore expliqué le véritable caractère des zodiaques égyptiens auxquels on continue d'attribuer un sens astronomique, faute d'avoir à leur en assigner un plus convenable.

Dès le commencement, on avait cependant reconnu que ces zodiaques se compliquaient de détails évidemment étrangers à l'étude des astres et aux divisions du temps. L'un des monuments de ce genre qui a le plus soulevé de discussions est la fameuse Table Isiaque. On y voit douze figures se rappor-

tant aux mois de l'année ; mais, sous chacune de ces figures, il y en a trois autres rangées de dix en dix degrés, que l'on nomme *Decani*. Ce sont, à ce qu'on suppose, les subdivisions du mois en décades. Mais ce n'est pas tout : sous chaque Décan il y a trois autres figures appelées assesseurs ou ministres, dont la fonction dans la révolution solaire ne saurait être expliquée.

Nous avons fait remarquer que les douze grands Dieux, que Fréret identifie avec les signes du zodiaque, caractérisaient la division de l'Égypte en douze nomes qui servit de modèle aux douze tribus des Hébreux, des Grecs et des Étrusques, aux douze Adityas des Hindous, aux douze Ases des Scandinaves, aux douze Tcheou de la Chine ; cette assimilation nous paraît incontestable. Mais nous croyons en outre que les divisions antérieures par trois, par sept et par dix familles restèrent comprises, comme classement secondaire dans le cadre agrandi de la nation, et que telle est, dans la Table Isiaque, la signification de ce deuxième rang de trois figures placées de dix en dix degrés. Chaque Régent avait ainsi son nome divisé en trois tribus dont chaque chef ou Décan commandait à dix familles. Le titre de Décan avait en Chaldée le sens d'inspecteur ou surveillant, d'où *decanus*, *deacon, diacre* et la décurie romaine, subdivision des trois tribus qui furent aussi le premier classement institué par Romulus pour son peuple.

Chaque nome de la vallée du Nil avait un temple consacré à trois divinités et où étaient nourris les animaux sacrés. Ces triades caractérisaient sans nul doute les familles ancêtres et les patriarches pères des tribus.

Ce nombre primitif se trouve reproduit dans les trois assesseurs subordonnés aux Décans et qui rappellent les trois juges

de l'enfer des Grecs empruntés à la hiérarchie égyptienne; c'étaient les magistrats chargés de rendre la justice dans chaque province de l'Empire.

Suivant cette explication, la Table Isiaque retracerait simplement le système politique et administratif d'après lequel l'Égypte était gouvernée. Il faudrait donc ne voir dans ce monument, au lieu d'un tableau du ciel, qu'un tableau de l'Empire égyptien où les nomes sont désignés par les signes qui leur servaient d'attributs. Les zodiaques égyptiens étant tous composés d'après le même plan, on devrait conclure de ceci que, nulle part, il n'y est question d'astronomie [1].

Chaque tribu portait son signe sur son étendard, et les hiéroglyphes qui représentent sur nos almanachs les caractères des mois et de la semaine, sont probablement la reproduction des enseignes égyptiennes. Chez les Grecs et en Italie, on trouve les traces de cette coutume : fréquemment les vases étrusques offrent un guerrier portant le Sagittaire ou le Cancer peint sur son bouclier. Le latin désigne par un même terme, *signa*, les enseignes militaires et les signes du zodiaque, et ce terme même vient du grec ζώδιον, petit animal. Il suffit en effet de jeter les yeux sur une sphère céleste pour se convaincre que les objets et les animaux qu'on y voit n'ont pas été choisis à cause

[1] La Table Isiaque est bien connue des égyptologues, mais on sait moins son histoire. Ce monument fut ainsi nommé, parce qu'on crût d'abord qu'il retraçait les mystères d'Isis. C'était une plaque de cuivre ou de bronze gravée au burin assez grossièrement et sur un fond d'émail noir entremêlé de petites bandes d'argent. Lors de la prise de Rome en 1525 par le connétable de Bourbon, un serrurier l'acheta d'un soldat et la vendit au cardinal Bembo. Après la mort de celui-ci, la Table passa au duc de Mantoue, puis fut perdue en 1630 lorsque les Impériaux prirent cette ville. Heureusement, elle avait été gravée de grandeur naturelle par Enea Vico de Parme, avec une parfaite exactitude.

de la vague ressemblance qu'ils offrent avec le plan géométrique de chaque constellation. Rien ne rappelle moins un taureau, un lion, une ourse, que les assemblages d'étoiles qui portent ces dénominations : ces images sont donc de pure convention. Mais comment, demandera-t-on, les attributs terrestres des tribus égyptiennes et asiatiques ont-ils passé d'une représentation politique de l'empire à la véritable sphère céleste?

Cèla tient sans doute à ce que les clans guerriers de l'Argolide, de l'Attique et de la Béotie, lors de leur arrivée en Grèce, avaient depuis longtemps perdu le souvenir du symbolisme que l'Égypte enseigna jadis à leurs ancêtres d'Asie. Cependant le peu de notions astronomiques qu'ils possédaient, ils les tenaient de tradition chaldéenne; aussi lorsque Aratus, Hipparque et Ptolémée entreprirent de dresser de véritables cartes du ciel, ces pères de la science employèrent, sans y rien changer, mais sans doute aussi sans s'en rendre compte, les figures, les caractères et les dénominations dont s'étaient servis avant eux les Asiatiques, et qui s'étaient popularisés dans la Grèce.

Après avoir mis le ciel sur la terre, les Égyptiens Chaldéens avaient mis la terre dans le ciel, et s'étaient plu à tracer sur la sphère l'attribut de chaque famille en l'adaptant tant bien que mal au plan de sa constellation. Le nombre des tribus ayant considérablement augmenté depuis les sept et les dix tribus primitives, puis les douze et les trente-six nomes d'Égypte, une foule de constellations reçurent les noms de nouveaux chefs de dynasties ou fondateurs de nations, tels qu'Hercule, Orion, Persée, Cassiopée, le Centaure, etc. C'était parmi les héros asiatiques à qui figurerait parmi les astres et aurait sa constellation; c'est ce qu'exprime cette allégorie de la mythologie grecque où le monarque chaldéen, divinisé sous le nom

de Jupiter, est représenté conférant l'immortalité et plaçant dans les cieux ceux des dieux vassaux que leurs services avaient rendu dignes de cet honneur. L'intelligence de ce mythe est depuis longtemps perdue dans l'Occident, mais une nation chez laquelle on retrouve à l'état fossile les traditions tombées ailleurs en poussière, la Chine, a conservé la hiérarchie céleste du vieux système chaldéen. L'empereur y figure dans le firmament au nombre des étoiles, non-seulement avec sa famille et ses ministres, mais encore avec ses chambellans et ses gardes.

En étudiant un zodiaque décrit par Scaliger, Bailly remarque que, outre son nom, chaque Décan est encore distingué par le signe d'une planète; mais ce savant est fort dérouté et ne peut se rendre compte pourquoi le premier Décan du Bélier porte le caractère de Mars et du Taureau : « Ce zodiaque, ajoute-t-il, a cela de remarquable que chaque degré y est désigné par une figure particulière d'animaux ou de différentes choses, mais surtout d'hommes et de femmes dont le nombre est de plus des deux tiers du nombre des degrés. » Bailly conclut en attribuant cette œuvre à l'astrologie.

Le même auteur parle d'un autre planisphère trouvé par Pococke à Acmin ou Panopolis : « Il contient quatre cercles; au centre est une figure qui, selon Pococke, représente le soleil. Les autres cercles sont divisés en douze parties. Dans le premier espace sont douze oiseaux, dans le second douze figures effacées qu'on croit être les signes du zodiaque; dans le troisième il y a un même nombre de figures d'hommes et aux quatre angles sont quatre figures [1]. »

L'explication de ces zodiaques ne diffère pas de celle de la

[1] Bailly, *Astron.*, p. 506, 509. Pococke, *Voy. d'Orient*, t. I, p. 77.

Table Isiaque : ce sont des tableaux politiques de l'Empire, indiquant, par les attributs et par les signes planétaires, les nomes avec leurs régents. Les quatre figures des angles représentent les quatre grandes divisions de l'Égypte : Éthiopie, Égypte centrale, Thébaïde et Basse-Égypte. Au milieu du plan, l'image du Roi-Soleil exprime la centralisation du pouvoir rayonnant également sur le triple cercle de peuples dont il est entouré, et sur le cortége des fonctionnaires qui reflètent son autorité comme les planètes réfléchissent la lumière du soleil.

Une telle manière de comprendre et d'exprimer la souveraineté a certainement sa grandeur. Elle résume l'immutabilité dont les Pharaons voulaient imprimer l'idée à leurs sujets. En modelant leur gouvernement sur le système du monde, ils engrenaient à ses lois éternelles les rouages de leur société. En montrant à tous l'ordre et la hiérarchie dans la nature, ils commandaient pour eux-mêmes l'obéissance et le respect. De la région céleste où ils se plaçaient, ces rois inspiraient un sentiment profond de l'immensité et de la durée de leur autorité. On ne peut donc s'étonner qu'on les ait adorés comme des dieux, et ce fut là sans doute une des causes de la prodigieuse stabilité de leur puissance.

Ces emblèmes, que la science astronomique a soigneusement transmis d'âge en âge et de peuple à peuple depuis la date la plus reculée, furent probablement empruntés d'abord aux habitudes et aux travaux de chaque tribu. Ainsi, le Bélier, le Taureau, les Gémeaux qui furent d'abord deux agneaux ou deux veaux, indiquèrent les familles pastorales; l'Arc ou le Sagittaire symbolisa les chasseurs; l'Écrevisse et les Poissons représentèrent les tribus de pêcheurs. Le Verseau, figuré anciennement par un de ces vases de terre si

communs dans les tombeaux d'Égypte, fut vraisemblablement l'emblème des potiers. Certaines professions devinrent ainsi des assignations originelles et créèrent des castes dans la caste ; cette organisation sociale engendrée par le goût ou un hasard de localité, passa en habitude, s'immobilisa par la religion et constitua l'hérédité des métiers et des arts.

Le signe de la Vierge, qu'exprimait à l'origine une gerbe de trois épis serrée par un lien, ne peut se rapporter qu'à un peuple agriculteur. Le Scorpion, si commun en Afrique, appartint à un peuple noir; le Lion, roi du désert, fut l'attribut des Libyens. Le Capricorne, formé d'une chèvre et d'un poisson, figure probablement l'association de deux tribus; enfin, la Balance, emblème d'une nation commerçante, avait été précédée par une règle divisée en degrés égaux comme un nilomètre, ce qui indique le commencement de la science chez quelque famille sacrée.

L'ensemble des douze signes du zodiaque donne donc l'esquisse d'une société primitive, telle qu'elle dut exister aux bords du Nil, lorsque les éléments dont se composa la nation égyptienne étaient encore sans cohésion, et qu'au lieu de ces monuments imposants dont les débris nous étonnent, on ne voyait encore près du fleuve que les huttes de roseaux des pêcheurs de Thot, les tentes de peaux des pasteurs d'Amoun, et les cavernes où se retiraient les chasseurs de Coush.

Le système stellaire des Chaldéens est assez connu dans son ensemble pour que l'idée qui a présidé à sa composition soit aisément saisissable [1]. Ils comptaient trente-six constellations, dont vingt-quatre au nord et douze au zodiaque. Il y avait cinq planètes principales, outre le soleil et la lune.

[1] Col. Chesney, *survey of Tigris*, t. II. Bérose, Eusèbe, etc.

Trente étoiles étaient subordonnées à ces planètes et portaient le titre de conseillers, équivalant aux trois assesseurs pour chacun des Décans. La moitié de ces étoiles avait pour mission de surveiller tout ce qui se passait chez les hommes, et l'autre moitié ce qui se passait dans le ciel [1]. Les rapports entre ces astres étaient entretenus au moyen d'étoiles messagères, qui se rendaient une fois tous les dix jours du monde terrestre au monde céleste. Chacun des principaux régents ou préfets était figuré par un des douze signes du zodiaque [2].

Après une telle description, il semble difficile de douter que nous ayons là, sous des noms d'astres et d'astérismes, une vaste organisation politique et administrative. Ce système fonctionna longtemps en Asie, et il est probable que l'empire assyrien fut d'abord établi sur ces bases empruntées à l'Égypte, puisque nous voyons chez les Chaldéens les constellations ou régences égales en nombre aux trente-six nomes d'Égypte institués par Sésostris.

Sur une table trouvée dans les fouilles de Nimroud, les douze grandes divinités des Assyriens sont représentées. Le dieu Ashour y est intitulé *le Roi du Cercle* [3]. Ce cercle où les peuples sont figurés par leurs emblèmes, c'est précisément ce que nous avons pris pour le zodiaque.

Cette disposition circulaire existait en effet dans la réalité. Les anciens peuples donnèrent à leurs premiers établissements fixes l'arrangement défensif que les Scythes nomades adoptaient dans les campements; les chefs, les femmes et les objets de prix y étaient placés au milieu, et on rangeait alentour les chariots, comme un rempart circulaire. De même

[1] Diod. l. II, ch. XXI.— [2] Ideler, *ueber den ursprung des thierkreises.*
[2] Letronne, *Journ. des Sav.* 1830, p. 493, 528.
[3] Layard *Niniveh*, t. I, ch. XVI.

la peuplade hiérarchiquement organisée, quand elle voulait s'établir, choisissait une hauteur, y plaçait au sommet le chef, les prêtres et l'arche sainte, puis étendait ses familles sur les pentes et dans la plaine, disposées en cercles formés d'autant de murs épais renfermant des bourgs, des jardins et des champs cultivés.

La limite circulaire s'est conservée dans la division territoriale moderne. Les Arabes du Tell ont des chefs de cercles; l'Allemagne, au moyen âge, fut distribuée en cercles, et à Cuba, les propriétés affectent encore cette forme. Enfin, l'arrondissement français, imité du *circondario* italien, rappelle par son nom cette coutume primitive.

A mesure que de nouvelles familles se produisaient ou s'annexaient, elles entraient dans le système général et prenaient place dans le ciel par quelque constellation avec laquelle se confondit bientôt l'emblème qui distinguait la tribu. La fantaisie s'en mêla et aux titres caractéristiques de la lyre, du cheval, du coq, se joignirent ceux du tigre, du lièvre, de la souris, du chariot et beaucoup d'autres semblables. Court de Gebelin et les commentateurs de son école ne pouvant s'expliquer ces nouveaux signes, ont été réduits à imaginer un cycle de douze années que rien ne motive ou n'indique.

Cinq de ces nouveaux emblèmes, le mouton, le singe, le chien, le porc, le coq sont retracés dans un fragment de planisphère soumis à l'Académie des sciences en 1708, et que Fontenelle chargé du rapport affirma n'être qu'un monument d'astrologie indigne d'occuper les moments de l'Académie. On y voit les trente-six Régents dessinés comme dans les peintures de Thèbes, avec des têtes d'animaux et leurs attributs particuliers; au-dessous le zodiaque est répété trois fois, deux fois avec les signes ordinaires, la troisième par ceux de l'as-

tronomie chaldéenne ; les sept astres de la semaine figurent dans le dernier cercle plusieurs fois répétés.

Il n'y a aucune explication astronomique possible de ce planisphère. Pourquoi la répétition de l'ancien zodiaque? Que signifient ces signes nouveaux correspondant aux premiers? Que représentent ces trente-six génies que Fontenelle appelle des *chimères égyptiennes?* Enfin quel rapport existe-t-il entre les jours de la semaine et les différents astérismes? C'est de l'astrologie, dira-t-on, pour se dispenser de comprendre ; il nous semble au contraire qu'un sens historique sérieux se cache dans ce fragment dédaigné. Ainsi il est à remarquer qu'au lieu du soleil qui, dans les planisphères égyptiens, tient le centre de la composition, ici cette place est occupée par le dragon et deux ourses. En suivant la donnée que nous proposons, ces attributs ainsi placés exprimeraient la domination de nations étrangères originaires probablement du septentrion. L'ourse, *arg-tour*, fut le symbole des tribus de Mars, *ark*, *ar-ak*, et elle semble indiquer ici deux peuples de la famille éthiopienne de Koush, *osh*, ours. Le dragon, suivant Ammien Marcellin, servait d'enseignes aux Scythes : *Dracones signa sunt scythica.* On aurait donc ici le tableau d'un empire Couschite et Scythique, *Cus* et *Gog*, que l'Écriture nous montre unis pour guerroyer contre la Perse, et qui résidaient dans le nord de l'Asie.

La bande circulaire contenant des lettres grecques équivalant à nos lettres dominicales, offre la personnification des Gémeaux qui, si l'on s'en rapporte à Virgile et Ovide, figurèrent parmi les signes postérieurement au temps d'Auguste; le mélange de divinités grecques, telles que Vénus avec son miroir, avec d'autres qui rappellent les Mages et les Druides, ne permet guère d'assigner à ce monument une date plus ancienne que l'époque des Sassanides. Ce fut peut-être dans

quelque guerre contre les peuples de Syrie qu'un général romain s'étant emparé de ce trophée, le porta à Rome, où il fut découvert, en 1705, par Bianchini.

Il ne semble pas qu'on puisse donner une autre signification au fameux zodiaque de Dendérah qui a soulevé tant de controverses au commencement de ce siècle. Ce monument, considéré d'abord comme appartenant à une très-haute antiquité, est aujourd'hui rejeté jusqu'à l'époque de la domination romaine, aux plus bas temps de l'art égyptien, parce qu'on y a reconnu, mêlés aux figures des anciennes constellations égyptiennes, les douze signes du zodiaque des Grecs. Il se pourrait que d'un extrême on fût tombé dans un autre, et que ce célèbre planisphère n'eût mérité.... « ni cet excès d'honneur ni cette indignité. »

La sphère d'Eudoxe, dont les Grecs se servaient, présentait l'état du ciel tel qu'on l'observait 1300 ans au moins avant lui, et l'on estime que les recueils d'observations qui ont servi de base aux travaux stellaires d'Hipparque et de Ptolémée remontent à environ 1518 ans avant Jésus-Christ, ce qui nous ramène à l'époque où les migrations phéniciennes vinrent s'établir dans la Grèce. Mais les principales constellations et les douze divisions de l'écliptique devaient être connues des Chaldéens bien avant cette date, puisque Callisthène transmit d'Asie à Aristote une série d'observations faites à Babylone, durant 1903 années avant l'arrivée d'Alexandre, ce qui placerait la première en l'an 2234. La Grèce fut de tout temps pauvre en observateurs, et l'on peut considérer comme avéré qu'en fait d'astronomie, elle dut tout à la Chaldée d'où partirent les colonies de Danaüs et de Cadmus : « Cadmus, suivant Nonnos, mesura la carrière des astres et fit connaître aux Grecs la marche du soleil, la dimension de la terre, les phases

changeantes de la lune[1]. » On peut donc admettre en toute sûreté que ce furent ces migrations qui importèrent en Europe la connaissance des astres et les figures qui les représentent.

Il résulterait de ceci que le zodiaque hellénique n'étant autre que le zodiaque chaldéen, les constellations boréales et les figures nouvelles ajoutées aux anciens signes égyptiens sur le planisphère de Dendérah, peuvent très-bien être d'origine chaldéenne. D'ailleurs certaines différences dans la forme des signes et beaucoup de figures et d'objets qui n'appartiennent à aucune constellation connue, le distinguent nettement du zodiaque grec; c'est ce qu'ont très-bien fait ressortir les travaux de Visconti, Larcher, Dupuis, Denon, Lalande, Burckardt, dans la célèbre discussion à laquelle ce monument a donné lieu.

Le zodiaque circulaire de Dendérah porte un signe certain, à notre avis, que l'ensemble des constellations qu'il représente ne se rapporte point à la domination des Pharaons, et qu'il n'est point non plus d'origine grecque. Le milieu du tableau, au lieu d'être occupé par le soleil, image du Pharaon, présente un animal monstrueux, semblable à un ours, avec une tête d'hippopotame. Cet animal est debout et armé d'un glaive; il commande à l'armée des étoiles et des constellations qui l'entoure.

L'ours et l'hippopotame sont les attributs bien connus de Typhon. Or, Typhon, à qui on immolait le bœuf rouge et même des hommes de cette couleur, caractérise, à n'en pas douter, les peuples pasteurs. Après leur expulsion, les images de Typhon, qui précédemment avait un culte près du Nil,

[1] *Dionysiaca*, ch. IV, v. 260, 278.

furent martelées, en grande partie, avec les autres monuments de cette époque. Cependant il se peut que quelques-uns aient été conservés, à titre de souvenir historique, sur les murs du temple où étaient inscrites les archives de la nation. Le prétendu zodiaque de Dendérah serait donc un monument d'autant plus précieux qu'il serait plus rare, s'il retraçait, comme nous le croyons, le plan de la domination des peuples pasteurs dans la Basse-Égypte.

Mais le zodiaque rectangulaire de Dendérah est plus intéressant encore. Les signes y sont rangés à la file les uns des autres sur deux bandes parallèles, et le fleuve borde la composition d'un ruban onduleux. Cet ordre, que reproduit également le zodiaque d'Esné et qui imite de plus près la disposition naturelle des lieux, semble indiquer un progrès sur l'ancienne forme, et nous inclinons d'autant plus à y voir une œuvre étrangère à l'art égyptien si fermement attaché aux types et aux rites traditionnels.

Il ne nous paraît pas possible de reconnaître ici autre chose que la carte symbolique des nomes riverains du Nil. Les trente-six Régents sont placés dans des barques, chacun avec son signe particulier ; des groupes d'hommes et de femmes, surchargés d'emblèmes et d'hiéroglyphes, sont placés auprès d'eux, accompagnés d'assemblages d'étoiles différents en nombre. On chercherait vainement dans l'astronomie le sens de cette multitude d'astres et de figures confondus ensemble.

On sait que des étrangers, désignés sous le nom collectif d'Hiksos ou Pasteurs, soumirent à leur domination une grande étendue de la vallée du Nil, et que cet empire, dont les limites n'ont pu être bien définies, dura, selon Manéthon, 511 ou 518 ans. Ces envahisseurs, composés pour la plupart

de tribus pastorales semblables aux Hébreux, paraissent cependant avoir été dirigés par une élite beaucoup plus civilisée qu'on ne serait tenté de le supposer d'après la tradition égyptienne. Eusèbe compte parmi eux six rois, qu'il appelle Phéniciens, qui régnèrent à Memphis, et la XVIe dynastie tout entière se composa, dit-il, de trente-deux rois Helléniques.

Ces Hellènes ne venaient certainement pas de la Grèce, car elle n'existait pas encore à l'époque où les Hiksos envahirent l'Égypte, époque qu'on ne saurait placer plus bas que le XXe siècle. Ils durent venir du même point d'où partirent quelques siècles plus tard Danaüs et Cadmus, c'est-à-dire de la Chaldée et de la Babylonie, et formaient une branche d'un même peuple désigné par le nom générique de *El-ana* ou *H'aldana,* peuple de la lune. Expulsé probablement par les Assyriens, qui, en 2183, commencèrent à étendre leurs conquêtes dans l'Asie mineure, le Caucase et la Syrie, ce peuple descendit vers le sud, à la tête d'une vaste confédération de tribus de races et de civilisations différentes, et s'empara de la Basse-Égypte.

L'assimilation que nous venons de faire est confirmée par l'identité des attributs. Le Lion porté par le Serpent s'avance en tête du cortége des signes sur le zodiaque rectangulaire de Dendérah, et il figure également dans le planisphère. Or Diodore nous apprend qu'au haut du temple de Bel on voyait les statues d'or de Junon et de Rhéa [1], l'une appuyée sur un

[1] Diod. l. II, 9. *Héré* la Junon latine, était, suivant Platon, vulgairement appelée Vénus ou Lucifer; le vocable *Er* est caractéristique de la famille d'*Eri* ou *Ari;* c'est donc bien la race arienne qui était alors maîtresse de Babylone et qui marchant à la suite des Couschites pasteurs de Syrie et de Palestine, acheva la conquête de l'Égypte.

lion, l'autre auprès d'un serpent. L'association des symboles indique l'alliance de deux peuples personnifiés dans Hèré et dans Rhéa, et que nous retrouvons également réunis sur les tableaux de Dendérah.

Il s'agit donc bien ici d'un même peuple figuré par un ensemble d'attributs identiques. Maintenant dans quel pays ces tableaux nous transportent-ils ? Le fleuve, dont le circuit embrasse le zodiaque rectangulaire, peut aussi bien être l'Euphrate que le Nil. Nous persistons cependant dans notre opinion première : Manéthon rapporte que Salatis, le premier roi des Hiksos, après avoir conquis la Basse-Égypte, se fortifia du côté du nord, parce qu'il craignait que *les Assyriens vinssent l'attaquer*[1]. Ceci s'accorde parfaitement avec l'idée que les peuples du lion et du serpent avaient été expulsés de Babylone par le peuple d'Assur, la race Arienne par la race Couschite. Nous voyons, en effet, fréquemment répétée sur les monuments assyriens rassemblés aux musées de Londres et de Paris, la figure d'un géant étouffant un petit lion sous son bras gauche, et de la main droite étranglant un serpent.

Les deux plans de Dendérah représenteraient donc, dans notre pensée, les deux phases de la conquête des Hiksos : la première, que nous voyons sur le plan circulaire, caractériserait les commencements de l'invasion, Typhon le Scythe éthiopien dominant par le nombre et la force. Le tableau longitudinal serait, au contraire, l'image de l'empire réglé que fondèrent les dynasties Hellénique et Phénicienne signalées par Eusèbe.

Il serait bien désirable que quelque heureux indice, fourni par la lecture des hiéroglyphes et dû aux persévérants efforts

[1] Joseph, *adv. Appion.* l. I, ch. v.

de nos ingénieux égyptologues, vînt ôter ce qu'il y a de conjectural dans la proposition que nous venons d'émettre.

D'ailleurs, il est impossible, nous le répétons, d'accepter les déductions astronomiques que l'on a voulu tirer de la position relative du soleil et des signes dans le zodiaque des Égyptiens. On a conclu que ce peuple connaissait la précession des équinoxes, en partant de cette hypothèse très-hasardée que le centre du planisphère signifiait le solstice d'été, et que la présence d'un des signes du zodiaque sur ce point indiquait l'entrée du soleil au solstice dans telle ou telle constellation. Or, au temple d'Esné, c'est la Vierge qui occupe cette place, tandis qu'à Dendérah, c'est le Lion. Le nœud équinoxial parcourt en rétrogradant un degré en 72 ans environ ; par suite, on a calculé que ce dernier temple était beaucoup plus moderne que le premier, ce que n'atteste nullement le style architectural. Les énormes contradictions résultant de la comparaison d'un zodiaque avec un autre, témoignent assez de la fragilité de ce système : tandis qu'un auteur donne au zodiaque de Dendérah 1468 ans d'antiquité avant notre ère, un second le place 800 ans avant cette époque, tandis que d'autres le font descendre aux Ptolémées. En présence de telles divergences, on ne nous accusera pas de témérité pour avoir essayé d'ouvrir une voie nouvelle aux interprétations.

De Chaldée le symbolisme sidéral fut porté en Bactriane, en Perse, dans l'Hindostan, sur le grand plateau de la Tartarie, et parvint jusqu'à la Chine, où l'esprit conservateur de la race l'a maintenu à titre de tradition officielle : « Il y a, dit le Tcheou-li, douze royaumes feudataires, auxquels président les douze divisions écliptiques. » Un astre protége l'empereur, un autre sa famille ; l'étoile du Lion, que nous

appelons Régulus, est l'astre qui préside au peuple. Un astronome et un astrologue impérial, dont les charges sont héréditaires comme chez les Chaldéens, sont chargés de suivre assidûment la marche du soleil, de la lune, des planètes et spécialement de Jupiter. Il détermine leur place dans les 28 divisions stellaires déjà fixées au XIIe siècle avant notre ère par le livre des Rites ou Tcheou-li, mais qui évidemment existaient auparavant depuis un temps immémorial [1].

Anquetil cite un passage du Modjmel el Tavarikh (fol. 16), de Hamza, relatif à la cosmogonie des Perses, où il est dit, que le Dieu souverain créa l'homme et le taureau dans un lieu élevé, où ils restèrent sans mal durant 3000 ans. Cette période, dit-il, comprend l'*Agneau*, le *Taureau* et les *Gémeaux*. 3000 après apparurent le *Cancer*, le *Lion* et l'*Épi*; puis, au septième mille, la *Balance* vint, le mal parut et la guerre commença. Lorsque le Cancer parut, la planète Jupiter présidait à ce signe, le soleil présidait à l'Agneau, la lune au Taureau; Saturne commandait à la Balance, Mars au Capricorne, Vénus et Mercure régnaient sur les Poissons [2].

Ce fragment ressemble beaucoup à la description d'un zodiaque égyptien, et, au point de vue astronomique, il n'y a rien à en tirer; mais toute obscurité disparaît, si l'on rapproche chacun de ces astres des attributs qui distinguaient chaque famille. Ainsi l'Agneau ou le Bélier, fut effectivement le signe d'Ammon la tribu du Soleil, et le Taureau était l'emblème d'un peuple de la Lune. La Balance fut un des signes de la race de Saturne. La planète Jupiter présidait au peuple du Cancer (*shartan*, *sardan* en chaldéen) qui se répandit dans la Grèce et l'Italie. Mercure régnait sur les Poissons, dont le

[1] Tcheou-li, trad. par Ed. Biot, 1851. — [2] Zend-Avesta, t. III. *Boundebesch*, p. 353 et à la fin, trad. d'Anquetil.

nom égyptien *Taut*, est, en effet, le même que celui du Dieu. Quant à Vénus, le poisson lui était consacré et les Grecs plaçaient souvent auprès de ses images un dauphin.

On ne peut douter que les Aryas, fondateurs de la civilisation indienne, aient fait longtemps partie d'un empire ordonné sur le plan du symbolisme chaldéen. Le livre des lois de Manou nous apprend que le territoire habité par les Aryas est divisé en huit *Locapâlas* ou gardiens du monde [1]. Au centre sont *Chandra*, la lune, et *Sourya*, le soleil, qu'on nomme aussi *Arcâm*, titre que les Amalécites donnaient à leur roi [2].

Indra ou *Sacra*, roi du ciel, préside à l'est ; le dieu *Couvera*, le Plutus indien, règne au nord ; *Varouna*, le dieu des lieux maritimes, se tient à l'ouest, et *Pavana*, le dieu du vent, est le régent du nord-ouest.

Yama, le juge suprême, commande au midi et *Agni*, la divinité du feu, préside au sud-est.

Cette topographie ne peut s'appliquer à l'Inde. Comment y aurait-il une mer à l'ouest de l'Hindoustan ? Transportée dans la Chaldée, elle s'adapte au contraire parfaitement aux localités. Ainsi, le centre où habitent le Soleil et la Lune seraient Babylone et l'Irak chaldéen ou pays de la lune ; Indra, le roi des Indo-Scythes, règne à l'est ; c'est l'Ariana, le Caboul. *Couvera*, dieu des richesses, gouverne au nord le Caucase où le fleuve Phase roule de l'or. *Varouna*, l'équivalent de Neptune dieu des lieux maritimes, occupe à l'ouest Tyr et Sidon, et *Pavana*, le dieu des vents, réside au nord-ouest, près de la mer Noire, au Palus-Méotis où les Grecs plaçaient les îles d'Éole et de Borée.

Yama, Ham, situé au sud, représente l'Égypte, le juge su-

[1] Manavadharma Sastra, l. V, sloka 96 — [2] Nombres, 31. Josué, 13.

prême, et au sud-est *Agni*, le dieu du feu, désigne l'Iran.

Les sept Maharchis, pères de la race humaine, brillent dans le ciel sous l'aspect des Pléiades. Une foule de Richis ou de saints sont identifiés avec l'Ourse, le Bouvier et les autres constellations. Le Roi-Soleil, monté sur son char, s'avance accompagné des douze Adityas, dont chacun est un signe du zodiaque. Ces rapports intimes de personnalité et de nom entre les astres et les hommes apparaissent fréquemment dans les poëmes sanscrits [1]. Ils sont tout à fait évidents dans la cosmogonie des Parses où les peuples et les tribus sont continuellement désignés par des noms d'étoiles et de planètes. Le Boundehesch donne une distribution des régents du monde toute semblable à celle de Manou : « Le grand astre *Taschter* garde l'est, dit Zoroastre, *Satevis* garde l'ouest, *Venand* préside au midi, et *Haftorang* au nord. Ils veillent sur les astres nombreux dont sont composées les constellations. »

« Combien, dit le livre sacré, ces astres n'ont-ils pas de soldats prêts à combattre ! 6000 et 480,000 petites étoiles sont rassemblées pour seconder chaque grande étoile. Lorsque l'ennemi vient en grand nombre, l'étoile *Rapitan* protége le côté du midi. »

Ormuzd, le dieu souverain des Parses, est le roi des astres et des constellations, ainsi que l'indique son nom, abréviation de *Hòr-mazdeô*, dont se rapproche beaucoup plus la forme Oromaze employée par les écrivains du XVIII[e] siècle d'après l'arménien *Oromazi*. On reconnaît le même radical dans le chaldéen *Mazal-tôb*, le seigneur des étoiles.

Lorsqu'on étudie sans parti pris la cosmogonie des Parses, il est impossible de ne pas rester convaincu que ces récits

[1] Voyez le Rig-Véda et le début de l'Harivansa, trad. de M. Langlois.
[2] Anquetil, *Boundehesch*, t. III.

étranges où l'on voit enrégimenter les étoiles et les planètes combattre et faire des prisonniers, n'ont rien du lyrisme extravagant qu'on leur suppose. Le Boundehesch n'est qu'un symbole d'un bout à l'autre, et lorsqu'on en a la clef, ce livre curieux se réduit à l'état de simple chronique et n'a rien de surnaturel ni d'inintelligible, car il ne s'agit en réalité dans cette tradition que de la lutte d'un peuple civilisé contre un peuple barbare. Dans les récits fort anciens qui ont servi à la composition du Boundehesch pelhvi, les tribus dont on racontait l'histoire étaient désignées par des noms qui étaient ceux-mêmes des astres. Mais les peuples ayant disparu et leurs dénominations étant restées aux constellations et aux étoiles, le traducteur pieusement scrupuleux appliqua à celles-ci les actes et les aventures des familles auxquelles elles avaient été jadis liées. Tel a été le procédé uniforme et fort simple qui a transformé en fables et en mythes l'histoire des temps primitifs.

L'attribut animal joue aussi un rôle considérable dans la mythologie Parse : Les animaux y sont classés en tribus et ont des chefs : le prince des poissons s'appelle *Karmahi*, celui des oiseaux *Karshipta;* le chef des quadrupèdes *Hermelin.* Ce système qui paraît de la plus haute antiquité parmi les Iraniens est très-clairement exposé dans le Vendidad et le Vispered, les plus anciens des livres sacrés des Parses [1].

On trouve dans les Yezds ou prières Parses ces formules souvent répétées : Délivrez-nous de celui qui nous attaque sous la forme du serpent et de celui qui a la forme du loup [2].

L'Avesta présente même quelquefois la réunion des deux symboles sidéral et animal, comme dans ce passage : « L'astre

[1] *Boundehesch*, ch. XVIII. *Minokhired*, Spiegel Avesta, t. II, p. 3.
[2] Anquetil, *Zend-Avesta*, II, III.

Taschter (Jupiter) courut sur le Zarè (le lac) sous la figure d'un cheval puissant qui avait des oreilles d'or et une queue d'or relevée [1]. »

Il s'agit sans doute d'une nef portant à la proue, comme aujourd'hui encore les navires de la ville guèbre de Surate, un cheval sculpté emblème de la grande tribu de Jupiter dont descendaient les Iraniens.

Le double symbolisme céleste et animal subsistait chez les Arabes, encore au temps de Mahomet. Ils avaient sept temples fameux dans l'Yémen, dont le principal fut en l'honneur de l'étoile Vénus, *al Zohar*. Le Soleil était l'objet particulier de l'adoration de la tribu d'Himyar, et Aldébaran, l'œil du taureau, recevait les hommages de la tribu de Misan. *Moshtari*, Jupiter, était adoré par Lakhm et Jodam; la tribu de Tay révérait l'étoile Canope, *Sohail;* Sirius présidait au peuple d'Ad, et Mercure à celui d'Asad. *Manah*, la Lune, la plus ancienne de ces idoles, était représentée par une grande pierre noire sur laquelle on sacrifiait des hommes [2]. La Mecque, située dans la vallée de *Mina*, fut sans doute d'abord un temple à la Lune [3].

Les tribus arabes avaient aussi conservé fort tard l'usage de l'emblème animal. Madhaï adorait la divinité *Yagouth* sous la forme d'un lion. C'était probablement la même que Hak ou Hag, la grande divinité égyptienne représentée avec une tête de lion. Le dieu *Yaouk* avait la forme d'un cheval; *Nasr*, celle d'un aigle; beaucoup d'autres divinités avaient des figures humaines. Mahomet fit briser et brûler toutes ces idoles qui rappelaient les signes distinctifs des familles primitives; ce-

[1] Anquetil, *Zend-Avesta*, t. III, p. 193. — [2] Pococke, *Specim.* 91. D'Herbelot *Bibl. or.* Hyde, *de rel. Pers.*, p. 133.

[3] Le Coran, Surat. 71, Shahrestani, Abulfeda.

pendant le réformateur fut contraint de subir le culte de la pierre noire, le plus ancien symbole qui existe dans le monde et que l'on trouve répandu depuis les îles Orcades jusqu'à Bénarès. Mais afin de faire profiter le dogme qu'il avait fondé de la popularité et de la vénération dont jouissait cette pierre, Mahomet la fit sceller dans son temple de la Mecque où les croyants de toute secte viennent visiter l'objet du culte de leurs premiers pères.

Burckhardt a donné la description de cette pierre. Elle est noire et brisée en plusieurs morceaux que réunissent des plaques d'argent[1]. C'est probablement un aérolithe ou quelque éjection volcanique, comme l'indique son nom *Câh-aba*, le père Feu; et elle remonte peut-être au temps où les ancêtres de la race arabe adoraient le feu terrestre dans une contrée tourmentée par le volcanisme.

Un autre attribut caractéristique était jadis suspendu à la porte du temple de la Câaba. C'était une paire de cornes de bélier, *barak* en arabe (*ab-ar-ak*) ἀρὴν, *aries*, l'attribut, en un mot, de la branche couschite *Ariba* ou Mars.

Ce symbolisme a laissé des traces nombreuses chez les Grecs dont presque tous les dieux ou héros éponymes figurent dans le ciel, en personne ou par leur attribut. Le grand monarque qu'ils adorèrent sous le nom de Jupiter fit de ce système un instrument de haute politique, en accordant à ses feudataires l'immortalité, c'est-à-dire la dignité d'astre, et en leur donnant place à sa table dans son château de l'Olympe.

Les moyens de dominer les hommes ne sont pas très-variés et la hiérarchie établie par Jupiter, qui n'était déjà plus nouvelle de son temps, s'est perpétuée dans les monarchies de

[1] Burckhardt's *travels in Arabia*, t. II, p. 249.

l'Occident comme dans celles de l'Orient. Les douze pairs de la table ronde ne sont pas autre chose qu'une réminiscence des douze dieux ou grands vassaux, figurés sur le tableau circulaire de l'empire chaldéen par les signes du zodiaque; Charlemagne les présidait comme jadis Rhamsès, Ormuzd, Jupiter et Assur, *les seigneurs du cercle.*

L'interprétation que nous proposons du symbolisme antique trouve, on le voit, sa confirmation répétée dans les mythes traditionnels des différents peuples d'Asie et d'Europe. Il n'y aura donc rien de hasardeux à se servir du fil que cette étude nous met à la main pour pénétrer avec son aide plus avant dans la recherche du passé.

VI

Si l'on réfléchit que les souvenirs retracés sur les monuments de l'Égypte embrassent plusieurs milliers d'années, on comprendra que le système symbolique figuratif dut se continuer bien des siècles après que le culte des astres avait cessé dans ce pays. Le sacerdoce, pieux conservateur des traditions, maintint avec soin le style hiératique encore usité sous les Ptolémées, mais dont le sens s'était perdu depuis longtemps. De grandes modifications y avaient été d'ailleurs apportées par le progrès des idées et les perfectionnements des arts. Le signe figuratif conduisit au hiéroglyphe, et celui-ci fit inventer l'écriture phonétique. D'autre part, le symbolisme se généralisa, et plusieurs emblèmes, tels que l'épervier, le vautour, le taureau, le héron, servirent à exprimer le rang et les hautes fonctions.

Par degrés, le peuple égyptien, doué d'un esprit éminem-

ment spéculatif, délaissa la reproduction fidèle de la nature à laquelle il s'était attaché à ses débuts, et transforma par degré l'art en un vaste symbolisme. Il persista dans cette voie abstraite même après avoir découvert l'écriture cursive. Le perfectionnement extrême auquel avait atteint l'emploi des signes conventionnels, à en juger par la facilité avec laquelle on multipliait les inscriptions murales et les espaces immenses qu'elles couvrent encore, fait supposer que le langage hiéroglyphique était intelligible aux classes supérieures, comme le sont pour nous le grec et le latin. Aux yeux des modernes, qui, à l'exception d'un très-petit nombre de laborieux adeptes, en ignorent tout à fait le sens, ces séries incommensurables de signes et d'emblèmes figurés, que la main de l'homme a gravés ou peints durant 4000 ans sur deux cents lieues de longueur, aussi serrés que l'herbe des champs, offrent un spectacle d'une grandeur fantastique qui confond l'imagination.

Les monuments de la XVIIIe et XIXe dynasties déploient en ce genre un luxe de monstruosités vraiment incroyable. Ce sont des troupes de guerriers à tête d'épervier, des bateaux portés par des serpents, des rois à tête de bélier siégeant entre un ibis et un hippopotame à corps humain, recevant les offrandes d'un cynocéphale ou d'un crocodile à genoux. Le front des Pharaons est surmonté d'un édifice de globes ailés figurant le soleil, flanqués du serpent et du vautour, ansés de cornes de taureau et supportant des vases de fleurs. Cet appareil étrange impose cependant par le sérieux de la composition et la majesté qui y est empreinte. On sent que sous ces dehors bizarres se cache une grande énigme. Ce serait, en effet, se faire une idée bien étroite du génie du peuple égyptien que de supposer, comme l'ont fait les Grecs, qu'ils

adoraient les animaux. Ce prétendu culte de l'ibis, du singe, du scarabée, du crocodile, du chacal, etc., offrait à la vénération populaire les attributs sanctifiés des premiers pères de la nation et des fondateurs de la civilisation égyptienne. Les esclaves, par un esprit borné d'imitation, ont pu en faire des fétiches, mais il est bien présumable que les castes élevées ne les adoraient pas plus que les chrétiens n'adorent le lion de saint Marc, le bœuf de saint Mathieu, ou le pourceau de saint Antoine.

Les débris du premier classement planétaire, ainsi que les signes du zodiaque, restèrent en usage jusqu'à des temps assez rapprochés, et devinrent les armes de grandes cités. Antioche sur l'Oronte avait le Bélier égyptien gravé sur ses médailles. Celles des rois de Comagène portaient le Scorpion, et celles de Zeugma et d'Anazarba le Capricorne. L'étoile Vesper servait de sceau public aux Locriens Opuntiens ; la Diane d'Éphèse avait le signe du Cancer sur la poitrine.

Byzance conservait deux idoles élevées en l'honneur de la constellation d'Orion et de celle du Bouvier. A Rome, les jeux du cirque, institués, disait-on, par Romulus, personnifiaient les planètes par des acteurs qui joûtaient ensemble. La Lune et le Soleil avaient leurs chars, et l'on pariait, qui pour Saturne, qui pour Vénus. Les douze portes du cirque correspondaient aux douze signes. Quoi qu'en ait dit Dupuis, cette mise en scène n'avait nullement pour but de retracer la marche des saisons et les mouvements des astres, dont le peuple romain se souciait médiocrement. Il s'intéressait davantage à un jeu symbolique qui rappelait les luttes des familles du Soleil, de la Lune, de Jupiter, de Vénus et de Mars de qui descendaient les peuples latins.

La division sidérale fut probablement le premier essai d'or-

ganisation sociale ; ce fut le commencement de la cité et du culte. Cependant lorsque les tribus émigrées de la Chaldée et de la Babylonie allèrent fonder au loin de nouveaux empires, de plus hautes aspirations enfantèrent d'autres croyances ; le cadre vieilli du sabéisme brisé par l'expansion des populations fut délaissé pour un ordre politique mieux adapté aux éléments divers de la population, et la tradition qui n'avait conservé du passé aucun monument écrit, cessa d'être comprise par les générations nouvelles. Alors l'imagination des Grecs, des Syriens, des Hindous s'empara de cette mine féconde en équivoques, et de l'identification de l'homme avec l'animal composa ces systèmes compliqués de métamorphoses sur lesquels se fonda le mythisme polythéiste, et qui a servi de thème aux contes populaires des Slaves, des Bretons et des Germains, peuplés de fées, de gnomes et de loups-garous.

L'union de l'étoile et de l'homme engendra les croyances astrologiques de l'Orient. Bien des siècles après que la nomenclature sidérale des tribus eut été oubliée, l'idée obscure de rapports étroits qui rattachaient l'humanité aux planètes et aux constellations restait profondément gravée dans l'esprit des peuples. A la naissance d'un enfant, on tirait son horoscope et suivant qu'il était né sous la conjonction de tel astre avec tel autre, sa destinée devenait heureuse ou funeste ; ses penchants et les dons intellectuels dont il était doué, il les devait à la vertu des corps célestes. Or cette singulière opinion avait aussi son origine dans le sabéisme primitif.

Les nombreuses familles issues du croisement des races primitives tenaient de leurs parents certaines vertus et certains vices héréditaires auxquels des aptitudes plus variées et un plus grand développement de l'intelligence imprimèrent une énergie extrême. Les institutions propres à chacune d'elles,

le genre de vie, les habitudes de liberté ou d'obéissance passive y ajoutèrent des caractères tranchés que les progrès de la civilisation achevèrent de fixer. Plusieurs familles, celles du mélange Ægypto-Germanique, se distinguèrent par leur humanité, leur piété et un généreux courage. Les Couschites triomphaient au contraire par la ruse et la violence. Tous montraient de grandes aptitudes pour les arts, l'industrie et les travaux de force et d'adresse. Les descendants des pêcheurs fondèrent des villes maritimes et s'adonnèrent au commerce ; d'autres tribus furent pieuses, savantes, poëtes ; d'autres firent sans cesse la guerre et vécurent de pillage. Les différents caractères que les mythologues de la Grèce ont prêtés à leurs dieux-astres sont empruntés au génie des tribus placées jadis sous leur invocation, et par une transposition bien simple due à l'identité des noms, on attribua à ces dieux les passions, les vices ou les qualités de leur peuple. Jupiter domina par la politique et le génie administratif ; les Scythes qui adoraient Arès sous la forme d'une épée de fer, firent de lui le dieu de la guerre ; la beauté et le libertinage des femmes de la tribu de Vénus décidèrent du caractère de cette divinité. Mercure patron de plusieurs familles chananéennes d'où sortirent les Syriens, les Juifs et les Arabes, représentait fidèlement le goût pour le négoce et l'esprit rusé de ces peuples.

Les anciens Asiatiques disaient donc que les fils de Mercure étaient industrieux et subtils, que ceux de Saturne étaient cruels, ceux de Jupiter magnanimes, ceux de l'étoile Vénus enclins à l'amour. Ces vertus et ces défauts provenaient, assurait-on, des influences de ces planètes, et ainsi se forma l'idée que le monde était gouverné par les astres. Cette croyance ne tarda pas à s'enraciner profondément ; fortifiée par des hasards singuliers, entretenue par l'habileté sacerdo-

tale, elle créa une théurgie savante et mystérieuse, mêlée de rites divinatoires, qui commença dans les colléges d'Égypte et de la Chaldée, et de là se répandit par toute la terre. De cette prétendue science sont nées la kabbale, l'astrologie, la philosophie hermétique. Par elle les Chaldéens vaincus reprirent leur ascendant dans la Babylone assyrienne; les sibylles juives, grecques et arabes, les augures et les aruspices, nombreuse postérité des Kourètes et des Druides qui faisaient descendre la lune et évoquaient la tempête, furent les interprètes de cette science. Parmi les peuples sauvages de la steppe et des déserts d'Afrique, comme chez les nations les plus éclairées de l'antiquité, le goût des choses surnaturelles, les superstitions de l'espérance et de la peur entretinrent cette idée de l'influence heureuse ou fatale des astres et la prolongèrent, on peut dire, jusqu'à nos jours. Il n'y a pas si longtemps que la science à peine sortie du creuset de l'alchimiste se compliquait encore de la recherche des affinités des métaux avec les planètes; l'or représentait Jupiter, le fer Mars, le plomb Saturne, le cuivre et l'aimant Vénus. Les plus grands esprits croyaient à leur étoile et les plus pieux mêlaient à leur dévotion ce paganisme chaldéen dont Dante nous a laissé un curieux témoignage dans ces beaux vers adressés à la constellation des Gémeaux [1]:

O gloriose stelle, O lume pregno
Di gran virtù del quale io riconosco
Tutto, qual che si sia, il mio ingegno!

Enfin l'intelligence humaine est si lente à se délier de l'erreur que seize siècles après le Christ, l'astrologie, à la cour de Catherine de Médicis et de Charles IX, décidait encore des volontés des rois et de la destinée des nations.

[1] *Paradiso*, ch. XXII.

CHAPITRE III.

L'ÉGYPTE.

I

Le premier livre des listes de Manéthon où sont enregistrées les dynasties qui ont gouverné l'Égypte depuis Menès jusqu'à Alexandre le Grand, comprend 192 rois, de la Ire à la XIIe dynastie seulement, durant une période de 2300 ans et 70 jours, que l'Africain réduit à 2287 ans et Eusèbe à 2059. C'est ce que l'on nomme le premier Empire égyptien. Effrayés de l'énormité de ce chiffre à une période aussi reculée, puisque la XIIe dynastie ne saurait être placée à moins de 3300 ans avant l'ère chrétienne, les érudits ont pensé que ces dynasties pourraient bien, au lieu de séries successorales, ne désigner que des princes contemporains régnant sur diverses parties de l'empire, ce que semblent indiquer d'ailleurs les titres de Thinite, Memphite, Éléphantine, Héracléopolite, Thébaine, attribués à ces diverses dynasties. Un autre motif nous

ferait volontiers incliner vers cette opinion : c'est que chaque dynastie se compose assez régulièrement, jusqu'à la septième dont les rois sont inconnus, de huit rois pour la Ire, de neuf pour la IIe, d'autant pour la IIIe, de huit rois à la IVe, de neuf rois à la Ve, de six rois à la VIe. Ces faibles différences, qu'on peut ramener à une moyenne de huit rois par dynastie, se rapportent assez bien aux sept planètes augmentées de Sirius, et pourraient en effet représenter l'Heptanomide avec ses sept villes, plus quelque grande cité couschite de la Haute-Égypte.

La série des rois de la première dynastie présente les noms de plusieurs planètes dont on peut reconnaître les radicaux à travers les altérations que leur a fait subir le passage dans trois à quatre langues différentes :

Menès, *Men* la Lune (*menaï* des inscriptions).

Atothis, *Thot* Mercure.

Ouènéphès (Ouonofrè), *Oû-on* Jupiter-Soleil.

Asaphœdus, *As-ap-Hôd* Vénus et Mercure.

Meridus, *Mer-id* le seigneur Mars.

La plupart des noms de rois conservés par Manéthon, sont tellement défigurés dans les versions grecques et latines, qu'il serait hasardeux de poursuivre cette voie d'interprétation. Tout ce qu'il est donc permis de présumer, c'est que la série des rois, par ordre de succession, commença au temps où un souverain de génie, étendant sa domination sur toute la vallée du Nil, rassembla les diverses tribus sous sa main et fit de leurs chefs indépendants autant de vassaux, lesquels devinrent ensuite des régents ou de simples préfets.

Ce fait est certain quant à Sésostris, qui établit une nouvelle division de l'Égypte par nomes ou grandes préfectures, dont plusieurs comprenaient deux ou trois villes.

Ce mode d'interprétation de la chronologie de Manéthon

abrégerait notablement l'énorme durée des premières dynasties divines et royales, tout en laissant cependant à la période dite du premier Empire, une antiquité fort respectable. Les savants allemands, MM. Lepsius et Bunsen, s'accordent pour placer la cinquième dynastie 4000 ans avant notre ère. Selon les calculs de M. Lenormant, cette dynastie aurait commencé à régner en 4075, et la chronologie établie par ce savant fixe l'année 4720 pour le début du règne du premier des Pharaons Ménès. Un travail chronologique de M. Lesueur, couronné par l'académie des Inscriptions, va plus loin encore et donne pour date à l'avénement de ce roi l'an 5773 avant Jésus-Christ.

Cette immense durée de la domination des rois d'Égypte paraîtra cependant moins surprenante si l'on songe que, pendant la moitié au moins de ce temps, l'Égypte fut le seul pays policé de la terre ; rien du moins ne révèle dans les monuments des hommes une civilisation rivale, 3000 ans avant notre ère. En attirant et absorbant en lui les forces vives de l'humanité, l'empire égyptien se fortifia et prolongea son existence. Ne voyons-nous pas l'empire chinois vivre depuis au moins 4000 ans bien constatés, malgré les conquêtes et les révolutions, s'assimiler les races nomades qui l'entourent et se perpétuer par le seul fait qu'il est la civilisation de l'extrême Orient? Ce ne sont pas non plus les révoltes, les invasions, les pestes, les famines qui ont manqué à l'Égypte. Comme les autres fractions de l'humanité elle a eu sa part de crises et de misères, et plus on pénètre dans son histoire plus on s'aperçoit que cette immutabilité dont on fait honneur au peuple égyptien appartient beaucoup plus à ses monuments qu'à son caractère.

L'invasion des Hiksos et la domination prolongée de rois

étrangers, très-probablement d'une race peu différente des Égyptiens, ressemble beaucoup à l'établissement dans la Chine des Mantchous qui, après deux siècles d'occupation paisible, seront peut-être chassés comme le furent les Pasteurs.

Mais ce qui est beaucoup plus extraordinaire, c'est le prodigieux perfectionnement de ce peuple égyptien au temps de cette Ve dynastie dont nous parlons : « Lorsqu'il s'agit de monuments et d'inscriptions, disent les illustres archéologues que nous venons de citer, on se trouve transporté dans un temps de civilisation florissante qui confond toutes les idées. » On ne saurait, ajoutent MM. Lepsius et Bunsen, avoir trop présente à la pensée cette date de 4000 ans, jusqu'ici réputée incroyable, et plus la critique se portera sur cette question, plus on sera sûr de la mettre au-dessus de toute contestation. » Les objets trouvés dans les pyramides, les peintures des hypogées de Beni-Hassan et de Chenoboscion (Kasr et Sayd), indiquent pour des époques, dont les plus récentes sont contemporaines d'Abraham, un état social extrêmement avancé, et un degré d'habileté dans l'art que les modernes n'ont pas toujours égalé [1]. Quand on compare les peintures des tombes voisines des pyramides et suivant toute probabilité contemporaines de ces monuments, avec celles des Rhamessès qui leur sont postérieures de plusieurs siècles, on aperçoit dans la représentation de scènes agricoles presque pareilles par les usages et les procédés, des différences d'exécution qui accusent une certaine infériorité dans les œuvres de la seconde époque.

[1] Par exemple pour les moyens de scier le granit et de transporter les pierres monumentales. Voyez les notices publiées par M. Lebas sur la translation de l'obélisque de la Concorde. Suivant M. Barth. Saint-Hilaire, *Lettres sur l'Égypte*, un sarcophage qu'on voit à Leyde et trouvé dans

Les peintures des monuments nous apprennent que quinze à dix-huit siècles avant notre ère, cinq à sept cents ans avant la guerre de Troie, il y avait dans les villes d'Égypte des tisseurs de toile et de coton, des tanneurs, des ciseleurs en métaux, des fabricants de papiers, des écrivains, des comptables, des peintres, des sculpteurs, des doreurs, des manufactures de bouteilles et de vitres, de poteries, de porcelaine coloriée égale à celle de la Chine, de meubles élégants, etc. La fonte de l'or, l'incrustation en métaux, la composition des couleurs dont on a trouvé de nombreux vestiges, attestent dès les temps les plus éloignés, des connaissances chimiques très-avancées.

Mais si l'on se reporte aux rares monuments qui existent encore de la XIIe dynastie, on se trouve en présence de débris qui déploient une telle grandeur de conception jointe à une exécution si parfaite que l'esprit en demeure confondu. Tel est l'obélisque du Fayoum qui paraît être un reste du fameux labyrinthe dont les auteurs anciens ont parlé avec admiration et qui fut, dit-on, l'œuvre de Lacharès, quatrième roi de cette dynastie.

Au surplus il est aisé de se convaincre en parcourant les salles du musée égyptien de Paris, en s'aidant de l'excellente notice rédigée par M. le vicomte de Rougé, qu'il n'y a rien d'exagéré dans l'enthousiasme professé par les archéologues

la pyramide de Gizeh (IVe dynastie) est un chef-d'œuvre d'art. D'ailleurs les récentes découvertes de M. Mariette autour du sphinx de Gizeh et dans la nécropole de Sakarah amènent des résultats de tous points conformes à l'opinion exprimée par les savants allemands et français : « Maintenant, dit M. Mariette, nous savons que l'on écrivait du temps de Chéops et les statues de Gizeh témoignent d'un art très-avancé à une époque voisine du déluge ; à Sakarah des statues de la Ve dynastie égalent l'admirable scribe du Louvre, » etc., *Corresp. littéraire*, 25 juillet 1860.

pour la première des civilisations. Nous citerons les figurines des IIe, IIIe et Ve dynasties, si remarquables par la finesse du modelé, l'expression des têtes et la liberté des attitudes. Des stèles, qui portent la date de la neuvième année de Sésourtasen, premier roi de la XIIe dynastie, offrent des gravures en creux dont la souplesse et la précision n'ont été égalées par aucun peuple, enfin c'est à cette même époque que furent dressées ces belles colonnes couronnées d'un simple dé, qui ressemblent d'une manière si frappante aux premières colonnes doriques.

Caillaud a trouvé sous le 17° de latitude sud à 175 lieues au sud de Syène, non loin du Nil, les ruines d'une ville égyptienne avec un grand temple et plus de quarante pyramides. Bruce a reconnu également des constructions égyptiennes à Axoum, ancienne capitale de l'Abyssinie. Ainsi les Égyptiens semèrent leurs monuments sur une ligne de 17 degrés ou 425 lieues à partir d'Alexandrie, sans compter les vastes constructions de la Nubie et du Sinaï.

Lorsqu'on songe à ce qu'il a fallu de temps à l'Europe pour atteindre au point où elle est aujourd'hui avec l'aide des civilisations antérieures de la Grèce et de Rome, tandis que l'Égypte, venue la première, eut tout à inventer, on comprendra qu'il ait fallu en effet au moins 2000 ans, à partir de la vie sauvage, pour arriver à tant d'habileté dans l'exécution alliée à tant de grandeur dans la pensée.

L'on appelle second Empire égyptien celui qui commence à l'expulsion des Hiksos et dont l'époque culminante fut la XVIIIe et la XIXe dynasties. C'est à cette ère d'épanouissement et de fécondité que se rapportent le plus grand nombre des monuments de l'Égypte dont la science a entrepris l'exploration, mais en les comparant à ceux beaucoup plus anciens,

que les fouilles récentes ont exhumés de leur lit de pierre ou de sable, on s'aperçoit que le développement excessif du style hiératique et l'introduction du poncif dans l'art ont altéré la liberté et la vérité de l'exécution primitive. Le génie plastique est en général la première expression de la pensée humaine; à l'éclosion de la civilisation, le premier culte de l'homme est pour sa demeure, il la soigne et la décore avec amour. Plus tard lorsque la multiplication de ses désirs et l'extension de sa domination sur la nature lui créent un besoin infini d'aisance et de plaisirs, la maison n'est plus qu'une retraite passagère qu'il se borne à rendre commode et agréable pour un temps. L'utile prend alors la place du beau et l'industrie succède à l'art.

La lecture des signes hiéroglyphiques a fait de grands progrès depuis quelques années, et l'illustre Champollion a trouvé des successeurs dignes de lui. M. de Rougé assure que l'on peut aujourd'hui expliquer les trois quarts des plus longues inscriptions et quelquefois davantage. Cette admirable science est d'un grand secours pour le contrôle des notions qui nous ont été transmises par les historiens de l'antiquité et de curieux détails ont été mis en lumière; cependant les grandes masses restent encore dans l'ombre. Une foule d'inscriptions sont presque journellement déchiffrées, et malgré cela l'histoire du peuple qui les a écrites demeure toujours une énigme. Les papyrus en écriture cursive ne sont pas plus féconds en renseignements. Les tombeaux, les murs des temples chargés de cartouches royaux, les canopes sacrés, les volumes trouvés dans les caisses des momies, tout un monde de caractères par lesquels cette nation morte semblait prête à parler, ont retrouvé la parole et n'ont presque rien révélé. Tracés par la main des

prêtres dans l'accomplissement machinal des rites traditionnels, ces caractères ne reproduisent le plus souvent que des invocations aux dieux, des textes funéraires, des formules de respect envers le souverain et ses ancêtres, parfois une légende mystique, comme celle du dieu Chons et de la fille du roi de Bachtan, bien rarement un fait historique, voilà ce que répond la vieille Égypte à ceux qui interrogent ses débris. Nul doute cependant que l'avenir ne garde de surprenantes découvertes, et il faut espérer que cette part de hasard qui entre dans toutes les entreprises de ce monde ne nous fera pas attendre trop longtemps.

L'antiquité grecque n'a laissé sur l'Égypte qu'un bien petit nombre de renseignements, si on les compare avec la durée de son histoire. Parmi les principales sources figurent pour la chronologie, la vieille Chronique, Manéthon et le Canon des rois de Thèbes dressé par Ptolémée. Pour les détails historiques et mythologiques, nous avons Hérodote, Diodore et Plutarque. Mais ces auteurs s'accordent souvent assez mal et pèchent surtout par l'ordre chronologique. On ne peut, en résumé, considérer leurs écrits que comme des recueils de légendes éparses, qui peuvent éclairer vivement un point ou servir de repère, mais qui ne sauraient constituer un corps d'histoire.

Il faut ajouter à ces causes d'obscurité les systèmes de quelques auteurs modernes qui n'ont pas hésité à intervertir arbitrairement l'ordre de la liste des dynasties rédigée par Manéthon, seule base un peu solide sur laquelle on ait pu jusqu'ici s'appuyer en l'absence des indications fournies par les monuments. Deux érudits anglais, MM. Félix et Marsham, ont eu l'idée de transporter la XIIe et la XIIIe dynasties à la place de la XVIIe, réunissant ainsi les rois qui précédèrent

avec ceux qui suivirent l'invasion des Pasteurs. Il en résulte que Sésostris, le plus fameux des rois d'Égypte, que Manéthon range dans la XIIe dynastie, se trouve déplacé et rajeuni de plusieurs siècles. D'autres savants, impatients de l'obscurité qui couvre la date de cet illustre personnage, ont pris le parti de l'assimiler avec Rhamessès Meï-Amoun le Diospolite, qui régna vers le XVe siècle avant notre ère. Cette opinion a fait fortune ; elle est même aujourd'hui assez généralement adoptée. Cependant, il est aisé de voir que ce n'est qu'en désespoir de cause et, en quelque sorte, provisoirement. La différence de date est grave, car l'antiquité de la XIIe dynastie où Manéthon place Sésostris, remonte au moins à 3300 ans avant J.-C., suivant l'évaluation des égyptologues. Il y a donc un écart d'environ dix-huit siècles entre les deux époques.

Sans doute s'il ne s'agissait ici que d'une question de chronologie, il n'y aurait pas beaucoup d'intérêt à décider si ce Pharaon vécut mille ans plus tôt ou plus tard, et si son nom a été bien ou mal écrit par les auteurs anciens. Mais, ainsi qu'on le verra par la suite de ce travail, les origines de l'histoire se trouvent profondément intéressées à la solution de ce problème. C'est le point extrême auquel viennent se rattacher les traditions primitives qui furent plus tard transformées en mythes et en fables par les peuples d'Asie et leurs descendants européens. Il importe donc d'examiner ce que l'antiquité nous apprend sur ce Sésostris dont tout le monde a parlé et que personne ne connaît, et de tâcher de montrer sous son vrai jour sa légende ensevelie sous un amas de fictions comme Ninive sous sa montagne.

II

SÉSOSTRIS.

La destinée de ce monarque est véritablement unique ! Sa gloire remplit l'antiquité, et cependant aucune preuve, aucun écrit, aucun monument n'indiquent d'une manière précise l'époque où il vécut, et l'on ignore jusqu'à l'orthographe de son nom qui n'est inscrit nulle part sur les temples égyptiens. Aussi il n'en est point qui ait donné lieu à plus d'hypothèses et de contestations. On l'a appelé successivement Sésoosis, Sésonchosis, Osortasen ; Rollin, d'après Ussérius, a enseigné à notre génération qu'il vivait en 1491 avant J.-C. Larcher et Strass le placent en 1356, Pinkerton en 1480 ; Newton et Bossuet ont adopté l'opinion de Marsham qui l'assimile au roi Sésach de l'Écriture, le Sheshonk des inscriptions hiéroglyphiques, qui pilla le temple de Jérusalem en 962, suivant la date fixée par M. Bunsen. Cette hypothèse n'a pu longtemps être soutenue. Ensuite on s'est graduellement rapproché de l'avis de Fréret qui place Sésostris en 1510 avant J.-C. L'opinion qui prévaut aujourd'hui consiste à voir dans ce prince, soit Séthosis-Rhamessès, soit Rhamessès II surnommé Meï-Amoun, le héros de la XIXe dynastie dont les exploits sont retracés sur les murs du Memnonium.

Rhamessès fut un grand conquérant et les traces de son passage subsistent encore aux bords du Lycus, près de Beyrouth, où son nom et son portrait sont, dit-on, sculptés dans le roc. Wilkinson présume, d'après les peintures qui représentent les guerres de Rhamessès sur les murs de Thèbes, de Karnak et

des temples de la Nubie, que ce Pharaon porta ses armes vers le nord-est de l'Asie, mais il ne prétend point, ajoute-t-il, désigner les nations qui furent envahies, ni préciser les lieux qui furent le théâtre de ses victoires.

M. de Rougé, à l'aide de lectures plus récentes, donne des détails sur ce prince [1] : « La première campagne de Rhamessès le conduisit en Ethiopie et les inscriptions exaltent son courage de la manière la plus outrée. Plus tard, les peuples de l'Asie centrale s'étant révoltés, Rhamessès, dans la cinquième année de son règne, marcha au-devant des rebelles. Ayant été séparé de son armée par une ruse du roi des Khétas, il courut de grands dangers et ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. Cet exploit est le sujet d'un poëme gravé sur les murs de Karnak, dont les termes sont remarquables par la pensée et l'expression poétique.

» On manque malheureusement de points de comparaison pour identifier d'une manière précise la plupart des places conquises par les Égyptiens à cette époque. Enfin, après plusieurs défaites successives, les chefs des Khétas vinrent demander la paix. Dans la vingt-et-unième année de son règne, Rhamessès leur accorda des conditions honorables dont l'exécution fut mise sous la garantie des divinités des deux nations. L'acte fut gravé sur une muraille de Thèbes qui en a conservé des fragments importants. Pendant un règne de soixante-huit ans, Rhamessès Meï-Amoun couvrit l'Égypte de monuments et employa pour les construire les nombreux esclaves qu'il ramena de ses conquêtes. Ce long règne finit dans la paix et le monarque épousa la fille du prince des Khétas son plus vaillant ennemi. »

[1] *Notice sur le musée égypt. du Louvre*, p. 15 et 16.

Le Sésostris des Grecs commença aussi son règne par une campagne en Éthiopie. Si l'on y joint cette autre circonstance que le nom de Rhamessès a été trouvé dans des constructions voisines de la ville de Pithoum, près du canal de Suez, dont le percement a été attribué à Sésostris par Strabon, Aristote et Pline, on aura l'ensemble des principales preuves, bien vagues comme on peut voir, sur lesquelles repose l'hypothèse de l'identité de Rhamessès Meï-Amoun et de Sésostris le Grand. Il est peu de Pharaons en effet qui n'aient fait une campagne contre les Éthiopiens, toujours en révolte contre leur autorité, et quant au canal de Suez, il se peut que Rhamessès l'ait fait réparer.

Rien n'empêche, il est vrai, de supposer que malgré le nombre et la belle conservation des monuments de son siècle, la partie des inscriptions et des peintures relatives à ses conquêtes dans l'Inde et en Europe a été détruite et qu'il n'en est resté aucun vestige. Ce raisonnement purement négatif ne saurait balancer, croyons-nous, les preuves contraires qui ressortent de la situation politique de l'Asie au XVe siècle avant notre ère, et qui établissent l'impossibilité matérielle au temps de Rhamessès d'une expédition telle que celle attribuée par les historiens à Sésostris. Ce roi, disent-ils, conquit les Indes et pénétra jusqu'à la mer d'Orient, puis s'avança à l'occident jusqu'au Danube. Cette marche victorieuse, bien autrement étonnante que la conquête de l'Asie par Alexandre le Grand, s'accomplit en neuf ans, après lesquels Sésostris rentra triomphant en Égypte.

L'empire d'Assyrie, fondé sur une vigoureuse organisation militaire, fleurit durant 1300 ans à partir de l'avénement de Ninus en 2183 ; cet empire se trouvait donc dans la plénitude de sa puissance à l'époque de la XIXe dynastie. Il est bien dif-

ficile d'admettre qu'une armée égyptienne ait pu, à trois reprises, traverser les états de cet empire sans être au moins arrêtée dans sa marche. Or, ni les chroniques d'Arménie et de la Chaldée ne disent un mot du passage de Sésostris ; les prêtres de Tyr n'en parlèrent pas à Hérodote ; Flavius Joseph n'en fait nulle mention dans son histoire ; aucun des livres de l'Ancien Testament ne fait la moindre allusion à ce prince ; Enfin, ce qui est plus grave encore, aucun des nombreux monuments, dont les inscriptions ont été déchiffrées, n'a offert jusqu'à ce jour ce nom fantastique de Sésostris, que nous ont transmis les Grecs, et qui passe de roi en roi sans pouvoir se fixer sur aucun.

Le triple trajet à travers l'Asie, la conquête des Indes, du Caucase et de la Thrace s'expliqueraient au contraire sans difficulté, si l'on supposait que ces événements s'accomplirent à une époque où aucun des grands empires d'Asie n'était encore constitué, et lorsque ce continent n'était occupé que par des hordes nomades ou des tribus sauvages, dont une armée disciplinée pouvait avoir facilement raison.

Cette opinion concorderait parfaitement avec la place que Manéthon assigne à Sésostris, comme troisième roi de la XIIe dynastie. Les témoignages d'Hérodote et de Diodore corroborent d'ailleurs cette supposition, puisque tous deux font Sésostris antérieur à la construction des pyramides qui ne peut remonter à moins de vingt-cinq siècles avant notre ère.

Dicœarque va plus loin qu'aucun autre, car il fait régner Sésostris 2936 ans avant l'institution des jeux olympiques en 776 avant Jésus-Christ. Cette date, la seule à peu près certaine dans la chronologie grecque, nous conduirait à l'an 3712 fort éloigné de la XIXe dynastie.

Justin nous apprend que Ninus, fondateur de l'empire

d'Assyrie, fut précédé par un conquérant plus ancien, Vexoris, roi d'Égypte, qui porta ses armes jusqu'au Pont-Euxin. Au nom près c'est évidemment Sésostris, désigné par un titre asiatique *Bek-hor*, Roi-Soleil, équivalant à Pharaon. Turnebus, qu'au XVI[e] siècle on appelait la lumière de la philologie, n'hésite pas à considérer Vexoris comme étant le même que Sésostris, et à reporter ainsi son règne bien au-delà du premier empire qui ait été fondé en Asie [1].

Il est constant que la division de l'Égypte en trente-six nomes est due à Sésostris; or on ne saurait douter que ce classement se soit opéré à une époque infiniment plus reculée que celle de Rhamessès; mais Hérodote nous fournit un autre témoignage plus positif.

L'historien grec raconte que sous le règne de Sésostris, toute la terre qui avait été extraite pour le percement des canaux fut employée à élever le sol des villes et à les placer au-dessus du niveau ordinaire des inondations du Nil. Diodore dit aussi que ce roi fit élever en plusieurs endroits de l'Égypte, par les captifs qu'il ramena de ses conquêtes, de vastes terrassements et qu'il ordonna aux habitants d'y aller bâtir des maisons et de s'y établir, afin qu'ils fussent ainsi, eux et leurs troupeaux, placés au-dessus du débordement du fleuve [2].

Ce même Hérodote nous apprend que Sabacon l'Éthiopien se trouva dans la nécessité de refaire le travail de son prédécesseur Sésostris en exhaussant considérablement le sol des villes de l'Égypte. Il y employa les condamnés, et ceux-ci purent se racheter des punitions qu'ils avaient encourues en transportant dans les villes qu'ils habitaient une certaine quantité de terre. C'est ainsi que Bubaste se trouva plus éle-

[1] Justin, t. I, c. I. Turneb. *Not. Just.*
[2] Hérod, l. II, 137. Diodore, l. I, 2.

vée qu'aucune autre cité, à l'exception de son temple, qui demeura à l'ancien niveau et qu'on se borna à entourer de murailles. Les monticules considérables de Tell-Basta qui marquent aujourd'hui la situation de l'ancienne ville, confirment pleinement l'assertion d'Hérodote.

Puisque Sabacon fut obligé de refaire le travail qu'avait fait exécuter Sésostris, il est clair que le niveau du fleuve s'était considérablement élevé d'un règne à l'autre. L'examen du pays a montré que ce fait était exact. Mais de combien s'était-il élevé?

Il résulte d'un travail approfondi et très-remarquable auquel Wilkinson, le savant historien de l'ancienne Égypte, s'est livré durant son séjour dans ce pays, que le lit du Nil s'élève progressivement par l'effet des atterrissements. En comparant avec les nilomètres actuels, les nilomètres qui servaient au temps des Romains à mesurer la crue des eaux, Wilkinson a calculé, sur une durée de plus de 1500 ans, qu'en moyenne le Nil s'élevait de six pouces anglais par cent années [1].

Une inscription de la tombe d'Apis nous apprend avec certitude que Tirhaka successeur des deux Sabacons régna vers 685; on peut donc assurer que le premier de ces deux rois vécut dans la dernière partie du VIe siècle. M. de Rougé et la plupart des savants contemporains s'accordent pour placer au XVe siècle les règnes de Séti Ier et de son fils Rhamessès Meï-Amoun; en ce cas, huit à neuf siècles environ sépareraient les travaux exécutés par ce prince, si nous voulons voir en lui Sésostris, de ceux de son successeur Sabacon l'Éthiopien. A six pouces par siècle, le fleuve ne se serait élevé que de quatre pieds et demi au plus. On se demande si une

[1] Wilkinson, ch. XI, t. I, 2e série, page 101.

aussi médiocre élévation des eaux pouvait créer un véritable inconvénient pour les villes d'Égypte si bien ceintes de murailles, et si elle suffisait pour motiver une mesure d'une exécution aussi longue, aussi gênante, et qui dût demander le concours de tant de travailleurs que l'entreprise réalisée par Sabacon, et devant laquelle eût certes reculé tout autre peuple que les Égyptiens ?

Mais la question prend un tout autre aspect si, en maintenant Sésostris dans la dynastie où le place Manéthon, on assigne à ce monarque trente-trois siècles d'antiquité avant notre ère. Selon cette donnée 2700 ans sépareraient Sésostris de Sabacon. Avec un comblement de six pouces par siècle du lit du Nil, son niveau, et par suite celui des inondations annuelles, dût s'élever dans cet intervalle de treize à quatorze pieds[1]. Tout fait présumer en effet que la progression des eaux a suivi, aux temps anciens, la même marche régulière que Wilkinson a observée de nos jours, et que le fleuve n'a pas cessé d'apporter en moyenne à la mer un volume d'eau égal. Dès lors on conviendra sans difficulté qu'à une surélévation de quatre mètres et demi de l'ancien niveau, le bienfait des campagnes devenait un fléau pour les villes. Les ter-

[1] Les colosses d'Amunoph III (XIV[e] siècle), dans la plaine de Thèbes, dont on a fouillé la base, sont dressés, non sur un terrain d'alluvion, mais sur le sol même du désert pavé de blocs formant le Dromos du palais. Les alluvions charriées par le Nil s'élèvent aujourd'hui à 6 et à 7 pieds de hauteur sur les colosses. A 5 pieds pour 1000 ans, le fleuve devait gagner peu en largeur. L'inclinaison de la plaine de Thèbes est de 20 pouces anglais sur 300 pieds ou 1 pouce par 15 pieds. A 100 mètres de distance, l'augmentation devait être presque insensible et ne pouvait par conséquent déterminer un travail tel que celui de l'exhaussement général des villes riveraines du fleuve. L'exhaussement, suivant Wilkinson, est de 9 pieds près d'Éléphantine, de 7 à Thèbes et il est bien moindre vers le Delta et les bouches du Nil.

rassements repris par Sabacon sur le modèle de ceux de son prédécesseur, étaient donc une mesure urgente, indispensable, dont l'exécution à tout prix se trouve parfaitement justifiée.

III

Si Sésostris n'est pas le même que Rhamessès qui est-il donc? A quel roi d'Égypte faut-il rattacher ce nom et les exploits qu'on lui attribue? Hérodote et Diodore entrent à son sujet dans des détails assez étendus et d'un grand intérêt. Nous les citerons en entier :

« Sésostris, dit Hérodote, vint après Mœris. Ce fut le premier qui étant parti du golfe arabique avec des vaisseaux longs, subjugua les peuples voisins de la mer Érythrée; il fit voile même plus loin jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas-fonds.

» Les prêtres racontèrent aussi à l'historien grec qu'étant revenu en Égypte, ce prince leva une nombreuse armée et que s'avançant dans le continent il soumit tous les peuples qui se trouvèrent sur son passage. Quand il rencontrait des nations courageuses et qui défendaient leur liberté, il faisait dresser dans leur pays des colonnes sur lesquelles étaient gravés le nom de sa patrie, le sien et celui des peuples qu'il avait subjugués par la force de ses armes; quant aux pays qui se soumettaient sans résistance, il élevait chez eux des colonnes et faisait ajouter aux inscriptions les parties sexuelles de la femme comme emblème de leur faiblesse.

» En parcourant ainsi le continent, il passa d'Asie en Europe et subjugua les Scythes et les Thraces. Je crois que

l'armée égyptienne n'alla pas plus avant car on ne trouve pas au-delà les colonnes qu'il faisait ériger. Revenu sur les bords du Phase, je ne puis assurer s'il y laissa une partie de son armée pour cultiver le pays ou bien si quelques-uns de ses soldats, ennuyés de la longueur de ces voyages, ne s'établirent point sur les bords de ce fleuve.

» Quoi qu'il en soit il paraît que les Colchidiens sont Égyptiens d'origine et je l'avais présumé avant de l'avoir entendu dire à d'autres. Comme j'étais curieux de m'en instruire j'interrogeai ces deux peuples : les Colchidiens se ressouvenaient beaucoup mieux des Égyptiens que ceux-ci ne se ressouvenaient des Colchidiens.

» Les Égyptiens pensaient que ces peuples sont des descendants d'une partie des troupes de Sésostris. Je le conjecturai aussi sur deux indices, le premier c'est qu'ils sont noirs et ont les cheveux crépus, le second et le principal c'est que les Colchidiens, les Égyptiens et les Éthiopiens sont les seuls hommes qui se fassent circoncire de temps immémorial. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine conviennent qu'ils ont appris l'usage de la circoncision des Égyptiens. Mais les Syriens du Thermodon et du Parthénius, les Macrons leurs voisins reconnaissent qu'ils la tiennent depuis peu des Colchidiens.

» Un autre trait de ressemblance c'est que ces deux peuples travaillent le lin de la même façon, vivent de même et ont la même langue.

» La plupart des colonnes que Sésostris fit élever ne subsistent plus, j'en ai pourtant vu en Palestine, et j'y ai remarqué l'inscription et l'emblème dont j'ai parlé plus haut. On voit aussi vers l'Ionie deux figures de ce prince taillées dans le roc, l'une sur le chemin d'Éphèse à Phocée, l'autre sur celui

de Sardes à Smyrne. Elles représentent toutes deux un homme de cinq palmes de haut tenant de la main droite un javelot et de la gauche un arc, le reste de son armure est Égyptien et Éthiopien. On a gravé sur sa poitrine d'une épaule à l'autre une inscription en caractères sacrés égyptiens dont le sens est : J'ai conquis ce pays par la force de mon bras.

» Les prêtres me dirent encore que Sésostris revenant en Égypte amena avec lui un grand nombre de prisonniers faits sur les nations qu'il avait subjuguées. Lorsqu'il arriva à Daphnès de Peluse, son frère à qui il avait confié le gouvernement du royaume, l'ayant invité lui et ses enfants à loger chez lui, fit entasser autour de la maison des matières combustibles et y mit le feu. Sésostris délibéra avec la reine sa femme, sur le parti qu'il avait à prendre; de six enfants qu'il avait, elle lui conseilla d'en étendre deux sur le bûcher enflammé et de faire de leurs corps un pont pour se sauver. Sésostris suivit cet avis, deux enfants périrent ainsi, les autres se sauvèrent avec leur père. »

Hérodote ajoute, après ce conte, que Sésostris se vengea de son frère à son retour en Égypte. Il employa les troupes qu'il avait amenées des pays conquis, à traîner jusqu'au temple de Vulcain les pierres énormes qu'on y voit. Il força aussi les prisonniers à creuser les fossés et les canaux dont l'Égypte est coupée. Il ordonna le partage des terres, assignant à chacun une portion égale de terre carrée, qu'on tirait au sort, à la charge qu'on lui payerait une certaine redevance annuelle.

Sésostris est le seul roi d'Égypte qui ait régné en Éthiopie; ce prince laissa des statues de pierre devant le temple de Vulcain érigé par Mœris, en mémoire du danger qu'il avait évité. Il y en avait deux de trente coudées de haut, représentant lui

et sa femme; quatre de vingt coudées chacune représentaient ses quatre enfants [1].

Excepté le passage concernant la colonie déposée au bord de l'Euxin, qui est de là plus haute importance historique, le récit d'Hérodote offre peu de traits saillants. Diodore paraît avoir été beaucoup mieux informé; cet auteur visita l'Égypte au temps de Jules César, c'est-à-dire à une époque où l'influence du sacerdoce y était fort affaiblie. Aussi son récit a-t-il une allure plus libre que celui d'Hérodote et présente des renseignements précieux. Selon lui Sésostris régna sept générations après Mœris. En effet, celui-ci figure dans la XIe dynastie de Manéthon, sept rois avant Sésostris.

« Ce prince, dit Diodore, fut celui de tous les rois d'Égypte qui fit les plus grandes actions. Mais comme non-seulement les historiens grecs, mais encore les prêtres et les poëtes égyptiens diffèrent entre eux sur ce sujet, nous rapporterons seulement ce que nous croyons de plus vraisemblable et de plus conforme aux monuments qui restent en Égypte.

» A la naissance de ce prince, son père fit amener tous les enfants de l'Égypte nés le même jour que lui, et il ordonna qu'ils fussent tous élevés avec lui en commun; le roi fit passer ces enfants par toutes sortes d'exercices et de travaux, toujours en commun, dans la pensée qu'ayant ainsi vécu familièrement avec son fils dès le premier âge, ils lui resteraient attachés dans la suite de la vie et le serviraient mieux dans les combats.

» Sésostris fut envoyé avec ses compagnons en Arabie, pour sa première expédition, et il asservit les peuples du désert qui n'avaient jamais subi de joug. Revenant vers le couchant il

[1] Hérodote, l. II, p. 101.

se rendit maître de la plus grande partie de la Libye. Il était alors encore à la fleur de son âge ; plus tard ayant succédé à son père et encouragé par les succès de sa jeunesse, il forma le dessein de conquérir toute la terre, quelques-uns disent que sa fille Athyrte, femme fort au-dessus de son sexe par son intelligence, l'excita à se rendre maître du monde et lui fournit des moyens pour l'exécution de cette entreprise ; suivant d'autres, elle assura son père du succès, tant par la connaissance qu'elle avait de l'avenir que par les présages tirés des sacrifices, des songes qu'elle avait eus dans les temples, et des signes apparus dans le ciel. »

« Avant de partir Sésostris s'efforça de se concilier l'affection de ses sujets, afin de s'assurer la fidélité de ceux qui devaient le suivre et partager ses périls, et pour engager ceux qui demeuraient en Égypte à ne rien changer en son absence. Ainsi, il donna aux uns des sommes d'argent, aux autres des terres, pardonna à quelques coupables ; il renvoya absous tous ceux qui avaient commis quelque offense contre sa personne et paya les dettes d'un grand nombre de ses sujets qui étaient détenus en prison sur la poursuite de leurs créanciers. Il divisa toute l'Égypte en trente-six provinces dont les gouverneurs se nommaient Nomarques, et qui étaient chargés de lever les impôts et de tout régler dans la région qu'ils commandaient.

» L'armée que Sésostris rassembla était de 600,000 hommes de pied, 24,000 de cavalerie et 27,000 chariots de guerre. Il nomma officiers de cette armée les premiers compagnons de ses exercices, depuis ses frères d'armes, qui étaient au nombre de 1700. Il commença par faire don à ses soldats du territoire le plus fertile de l'Égypte, afin que, laissant à leur famille un bien suffisant, ils partissent avec plus de résolution et de liberté.

» Le roi attaqua d'abord les Éthiopiens qui sont au sud de l'Égypte, et les ayant défaits, il exigea d'eux pour tributs de l'or, de l'ébène et de l'ivoire. Puis il s'avança jusqu'au promontoire de Dira, près de l'entrée du golfe Arabique, et là il érigea une stèle avec une inscription en caractères sacrés. Il fit ensuite équiper sur la mer Rouge une flotte de 400 bâtiments et fut le premier prince qui montra dans ces contrées des navires armés. Il se rendit maître par là de toutes les provinces maritimes et des îles de la mer Rouge jusqu'aux Indes. Suivant la version qu'Hérodote reçut des prêtres égyptiens, le Pharaon fut obligé de revenir en Égypte à cause des bas-fonds qui l'empêchaient de naviguer. »

Hérodote paraît n'avoir eu aucun renseignement sur les campagnes de Sésostris dans l'Orient, ou s'être plutôt abstenu d'en parler. Diodore nous apprend que le roi égyptien, à la tête de son armée, subjugua toute l'Asie et que non-seulement il parcourut tous les lieux où Alexandre porta depuis ses conquêtes, mais qu'il pénétra jusqu'en des pays où le roi de Macédoine n'entra jamais. « Sésostris passa le Gange, et, traversant toutes les Indes, parvint jusqu'à l'Océan oriental, puis revenant par le septentrion, il conquit toute la Scythie jusqu'au fleuve Tanaïs qui sépare l'Asie de l'Europe. On dit que des Égyptiens, ayant été laissés alors aux environs du Palus-Méotis donnèrent naissance aux peuples de la Colchide, et pour preuve on allègue la coutume qu'ils ont de circoncire les enfants mâles comme en Égypte, coutume qui est passée en loi chez toutes les colonies égyptiennes, ainsi que chez les Juifs.

» Le monarque égyptien, ajoute Diodore, passa de là en Europe et parcourut toute la Thrace. Là, il courut risque de perdre son armée, faute de vivres et par la fatigue des longues marches. Il mit fin dans cette contrée à son expédition, après

avoir fait élever des colonnes dans la plupart des lieux où il avait passé, avec cette inscription en caractères sacrés: « Sésostris, roi des rois et seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes. » Chez les peuples belliqueux, ces mots étaient accompagnés des signes de la virilité, mais les nations timides étaient figurées par ceux du sexe féminin. Il laissa en quelques endroits sa statue en pierre d'une hauteur de quatre coudées et quatre palmes, tenant des flèches et une lance à la main. Au reste il traita avec douceur et justice les peuples qu'il soumit en leur imposant la condition d'apporter eux-mêmes leurs tributs en Égypte où il revint suivi d'une foule innombrable de captifs et chargé d'immenses dépouilles. Il en orna tous les temples de l'Égypte. Ce roi procura à son pays par ses exploits une infinité de richesses et d'inventions très-utiles.

» Sésostris employa cette multitude de prisonniers à construire des temples dans chaque ville. Il fit élever aussi des terrassements d'une hauteur et d'une étendue considérable, et ordonna aux habitants d'aller y bâtir des maisons et de s'y établir, afin qu'ils se trouvassent eux et leurs troupeaux au-dessus du niveau des débordements du Nil. Il fit creuser des canaux de communication entre Memphis et la mer d'Arabie pour faciliter le commerce de tous les peuples de la terre avec l'Égypte. Ces canaux servirent aussi par les coupures du sol à protéger le royaume contre ses ennemis. De plus, on ferma par ses ordres tout le côté de l'Égypte qui regarde l'Orient, par un mur de 1500 stades de long qui traversait le désert de Péluse à Héliopolis, afin d'arrêter les incursions des peuples de Syrie et d'Arabie.

» Il fit construire aussi un vaisseau de bois de cèdre long de 280 coudées, revêtu d'argent en dedans et d'or en dehors, et

il l'offrit au dieu qu'on adore à Thèbes. Il éleva deux obélisques de granit de six-vingt coudées de haut sur lesquels furent gravés le dénombrement de ses troupes, l'état de ses finances et le nombre des nations qu'il avait soumises. Il plaça à Memphis, dans le temple de Vulcain, sa statue et celle de sa femme, l'une et l'autre d'un seul bloc de pierre de 30 coudées de haut; celles de ses fils avaient 20 coudées.

» Ces monuments furent le résultat d'un vœu : Sésostris, à son retour en Égypte, s'étant arrêté à Péluse où son armée était campée, faillit périr victime de la perfidie de son frère Typhon. Celui-ci l'avait invité à un grand festin, et au milieu de la nuit, tandis que les gardes enivrés dormaient, il fit mettre le feu à la tente où était le roi avec sa famille. Sésostris, se trouvant sans secours dans ce danger imminent, implora les dieux pour sa femme et ses enfants et réussit à s'échapper avec eux des flammes. Ce fut en reconnaissance de ce bienfait qu'il érigea des temples à tous les dieux.

» Après avoir surpassé tous les rois qui ont existé par l'étendue de sa puissance, l'éclat de ses exploits, le nombre de ses offrandes aux dieux et la grandeur des ouvrages qu'il fit exécuter en Égypte, Sésostris perdit la vue, et au bout d'un règne de 33 ans, se donna volontairement la mort. Son peuple et les prêtres louèrent cette action qui était digne, disaient-ils, de la grandeur d'âme dont ce souverain avait fait preuve durant sa vie. La vénération pour son nom demeura si longtemps imprimée dans les cœurs que plusieurs siècles après, l'Égypte étant tombée sous la domination des Perses, et Darius, père de Xerxès ayant voulu faire placer sa statue au-dessus de celle de Sésostris, le collége des prêtres assemblés s'opposa à ce dessein. Le grand-prêtre représenta à Darius qu'un tel honneur ne pouvait lui être accordé, puisqu'il n'avait

point encore surpassé les actions de Sésostris ; le roi de Perse, sans s'offenser de ce refus, répondit qu'il s'efforcerait d'égaler ce héros et qu'il espérait y parvenir s'il vivait autant que lui [1]. »

Nous n'avons point à nous occuper ici des faits particuliers de la vie de Sésostris, qu'ils soient vrais ou apocryphes. Ce qu'il importe d'établir, c'est l'époque où vécut ce personnage, afin de dater avec quelque certitude l'expédition qu'il accomplit et qui, croyons-nous, a servi de point de départ à la formation des sociétés asiatiques.

Dans ce but, nous allons rechercher les analogies qui rapprochent d'une manière singulière le Sésostris historique du dieu fabuleux que les Égyptiens appelaient Osiris.

III

OSIRIS.

Les graves difficultés qui s'opposent à ce qu'on puisse identifier le Sésostris des Grecs avec le Rhamessès de la XIXe dynastie, n'ont pas échappé à la sagacité du savant anglais Wilkinson, car, amené à se prononcer sur l'époque de l'existence de Sésostris, il reconnaît l'insuffisance des efforts tentés pour percer le mystère qui enveloppe ce grand nom ; il rappelle que Manéthon le range dans la XIIe dynastie, que suivant Diodore et Hérodote, il précéda les Pharaons qui construisirent les pyramides et il conclut de la manière suivante [2] : « Je présume, dit-il, que Sésostris fut un ancien roi

[1] Diod. Sic., liv. I, sect. 2. — [2] Wilkinson, t. I, p. 64, 1re série.

fameux par ses exploits et le héros de la primitive Égypte; mais Rhamessès ayant surpassé sa gloire et étant devenu à son tour le héros de son temps et de son pays, la célébrité de l'ancien monarque passa avec son nom à celui d'un âge plus récent. Il est à remarquer en effet que quand Germanicus visita l'Égypte, les Thébains ne lui parlèrent pas de Sésostris et lui citèrent Rhamessès comme le plus illustre de leurs rois conquérants. »

Germanicus s'étant trouvé en présence d'un obélisque chargé d'hiéroglyphes, demanda aux prêtres qui l'accompagnaient ce que signifiaient ces signes, et ils lui traduisirent ces inscriptions où étaient racontées les conquêtes du Pharaon Rhamessès qui soumit la Libye, l'Éthiopie, la Médie, la Perse et la Bactriane [1].

On a conclu de ce fait que Rhamessès devait être le Sésostris des Grecs. D'autres Pharaons cependant, tels que Osortasen et Thotmès, avaient fait avant lui de grandes expéditions en Asie, et on pourrait, au même titre, les assimiler au souverain dont parlent Hérodote et Diodore. En second lieu, on ne voit pas pour quelle raison les prêtres de Thèbes n'auraient pas prononcé ce nom de Sésostris qui devait être plus connu du prince romain que celui de Rhamessès, dont les historiens grecs ne font point mention.

On comprendrait cependant que les prêtres égyptiens se fussent abstenus de parler de Sésostris, si, sous cette appellation dénaturée par la prononciation grecque, se cachait quelque mystère religieux important; s'il eût fallu déclarer, par exemple, que Sésostris et Osiris n'étaient qu'un seul et même personnage, et que le dieu protecteur de l'Égypte n'était rien de

[1] Tacit. annal., liv. II, 772.

plus qu'un grand homme. Ces dépositaires de l'antique sagesse avaient trop de prudence pour commettre une telle indiscrétion qui eût porté une atteinte irrémédiable au crédit des dieux anciens, déjà fort ébranlé à l'époque dont nous parlons par les progrès de la philosophie.

Diodore nous apprend qu'Horus et Isis mirent Osiris au rang des dieux aussitôt qu'il fut mort. Des rites, des sacrifices furent institués en son honneur et la popularité du nouveau culte se répandit dans toute la partie du monde alors soumise à la domination de l'Égypte. Pendant longtemps, sans doute, la mémoire des bienfaits et de la gloire du souverain se mêla au culte qu'on lui rendait, mais ce qu'il y avait de réel dans ce souvenir s'affaiblit par degrés, et sous l'influence des interprètes sacrés de Thèbes et de Memphis, le culte subit une seconde phase : Osiris cessa d'être un roi divinisé et devint un dieu incarné pour le bonheur des hommes. Puis au bout de deux mille ans, l'idée religieuse avait fait tant de chemin que les colléges sacerdotaux niaient qu'Osiris eût jamais vécu ; c'est ce qu'ils répétèrent à Solon, à Hécatée, à Plutarque et à tous les voyageurs instruits qui les visitèrent, en insistant sur le caractère purement abstrait et divin du suprême Dieu de l'Égypte.

En cela on ne peut nier que le sacerdoce égyptien se soit montré plus habile que celui de la Grèce, dont le paganisme irréfléchi continua d'attribuer à ses héros divinisés une foule d'actions beaucoup trop humaines, qui de bonne heure ruinèrent par le mépris la foi des peuples.

Cependant comme il était impossible de supprimer le souvenir des grands services du monarque civilisateur sans diminuer la gloire de l'Égypte, les prêtres prirent le parti de reporter sur un nom imaginaire les exploits et les conquêtes

du roi Osiris, et par un léger changement dans l'orthographe du nom auquel les aida sans doute l'habitude commune aux Hellènes de modifier à leur guise les noms étrangers, ils remplirent par Sésostris la lacune qu'avait laissée dans la XII[e] dynastie l'apothéose d'Osiris.

Les Égyptiens se défiaient de la langue légère des Grecs, et quand Hérodote vint interroger les prêtres de Thèbes sur les actions du roi Sésostris, ceux-ci lui racontèrent la conquête de la Thrace et la colonisation de la Colchide et du Palus-Méotis qu'avaient accomplies Osiris, mais s'ils lui révélèrent ce nom qui était devenu un mystère redoutable, ce dût être sous la foi du serment qu'on exigeait des initiés. En effet, dans plusieurs endroits de son histoire, Hérodote s'excuse de ne pouvoir prononcer le nom d'Osiris. « A Saïs, dit-il, les Égyptiens se réunissent à un jour fixe pour célébrer les funérailles d'un certain dieu que je ne nommerai pas. [1] »

Or, Hérodote fut l'oracle de l'antiquité savante ; tous ceux qui ont écrit après lui n'ont guère fait que le répéter, et nous autres modernes qui ne le comprenons pas toujours, nous ne croyons savoir que ce qu'il nous a appris.

Le nom de Sésostris n'est en réalité que celui d'Osiris corrompu par la prononciation grecque. La syllabe préfixe *sè* qu'on trouve en tête de la majeure partie des noms pharaoniques, est ce même terme honorifique qui subsiste encore dans Sire, *séir*, *sê-hor* dont nous avons fait *señor*, seigneur. Cette qualification fut retranchée quand le monarque passa après sa mort à l'état de divinité. C'est donc *sé-Osiris* qu'il faut dire et la transition de *Séosris* à Sésostris, en passant d'une langue dans l'autre, n'a rien de forcé. Le terme *Séosirî* est

[1] Livre II, 86, 132.

employé assez souvent dans les inscriptions comme surnom des Pharaons, mais si on veut le retrouver dans sa pureté originelle, c'est au fond des montagnes du Caucase qu'il faut l'aller chercher. On ne s'étonnera point que la mémoire du roi égyptien s'y soit conservée, puisque toutes les traditions s'accordent pour affirmer qu'il fonda une colonie dans la Colchide, où il s'arrêta dans le cours de sa grande expédition.

Peu de voyageurs ont exploré avec fruit ce curieux pays du Caucase, berceau de la race asiatique-européenne. Cependant outre le consciencieux Pallas, MM. Klaproth, Dubois de Montpéreux, Bell, Taitbout de Marigny, le comte Potocki ont donné des descriptions et des renseignements qui jettent le jour le plus intéressant sur les coutumes des Circassiens, Géorgiens, Soanes, Ossètes, Mingréliens et autres peuples descendants des tribus belliqueuses sur lesquelles régnait Eétès, père de Médée et roi de Colchide au temps des Argonautes.

Malgré les nombreuses irruptions des peuples de la haute Asie qui ont tour à tour occupé le Caucase, il y est resté une couche immobile de traditions et d'usages qui remontent évidemment à des temps très-reculés. Parmi ces usages que les montagnards pratiquent par habitude et dont ils ne peuvent expliquer l'origine, il faut placer la fête d'un dieu qu'ils n'ont emprunté à aucune religion connue, hébraïque, persane, grecque ou latine, et qui n'appartient ni à l'islamisme ni aux légendes chrétiennes. Suivant ce que les Circassiens racontèrent aux voyageurs qui les visitèrent à différentes époques [1], ce dieu fut jadis un grand voyageur qui commandait aux vents et aux eaux. On le figure par le tronc d'un jeune poirier

[1] Bell, *Voy. au Caucase*, t. I, p. 248. — [2] Dub. de Montpéreux, t. I, p. 137.

ébranché sur lequel on plante des cierges, et qu'on promène un certain jour de l'année. Chaque famille le fête par des danses et par de copieuses libations versées sur une hache et une charrue. Les voyageurs que nous citons s'accordent tous pour donner à ce dieu le nom de *Séosérès*.

Séosérès ou *Séosiris*, car on ne peut se méprendre sur la complète identité de ces deux appellations, est donc le véritable nom du roi voyageur qui poussa ses conquêtes de l'Inde à la mer Noire, et dont le souvenir est demeuré un objet de vénération chez les peuples Caucasiens, aux ancêtres desquels il enseigna l'art de fabriquer des outils de fer et de cultiver la terre, ce qu'indiquent la hache, la charrue et le poirier. L'état sauvage où se trouvaient alors ces Scythes primitifs est révélé par la naïveté de l'image sous laquelle ils représentaient Séosérès : un arbre à peine dégrossi illuminé de cires flambantes pour figurer le Roi-Soleil. Ce culte, fidèlement conservé sous sa forme primitive, remonterait donc au temps où les Asiatiques ne savaient pas encore sculpter leurs idoles.

Il n'y a rien au surplus d'étonnant à ce que les mœurs patriarcales des Circassiens, qui n'ont guère plus changé que celles des Arabes depuis le temps d'Abraham, aient conservé une tradition aussi reculée. Les souvenirs des anciens âges ne se gardent intacts que parmi les peuples montagnards et pasteurs qui vivent dans l'immobilité intellectuelle, se bornant, comme ils disent, à marcher dans le sentier où ont marché leurs pères. C'est parmi eux que se font les découvertes archéologiques et philologiques les plus précieuses, tandis que les inconstants civilisés avec leurs perfectionnements incessants effacent bien vite les moindres vestiges du passé.

On s'explique maintenant pourquoi les rites d'Osiris étaient entourés d'un secret inviolable. De l'aveu unanime des auteurs

anciens, il était formellement interdit aux initiés des mystères d'Osiris à Memphis et de Bacchus à Éleusis, qui étaient les mêmes, de jamais révéler ce qu'ils savaient et surtout de prononcer le nom d'Osiris : « A Memphis, dit Plutarque, ce mystère s'attachait surtout à la manière dont on prétendait que le dieu s'était manifesté sous la forme humaine, et ce secret n'était confié qu'aux initiés de l'ordre le plus élevé [1]. »

Encore au temps de ce philosophe, les prêtres égyptiens ne parlaient qu'avec une grande réserve d'Osiris, même dans ses fonctions bien connues de divinité des morts. Le grave historien nous a fidèlement transmis, augmenté des interprétations de son génie subtil, le symbolisme abstrait dont l'Égypte avait progressivement enveloppé le mythe d'Osiris [2]. Et cependant, par une de ces contradictions dont abondent les traditions sur lesquelles on a cherché à jeter un voile, les rites funéraires et les usages conservés par un respect traditionnel attestent irrésistiblement la mortalité du dieu.

« Si vous croyez vos dieux des dieux, disait aux Égyptiens Xénophanes le Colophonien, pourquoi les pleurez-vous? S'ils

[1] Plut. *de Iside*. § 43, 79, 23.

[2] Voici quelques-unes des interprétations qui n'ont pas peu contribué à embrouiller l'énigme de l'Égypte : — Osiris symbolise l'inondation du Nil. — Isis est la partie fertilisée par le fleuve. — Horus, leur fils, représente les vapeurs qui se résolvent en pluie. — Buto ou Latone signifie les marécages de la Basse-Égypte qui nourrissent ces vapeurs. — Nephthys est le bord du désert que baignent parfois les inondations. — Anubis, fils d'Osiris et de Nephthys, est le produit de ce sol aride fécondé par le Nil. — Typhon est la mer qui engloutit le Nil. — Les 28 ans de la vie d'Osiris sont les 28 coudées maximum de l'élévation des eaux à Éléphantine. — La reine d'Éthiopie Aso, qui conspire avec Typhon, est l'emblème des vents du sud qui arrêtent les nuages sur l'Égypte, etc., etc. — Origèn. V, *in Celsum*, p. 65. Heliod. lib. IX. Clem. Homél., VI, 9.

méritent par leur mort d'être pleurés, pourquoi en faites-vous des dieux [1] ? »

L'anniversaire des funérailles d'Osiris était, en Égypte, l'une des cérémonies les plus importantes du culte. Tous les ans on promenait, au milieu des lamentations universelles, le *Baris* ou navire sacré d'Isis, celui même peut-être que Sésostris consacra au soleil en mémoire de l'expédition maritime qu'il tenta le premier sur la mer Rouge.

A Bousiris, ainsi nommée, disait-on, parce qu'Osiris y avait été enseveli, on célébrait une fête funèbre, et le cercueil du dieu était promené dans toutes les villes en procession. On exposait un taureau couvert d'une toile noire très-fine au milieu de signes d'affliction générale destinés à représenter la douleur d'Isis ; la cérémonie durait quatre jours à partir du 17 du mois d'Athor, et s'appelait la perte d'Osiris. Le 1 du mois Pachon, une autre fête se célébrait en l'honneur d'Osiris retrouvé [2].

Athénagore assure que non-seulement on montrait la tombe d'Osiris, mais même son corps embaumé. Ce dieu est en effet fréquemment représenté dans les peintures sous l'apparence d'une momie. C'est ainsi qu'on le voit, à Thèbes, adoré par un Ptolémée couché à plat ventre devant lui. Les Égyptiens avaient pour coutume, après leur repas, d'introduire dans la salle une momie d'Osiris en bois, de trois à quatre pieds de haut [3]. « Les plus beaux modèles de momies, dit Hérodote, sont ceux de celui dont je me fais scrupule de dire le nom. » il répète encore ailleurs qu'on montrait à Saïs le tombeau de celui dont il ne lui est pas permis de redire le nom [4]. Cepen—

[1] Plutar. *de Isid.* § 71. — [2] Plut. *Isid.* § 36, 39. — [3] Wilkinson, *ch* — XIII, t. I, 2e série. — [4] Hérod., liv. II, 86, 170.

dont on croyait généralement qu'Osiris était enseveli dans le grand temple de l'île de Philœ, où 360 coupes, rangées dans l'enceinte, étaient chaque jour remplies de lait. Il était sévèrement défendu d'entrer sans permission dans l'île, et le serment qu'on prononçait par le tombeau d'Osiris des roches de Philœ était réputé inviolable.

Dans son caractère de dieu, Osiris était le juge des morts et le président de l'Amenti. Son culte, de même que celui d'Isis, était universel sur les bords du Nil, et on les adorait comme les plus grands des dieux de l'Égypte. Les peintures des monuments représentent fréquemment Osiris assis entre Isis et Nephthys sur un trône porté par un lotus sortant des eaux, assisté des quatre génies funèbres qui gouvernent les régions inférieures; le dieu écoute le rapport de Thoth sur les actions d'un mort qui comparaît devant lui amené par Horus.

Ce mythe repose évidemment sur une réminiscence historique, et il est aisé d'y voir le Pharaon divinisé par la piété de son peuple, continuant après la mort l'office de grand justicier qu'il avait rempli avec intégrité de son vivant.

Diodore déclare d'ailleurs positivement que les Égyptiens eurent des dieux terrestres et humains qui, par leur sagesse et leurs bienfaits, obtinrent l'immortalité. On peut donc admettre, en toute vraisemblance, qu'il y eut un Osiris, dieu bienfaisant de l'Égypte, le régulateur suprême du monde, le président de l'Occident, le seigneur d'Abydos, la divinité myrionyme adorée sous dix mille noms; et un Osiris humain qui régna sur l'Égypte et fut le fondateur de la civilisation dans le monde ancien. Diodore, qui visita l'Égypte au temps de Jules César, à une époque où l'autorité des anciens mystères s'était considérablement affaiblie, recueillit par lui-

même et par d'autres voyageurs, les détails de la vie d'Osiris. Voici le récit qu'il en donne :

« Osiris naquit à Nysa, ville de l'Arabie, située au bord du Nil, d'où il tira son nom de *Dionysos*. Ayant épousé Isis et succédé au trône de son père, il éleva un grand nombre de temples aux dieux et un plus petit à son père Ammon. Il régla la religion, institua des prêtres pour son maintien et protégea les arts et les inventions utiles. Ayant trouvé le secret de cultiver la vigne, il fut le premier qui en tira le vin, et il apprit aux hommes la manière de l'obtenir. Il combla d'honneurs Hermès dont le génie inventif établit les principes de l'astronomie et imagina la lyre à trois cordes.

» Osiris aimait aussi la gloire, et il assembla une grand armée dans le dessein de parcourir toute la terre pour y répan dre l'usage du blé et du vin. Ayant fait le serment de ne s point couper les cheveux qu'il ne fût revenu dans son pays il partit accompagné de deux de ses fils, Anubis et Makedo et de Pan, dont la ville de Chemmis a conservé le nom [1], prit d'abord son chemin par l'Éthiopie. Il n'eut pas besoin d s'occuper beaucoup d'exercices militaires ni d'éviter les p rils, car on le recevait partout comme un dieu qui apporta avec lui l'abondance et la prospérité. Ayant fait fleurir l'agri culture en Éthiopie et bâti plusieurs villes considérables, y laissa des officiers pour gouverner cette province et y lev les impôts.

» Osiris fit border le Nil de puissantes digues pour régl le cours du fleuve, puis il parcourut l'Arabie le long de l mer Rouge, continua sa route jusqu'aux Indes et atteignit le extrémités de la terre. Il éleva de grandes villes dans l'Inde

[1] Chemmis, de *Chemi*, *Cham* Égypte, fut appelée par les Grecs Panopolis.

entre autres Nysa, à laquelle il donna ce nom en mémoire de la ville où il était né. C'est là qu'il planta le lierre qui ne croît encore qu'aux environs de cette ville [1]. Il se donna le plaisir de chasser les éléphants, puis il fit aussi dresser des colonnes pour conserver le souvenir des grandes choses qu'il avait faites, et laissa diverses marques bienfaisantes de son passage dans ces contrées. Aussi les Indiens, qui le regardent comme un dieu, prétendent qu'il est originaire de leur pays.

» De là, Osiris visita les autres nations de l'Asie. L'on dit même qu'il traversa l'Hellespont et qu'il aborda en Europe, où il tua un roi de Thrace qui s'opposa à son passage. Il donna les États de ce roi barbare à son compagnon Maron, et laissa son fils Makedo dans la province qui fut depuis nommée Macédoine. Il chargea aussi Triptolème de cultiver le territoire de l'Attique. Ayant rencontré des peuples dont le pays n'était pas propre à la vigne, il leur enseigna l'usage d'une boisson faite avec de l'orge (zythum), qui, pour la saveur et la force, diffère peu du vin [2]. C'est ainsi qu'Osiris laissa partout sur sa route les fruits de sa sagesse et de sa bonté. De retour en Égypte, il fit part à son peuple d'une infinité de choses curieuses et utiles qu'il rapportait de ses longs voyages et mérita le titre de dieu et le culte qu'on rend aux divinités. Lorsqu'il eut passé de la terre au ciel, Isis et Hermès lui firent des sacrifices et instituèrent en son honneur des cérémonies mystérieuses dont la connaissance n'appartenait qu'aux initiés.

» Bien que les prêtres se fussent efforcés de tenir cachée la mort d'Osiris, elle fut enfin connue, et le bruit se répandit

[1] Nyssa dans le Caboul, près d'Hérat. Voy. Quinte Curce, Arrien, etc.
[2] Diod., liv. I, § 1. Columell. *De cult. hortorum.*

qu'il avait été tué par son frère Typhon, homme violent et injuste qui voulait usurper le trône. Il coupa, dit-on, le corps de son frère en vingt-six parties, et en distribua les morceaux aux complices qui l'avaient secondé dans son crime. Mais Isis, aidée de son fils Horus, entreprit de venger son époux, et ayant réussi à se saisir de Typhon, elle le fit mettre à mort, ainsi que ses complices. »

Diodore ajoute que les opinions sur le lieu de la sépulture d'Osiris sont très-partagées, parce que les prêtres, qui savent la vérité à ce sujet, ne veulent pas la répandre, de crainte de s'exposer aux peines dont sont menacés ceux qui révèlent les secrets des dieux. Mais il cite une inscription en caractères sacrés qu'on voyait encore, assure l'historien, dans la ville de Nysa, sur deux colonnes consacrées, l'une à Isis l'autre à Osiris.

« J'ai pour père le moins ancien de tous les dieux; je suis le fils aîné de Saturne et père du Soleil. Je suis le roi Osiris qui, suivi d'une armée nombreuse, ai parcouru la terre entière depuis les sables inhabités de l'Inde jusqu'aux glaces de l'Ourse, et depuis l'Ister jusqu'aux rivages de l'Océan, j'ai porté partout mes découvertes et mes bienfaits. » Ce style trahit sans doute l'amplification d'un traducteur grec, mais on y sent percer aussi l'enflure propre aux inscriptions pharaoniques. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle pourrait, sans y changer une syllabe, servir d'épitaphe au roi Sésostris.

Les analogies entre l'histoire et la légende sont tellement évidentes ici qu'il est presque superflu de les faire ressortir. Comme Sésostris, Osiris exécute de grands travaux de canalisation et d'endiguement dans la vallée du Nil. Tous deux

[1] Plut. *de Iside*, § 15 et 21.

soumettent la Lybie et l'Éthiopie, qui, suivant Hérodote, ne fut subjuguée qu'une fois par les Égyptiens. Tous deux traversent l'Arabie en longeant la mer Rouge (l'Arabie est ici la côte africaine). Comme Sésostris, Osiris est en butte à son retour aux embûches de son frère qui cherche à le faire périr.

Sésostris est bien certainement le seul conquérant de l'antiquité qui ait pénétré dans l'Inde ; voici cependant qu'Osiris se trouve avoir accompli le même exploit extraordinaire. Tous deux bâtissent de grandes villes dans l'Inde. Est-il présumable, nous le demandons, qu'il y ait eu en Égypte deux rois qui aient mené à fin une pareille entreprise? Peut-il y avoir deux hommes qui, ayant touché à l'Océan Indien, soient revenus ensuite parcourir la Scythie, dresser leurs stèles victorieuses près du Danube, et déposer des colonies au bord de la mer Noire.

Au point de vue littéraire, l'œuvre de Diodore n'est sans doute qu'une assez médiocre compilation ; mais les documents auxquels il a puisé, les voyageurs qu'il a consulté ne nous sont pour la plupart connus que par lui ; d'aileurs sa naïveté même fait son mérite. Contes populaires, mythes religieux, symbolisme des races, il a tout rassemblé dans un certain ordre qui n'est pas dénué de méthode ni même de philosophie. Bien qu'il s'abstienne habituellement de toute réflexion, cette abnégation de sa personnalité est une garantie de fidélité qu'on ne rencontre pas dans des écrivains d'ailleurs supérieurs, tels que Plutarque, chez qui la subtilité du rhéteur nuit souvent à l'abondance des informations et à l'étendue du savoir.

Il résulte chez Diodore de cette absence de critique, qu'il reproduit parfois la même histoire recueillie à des sources différentes et sous des noms divers. Telle est, nous n'en doutons point, la double légende de Sésostris et d'Osiris qui,

sauf quelques variantes peu importantes, au fond se rapporte à un seul personnage.

Cette identité est confirmée par le contrôle même des monuments. Osiris, dit-on, construisit une ville à cent portes, Thèbes Hécatompyles, et y consacra un temple à son père Ammon. Or, tous les égyptologues savent par cœur la fameuse inscription de Thèbes qu'on est convenu généralement d'attribuer à Sésostris : « Le Seigneur du monde, Soleil gardien de justice, approuvé par Phré, a fait exécuter cet édifice en l'honneur de son père Amoun-Rha. »

Les Dieux étaient classés chez les Égyptiens par ordre chronologique, ce qui s'accorde assez mal avec l'idée que nous nous faisons de la divinité. Ptah passait pour le plus ancien ; après lui règnent Pan, Ari et Kaï, et trois incarnations du soleil. Ensuite viennent les IIIe et IVe dynasties divines, et Osiris n'apparaît qu'à la Ve, après 1059 ans écoulés sous les règnes des dieux précédents.

M. de Rougé, remarquant qu'Osiris était le dieu d'Abydos, ajoute que l'époque la plus florissante de cette ville paraît avoir été la XIIe dynastie, et il en conclut que ce fut alors que le culte d'Osiris se répandit dans toute l'Égypte. Cela s'accorde parfaitement avec notre proposition, car on disait que Sésostris reçut les honneurs divins immédiatement après sa mort, et on compte encore après lui deux souverains de la XIIe dynastie. Nous possédons au Louvre une stèle représentant un acte d'adoration adressé à Osiris et datée de l'an huit du roi Amenemhé II, lequel, suivant la liste de Manéthon, fut le troisième roi de la XIIIe dynastie [1]. Ce monument aurait donc plus de cinquante siècles d'antiquité et remonterait bien près de l'époque où fut institué le culte d'Osiris.

[1] Notice du Louvre, p. 111 et 37.

On peut conclure de l'ensemble des témoignages qui précèdent, qu'Osiris, avant de passer à l'état, d'abord de dieu incarné, puis de divinité pure et ensuite de symbole abstrait de la puissance et de la justice, fût un grand roi qui régna sur l'Égypte, pendant la période la plus florissante du premier empire. C'est donc son nom, ce nom redoutable d'*Osiris* ou plutôt de *Séosiris*, qu'il était défendu de prononcer sous les peines les plus sévères, qui doit être substitué au nom purement de convention de Sésostris adopté jusqu'à ce jour d'après la tradition grecque [1].

[1] Bailly cite une observation astronomique attribuée à Hermès, dont il n'indique pas, il est vrai, la source, et que nous ne mentionnons ici que pour appeler sur elle les vérifications des savants. Cette observation plaçait l'œil du Taureau, Aldébaran, dans 25° 17′ des Poissons, et Bailly calcule que cette étoile dut se trouver dans cette position, 3,362 ans avant J.-C. Hermès fut, suivant Diodore, le ministre d'Osiris et le régent de l'Égypte durant son absence. Il divisa le ciel en deux, quatre, douze et trente-six parties, ce qui répond exactement à la division de l'Égypte, d'abord en Haute et Basse, ensuite en quatre : Delta, Heptanomide, Maris et Éthiopie ; puis à la seconde subdivision en douze tribus et en trente-six nomes exécutée par Sésostris. Le mot ciel désignait l'Égypte, comme il désigne aujourd'hui la Chine. Cet Hermès paraît d'ailleurs avoir existé, car Manéthon lui attribue la composition de 36,525 ouvrages de science, sans doute des papyrus, *volumen*.

Suivant les calculs de M. Lesueur, Sésostris monta sur le trône en 3,389 et régna 33 ans. L'observation du ministre d'Osiris aurait donc eu lieu précisément à la 27e année de son règne. *Chronol. des Rois d'Égypte.*

Voici le calcul de Bailly : en 1750, l'œil du Taureau était dans 2′, 6°, 17′. Il a donc avancé depuis Hermès de 71°, ce qui, à raison d'un degré en 72 ans, fait 5,112 ans. *Hist. de l'Astron.*, p. 356. In-4°.

IV

BACCHUS.

Le nom d'Osiris se compose de deux noms d'astres : *O-sirf*, Jupiter et Sirius. Les Égyptiens disaient en effet que Jupiter était l'étoile consacrée à leur dieu favori. A l'origine, ces deux astres caractérisaient sans doute deux races, la rouge et la noire. Jupiter Ammon protégeait Thèbes et l'étoile du Chien les peuples Libyens, car Anubis, le dieu à tête de chien, est constamment peint en noir.

On appelait Osiris le dieu aux dix mille noms, probablement parce que chaque tribu se plut à lui donner le sien. C'est ainsi que le Czar de Russie est aussi l'Hetman des cosaques et le grand Khan des tribus tartares. Le plus célèbre des titres du monarque égyptien fut celui que lui donnèrent les Éthiopiens d'Asie et dont les Grecs ont fait le nom du dieu inventeur du vin et conquérant de l'Inde. *Ab-ak-chus* signifie père de Hak et de Chus, des Égyptiens et des Éthiopiens. Plusieurs des surnoms grecs de Bacchus rappellent l'Éthiopie ; on lui appliquait souvent l'épithète de *Sabazius ;* Evohé ! Dionysios Sabazios ! était un cri des bacchanales. Anacréon l'appelle *Æthiopaïda*. On le nommait aussi *Milichus*, c'est-à-dire *Melek-chus*, le seigneur de Cous. Chez tous les peuples issus des Couschites, Phéniciens, Hébreux, Arabes, *melek*, *melik*, *malek*, ont le même sens ; aujourd'hui encore *amlak* signifie chef en Abyssinie.

Le figuier consacré à Bacchus comme à Osiris s'appelait aussi *Milicha*. Les habitants de Naxos taillaient des statues à

Bacchus en bois de figuier ou de vigne. Le plus grand des titres d'Osiris à la reconnaissance des hommes fut, suivant les mythologues, la découverte des moyens de fabriquer du vin. Il faut en effet que cette précieuse révélation ait été plus sensible aux populations d'Asie que l'art d'ensemencer les terres et de cultiver les vergers, puisque Bacchus-Osiris est demeuré dans leur souvenir avant tout le dieu du vin. L'identité de ces deux divinités ne saurait être révoquée en doute. L'antiquité tout entière porte témoignage à cet égard. Un savant moderne[1] d'une autorité incontestée, a fait des preuves de l'identité de Bacchus et d'Osiris, un livre excellent qui n'a soulevé aucune objection. Au reste, voici sommairement ce que les principaux auteurs anciens ont écrit à ce sujet.

Les Égyptiens, dit Hérodote, ne rendent pas également le même culte à tous les dieux, mais ils adorent tous Isis et Osiris qui est le même que Bacchus, et plus loin : Horus était fils d'Osiris que nous nommons Bacchus. Il dit aussi : Cérès est Isis en langue égyptienne.

On lit dans Diodore qu'Osiris fut nommé Bacchus et Isis Déméter ou Cérès. Cet auteur ajoute que le tombeau d'Osiris est à Nysa d'où Bacchus a été nommé *Nysæus* ou *Dionysius*[2].

Les Orphiques célèbrent Bacchus sous le nom de Phanès à la vive lumière, et Eumolpe, l'introducteur des mystères dans la Grèce, l'appelle dans ses Bachiques, l'ardent Sirius.

Plutarque nous apprend qu'Isis était considérée comme l'épouse de Bacchus, et Apollodore dit qu'on érigea une statue à Cérès que les Égyptiens nomment Isis[3].

Le lierre dont on couronnait la tête des statues de Bacchus et les thyrses des Bacchantes furent également les attributs

[1] Rolle, *du Culte de Bacchus*. — [2] Hérod., II, 42. *Id.*, II, 144. Diod., l. I, § 1. — [3] Plut., *de Isid.* Bibl. Apollod., l. II.

d'Osiris. Le nom grec du lierre était *chenosiris*. On préférait, pour les cérémonies religieuses, cette plante aux pampres qui se flétrissent trop vite. Les Phallophores ou fêtes en l'honneur de Bacchus chez les Grecs se composaient des mêmes rites que les Pamylies, fêtes d'Osiris en Égypte. Il en était de même d'Isis dont les mystères, tels qu'on les célébrait à Bubaste et ailleurs, étaient semblables à ceux d'Éleusis en l'honneur de la grande déesse. Rolle affirme que les mystères d'Atys et de Cybèle en Phrygie, de Vénus et d'Adonis en Syrie ne sont que des copies de ceux d'Isis et d'Osiris. Le vaisseau de Minerve qu'on promenait aux Panathénées était la commémoration du Baris d'Isis [1]. On voit qu'en fait de religion, comme en fait de races et d'étymologies, tout commence à l'Égypte.

Le quatrième Ptolémée, Démétrius Poliorcète, Antigone, Néron, Caligula prirent tous le surnom de Dionysius, et on doit supposer que ce fut plutôt pour s'identifier avec le plus grand des rois qu'en mémoire du dieu du vin et des orgies.

Martianus Capella, dans les noces de la Philologie et de Mercure, rapporte un hymne au soleil sous le nom de Bacchus : « On vous appelle Hyès, le Nil vous adore sous le nom de Sérapis, Memphis sous celui d'Osiris; dans les fêtes d'hiver, vous êtes appelé Mithras, Pluton, le barbare Typhon. Je vous salue véritable face des dieux, image de votre père, vous dont trois lettres υῆς forment le nom, le surnom et le présage. » Il est positif que dans l'origine Bacchus et Apollon, ces dieux, jeunes et beaux tous deux, ne faisaient qu'un ; ils furent longtemps également honorés à Delphes, et

[1] Rolle, t. II, p. 31.

suivant Plutarque, ils n'étaient qu'un seul et même dieu. L'antiquité tout entière, dit Rolle, prouve cette identité [1], qui s'explique d'elle-même, puisqu'Osiris était le Pharaon ou Roi-Soleil.

Eusèbe affirme que les Égyptiens considéraient tellement Osiris et Bacchus comme n'en faisant qu'un, qu'ils n'employaient qu'un seul nom, *Sirion*, pour le désigner [2]. Origène, Tertullien, sont d'accord sur le même point, et Léon, cité par Hygin, dit que, lorsque Bacchus régnait sur l'Égypte, il enseigna aux hommes les arts nécessaires à la vie [3].

Nous terminerons ces citations, qu'il serait aisé de multiplier, par les vers de deux poëtes nés en des temps différents et qui s'expriment de même sur l'identité du dieu grec et du dieu égyptien. On lit dans Tibulle [4] :

Primus aratra manu solerti fecit Osiris....
Bacchus et afflictis requiem mortalibus affert,
Crura licet dura compede pulsa sonent
Non tibi sunt tristes curæ nec luctus, Osiri,
Sed chorus et cantus et levis aptus amor.

Ausone a écrit cette épigraphe :

Ogygium me Bacchum vocat,
Osiris Ægyptus putat,
Mysi Phanacen nominant,
Roma sacra Liberum,
Arabica gens Adoneum....

La légende de Bacchus, comme nous l'a transmise Diodore, présente de telles ressemblances avec celle d'Osiris, que nul doute ne saurait subsister à cet égard. Mais ce qui est

[1] Rolle, t. I, p. 67. — [2] *Præpos evang.*, ch. IX. — [3] *Astronom.*, II. — [4] Eleg., lib. VII.

plus remarquable, c'est qu'elle contient des faits qui se rattachent directement à l'histoire de Sésostris, tels par exemple que celui des deux cents compagnons, que Bacchus emmena avec lui dans ses expéditions, et qui avaient été nourris et élevés avec lui. Ce fait correspond évidemment, au chiffre près, aux mille sept cents enfants nés le même jour que Sésostris, qui furent élevés avec lui et le suivirent à la guerre. Il n'en est pas question dans la légende d'Osiris; mais il faut bien reconnaître que chacune des trois légendes supplée aux lacunes des autres, de manière à former ensemble un tout qui se lie à merveille, et dont il suffit de retrancher la partie merveilleuse pour en composer une biographie, la plus ancienne qui existe, mais plus complète assurément que celle de bien des souverains d'une époque beaucoup moins reculée.

De même qu'Osiris, le Bacchus égyptien naquit à Nysa en Arabie, d'où il fut appelé Dionysius, ce qui signifie, fait observer Diodore, en s'appuyant du témoignage d'Homère, dieu de Nysa : « Cent peuples se disputent la gloire d'avoir nourri l'enfance de Bacchus, dit le poëte dans un hymne qui ne nous est point parvenu, mais on se trompe, car Jupiter le fit élever en secret dans les lieux retirés où les flots du Nil baignent la verte Nysa. »

Bacchus parcourut toute la terre, plantant la vigne dans tous les pays, et comblant les hommes de ses bienfaits. Il enseigna même à ceux qui habitent des contrées sauvages peu propres à la culture de la vigne, à fabriquer un breuvage d'orge presque aussi agréable que le vin. Il avait avec lui Silène et les satyres, et son armée n'était pas seulement composée d'hommes, mais encore de femmes armées de lances sous forme de thyrses.

Ce dieu employa trois années à son expédition dans les In-

des, et c'est pour cela que les Triétérides furent établies en son honneur. Les Indiens disent qu'il était né parmi eux, et montrent la ville où ils croient qu'il prit naissance. On assure qu'à son retour dans sa patrie, chargé de dépouilles précieuses, Bacchus rentra dans Thèbes monté sur un éléphant et institua le premier la cérémonie du triomphe.

Il vainquit Penthée chez les Grecs, Myrrane chez les Indiens et Lycurgue qui régnait sur la partie de la Thrace située sur l'Hellespont ; il donna son royaume à un Thrace nommé Tharops, qui l'avait sauvé du danger d'une surprise nocturne.

Quelques mythologues, suivant Diodore, prétendent que Bacchus fut mis en pièces par les hommes qui firent ensuite bouillir son corps, mais que Cérès ayant recueilli ses membres le rendit à la vie. On retrouve ici la fable du corps d'Osiris coupé en morceaux par Typhon et recueilli par Isis.

Bacchus portait à la guerre une peau de panthère, mais quand il se montrait avec la pompe royale, il s'habillait de fines étoffes de couleurs variées et se coiffait d'une mitre, d'où lui vient le surnom de *Mitrophore*. Cette coiffure n'est autre que le Pschent qu'on voit au front des Pharaons d'Égypte et qui indique la souveraineté des deux régions.

« Ce dieu, dit Diodore, ayant construit une ville et un temple en l'honneur de son père Ammon, y institua des sacrifices, et y plaça une statue ayant une tête de bélier, parce que ce roi portait un casque orné de deux cornes recourbées lorsqu'il allait à la guerre. Son fils, à son exemple, ajouta cet accessoire à son casque. Quelques-uns, dit le consciencieux chroniqueur, ont prétendu qu'Ammon avait naturellement ces cornes sur la tête, et que son fils Bacchus lui ressemblait en

[1] Wilkins., ch. XIII, t. I, 1re série. Diod., l. III, 36.

cela. » Lessing [1] a remarqué que les cornes des images de Bacchus ne sont pas naturelles comme celles des faunes et des satyres, mais que ce dût être un ornement que le dieu pouvait prendre et quitter. Ovide est du même avis :

> Cum sine cornibus adstat
> Virgineum caput est [2].

Cet emblème devint par la suite le signe de la puissance chez les peuples anciens. Les cornes du taureau se détachent comme deux anses de chaque côté du Pschent des Pharaons ; trois paires de cornes superposées, symbole de la royauté des trois mondes, ceignent la tiare des taureaux à tête humaine de Ninive. On s'en servait aussi pour les libations dans les sacrifices, et les grands prêtres d'Assyrie, de Phénicie et de Judée portaient sur le front deux cornes de bœuf, qui plus tard furent remplacées par une mitre où étaient imités soit le croissant de la lune, soit le front encorné du taureau.

Bacchus est fréquemment appelé Taureau par les poëtes grecs ; Orphée le nomme *Taurometopos*, Euripide *Taurokeros* [3]. Plutarque a conservé l'hymne que chantaient les femmes d'Élée en l'honneur de Bacchus : « Viens Bacchus, viens dans ton temple accompagné des Charites ; viens dans ton temple au bord de la mer, ô Taureau ! ô noble Taureau [4] ! »

Dans l'Écriture, Jehovah est souvent désigné par le mot *abbir*, qui signifie, suivant Bochart, puissant et Taureau. Dans le zend Avesta, le soleil est nommé Taureau pur et lumineux : « J'adresse ma prière au Taureau d'où sont sortis les êtres qui peuplent la terre [5]. »

[1] Laocoon., l. VIII. — [2] Metam., l. IV, v. 18. — [3] Orph. Hymn., 44. Eurip. Bacch., v. 100. — [4] Plut. *Quæst. græc.*, c. 36. — [5] Avesta, Anquetil, t. I, p. 2, 171, 86, 87.

Osiris ne porte pas toujours la mitre dans les peintures d'Égypte, et parfois un cercle de métal imitant un serpent serre sa tête. Le serpent, attribut de la famille d'Oph, devint également un signe de souveraineté : « Bacchus, dit Euripide, avait en naissant une couronne de serpents sur la tête [1]. »

Comme Bacchus, Osiris est représenté sur les murs de Thèbes vêtu d'une peau de tigre. A Medinet-Abou, c'est le grand-prêtre qui porte ce costume réservé aux personnages importants ; il est précédé par des hiéraphores battant du tambourin et portant des thyrses, absolument comme aux cérémonies de Bacchus.

Bacchus était depuis longtemps dépouillé de son caractère historique lorsque les Hellènes le placèrent dans leur Panthéon et en firent le dieu du vin. Cependant ils ne tardèrent point à reconnaître, à l'identité des rites, que ce dieu était le même que celui des mystères cabiriques et des Pamylies égyptiennes, dont les mystères de Samothrace et d'Éleusis étaient la reproduction.

Les Grecs se perdaient dans la foule des Bacchus que chaque peuple revendiquait, non-seulement par vanité, mais encore parce que réellement chacun d'eux retrouvait le souvenir de ce dieu mêlé aux origines de sa race. Le plus célèbre Bacchus fut le Thébain ; la tradition disait que le dieu partit de Thèbes pour conquérir l'Asie. Il n'en fallut pas davantage pour que Thèbes de Béotie s'attribuât l'honneur de l'avoir produit, et toute une série de fables fut inventée pour justifier cette prétention.

Il y eut un Bacchus Zagrée, sans doute du mont Zagros d'Arménie, d'où le culte fut porté en Grèce ; puis un Bacchus Ca-

[1] Eurip. Bacch., v. 106.

bire, un Bacchus Iacchus, un Bacchus fils de Sémélé, bien postérieur à celui des mystères, ainsi que le prouvent Euripide, Aristophane, Macrobe, Cicéron. Au surplus le titre de *Iacchus* ou d'*ab-ak-chus* dût être attribué plus d'une fois aux souverains des tribus couschites d'Asie, qui, ainsi que le fait observer Joseph au début de son histoire des Juifs, conservèrent fort tard cette dénomination ethnique de Chus ou Cûs, si fréquente dans la Genèse et les Prophètes.

V

Les auteurs anciens d'un esprit judicieux et versé dans la connaissance des vieilles traditions, ceux qui n'ont pas, comme Hérodote, écrit sous l'empire de scrupules religieux, n'hésitent pas à considérer Sésostris comme un roi imaginaire. Strabon affirme qu'il n'y eût pas de roi de ce nom qui pénétra dans l'Inde[1], et il ajoute, ce qui est décisif, qu'il faut attribuer à Hercule et à Bacchus (c'est-à-dire Osiris) tout ce qui a été dit de l'expédition de Sésostris dans l'Inde[2]. Nous ne voulons pas d'autre conclusion.

Un poëte épique, savant archéologue plus que poëte inspiré, Apollonius de Rhodes, fait mention de la colonie de la Colchide fondée par un roi d'Égypte dans le plus lointain des âges, mais il s'abstient de le nommer. Le nom de Sésostris ne pouvait cependant manquer d'être connu d'Apollonius, qui naquit à Alexandrie environ 276 ans avant notre ère. On peut donc être assuré que si, dans le passage que nous citons, il ne nomme point Osiris, c'est que sa qualité d'Égyptien de la tribu

[1] Strab., l. XV, p. 1007. — [2] Robertson, *Rech. sur l'Inde anc.*, p. 217.

Ptolémaïde lui impose la même réserve qu'à Hérodote, et s'il ne nomme point Sésostris, c'est qu'il se refuse à enregistrer une erreur :

« Tous les astres, dit-il, qui décrivent leur orbite dans les cieux n'existaient point encore ; les descendants sacrés de Danaüs étaient inconnus ; l'illustre postérité de Deucalion ne régnait point dans la terre des Pélages et de tous les peuples grecs, il n'existait encore que les Arcadiens, les Arcadiens qui se vantent d'être plus anciens que la lune et qui se nourrissaient de glands dans le fond des montagnes.

» Pourtant alors une contrée fertile, l'Égypte, mère des premiers humains, était déjà illustre, ainsi que le fleuve majestueux qui l'arrose et dont les eaux fécondent des campagnes où il ne pleut jamais. De cette contrée sortit un guerrier fameux qui, plein de confiance dans la multitude et le courage de ses soldats, fonda en tous lieux un grand nombre de villes dont plusieurs ne subsistent plus, et d'autres sont encore florissantes après un si grand nombre de siècles ; l'une est la ville d'Æa en Colchide. Ses habitants, issus des guerriers qui y furent établis par le héros égyptien, y existent encore et conservent des tables gravées que leur ont transmises leurs ancêtres, et où sont tracés les bornes de la terre et de la mer, les routes et les chemins, de manière à servir de guide à tous les voyageurs. »

Eustathe, dans son commentaire sur Denys le géographe, confirme ce dernier fait ; il dit que Sésostris l'égyptien, ayant parcouru une grande partie du globe, inscrivit son voyage sur des tables, ouvrage admirable, et qu'il en fit don aux Égyptiens et aux Scythes[2]. Ces tables géographiques devaient res-

[1] *Argonauticon*, l. IV, v. 260. — [2] Eusth. *ad Dion. Periégét.*, v. 1158.

sembler beaucoup à ces tableaux de l'empire égyptien qu'on appelle des zodiaques. S'il en est ainsi, leur antiquité serait énorme et le remarquable perfectionnement des arts à l'époque de la XII[e] dynastie ne rend ce fait nullement improbable.

On remarquera qu'Apollonius attribue à son héros égyptien la fondation d'un grand nombre de cités et que c'est justement l'un des traits distinctifs d'Osiris qui fit bâtir en Asie dix villes du nom de Nysa, dont on a retrouvé deux ou trois dans le Caboul et sur l'Oxus. On peut donc induire du passage d'Apollonius que c'est bien Osiris qu'il a eu en vue, et que c'est à lui par conséquent qu'on doit attribuer l'établissement d'une colonie égyptienne dans le Caucase où son nom a été si miraculeusement conservé par la tradition populaire.

Eustathe remarque aussi que ce ne fut pas Bacchus fils de Sémélé qui combattit les Indiens, ni celui que les Athéniens adoraient comme fils de Jupiter et de Proserpine, mais un autre Bacchus dont l'origine était inconnue. « Quel est ce Bacchus, demande à son tour Arrien [1] ? Quand a-t-il porté la guerre dans l'Inde ? Venait-il de Thrace ou du Tmole ? obligé de traverser les nations les plus belliqueuses, alors inconnues aux Grecs, comment n'a-t-il soumis que les Indiens ?

On peut aujourd'hui répondre à la question d'Arrien. Il n'a pas fallu moins de tous les matériaux accumulés par les peuples civilisés depuis leur naissance, et de la conquête tardive de la liberté dans les travaux de l'esprit pour arriver à cette solution. L'exact et sage historien des conquêtes d'Alexandre aurait peine cependant a reconnaître le dieu des orgies inventé par la Grèce sensuelle, dans l'imposante figure qui nous apparaît aujourd'hui au bord du Nil, voilée du double mystère

[1] Arrien, *exp. d'Alex.*, l. V, ch. I, p. 195. Rolle, *du Culte de Bacchus*, passim.

d'une antiquité sans date et d'une civilisation morte. Ce souverain de l'humanité sauvage, qui embrassa sous sa loi le plus vaste empire qui ait jamais existé, transformé en dieu des buveurs, a subi une singulière déchéance, et pourtant cela vaut encore mieux que l'oubli.

Qu'on se représente, à l'époque où il parut, le monde sans villes et sans culture; l'Inde n'était qu'une jungle immense infestée de tigres et de serpents, les forêts et les marécages couvraient l'Europe, l'espèce humaine, éparpillée par groupes de quelques familles, habitait les cavernes pêle-mêle avec les bêtes fauves ou se creusait des trous dans la terre. Les peuplades, sans cesse en guerre, se dévoraient entre elles, tandis que la civilisation née depuis un millier d'années, fleurissait isolée aux bord du Nil. Mais tout dans l'ordre moral, comme dans l'univers matériel, doit avoir sa période d'expansion et de rayonnement. Pour répandre au loin les germes accumulés de cette civilisation, il fallait un guerrier aventureux, un chef initiateur. Alors surgit le génie providentiel dont nous essayons de restituer la mémoire ; l'inspiration lui vint de parcourir le monde et d'y répandre les découvertes et les institutions dues à l'esprit inventif du peuple égyptien.

Cette œuvre, il la réalisa en neuf ans, et c'est à ce grand événement que commence, à vrai dire, l'histoire de l'humanité. Dans l'Asie centrale, à la Bactriane, dans l'Inde, sur l'Euphrate, au Caboul, au Caucase, s'implantèrent à la fois une même langue ou du moins des dialectes analogues, une même organisation politique modelée sur la marche des cieux, une même religion, celle des astres qui se confondait avec le culte des ancêtres, une même industrie déjà divisée en arts et en métiers nombreux. De ces divers foyers partirent ensuite de nouvelles migrations qui, aux extrémités de l'Orient, au

Thibet, à la Chine, à Ceylan, dans la Sibérie, puis en Europe, dans la Grèce, l'Italie, la Celtique, la Germanie, l'Ibérie, dans Albion et l'Hibernie, jusque chez les Lapons, répandirent ce langage, cet ordre politique, cette religion, ces industries et ces sciences.

Les vestiges de cette civilisation uniforme et antérieure aux civilisations particulières, apparaissent comme des débris fossiles dans les premières couches de toutes les sociétés de l'ancien monde. Dès le siècle dernier, ils excitaient la curiosité des savants, mal servis il est vrai, par des documents insuffisants. Quelques-uns, tels que Huet, Bailly, de Guignes, Vaissière la Croze, William Jones, n'hésitaient pas à signaler l'Égypte comme la fondatrice des sociétés en Perse, dans l'Inde, à la Chine. D'autres cependant plaçaient le berceau de la civilisation dans le Nord ou en Chaldée, plus tard ce fut dans l'Inde et l'on incline maintenant à le voir dans la Bactriane. Tous ont raison, car elle éclata à la fois avec plus ou moins de perfectionnement, sur plusieurs points du vaste empire asiatique fondé par Séosiris, et des débris duquel se formèrent, quelques siècles après, les empires de Balkh, de Ninive, de Babel, de Canya-Cubha dans l'Inde, de Colchos, de Sidon, auxquels succédèrent ensuite Jérusalem, les villes puissantes de l'Asie mineure, Rome, l'Hellénie et tant d'autres États devenus aussi distincts, par leur développement individuel, que le sont entre eux les divers organismes qu'on trouve dans les couches tertiaires du globe.

CHAPITRE IV.

LES ÉTHIOPIENS.

I

Les forces militaires de l'Égypte se divisaient, selon les historiens grecs, dès le temps de Sésostris, en deux classes, les Calasiris et les Hermotybies. Les premiers, au nombre de 250,000, occupaient les nomes de Thèbes, Bubaste, Aphthis, Tanis, Mendès, Sebennytus, Athribis, Pharbœtis, Thmui, Onuphis, Anysis, et l'île de Myecphoris. Les Hermotybies, au nombre de 160,000, résidaient à Bousiris, Saïs, Chemmis, Papremis et Prosopitis. On n'aperçoit point la raison politique d'un tel partage. Il en fut sans doute de cette coutume comme du culte des animaux qui avaient servi d'enseignes aux tribus de l'expédition de Séosiris. Les Égyptiens considéraient comme sacrées les institutions qu'ils tenaient de leurs premiers rois, particulièrement d'Osiris, leur dieu favori, et le caractère religieux dont elles furent ainsi em-

preintes, leur assura une durée illimitée. Nous inclinons donc à croire que cette division des forces militaires de l'Égypte n'était que la tradition de celle effectuée par le monarque, lorsqu'il emmena une partie des guerriers de son empire et laissa l'autre à son ministre Hermès, chargé par lui du soin de gouverner et de défendre l'Égypte pendant son absence. Les troupes qui suivirent Séosiris prirent le nom de leur chef, *Al-Osiri*, et celles qui restèrent s'appelèrent du nom d'Hermès, *Hermâ-tobba*.

Le costume et les armes des Égyptiens offrent très-peu de modifications dans les peintures des différentes époques. La peau du Nebriz ou daim d'Afrique y couvre les épaules d'Osiris, mais le dieu est souvent aussi habillé d'une robe de lin blanc croisée par devant. Les Calasiris portaient, comme leur roi, la tunique de lin ornée d'une frange et se couvraient d'un manteau d'étoffe ; cependant, en campagne ils devaient faire bon marché de ce luxe, et, sauf les armes et la peau de bête qui leur servait habituellement d'insignes, les soldats de la XIIe dynastie n'étaient pas plus vêtus que les héros d'Homère.

Avant de partir pour la conquête de l'Asie, dit Diodore, Sésostris distribua à ceux qui devaient l'accompagner la meilleure partie des terres d'Égypte, afin, qu'étant assurés de la subsistance de leurs familles, ils le suivissent avec plus de confiance et moins de regrets ; ce passage fait supposer que les Égyptiens n'emmenèrent point avec eux leurs femmes. Mais, de son côté, Nonnus affirme, dans les Dionysiaques, que tous les peuples d'Afrique et de Libye suivirent leur roi Bacchus dans son expédition des Indes. On peut en conclure que les nègres comptaient dans l'armée pour un nombre considérable. Cette armée étant de 600,000 hommes, accompagnés de

27,000 chariots, on peut supposer que le chiffre traditionnel de 250,000 Calasiris maintenu sans changement par la piété de la nation, représente le contingent militaire que les nomes égyptiens fournirent à l'expédition ; dès lors le surplus, c'est-à-dire environ 350,000 hommes, aurait été fourni par les peuples Libyens dont parle Nonnus. Nomades pour la plupart, ils furent suivis de leurs familles, ce qui explique cette quantité de chariots en un temps où l'on n'emportait guère de bagages.

Les portraits des dieux peints sur les monuments donnent l'idée de ce que dût être cette armée à moitié sauvage, et les hiéroglyphes nous retracent le costume et les coiffures symboliques qui distinguaient les chefs des principales tribus. On y voit Amoun le front ceint d'un bandeau rouge orné de deux plumes droites et au-dessus plane le Cneph sacré, la tête de bélier entourée de la vipère insignes du nome de Thèbes. Ptah a sur son front pour signe un scarabée d'or et son étendard porte le taureau avec un globe et un bouquet de plumes entre les cornes. Hobs et Hâk, dont la bannière est surmontée du globe solaire, sont vêtus de la peau du lion. Sabak, le chef d'Ombos, a la tête ceinte d'une mâchoire de crocodile pareille à la couronne des Francs Mérovingiens. Antéou est orné de l'aigrette du héron ; tous portent de larges anneaux aux oreilles, des colliers flottants, des bracelets d'or et des ceintures de cuir richement travaillées.

Les troupes étaient précédées par des bandes de musiciens jouant du sistre et des cymbales et sonnant du *chnoun*, espèce de trompette circulaire dont parle Eustathe et qui fut inventée par Osiris. Après les guerriers venaient, debout sur des chariots, vêtues de blanc et couronnées de lierre, les Pallacides prêtresses d'Amoun-Rha, choisies dans les plus anciennes

familles. Elles chantaient des hymnes en l'honneur du soleil et de la fécondité, dont le symbole taillé en pierre et d'une énorme proportion, était porté sur un pavois décoré de palmes par des hiéraphores couverts de peaux de tigre [1].

A la suite des tribus de la famille solaire venaient les peuplades du Mâris, les *Zendj*, les *Abas*, dont les enseignes portaient une foule d'animaux, entre autres le chien, l'ibis, l'hippopotame, le poisson, le scorpion. Les *Lahâb*, les *Noub*, les plus célèbres des tribus africaines, se précipitaient autour de leur prince Anubis, coiffé d'une tête de chacal et dont le visage noir était doré. Ces hordes imitaient dans leurs cris et dans leurs gestes, les animaux qui les caractérisaient, formant un terrible concert de jappements, de hurlements, les uns traduisant dans leurs danses les gambades des singes, d'autres bondissant comme des chèvres et se ruant la tête en avant comme les boucs. Ceux-ci étaient les *at-hôr* ou *satour*, que les Grecs ont appelés satyres et qui, suivant les mythologues, formèrent les troupes légères de l'armée de Bacchus. On racontait que des hommes nommés satyres et dont le corps était couvert de poils, furent présentés à Osiris tandis qu'il traversait l'Éthiopie; voyant qu'ils étaient experts à la danse et aux exercices du corps, il les retint à sa suite. Durant les haltes de l'armée ils égayaient le monarque par leurs jeux et leurs danses.

Ces satyres avaient pour vêtement des peaux de jeune mulet ou de bouc qu'on nommait *izanen* et *trage* [2]. Ils portaient aussi des peaux de panthère, laissant traîner derrière eux les queues et les pieds pour mieux imiter les animaux dont la peau les couvrait. Il n'en fallut pas davantage pour que les Grecs en fis-

[1] Wilkinson, t. I, ch. III, 1re série. — [2] Ce terme, dérivé sans doute de l'arabe, signifie encore costume, vêtement en espagnol.

sent des dieux cornus moitié homme moitié chèvre, doués d'ailleurs des vices et des passions de l'espèce humaine [1]. Il n'est pas douteux que les *satouras* aient existé réellement, car il existait une tribu fort ancienne, les *Sethoura*, sœur des Amalek, nation berbère. Strabon nous apprend qu'une vieille dynastie de rois du nom de *Satyrus* régnait encore sur le Bosphore Cimmérien, trois siècles environ avant l'ère chrétienne [2].

Les Corybantes, *Hor-ab-ant*, compagnons de Bacchus, se rangent également parmi les Africains de la famille des Antes du soleil. C'étaient, suivant les mythologues, des hommes d'une force extraordinaire, habiles à fondre les métaux et à fabriquer des armes. Un peuple des Ortho-Corybantes est rangé par Hérodote dans la liste des Satrapies de Darius, et Arrien et Ptolémée le placent au nord de l'Oxus. Cette position est confirmée par Strabon qui nous apprend que les Corybantes, prêtres armés de la déesse Rhéa, vinrent de la Colchide et de la Bactriane [3]. Les débris de cette tribu dispersés sans doute dans l'Asie comme le sont parmi nous les Juifs, demeurèrent avec constance voués spécialement au culte primitif d'Osiris, sous le nom de Dionysos ou Bacchus et de la grande déesse Rhéa, personnification du peuple du soleil. D'autres familles telles que les Satyres, Tityres, Mimallones, Nymphes, Naïdes, Kourètes, furent aussi des tribus consacrées au culte de Bacchus; elles entremêlaient aux rites des

[1] Paracelse et Pic de la Mirandole se sont efforcés de démontrer que les Satyres étaient des êtres humains, mais différents de la race adamique. L'abbé d'Aubignac a écrit sur ce sujet un livre intitulé : *Des Satyres, brutes et démons*, etc., 1677, 1 vol. in-8°. Le docte abbé prétend que ce sont des singes.

[2] Caussin de Perceval, t. I, ch I. Str., l. XI. Wilk., ch. XIV, p. 7, 2e série. Rolle, *Culte de Bacchus*. — [3] Strab., l. X, p. 472.

danses militaires, dont les plus fameuses étaient la Cordace et la Sicinnis qu'on exécutait au bruit des tambours, en choquant les lances et les boucliers pour célébrer les victoires du dieu. La Pyrrhique représentait particulièrement les combats livrés par Bacchus aux Indiens [1].

Les Bacchantes (*ab-ak-ant*), ou satyres bacchants et leurs femmes se joignaient aux prêtres dans la célébration des mystères. Euripide rappelle leur origine dans les premiers vers d'une de ses tragédies : « O vous ! dit Bacchus, qui renonçant au Tmole protecteur de la Lydie, formez maintenant ma cour, femmes que j'ai tirées des pays barbares pour me suivre et m'accompagner partout, prenez en main les tambours qui servent aux rites phrygiens et que la vénérable Rhéa et moi nous avons inventés [2].

L'allure furieuse des Ménades était renommée dans l'antiquité. Le nom de *men-at*, en dialecte dorien *menad*, indique qu'elles furent consacrées d'abord au culte de la Lune. Elles se vouèrent ensuite à celui de Bacchus dont elles célébraient les rites en parcourant les campagnes le thyrse à la main ; ce thyrse fut à l'origine une arme véritable, et Nonnus décrit avec éclat l'ardeur des Ménades se précipitant sur les Indiens et les frappant de leurs lances cachées sous les pampres.

On représente les Ménades et les Bacchantes avec un nez aplati, un front bas, des pommettes saillantes qui accusent leur origine africaine. Elles dansaient sans cesse au son des crotales et des tambourins. Ce goût frénétique pour la danse est un des caractères de la race noire. La transformation en rites sacrés de ces actes d'un délire sauvage, et leur conservation au milieu des mœurs raffinées de la Grèce attestent le

[1] Athénée, l. I, ch. XIV. Eustath. *Iliad.*, II. — [2] Euripid. *Bacch.*, v. 75.

respect profond de l'antiquité pour les moindres faits qui se rattachaient aux origines.

Ces femmes enrégimentées en troupes armées ne le cédaient aux hommes ni pour la force ni pour l'ardeur. On peut se figurer d'après les poëmes qui racontent les conquêtes de Bacchus, ce que devaient être la licence et la marche désordonnée de ces hordes battant sans obstacles plaines et montagnes, recrutant sur la route les familles nomades et les troglodytes sortis en foule de leurs antres pour regarder passer cette marée humaine roulant vers l'Orient.

Le Pharaon dut renoncer bien vite à la tâche impossible de régler les mouvements d'une telle multitude dont les rangs débandés couvraient de longs espaces, en se mêlant aux longues files des chariots, des chevaux, des mulets et des dromadaires. Au surplus, il suffit pour se convaincre que nous n'inventons rien dans cette description, de se reporter aux récits, que nous ont laissé les anciens des fêtes Dionysiaques qu'on célébrait à Athènes et qui, comme on sait, représentaient, d'après la tradition fidèlement conservée d'âge en âge, la marche de l'armée de Bacchus.

On voyait à ces fêtes deux chars, l'un figurait la marche de Bacchus vers l'Inde, l'autre le montrait au retour. Les Faunes, les Satyres, les Pans ouvraient le cortége, puis venait la troupe des Bacchantes, des Bassarides et des Ménades couronnées d'if et de lierre, agitant des thyrses enlacés de pampres, portant des conges et des urnes et entonnant le chant du pressoir qui se chantait, disait-on, à Athènes avant que les lettres fussent inventées. Des boucs, des chèvres et des panthères apprivoisées se mêlaient à cette foule que suivaient les ânes montés par les Silènes et des troupes de chameaux, d'éléphants et de bubales attelés aux chars portant les enfants;

les mulets tiraient d'autres chariots pleins de femmes. Des Éthiopiens menaient en laisse de grands dogues de l'Inde, puis au son redoublé des cymbales et des tambours, des chœurs d'hommes et de femmes vêtus de peaux de faon et de panthères dont la queue traînait dans la poussière, exécutaient leurs danses convulsives en poussant de frénétiques *ehou, jou, évohé !*

L'Égypte célébrait de son côté la même cérémonie et promenait le bœuf Apis en commémoration du voyage triomphal d'Osiris. Nous, Français du XIX[e] siècle, descendants d'une des colonies asiatiques du Pharaon, nous célébrons chaque année la même fête par la promenade du bœuf gras. Vénus et l'Amour y représentent Isis et l'enfant Hôrus qu'on ajouta à la cérémonie égyptienne, lorsqu'elle eut été transportée en Asie [1].

Les tribus de la race de la Lune sont difficiles à classer avec exactitude. Cependant nous avons cru reconnaître que les peuples de Mars et de Vénus étaient issus de cette grande famille, ainsi que la famille de Thot (Mercure), qui comprenait les nombreuses tribus des pêcheurs du Nil rangés sous la bannière du Poisson. La mythologie grecque a conservé le souvenir des principaux chefs des peuples de la Lune.

Diodore rapporte que Bacchus emmena dans son armée les Silènes qui étaient les plus nobles des habitants de Nysa dont le premier chef fut Silène (*séléné*, *el-ana*, lune). Son origine est si ancienne, dit-il, qu'elles est restée inconnue. On lit dans

[1] Rolle, *du Culte de Bacchus*, t. I. Carnaval, *Karn-Baal*, le seigneur à la corne. Le taureau, nous l'avons dit, était la personnification de la puissance et de la royauté, parmi les nations asiatiques qui adoptèrent le symbolisme égyptien. Sur la stèle hiéroglyphique, donnée par M. Prisse à la bibliothèque impériale de Paris et qu'on date de 1300 avant J.-C., Horus est intitulé *Taureau puissant, au cœur ferme.*

Catulle que Bacchus alla à la recherche d'Ariana avec les Silènes *nysigenæ;* aussi toutes les villes du nom de Nysa ont prétendu à l'honneur d'avoir vu naître les Silènes dont le culte se répandit avec celui de Bacchus.

Dans un des hymnes attribués à Orphée, Silène est nommé le véritable père nourricier de Bacchus : « O toi qui l'as élevé chaste initiateur ! respectable conducteur du Thiase des pasteurs [1] ! » Dans la guerre des Indes, Silène commandait l'aile droite de l'armée de Bacchus et rendit au roi d'importants services par ses sages conseils et son éloquence. Comme beaucoup de grands hommes, Silène ne payait pas de mine ; si la tradition est véridique, il était de petite taille, chauve et avait le nez camard. Avec ce masque socratique, il cheminait, assez mal vêtu, sur un âne, comme font encore aujourd'hui beaucoup d'habitants du Caire.

Les Faunes ne sont point un peuple imaginaire inventé par le caprice des poëtes ; ce fut une tribu fort ancienne représentée dans l'année égyptienne par le mois *Paüni.* Strabon constate leur existence dans le voisinage des Ortho-Corybantes de la Bactriane, car il nous apprend que les rois grecs de cette contrée soumirent les Syri et les *Fauni ;* il y avait, ajoute-t-il, une province entre l'Arménie et la Médie, nommée *Phaunité*, qui se révolta contre Antiochus [2]. Au surplus les *Fauni* et les *Pans* ne font qu'un seul peuple.

Le dieu Pan, qui commandait les Pans et les Égipans, fut un des héros de l'expédition ; suivant Diodore, il partit avec Anubis et Makedo. Nonnus et Pausanias racontent les exploits de Pan dans la campagne des Indes, où il fut un des généraux d'Osiris. Ce personnage offre tant de rapports avec

[1] Orph., *Hymnes*, 43, p. 15. — [2] Diod., l. I. Strab., l. XVIII.

le dieu Hanouman, roi des singes qui aida le dieu Rama à prendre l'île de Ceylan, qu'il y a tout lieu de croire, avec William Jones, que le Pan des Grecs et le dieu Hindou ne sont qu'un; tous deux ont pour attribut le Lingam et sont inventeurs, l'un de la cithare indienne, l'autre de la flûte à six tuyaux, appelée *sebi* en égyptien. Le génie de Pan était universel, car Polyen lui attribue l'invention de la disposition des troupes en trois corps, le centre et les deux ailes.

Une ville, Mendès (*men-hès*), que les hiéroglyphes marquent du signe de la lune, était consacrée à Pan ; ce dieu, à en juger par son nom *ap-an*, dut être la personnification de la famille de la Lune. On le rangeait parmi les huit grands dieux des Égyptiens, ce qui veut dire qu'il remonte au temps où ce peuple ne comptait encore que huit tribus. Toutefois, c'est le compagnon d'Osiris que les Égyptiens fêtaient aux Pamylies fort semblables aux Dionysiaques. Son culte pénétra, dit-on, en Grèce vers l'époque du siége de Troie, bien que tout porte à croire que les Pélages Arcadiens l'adoraient longtemps auparavant. En tout cas, les Grecs paraissent n'avoir connu de Pan que son attribut, le Priape, *phrê-apa*, par lequel ils le figuraient. Sous cette forme, il devint le symbole de la puissance fécondante de la nature. A une époque plus rapprochée, cette appellation, que les innombrables générations de la lune avaient répandue en tous lieux, prit un sens encore plus abstrait et sous l'influence de la philosophie panthéiste, exprima l'idée du grand Tout, de la vie de l'univers.

« Osiris aimait, dit-on, la joie et prenait plaisir au chant et à la danse. Il était toujours accompagné d'une troupe de musiciens, parmi lesquels étaient neuf vierges instruites dans tous les arts. Elles étaient conduites par Apollon (*On*, le soleil), un

des officiers d'Osiris, dont Hercule fut aussi l'un des généraux [1]. »

Les Muses étaient filles de Mnémosyne, *Men-Mousa* ; les *Musa* ou *Mouça* sont une famille illustre qu'on retrouve dans l'Inde ; *Khor-Musa* est un port près de l'Indus où s'arrêta Néarque, les *Musicans* que soumit Alexandre occupaient le cours supérieur de ce fleuve. La Mysie et la Mœsie, provinces de l'Asie mineure et de la Thrace, sont la traduction grecque de *Mousa*, *Mousaïa*. La ville de Moka qui, dès une haute antiquité, fut un emporium célèbre, porta d'abord le nom de *Muza* [2], et l'on donne également ce titre à une tribu arabe ou berbère, jadis puissante dans le Maroc, d'où sortit le fameux Mouça ibn Noceir qui envahit le premier l'Espagne sur l'invitation du comte Julien [3].

Bacchus, dit la fable, avait été élevé par les Muses ; leur nombre qui était d'abord de trois, s'éleva ensuite à neuf, ce qui fait supposer qu'il correspondait aux trois tribus dont chaque nome était composé ; c'étaient sans doute les prophétesses de la peuplade, car les oracles formèrent, on le sait, une partie importante du culte égyptien.

Des prêtresses de Mousa descendirent les Pythies de la Grèce, les sibylles de Rome, les druidesses de la Gaule, les prophétesses des Hébreux et des Arabes. Les chants dont elles distrayaient le monarque égyptien durant les belles nuits de l'Inde et de la Perse, consistaient probablement en prières à la lune et aux astres dans le genre des invocations du Rig-Véda et des hymnes orphiques.

Ce nom de *Musa* est resté attaché en Égypte à une espèce de palmier fort commun en ce pays. Les anciens lui attribuaient

[1] Diod., l. I. — [2] Edrisi, climat III, p. 203. — [3] Ibn Khald., t. I, p. 206, 70, etc.

des vertus mystiques et il figure fréquemment dans les hiéroglyphes. La couronne d'Isis est faite parfois des feuilles du palmier Musa, qui était dédié à la lune, disait-on, parce qu'il pousse une palme à chaque lunaison.

Ce n'est ici qu'un bien court exposé des travestissements souvent burlesques, que l'imagination populaire fit subir en Grèce à la donnée primitive de l'expédition de Séosiris. Les inventions des poëtes enchérissant sur ce thème le surchargèrent d'ornements nouveaux, de telle sorte que le point de départ s'effaça presque tout à fait. Plus de deux mille ans après Séosiris, les mythologues avec leur vive imagination idéalisèrent tous ces personnages, et confondant l'attribut avec la tribu qu'il caractérisait, ils substituèrent le peuple fabuleux des Centaures aux hommes de la tribu du cheval, les Dryades aux prêtresses du chêne, les Sirènes et les Tritons aux femmes et aux pêcheurs de la tribu du Poisson. En y regardant de près, on reconnaîtra que ce monde de petits dieux qui animait la nature, caractérisa les générations antérieures aux premières sociétés sédentaires d'Asie, et nous montre l'humanité à demi plongée dans l'état sauvage, encore errante et à l'état de promiscuité, vivant de chasse, de pêche et de combats.

II

Il y a de fortes raisons de croire que le roi Séosiris ne ramena avec lui en Égypte, au bout de neuf ans que dura son expédition, qu'une partie de sa nombreuse armée, non qu'elle eût eu beaucoup de pertes à souffrir dans les combats qu'elle livra. Il ne semble point en effet que les nations qu'elle ren-

contra lui aient opposé une résistance sérieuse. Nonnus ne parle que de la guerre faite aux Indiens et de la soumission de Dériade, leur roi. Pourtant la campagne dans l'intérieur de l'Inde fut meurtrière à cause des fièvres et des contagions qu'engendra dans l'armée l'air brûlant et empesté des jungles. Le roi, en revenant de ce pays, se hâta de conduire ses soldats sur les hauteurs du Caboul, où la pureté des eaux et de l'atmosphère dissipa les maladies. Séosiris, qu'ici la tradition appelle Bacchus, bâtit dans ces montagnes une ville qu'il nomma Nysa du lieu de sa naissance. Les habitants de cette ville, lorsqu'ils vinrent en offrir les clefs à Alexandre le Grand, se dirent descendus de l'armée de Bacchus, et le roi de Macédoine, en l'honneur du conquérant dont il s'efforçait de suivre les traces et d'égaler la renommée, célébra l'orgie sacrée dans le mont Merou, où le camp du dieu avait été jadis situé [1].

Séosiris avait probablement laissé dans l'Inde d'autres colonies semblables à celle du Caboul. On dit en effet qu'il fit construire, sur les différents points où il s'arrêta, dix cités toutes du nom de Nysa. On en connaît une sur les bords de l'Oxus, que l'Avesta appelle *Nesaé* dans l'énumération des lieux donnés au peuple Parse par Ormuzd. Lorsque Alexandre, poursuivant les Scythes, traversa l'Oxus, il trouva un rempart de pierres et d'arbres liés ensemble et qu'on nommait la *frontière de Bacchus* [2] ; un peu plus loin, dans la Bactriane, s'élevait un groupe de sept villes dont une, bâtie en pierres, s'appelait Koureschata, *Hor-âtta*, la ville du Soleil. Nous n'hésitons point à voir ici une autre colonie égyptienne ou éthiopienne laissée par le monarque à la frontière nord-est

[1] Arrien, l. V, p. 195. — [2] Quinte-Curce, l. VII, ch. IX.

de son empire asiatique ; l'Oxus, qui le terminait de ce côté, porte encore la dénomination de *Géon* ou *Djihoun*, anciennement attribuée au Nil, et le pays qu'il arrose était nommé, au XIII[e] siècle, par les Arabes, *Zâm* [1] (Cham, Égypte).

On trouve les traces d'un établissement semblable à l'ouest de la Caspienne. L'Araxe s'y s'appela aussi primitivement le Djihoun, de *Ghé-on* pays du Soleil, et la contrée, aujourd'hui la Géorgie, que ce fleuve traverse, se nomma jadis *Chemi* diminutif de Châm. La Syrie, longtemps après le Christ, était encore connue des Orientaux sous la dénomination de *Scham*. Edrisi désigne sous le nom d'*el-Kam* la chaîne du Taurus. Toute cette région, dont Babylone était le centre, s'appelait la terre du Soleil. Cette grande ville, sans doute fondée par les Égyptiens, devint la capitale de leur empire asiatique, et la tour de Bel, avant d'être consacrée à Jupiter sous l'empire de la race arienne, avait été le temple de On, le Soleil égyptien ; *bab-el-on* signifiait la Porte du Soleil, en termes modernes la Sublime Porte, probablement à cause de la coutume des souverains de rendre la justice au seuil de leurs palais.

Lorsque les populations ariennes vinrent se grouper autour de l'Égypte asiatique, elles traduisirent dans leur langage le mot soleil, et donnèrent le nom *Hôr*, *our* à une partie du pays qu'elles occupaient depuis la Babylonie jusqu'à la Colchide. Plusieurs localités le portent encore : c'est le *Gouriel*, l'une des provinces occidentales du Caucase ; le *Kour*, fleuve qui s'embranche avec l'Araxe ; l'*Aouran*, cette terre montueuse et peu connue qui s'étend au nord du Liban ; c'est enfin ce mystérieux pays d'*Our*, portion de l'Arménie qu'habitait Tharé, le père d'Abraham, et d'où ce patriarche partit

[1] Duryer, *Préf. du Coran*. Moïse de Khoren. Edrisi, clim. III, § 5.

pour aller s'établir en Chanaan. *Our Casdîm* était alors la demeure des Chaldéens et des Égyptiens ; Joseph nous apprend qu'Abraham discutait des choses du ciel dans Our des Chaldéens et qu'il y était fort applaudi des Égyptiens [1].

Le mythe d'Hôrus, né d'Osiris et d'Isis, nous semble caractériser cette Égypte asiatique, fille du conquérant civilisateur et de l'Égypte africaine. Hôrus est l'ennemi de Typhon qui représente la race couschite ; le peuple de Hôr demeura fidèle aux Pharaons ses suzerains, jusqu'au temps où les tribus de Nemrod et d'Assur, descendues du Caucase, vinrent fonder Ninive, la rivale de Babylone, et soumirent à leur autorité les pays environnants.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici ces vues que nous reprendrons plus en détail en étudiant la marche et le développement des migrations asiatiques. Il convient d'abord, pour suivre l'ordre des temps, de s'attacher de préférence à la colonie déposée aux bords de l'Euxin par Séosiris, et sur laquelle il ne peut planer aucune incertitude, car l'antiquité tout entière s'accorde pour constater l'origine égyptienne des établissements de la Colchide et du Palus-Méotis. Il n'est pas de peuple d'Orient ou d'Europe qui n'en ait conservé des souvenirs.

C'est là en effet qu'il faut placer cette région des cosmogonies, patrie d'une race ardente et audacieuse, dont les innombrables générations ont fait, par leurs actions et leurs aventures, l'admiration et l'effroi du monde ancien. Cette race est célèbre dans la fable grecque sous les noms de Titans et de Cyclopes ; de Dives et de Djinns, de Darouks, d'Adityas et d'Asouras dans les poëmes arabes, perses et hindous. L'his-

[1] F. Joseph *Antiq.*, l. I, ch. VIII. Talmud, 91, 1. Berose ap. Euseb., *Præp. evangel.*

toire a nommé les fils de cette race Pélages en Europe, et dans l'Orient Couschites.

Chus, dans la Genèse, est fils de Cham. La dénomination originelle fut probablement *Os*, *ous;* le *K* initial provenant, comme dans *Cham*, *Ham*, de l'aspiration gutturale que les hommes du Nord prodiguaient dans leur langage.

Par mille preuves bien connues des érudits, il est démontré que Cus est l'éponyme des Éthiopiens. L'existence en Asie d'une race dite éthiopienne, que ses traits européens et ses cheveux longs distinguent profondément, malgré son teint rougeâtre ou bronzé, des Libyens crépus au nez aplati, est un fait incontesté, auquel cependant on ne paraît pas avoir attribué l'importance ethnologique qu'il doit avoir. On a pensé à tort qu'il s'agissait seulement d'une race adventice au lieu d'une population fort ancienne qui s'effaça graduellement absorbée dans le mélange scythique. L'intérêt qu'on éprouve à faire revivre les races éteintes, est ici d'autant plus grand, que nous sommes tous plus ou moins les fils de Coush, père de la plupart des nations mixtes engendrées dans le Caucase, la Chaldée et la Syrie, et dont les familles, mêlées aux multitudes du septentrion, leur enseignèrent la vie sociale, les arts, les sciences et les institutions de l'Égypte, base sur laquelle se sont, sans exception, construites toutes les civilisations de l'antiquité.

L'historien Joseph, commentant la Genèse, dit que les enfants de Cham occupèrent la Syrie et tous les pays qui s'étendent depuis les monts d'Aman (le Taurus), et du Liban jusqu'à la mer Océane (le Palus-Méotis). « Ils donnèrent, ajoute-t-il, à ces pays des noms dont les uns sont entièrement ignorés aujourd'hui, et les autres tellement corrompus qu'à peine les peut-on reconnaître. Il n'y a que les *Éthiopiens*, dont *Chus*,

l'un des quatre fils de Cham, fut le prince, qui aient toujours conservé leur nom, non-seulement en ce pays, mais encore dans toute l'Asie; on les nomme *Chuséens* (Couschites)[1]. »

Quel lecteur assidu des récits de la Bible et des vieilles traditions de la Perse, de l'Arabie et de la Grèce, n'est parfois demeuré perplexe en voyant si souvent intervenir les Éthiopiens dans les affaires de l'Asie, et ne s'est pas demandé comment une contrée aussi peu connue des anciens, située aux extrémités de l'Égypte et du monde ancien, a pu jouer un rôle aussi important dans l'histoire?

Pourquoi des conquérants asiatiques sont-ils surnommés par les Arabes et les Perses, *Tazi*, c'est-à-dire Éthiopiens? D'où venaient ces Éthiopiens, qui figurent parmi les nations de l'Inde, de Syrie et de Colchide dans la revue de Xerxès racontée par Hérodote[2]? Comment se fait-il qu'Homère, quand il cite dans l'Iliade et l'Odyssée, les peuples de l'Asie mineure et autres riverains du Pont-Euxin, fait à peine mention, comme le remarque Strabon avec beaucoup de sagacité, des Paphlagoniens, Phrygiens et Mysiens, des Amazones et des Phéniciens, tandis qu'il parle fréquemment des Égyptiens et des Éthiopiens[3]?

Un passage de Pline, qui vient à l'appui des paroles d'Homère, achève d'obscurcir la question : cet auteur mentionne souvent l'Éthiopie; il nous apprend qu'elle était renommée et puissante, même au temps du siége de Troie, et que son empire s'étendait sur la Syrie[4].

Ctésias raconte que le vingtième roi d'Assyrie, Teut-Ham, régnait au temps de la guerre de Troie, et qu'il envoya au secours de Priam dix mille Éthiopiens et autant de Susiens

[1] *Hist. des Juifs*, trad. d'Arnaud d'Andilly, liv. I, ch. VI.
[2] Hérod., l. VII. — [3] Strab., l. XII. — [4] Pline, VI, ch. XXXV.

sous le commandement de Memnon, fils de Tithon, satrape des Perses. Diodore rapporte à ce sujet que les Éthiopiens voisins de l'Égypte réclamaient l'honneur d'avoir donné naissance à Memnon, et qu'à l'appui de cette prétention ils citaient le Memnonium que ce prince, dit-on, fit bâtir, et la statue si fameuse dans l'antiquité qui rendait des sons lorsqu'elle était touchée par un rayon de l'aurore [1].

Les noms à double sens font le fond de cette histoire comme de la plupart des fables de la mythologie grecque. *Eoûs* l'Aurore, c'est la race de Cous, dont descendait Memnon ou *Men-hôn*, chef de la lune et du soleil. Lorsque le héros eut succombé sous les coups d'Achille, des oiseaux que la fable nomme Memnonides, sortirent de ses cendres et se séparant en deux bandes se livrèrent un combat acharné et s'immolèrent aux mânes de Memnon. Ælien dit que ces oiseaux étaient noirs et qu'ils ressemblaient à des éperviers.

Il ne faut pas une sagacité bien vive pour reconnaître ici les officiers éthiopiens de la troupe de Memnon, que, suivant l'usage égyptien, représentait l'insigne de l'épervier, et qui s'entre-tuèrent près du bûcher de leur prince pour lui faire honneur.

Suse ou plutôt *Sous*, était l'une des principales cités de l'Ariana où les tribus ariennes et couschites se trouvaient disséminées. Là des régions entières appartenaient à la race éthiopienne, si l'on en juge d'après leurs dénominations, Khousistan ou pays de Cous, Arachosie, *Ara-cous;* Memnon, fils de Cous, était le prince de ces peuples.

Homère remarque que les Éthiopiens sont situés aux dernières limites de la terre habitée et qu'ils se divisent en occi-

[1] Diod., l. II, ch. XVII.

dentaux et en orientaux [1]. Pline classe aussi les Éthiopiens en blancs et en noirs; ceux-ci, ajoute-t-il, sont appelés Maures en Afrique, mais les premiers se nomment *Hyperborées*.

Eschyle, Euripide, cités par Strabon, font clairement entendre que les extrémités de la terre, tant au nord qu'au sud, sont habitées par les Éthiopiens.

Ménélas, racontant, dans l'Odyssée, ses aventures à Télémaque, lui dit : « J'ai erré dans bien des lieux : j'ai visité Chypre, la Phénicie, l'Égypte et les Éthiopiens, puis les Sidoniens, les Erembes et la Libye [2]... » Strabon demande quels Éthiopiens Ménélas put visiter en revenant d'Égypte et quel peuple sont ces *Erembes*.

C'est en revenant de chez les Éthiopiens et du haut des monts Solymes que Neptune aperçoit Ulysse naviguant paisiblement sur le Pont [3]. Hésychius et Ortélius n'hésitent point à nommer les Solymes, *Scythicos populos*, et les monts du sommet desquels le dieu découvre le Pont-Euxin ne peuvent être évidemment que la chaîne du Caucase.

Hérodote, en énumérant les nations tributaires de Darius, nomme ensemble les Paricaniens situés près de l'Oxus et les *Éthiopiens d'Asie* [4]. Les Saces et les Caspiens formaient la quinzième satrapie; les Parthes et les Khorasmiens formaient la seizième et les Éthiopiens étaient situés dans la dix-septième. La dix-huitième se composait des Matianéens, des Saspires, des Alarodes ; les Moschiens, les Tibarènes, les Macrons, les Mosynèques se trouvaient dans la dix-neuvième ; or ces sept derniers peuples, d'après Strabon et les autres géographes, occupaient la Géorgie, l'Arménie jusqu'à l'Asie mineure. La Parthie et le Kharisme étant à l'est et au sud-est

[1] Odyss., ch. I, v. 22. — [2] Odyss., ch. IV, v. 84. — [3] Odyss., ch. V, v. 282. — [4] Hérod., l. III, 94.

de la Caspienne, le dénombrement court donc de l'orient à l'occident; ainsi ces Éthiopiens d'Asie devaient se trouver dans la Géorgie et dans la contrée que les Perses ont nommé depuis l'Aderbidjan. C'est précisément la région que Moïse de Khoren désigne sous la dénomination de ***Kushdi-Kabgokh***, comprenant la Perse, la Médie, la Babylonie [1]. Cette donnée est confirmée par la situation des Paricaniens comptés avec les Éthiopiens, et qu'Hérodote range de nouveau dans la dixième satrapie, comprenant, dit-il expressément, Ecbatane et le reste de la Médie.

Un peu plus loin, le même historien donne des détails sur les Éthiopiens Macrobes qui habitent sous la terre, puis il passe de suite aux habitants de Colchos, qui étaient, comme eux, soumis aux rois Perses [2]. Nous pensons que ces Macrobes sont les *Maghreb* (*magh-er-ab*), les pères des cavernes, qui occupaient les grottes nombreuses creusées dans les rochers de la Mingrélie, *Mégréli* dans la langue des peuples caucasiens.

Dans l'admirable description de la revue des peuples par Xerxès, Hérodote nous dit qu'Arsames, fils de Darius, commandait les Arabes et les Éthiopiens qui sont *au-dessus de l'Égypte* ; cette expression chez les anciens signifie constamment au nord. « Mais, ajoute-t-il, les Éthiopiens qui habitent à l'orient, car il y en avait de deux sortes dans l'armée, marchaient avec les Indiens et n'en différaient que par leur accent et leur chevelure. »

Ceux-ci sont des Éthiopiens du Khorassan ou de la Bactriane. Mais les premiers sont évidemment des Caucasiens. En effet, en continuant son discours, Hérodote remarque que les cavaliers bactriens étaient armés comme leurs gens de

[1] *Géographie de Moïse de Khoren*, St-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 371, 392. — [2] Hérod., l. III, 97. Liv. VII, p. 69.

pied ; il en était de même, dit-il, des Libyens qui avaient les mêmes armes que leur infanterie, mais qui étaient montés sur des chars. Puis il reparle des Caspiens et des Arabes.

Xerxès, dans sa harangue aux Perses, se vante d'avoir soumis les Saces, les Indiens, les Éthiopiens et les Assyriens ; sans cesse l'Éthiopie est confondue avec les provinces asiatiques.

Diodore offre aussi bon nombre de faits du même genre. Nous les citerons en leur lieu, en nous bornant à faire remarquer qu'il y a une erreur manifeste à supposer, d'après ce qu'a écrit cet auteur, que la reine Sémiramis ait jamais fait la conquête de l'Égypte et de l'Éthiopie, avant d'entreprendre celle des Indes. Il suffit pour s'en convaincre de suivre la marche de l'expédition qu'elle entreprit après avoir terminé les travaux d'embellissements de la ville de Babylone : « Sémiramis marcha, dit Diodore, avec une grande armée contre les Mèdes qui sont au nord-est de la Babylonie ; de la Médie elle passa chez les Perses, puis elle entra de là dans l'Égypte et subjugua une partie de la Libye. Ensuite elle pénétra chez les Éthiopiens. » Justin, dit également que non contente de conserver les conquêtes de son époux, Sémiramis ajouta l'Éthiopie à son empire.

Après avoir décrit la manière dont les Éthiopiens ensevelissent leurs morts, Diodore nous apprend que la reine ayant réglé toutes les affaires en Éthiopie et dans l'Égypte, revint à Bactres avec son armée, et là prépara la guerre contre les Indiens. Cet itinéraire est impossible suivant les données les plus élémentaires de la géographie. Il n'a rien au contraire que de naturel du moment qu'on admet que cette Égypte

[1] Just., l. I, ch. II. Diod., l. II, ch. XII, XIII.

et cette Éthiopie étaient situées dans l'Asie septentrionale.

Comment expliquer le passage suivant de l'Ancien Testament : « Zeraph Éthiopien sortit contre Asa roi de Juda avec une armée d'un million d'hommes et trois cents chariots, et il vint jusqu'à Marésa. L'Éternel frappa les Éthiopiens, et Asa et le peuple les poursuivirent jusqu'à Guérar ; et il tomba tant d'Éthiopiens qu'ils n'eurent plus aucune force [1]. »

Il faudrait, selon la distribution géographique actuelle, supposer que ce roi Éthiopien avait conquis l'Égypte et qu'il traversa l'Arabie pour aller se faire battre par les Israélites en Judée. Le livre saint ne dit rien de semblable : « Zeraph sortit contre Asa. » Il s'agit de deux princes peu éloignés l'un de l'autre ; le premier sort de son royaume pour assaillir son voisin. On ne doit donc voir ici raisonnablement que l'Éthiopie asiatique, le Koush arménien.

Il est très-vraisemblable que la fameuse reine de Saba qui visita Salomon ne venait pas d'Abyssinie où il ne devait guère être question d'Israël, mais bien plutôt de ce même pays de Koush, situé dans le Caucase qui avait de fréquents rapports de commerce avec la Syrie.

Presque à chaque chapitre des Prophètes, il est question de l'Égypte, et beaucoup de passages s'appliquent assez mal à celle du Nil. Ainsi il est très-vraisemblable que c'est l'Égypte asiatique dont parle Esaïe, lorsqu'il dit que le roi d'Assyrie emmènera d'Égypte et de Cus, les jeunes et les vieux, les nus et les déchaussés [2]. — En ce jour-là il y aura un chemin battu d'Égypte en Assyrie. — Israël sera joint pour la troisième partie à l'Égypte et à l'Assyrie, etc.

Dans un verset célèbre Ézéchiel s'écrie : — « Je réduirai

[1] Chroniques, l. II, ch. XIV. — [2] Esaïe, ch. XX, 19, 23.

le pays d'Égypte en désert de sécheresse et de désolation, depuis la tour de Syène jusqu'aux marches de Cus [1]. »

La Syène antique, aujourd'hui Assouan, est située près des cataractes, d'où il résulte que si, Cus est l'Éthiopie actuelle, la malédiction du prophète n'aurait frappé que la Haute-Égypte, depuis Assouan jusqu'à l'Abyssinie, ce qui n'est pas admissible. Mais si l'on transporte au contraire Cus dans le Caucase, on a deux limites extrêmes qui durent, en effet, comprendre les deux Égyptes africaine et asiatique, depuis Assouan, frontière méridionale où commençait l'Égypte d'Afrique, jusqu'à l'Arménie où commençait le Cus d'Asie s'élevant *par degrés* depuis les plaines de la Babylonie jusqu'aux cimes neigeuses du Caucase. Ces deux points enfermaient, croyons-nous, toute l'antique puissance de l'Égypte du sud au nord.

Ces témoignages conduisent donc à l'idée que, longtemps avant la formation des royaumes d'Assyrie et des Mèdes, la souveraineté de l'Égypte s'étendait sur toute l'Asie centrale. Si en outre l'on remarque que la plupart des expéditions en Asie d'Osortasen, de Thotmès, de Séti et des Rhamessès eurent pour but, comme le disent les inscriptions, de ramener à l'obéissance *les peuples révoltés* de la Bactriane et du Pont, on peut en induire avec quelque certitude qu'il y eut un temps où l'autorité des Pharaons était reconnue depuis le Sahra jusqu'aux steppes du Don, et de l'Asie mineure à l'Oxus.

[1] Ezech., ch. XXIX, v. 10.

III

On ne peut donc se refuser à reconnaître l'existence de populations éthiopiennes établies en grand nombre dans l'Asie septentrionale, tant à l'Orient qu'à l'Occident, et ce fait commence d'ailleurs à être admis sans contestation par l'exégèse moderne. Mais du moment que la plus grande part des événements qui ont fait une place si grande à l'Éthiopie dans l'histoire ancienne, se trouve revenir à ces populations asiatiques, il semble que l'importance de l'Éthiopie africaine en doit être considérablement amoindrie. Ce serait en effet une anomalie bien extraordinaire dans l'histoire de l'humanité, qu'ainsi que plusieurs auteurs l'ont pensé, de la race noire d'Afrique vouée à une éternelle barbarie, fût sortie la civilisation du monde. On le sait, la race nègre proprement dite n'a enfanté aucune société réglée, et lorsque Diodore dit que les Égyptiens tenaient des Éthiopiens une grande partie de leurs lois, que la sculpture et l'écriture ont pris naissance chez ce peuple, ainsi que les rites observés aux funérailles des rois [1], il faut l'entendre seulement des Éthiopiens d'Asie, qui eurent de nombreux rapports avec l'Égypte et lui fournirent même des souverains.

On est surpris en effet, lorsqu'on étudie l'Éthiopie africaine, de la stérilité de ses traditions, et de sa profonde impuissance auprès de la féconde et majestueuse Égypte. Elle n'offre aucun des grands traits qui caractérisent les civilisations primordiales. La vieille capitale d'Axoum étale une magnificence

[1] Diod., l. III, 5, 2.

barbare dans ses monuments, dont le type est en grande partie arabe. Les traditions rassemblées par la chronique abyssinienne débutent par Noé et Cham, comme les légendes asiatiques, et passent tout de suite à Menilek, fils de la reine de Saba, prétendu père des rois abyssins. Rien n'y rappelle l'Afrique avant les dynasties éthiopiennes des *Negosch* ou Négus, qui nous transportent au moyen âge.

Le royaume d'Abyssinie, à part l'empreinte chrétienne qu'y ont laissée les apôtres chrétiens venus d'Alexandrie au IV[e] siècle, présente une société au niveau des vieilles royautés d'Asie. Ce peuple ne tient en effet à l'Afrique que par sa couleur. Suivant M. d'Abbadie, toute la partie orientale de ce continent offre des traces nombreuses d'influence sémitique. L'Abyssinie et tout le sud de l'Égypte sont arabes comme la côte opposée du Yémen. Le roi Juba avait fait la même observation trente ans environ avant notre ère, à propos des peuples qui habitaient entre Méroé et Syène, et M. Lepsius affirme la même chose pour toute la vallée du Nil jusqu'à Khartoum et même plus au sud encore [1].

Le Ghèz, langue savante des Abyssins, n'est qu'un vieil himyarite très-dur. Ce fait, signalé par Bruce, est devenu une certitude par les recherches de MM. Cruttenden et Arnaud sur les anciennes inscriptions himyarites de Mareb et de Saba, et a été confirmé par les travaux de l'académie de Berlin. L'Amharique, beaucoup plus doux, est plein également de racines arabes, mais il manque, comme le Ghèz, des formes grammaticales qui caractérisent les langues d'Asie. Ce dernier idiome nous semble devoir représenter d'assez près le parler des Couschites d'Asie au XX[e] siècle avant notre ère. Tandis que

[1] Pline, VI. 34, Lepsius, *Briefe aus Ægypten*.

chez les Iraniens, les Syriens, les Hébreux, les Arabes, ce langage, élaboré par une race intelligente et méditative, s'enrichissait et s'améliorait en se réglant, la langue Ghèz, transportée parmi les nègres, a dû demeurer ce qu'elle était, imparfaite et comme figée dans l'immobilité intellectuelle de la race.

Les Abyssins, *Habesh*, qu'on traduit par peuples mélangés, ont le profil droit des Européens ou le front et le nez busqué des Arabes ; leur angle facial est donc très-différent de celui des nègres ; en outre leur chevelure longue, plate et brillante les sépare nettement de la race indigène africaine. Suivant les observations de l'Institut d'Égypte, la couleur de l'Abyssin est plutôt bronzée que noire ; Bruce la compare tantôt à une encre pâle délayée, tantôt à un brun olivâtre.

Les traditions de l'Abyssinie disent positivement que les nations qui la peuplèrent arrivèrent par le nord : « Les enfants de Cush, petit-fils de Noé, se fixèrent dans la Basse-Égypte et de là vinrent dans l'Abyssinie[1]. » Il s'agit ici des pasteurs Hiksos que Manéthon nomme aussi *Hicoussos* (pasteurs de Cous) et qui s'emparèrent d'abord de la Basse-Égypte. Un grand nombre des tribus faisant partie de cette invasion, ne se trouvant pas assez au large dans le Delta, refluèrent des deux côtés du Nil, le remontèrent et vinrent se fixer au sud d'Assouan ; là s'arrêtait l'Égypte proprement dite, près du Mâris d'où étaient partis leurs aïeux pour la conquête du monde.

Lorsque Cambyse vint en Égypte, il résolut de soumettre les Éthiopiens Macrobes, qui habitaient en Libye vers la mer du Sud. Il fit venir de la ville d'Éléphantine des Ichtyophages qui savaient la langue éthiopienne et les envoya auprès de ce

[1] Bruce's travels, t. I, p. 37.

peuple. Ces Éthiopiens étaient les plus grands et les mieux faits de tous les hommes, et vivaient la plupart jusqu'à cent vingt ans. Leur roi fit répondre à Cambyse qu'il pourrait venir attaquer les Éthiopiens lorsqu'il serait en état de bander l'arc qu'il lui envoyait [1].

Ces Macrobes ne sont autres que ces mêmes Maghreb, habitants des grottes du Caucase et qui figurent dans les satrapies de Darius; ils ont conservé leur nom en Afrique, et ce sont eux qu'on a nommé successivement Maugrebins, Maures et Morisques.

La chronique d'Axoum rapporte que l'Abyssinie fut peuplée par les pasteurs *Agazi* ou *Agazians*, 1808 ans avant l'ère chrétienne. Quatre siècles après, vers 1400, un grand nombre d'hommes parlant divers langages vinrent aussi occuper le pays. Comme ils étaient amis des *Agazi*, qui habitaient les hautes régions du Tigré, ils s'établirent paisiblement, et chacun prit la terre qui lui convenait le mieux. Cette colonisation s'appelle *Angaba* dans la chronique, qui traduit ce terme par Entrée des nations. Ce peuple venait, dit-on, de Palestine, et les historiens arabes l'identifient avec les Berbères, qui passèrent, disent-ils, en Afrique, lorsque Josué eut chassé les Amalécites de Palestine. « Les Berbères, dit Ibn-Khaldoun, étaient un rassemblement de tribus Himyarites, Modérites, Coptes, Amalécites, Chananéennes et Koréischites rassemblées en Syrie et qui parlaient un langage barbare [2]. »

Les nouveaux immigrants de l'Abyssinie s'appelaient *Agows*. Ils s'établirent à Damot au-dessous des sources du Nil. Une troisième colonie fut celle des Agows de Lasta ou *Ghératz*. Les Agows donnaient à leurs rois le nom de *Hannès*, dont

[1] Hérod., l. III, p. 20. — [2] Ibn-Khaldoun, t. I, trad. du B. de Slane.

s'est formé celui de Johannès, Jean, très-fréquent dans les dynasties abyssines. Or, suivant l'interprétation que nous proposons du symbolisme ethnique de l'Asie, *an-ès* signifie seigneur de la Lune.

Les deux royaumes anciens d'*Adel* et d'*Aous* (Ad et Cous) dont se composa l'Abyssinie, sont encore habités par une race basanée aux cheveux lisses nommée *Ghébertis*, vocable évidemment identique à *Gheber* et *Heber* ou confédération des Eri, dont une partie se trouva mêlée à l'invasion des pasteurs Hiksos, qui eut lieu d'Asie en Afrique dans le cours du XXIe siècle, suivant la très-juste estimation de Champollion. Le radical *as*, *asi* d'Agazi concorde aussi avec les noms des premiers chefs pasteurs rois d'Égypte, *Assis* et *Janias* et nous remarquons d'autre part que cette appellation égyptienne de la planète Vénus est fréquente chez les Syriens, dont Astarté fut la principale divinité; sur cinq villes des Philistins, trois se composent du radical As, *Gaza*, *Ascalon*, *Asdod*. Ces rapports semblent donc confirmer la tradition d'Axoum et l'opinion des chroniqueurs arabes, qui rattachent l'immigration des populations abyssines aux grands mouvements qui poussèrent et chassèrent alternativement d'Asie en Afrique et d'Afrique en Asie, des masses de tribus dont le premier point de départ est resté inconnu.

Les Falashas, tribu abyssine qui professe le judaïsme et qui prétend posséder le véritable texte des Écritures, se rattachent, assure-t-on, aux *Felischtim* ou Philistins, auxquels la Palestine doit son nom. Cette peuplade, comme les Agazi, pratiquait la circoncision qu'elle disait tenir d'Abraham et d'Ismaël.

La dénomination *Ag*, de racine égyptienne, prit le sens de chef dans la famille de Coush. Agag est le nom biblique du

roi des Amalécites. Nous avons fait observer que ce terme exprimait l'attribut royal que les Couschites tenaient des Égyptiens, le serpent, *naga* en sanscrit, *aje*, *aja*, *aga* en arabe et en cophte; or, la chronique d'Axoum raconte en effet qu'un serpent conquit la province de Tigré et y régna.

Ce sont encore des Éthiopiens d'Asie que ces *Foules* ou *Poules*, dont la domination s'étend sur l'Afrique centrale, depuis Timboktou et le Niger jusqu'à Yola dans l'Adamawa. Clapperton et le major Denham qui guerroya avec eux, les nomment *Fellatah;* le docteur Barth a donné aussi de curieux détails sur ce peuple cuivré, intelligent et belliqueux, si différent des populations noires qu'il a partout subjuguées.

Les Foules sont sans doute les mêmes que le peuple *Phul* de l'Écriture, parfois nommé avec Cus; l'un des rois d'Assyrie ennemi d'Israël, porte ce nom. *Phul*, *Phol* (ap-hol) sont des variantes du radical *ol*, haut, puissant, en langue gothique. Plusieurs tribus Phul émigrèrent probablement de Syrie avec les Berbères et les Chananéens. Une de leurs familles, les *Barabras* de Nubie, a conservé un trait caractéristique de sa parenté avec les anciens Égyptiens : c'est la chevelure étagée circulairement et tressée en petites nattes que l'on remarque également sur les têtes des statues de la Ve et de la VIe dynasties. Ce signe tout particulier reparaît parfois chez les Diospolites de la XVIIIe. Peut-être est-ce le même usage perfectionné que nous retrouvons dans les chevelures et les barbes à triple rang de boucles qui impriment un cachet si particulier de luxe efféminé aux têtes puissantes des rois et des satrapes assyriens et perses.

Qu'il y ait eu des populations celtiques mêlées aux Éthiopiens qui vinrent d'Asie en Afrique, c'est ce dont il paraît difficile de douter. Les peuplades qui remontèrent le Nil jus-

qu'à ses sources faisaient partie des familles de la Lune qui comprenaient d'innombrables tribus de races différentes, et il se peut que le massif des monts de l'Afrique centrale leur doive son titre de *Gebel-el-Kumri*, montagnes de la Lune. Ce terme de Kumri qu'on croit dérivé de *camar*, lune en arabe, a une étymologie beaucoup plus ancienne, et désignait le dieu *Lunus* des Égyptiens, *Gôm*, dont s'est formé le *Gomer* de la Bible, premier fils de Japhet, d'où *Gomeri* les Eri de la lune. Les Romains appelaient les Éthiopiens *Homeritæ*, Gomérites : « Les Sabéens et les Homérites, dit Procope, sont un même peuple séparé par la mer Rouge [1]. »

Le nom d'un des royaumes d'Abyssinie, *Amhara*, qui rappelle si complétement l'*Amhra*, cri de guerre national des Kimri ou Kumri, n'est qu'un des nombreux rapprochements qui font présumer l'existence, à une date reculée, de familles d'origine celtique en Abyssinie. Prichard nous apprend, sans faire connaître, il est vrai, la source où il a puisé ce renseignement, que l'ancien nom de cette contrée fut *Alberogran*, haut pays. Ce serait du pur celtique, car Albères (*al-ab-er*) est une appellation de montagne que les Celtes ont répandue dans toute l'Europe, et *gran* signifie soleil en irlandais. On pourrait donc conclure de ceci, qu'en Abyssinie comme en Asie, dans l'Inde et en Europe, le sol fut d'abord partagé entre les deux familles primitives du Soleil et de la Lune.

On a donné, de temps immémorial, aux deux grands cours d'eau qui se réunissent pour former le Nil, les noms de Nil bleu, *Bahr el Azrek*, et de Nil blanc, *Bahr el Abiad*. Il n'existe, d'après les récits des voyageurs, aucune raison physique de ces dénominations, qui nous semblent dériver, comme toutes

[1] Procop. *ad tres Reg. in Commodo.*

les appellations locales des premiers âges, de la différence des races qui habitaient au bord de ces fleuves. Le nom d'*Azrèk*, appliqué à la branche orientale qui vient du lac Dembéa, signifie proprement noir; Azrek un cheval noir. Ce serait donc la rivière des noirs, et le Bahr el Abiad aurait été la rivière des blancs.

Les inscriptions déchiffrées par M. Mariette, sur un pylone de Thoutmès, donnent les noms d'un grand nombre de peuples éthiopiens désignés sous la dénomination générique de *Kens*, qui est encore usitée dans le sud de l'Égypte. Il est difficile de ne pas être frappé de l'analogie de ce terme avec celui de *Ken*, qui signifie en gaélique, chef [1], c'était en effet la coutume chez les Éthiopiens de se donner ce titre orgueilleux, et tel fut le sens des noms d'Amalek ou Malek, de Ag dont on a fait Aga, d'Ad, la puissante tribu arabe; tous ces peuples s'intitulaient les princes ou les seigneurs.

Au surplus, il ne faut pas s'exagérer la portée de ces rapprochements; Germains et Éthiopiens, réunis pendant plusieurs siècles dans une même contrée d'Asie, ont dû avoir en commun un certain nombre de dénominations qu'ils appliquèrent chacun de leur côté aux localités où ils s'arrêtèrent après leur séparation, les uns pour marcher à l'ouest et au nord, les autres pour retourner au midi. Il n'est donc pas plus surprenant de retrouver des vestiges de scythisme dans le centre de l'Afrique, que de découvrir des radicaux identiques dans les vocabulaires sanscrits et irlandais.

Croit-on par exemple que ce soit un pur hasard qui ait transporté dans l'oraison dominicale, traduite en gothique par Ulphilas, en l'an 360 du Christ, le mot *Atta*, qui signifie

[1] *Ken, caput, Tiern albanicè dominus latinè interpretatur,* Bollandii *acta sanctorum.*

Seigneur en abyssinien : *Atta insar thu in Himinan*, notre Seigneur qui êtes aux cieux [1] ?

Bruce, qui séjourna longtemps dans l'Abyssinie, pensait qu'une comparaison entre le celtique et l'idiome des Gallas voisins de ce royaume donnerait de curieux résultats. Ce peuple africain est divisé en sept tribus qui adorent la lune et ils ont aussi un culte pour certaines pierres et un arbre sacré qu'ils appellent *Ouanzé*, sous lequel ils couronnent leurs rois [2].

Ces Gallas, qui vivent isolés et redoutés des populations noires dont ils sont entourés, ont conservé peut-être dans sa pureté, le type originel qui régna à une certaine époque dans l'Asie, sur la zone de jonction des races noire, blanche et rouge, aux bords de l'Euxin et de la Caspienne, dans la Bactriane et dans le Caucase ; type qui répandit ses familles à la fois dans l'Asie, dans l'Europe et dans l'Afrique, se conservant rougeâtre dans l'Inde et en Égypte, mais passant au blanc en Europe par la prédominance de l'élément blanc, et au noir dans l'Abyssinie par un effet inverse.

M. Botta, le savant explorateur des ruines assyriennes, a fort bien reconnu l'influence des mélanges dans l'Arabie, dont il visita les régions les plus retirées [3] : « Dans la province du Tehâma, voisine de la mer Rouge, la population, dit-il, est presque noire par suite de l'immixtion des populations venues d'Afrique. Dans les montagnes de l'Yémen, au contraire, où la race est beaucoup moins mélangée, elle est presque complétement blanche et remarquable par la beauté de ses traits

[1] *Atta*, Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. II, p. 108. Deux siècles plus tard on écrivait en germanique, *Fatter unseer*. — [2] Bruce's travels, t. I, p. 460. — [3] E. Botta, *Relation d'un Voy. dans l'Yémen*, ch. XII, p. 142.

presque européens. Les femmes sont presque italiennes par les traits et par la couleur. »

Un phénomène semblable s'opérait en même temps, en sens contraire, au nord de l'Asie et en Europe où ces mêmes Éthiopiens *Ag* et *Er* que nous connaissons sous les dénominations de *Pe-l-ag* et d'*Ibh-er*, s'établirent au sein des hordes à peau blanche et à chevelure blonde. Par la conjonction des sous-races, la couleur éthiopienne s'éclaircit graduellement, et l'élément blanc domina sans toutefois absorber complétement le type méridional. Il s'en forma des populations basanées, à cheveux noirs, au crâne oblong, d'où sortirent les Hellènes, les Latins, les Ibères, les Gaëls et les Slaves bruns, et dans l'Asie centrale, les Persans, les Hébreux, les Hindous, les Arabes, chez qui le type scythique apparaît avec plus ou moins de séve et d'abondance [1]. Tous ces peuples ont eu pour premiers parents des familles de cette race érythréenne de laquelle Pline a dit qu'on lui donna plus tard le nom d'éthiopienne.

La raison pour laquelle les Hébreux et les Arabes font entrer dans leurs généalogies tous les peuples de l'antiquité, c'est qu'en effet leurs ramifications nombreuses viennent toutes se rattacher à la tige de Koush sortie de la souche de Cham. Ces flots de Berbères Himyarites venus du nord se divisèrent à l'isthme de Suez, les uns s'avançant vers le sud allèrent

[1] Quelques naturalistes philosophes ont reconnu récemment dans la formation des races une tendance des types inférieurs à s'élever par le mélange au type supérieur, et à s'y fixer en formant une race nouvelle. Ils ont érigé cette tendance en loi sous le titre de *Sélection naturelle*. Il y a de fortes probabilités pour cette opinion parfaitement conforme à la marche du développement progressif qui régit l'humanité. Mais la théorie proposée n'est pas encore fondée sur un ensemble de preuves suffisantes pour qu'il soit permis d'en faire une base d'induction dans des travaux historiques.

fonder dans l'Arabie les États de Saba, d'Hadramaut et d'Oman; les autres entrant en Égypte devinrent les pères des Maghreb et des Kabyles de l'Atlas, des Berbères du Litham, des Touaregs Nubiens, des Agazi et des Agows d'Abyssinie, des Foules de l'Afrique centrale, et même des peuplades campées aujourd'hui près du cap de Bonne-Espérance qui, telles que les Cafres Amazoulous, ont conservé dans les mœurs de frappantes analogies avec les Hébreux primitifs.

Une opinion généralement admise fait, il est vrai, rayonner de la Babylonie les migrations qui allèrent s'établir dans les diverses parties de la terre. Il suffit cependant de lire avec attention la Genèse pour se convaincre que la marche des peuples, qui sont énumérés au X[e] chapitre, s'opère du nord au midi. Dans les livres des prophètes hébreux, le peuple de Cus, dont ils parlent si souvent, habite évidemment au nord de la Judée. Il est l'allié de Gog et Magog, personnification des nations scythiques qui résidaient dans le Caucase; dans la prophétie d'Ézéchiel contre ces peuples, il est dit que ceux de Perse, de Cus et de Put sont avec eux; Gomer et toutes ses bandes viennent du fond de l'Aquilon [1]. *Gog* et *Gomer* désignent les Germains et les Kimris ou Gètes; *Put* indique les tribus du Pont, *pout*, *pount* des inscriptions d'Égypte [2]. Tous ces peuples sont voisins, et le prophète n'a voulu décrire qu'une de ces confédérations des hordes caucasiennes dont les invasions étaient la terreur des empires du midi.

Même aux temps postérieurs à l'ère chrétienne, le Caucase fut habituellement désigné par le nom d'Éthiopie. Saint Jérôme emploie plusieurs fois cette dénomination [3]. Ainsi, il nous apprend qu'André, frère de Simon Pierre, prêcha près des

[1] Ezéch., ch. XXXVIII, v. 4, 5, 6. — [2] Wilkins., t. II, ch. III, p. 372. — [3] Hieronym., *Catal. script. eccl.* I, de Apost. Mattiâ.

rivières Apsarus et Phasis, chez les Éthiopiens de l'intérieur. Ailleurs il rapporte que Matthias, successeur de Judas, prêcha l'Évangile dans l'autre Éthiopie, *in alterâ Ethiopiâ ubi est irruptio Apsari et Hyssi portus*, deux rivières mentionnées par Arrien [1].

Sophronias dit de saint André qu'il prêcha, près de l'Apsarus et du Phase, dans le pays habité par les Éthiopiens.

On lit encore dans saint Jérôme que saint Thomas convertit à la vraie foi les Syriens, les Chaldéens, les Parthes, les Perses, les Mèdes, et les *Hindi* ou Éthiopiens [2].

Les Arméniens appellent *Koushan* tous les peuples situés en dedans des portes Caspiennes, et Benjamin de Tudèle donne le nom d'*Ethiopia* à la contrée à l'orient des sources de l'Araxe ou Gihon [3].

Rabbi Petacha de Ratisbonne écrit en ces termes : « On compte en Babylonie plus de 600,000 juifs, et l'Éthiopie et la Perse en comptent autant [4].

L'appellation de Cus implique une idée de très-haute antiquité en Géorgie, car on y désigne par le mot *Kusari* les caractères cunéiformes qu'on trouve gravés sur les monuments, et qui se rapprochent, suivant quelques savants, des formes les plus anciennes du Devanagari.

Il fut un temps où l'ancien monde fut inondé d'une marée de peuples dont la couleur rougeâtre, plus foncée que celle des Égyptiens, a été reproduite sur leurs monuments, principalement sur le mur dit de Thoutmès, que l'on date du XVIIIe siècle. On y voit les portraits et les noms de 115 tribus éthiopiennes soumises par ce monarque, parmi lesquels

[1] Arrien, *Périple de l'Euxin*. Hist. eccles., liv. I, ch. XIX. — [2] Hyeron. Assemani, *bibl. orient.*, liv. IV, ch. XXV. — [3] B. de Tudela, trad. par Benoît, p. 36, 37. — [4] *Nouv. Journal asiat.*, t. IX, p. 288.

MM. Mariette et Birch ont lu les noms d'*Atour*, de *Barabara*, les Barabra ou Berbères d'aujourd'hui. Ces Éthiopiens ont la peau d'un rouge foncé, et par une extrême singularité, ils ont les cheveux rouges et lisses.

Cette anomalie physique, dont il n'existe de nos jours aucun exemple, est peut-être due à cette mode particulière aux Germains de se rougir les cheveux en les imprégnant de chaux. Peut-être aussi y eut-il un moment où les Éthiopiens eurent à la fois le teint cuivré des Africains et la chevelure rutilante de la race germanique. On ne saurait en effet se rendre compte aujourd'hui des phénomènes qu'ont dû produire les croisements par grandes masses et durant de longues périodes, entre les trois races. En tout cas il faut bien reconnaître ici ces peuples pasteurs désignés sous les noms d'*Edomites, Erythréens, Himyarites, Phoiniké* ou Phéniciens, c'est-à-dire rouges. Dans les peintures égyptiennes, les nègres sont toujours représentés avec les cheveux laineux et le front fuyant qui caractérisent la race africaine autocthone, or ceux-ci en sont très-différents. On peut donc conclure de ces faits que les Éthiopiens d'Afrique ne prirent qu'avec le temps, et peut-être depuis environ quinze à vingt siècles seulement, cette teinte noirâtre que leur attribuent les plus modernes des auteurs de l'antiquité, et qu'ils ont aujourd'hui. Cela expliquerait le sens de la dénomination primitive de la mer d'Édom ou Érythrée, qui prit sans doute des peuples Hiksos, dont ses deux rives étaient couvertes, l'appellation de Mer des hommes rouges.

La coloration est le seul signe qui rattache les Abyssins aux nations noires d'Afrique, or cette teinte d'un fauve glacé de noir, pour parler le langage des peintres, est celle des races brunes qui retournent au noir. Les Couschites d'Asie, revenus dans l'Afrique centrale exclusivement peuplée de nations

noires, y prirent des femmes, et cette immixtion, éliminant par degrés l'élément blanc, ramena chez ces Éthiopiens la couleur de leurs ancêtres. Il advint alors des blancs transportés en Afrique ce qu'il advint des noirs transportés dans le nord qu'Hérodote vit aux bords de l'Euxin et dont il n'existe plus de trace ; puis il s'opéra dans les générations éthiopiennes cette bifurcation de race qu'on remarque dans les familles issues d'un blond et d'une brune, une partie des enfants tient du père, et une autre de la mère. Ainsi, l'on voit chez les Abyssins, comme chez les Berbères, les Nubiens Chégias et les Arabes une population double, dont l'une a les traits du nègre, et dont l'autre, fidèle au type du nord, conserve sous la peau noire ou cuivrée, le crâne développé, la haute stature, les traits réguliers, les cheveux longs et parfois les yeux bleus de la race germanique.

Il n'échappera pas au lecteur que les divers auteurs cités plus haut placent l'Éthiopie caucasienne au bord de la mer Noire, près de l'embouchure du fleuve Phase, c'est-à-dire dans l'ancienne Colchide. Colchos, *h'ol-chous* est, en effet, le haut pays de Kous. Le radical est *os*, *ous*, modifié par la prononciation gutturale des peuples du nord. Pline donne le nom d'*Eous* au prolongement septentrional du Caucase. Un passage intéressant du poëte Nonnus rattache la formation du peuple de Colchide à l'expédition de Bacchus : « Ce dieu, dit-il, après avoir réparti le butin entre ses soldats après la guerre de l'Inde, renvoya tous ses auxiliaires dans leurs foyers. Asterius seul, au lieu de rentrer dans sa patrie, s'établit dans la froide contrée voisine du Phase. Là, près du golfe des Massagètes, il habite au-dessous des genoux neigeux du Taureau céleste auteur de sa race, car il préfère à son pays la Scythie [1]. »

[1] Dionysiaca, ch. XL.

A l'aide du symbole et de l'attribut indiqués dans ce passage, nous pourrons retrouver l'origine et la filiation du peuple africain de Colchos. Asterius, *Aster-Iou*, est un des surnoms de Jupiter, et c'est ainsi que le nomme la fable grecque, lorsqu'il prend la forme d'un taureau pour enlever la jeune Europe. On peut en induire que le peuple de Chos, *Hos*, *Ous* tira son nom de *Oû*, la planète Jupiter, et que son emblème distinctif fut le Taureau. Nous lisons en effet dans l'Argonautique d'Apollonius de Rhodes, que Jason, avant de conquérir la toison d'or, eut à combattre des taureaux d'airain vomissant du feu par les naseaux [1]. Il est très-vraisemblable que la ville d'Æâ n'est autre que la cité du Taureau et du feu, *Hah*, en égyptien, dont la tribu régnait en Colchide conjointement avec celle de Jupiter.

Chez les Assyriens, des taureaux gigantesques à tête humaine gardaient les entrées du palais souverain, et les rois portaient une tiare ceinte par trois paires de cornes ; il en résulterait qu'ils étaient une branche des peuples du Taureau, descendant, par conséquent, de la race couschite de Colchos. C'est, en effet, ce que dit la Genèse : « Cus engendra Nimrod, qui bâtit quatre villes au pays de Sinhar d'où sortit Assur [2]. » Ainsi les Assyriens, race basanée et légèrement cuivrée, étaient fils des Éthiopiens érythréens, nés, dans le Caucase, de la conjonction des races rouge et noire d'Afrique avec la blanche. Nous voici donc de nouveau conduits à placer vers une époque qui précède de beaucoup le premier empire connu d'Asie, l'expédition de Bacchus ou plutôt de Séosiris, ce grand voyageur que les Circassiens adorent encore sous le nom de *Séosérès*.

[1] Argon., ch. II. — [2] Genèse, liv. X, 8, 11.

La présence d'une population noire existant encore dans la Colchide quatre siècles avant notre ère, ne peut faire l'objet d'un doute. Hérodote, qui visita le pays, déclare que les habitants de la Colchide sont noirs et ont les cheveux crépus comme les Égyptiens. L'historien confond sans doute les Libyens avec les Égyptiens; il ajoute que, d'après certaines coutumes, telles que la circoncision, la manière de filer le lin et même par le langage, les Colchidiens paraissent Égyptiens d'origine, et qu'ils sont, comme d'ailleurs ils le disent eux-mêmes, les descendants d'une partie des troupes du grand conquérant égyptien [1]. On peut donc ranger parmi les faits avérés dont se compose l'histoire, ce fait que depuis des temps fort reculés jusqu'à une époque voisine de notre ère, le Pont-Euxin était bordé au nord et à l'orient par un cordon de peuples noirs, d'où lui vint sans doute la dénomination de mer Noire, *mare Nigrum*, la mer des noirs.

La supposition que cette population était aborigène, n'est point admissible; la patrie originelle des noirs a toujours été l'Afrique, et cette distribution ethnographique ne saurait être contestée que par des hypothèses qu'aucun fait connu ne viendrait appuyer. Puisqu'il y avait des hommes noirs à cheveux crépus au bord de l'Euxin, ainsi que l'affirme Hérodote, il faut donc qu'ils y aient été importés, et nous ne pouvons qu'adopter la conclusion de cet historien et attribuer cette immigration à la colonie laissée en cet endroit par le roi d'Égypte afin de protéger sans doute son vaste empire d'Asie contre les irruptions des sauvages du nord, et pour initier ceux-ci à la vie civilisée.

Hérodote nous a conservé une observation curieuse : en dé-

[1] Hérod., liv. II, p. 104.



crivant le costume des Éthiopiens du Caucase qui faisaient partie de l'armée de Xerxès, il remarque qu'ils se peignaient le corps de deux couleurs, une moitié avec du plâtre, l'autre moitié en rouge (sans doute un ocre rougeâtre [1]). Ils devaient ressembler ainsi aux costumes mi-partie armoriés des guerriers du moyen âge, dont la tradition héraldique remonte peut-être au tatouage des Scythes éthiopiens. Il est possible en effet que leur peinture moitié blanche et moitié rouge ait eu pour but de rappeler les deux races de couleur différente dont ils descendaient.

Un tel sujet comporte bien d'autres développements que ceux que nous pouvons donner dans cette rapide esquisse. Notre but, on le sent bien, consiste seulement à mettre en relief les grandes masses et les mouvements principaux des races primitives. Les détails viendront plus tard ; nous croyons toutefois en avoir dit assez pour être en droit d'avancer qu'il est temps de revenir de cette vieille erreur qui tend à faire considérer les Éthiopiens comme un peuple d'Afrique et comme les ancêtres des Égyptiens. Il n'est peut-être pas un peuple au monde qui soit aborigène du pays qu'il habite. La race de Coush ne fait pas exception à cette règle ; elle est asiatique et son berceau est le Caucase.

IV

En cherchant dans les localités du Caucase les vestiges qu'a pu y laisser la colonie de Séosiris on est surpris de retrouver les dénominations à peine altérées de plusieurs villes d'Égypte.

[1] Hérod., liv. VII, 69.

Il se peut, il est vrai, que les peuples de Cousb aient porté ces dénominations dans la Basse-Égypte, lorsqu'ils l'envahirent sous le nom d'Hiksos ou *Hicoussos*, comme l'écrit Manéthon ; mais il est plus probable encore qu'ils les tenaient de leurs pères du Caucase, qui à leur tour les avaient antérieurement reçues des Égyptiens. Il est d'ailleurs à remarquer que les localités du Nil auxquelles elles s'appliquent remontent à une très-haute antiquité. Ainsi *Patoum* de Colchide nous rappelle Pithom de Libye, qui signifiait, suivant Champollion, lieu resserré entre des montagnes, ce qui est en effet la situation de la ville caucasienne pressée entre la mer et les hauteurs [1].

Le petit port *Eschsoumouni*, sur la mer Noire, est voisin du bourg *Djani*, comme en Égypte le nome *Eschmoun* est proche aussi de *Sjani*. Le nome *Pemsjé* a conservé le titre de Pemsé dans le Caucase, et *Pschati*, placé dans le Delta entre les branches Canopique et Phatmétique, a son homonyme dans la vallée caucasienne de Pschat [2].

Le Mercure égyptien a laissé son nom à la montagne de *Thot* et, suivant Pallas, il y a encore, auprès de Bakou, sur la Caspienne, des adorateurs du feu qui nomment la divinité *Taut*.

En suivant le littoral au nord de la Colchide, on rencontre le pays des *Abas*, restes du peuple des As, dont les migrations retournèrent habiter l'Afrique sous les noms d'*Agasi*, *Abassi*, dont on a fait Abyssinie.

Après les Abas venaient les *Akkaï*, que les Grecs prirent pour des Achéens, anciens compagnons de Jason ; c'étaient les fils de Kaï ou Vulcain, de la tribu du Feu.

[1] Champoll., *Égypte sous les Pharaons*, t. I et II.
[2] Klaproth, *Voy. au Caucase*. D. de Montpéreux, etc.

Les Soanes, qui habitent le versant occidental de la chaîne du Caucase, nous montrent un débris du nome d'Assoan, les *As*, pasteurs de la Lune, *Sô-an*. Ils s'appellent entre eux *Chnaou*, identique à *Chna*, abréviation de Chanaan. Indépendamment des astres et des attributs particuliers aux tribus, elles se trouvaient encore classées dans les deux séries du Soleil et de la Lune d'où sortirent toutes les autres. Les populations de la Lune, souvent en guerre avec celles du Soleil sont désignées dans les légendes sous le titre *Djân* ou *Ghân*. Les anciens Arméniens appelaient le Caucase Djenasdan et les Perses Djinnistan[1]; les poëmes en font la patrie des génies *Djinn* ou *Djâni*, êtres malfaisants, maîtres des hommes et doués d'une puissance surnaturelle.

C'était encore la Lune qu'adoraient les Scythes de la Crimée et à laquelle ils faisaient des sacrifices humains. Le nom de cet astre est resté attaché au Tanaïs, *At-ana*, et au Borysthène *Boruz-at-ana*, le bourg du peuple de la Lune. Il y avait en effet une ville de ce nom près de l'embouchure du fleuve.

Les contes d'ogres recueillis par Homère, et qui remplissent un chant de l'Odyssée, ont la Crimée pour théâtre. Suivant les recherches de M. Dubois de Montpéreux, les Lestrigons habitaient la baie de Balaklava très-bien décrite par Homère[2]. Ce nom annonce une ville libyenne, *Baal-ak-lâba*, ainsi que *Labinskaïa* située plus à l'est. Les géants du poëme grec étaient donc des descendants directs des Germains et des noirs. Polyphème le Cyclope, descendant de Gog (*Kouk-l-op*), portait en signe du vasselage de sa race, l'œil d'Osiris peint au milieu du front.

La montagne d'Inkerman montre encore les grottes qu'ha-

[1] Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 15. — [2] Odyss., ch. x, v. 87.

bitaient ces Éthiopiens de Crimée. C'était la ville de Seb ou de Saturne; *Seb-astu*, dont les Russes ont fait Sébastopol. *Kaffa*, *apa* (comme *Anapa*, la ville de la Lune) dût sans doute à la beauté de son golfe d'être un des premiers établissements des Égyptiens. C'est aussi un signe que ce nom de *Criometopon*, front du bélier, donné au promontoire le plus saillant de la côte méridionale de Crimée.

Le bélier d'Ammon, le cerf, le sanglier, la chèvre et les autres emblèmes des tribus de l'Heptanomide et du Mâris qu'on remarque sur les zodiaques, se livrent souvent des combats sur les bas-reliefs de Panticapée, aujourd'hui Kertch. Mais ils sont vaincus habituellement par le Griffon et le Lion, le premier, signe héraldique de Panticapée, et le second, celui de Phanagorie, qui s'élève en face, sur le bord oriental du Bosphore Cimmérien.

Les animaux fantastiques tels que le griffon, le dragon, le sphinx, furent sans doute inventés pour exprimer l'union de deux tribus. Le serpent aîlé indiquait le mariage de la tribu d'Ag avec le peuple scythe de l'Aigle. Ce signe se répandit parmi les populations nomades de l'Asie et gagna jusqu'à la Chine, où il devint le symbole national.

Le griffon, composé de la tête de l'aigle et du corps du lion, indique une alliance semblable avec un nome égyptien ou iranien. Le sphinx réunit les deux constellations du lion et de la vierge.

Le sphinx se trouve fréquemment parmi les monuments de la Chersonèse où peut-être il a pris naissance. M. de Montpéreux l'a vu sur des poteries extraites des tumulus, et sur la mitre d'un roi Leuconide du Bosphore Cimmérien. Un fait curieux est celui signalé par M. le prince Démidoff. Ce voyageur rapporte que les innombrables tumulus qui couvrent les

plaines de la Tauride sur plusieurs lieues d'étendue, sont tous surmontés, à partir de Taganrok, d'un cippe de pierre sculpté grossièrement en forme de sphinx [1].

On connaît l'histoire de ce roi scythe nommé Scylès, qui avait dans sa ville du Borysthène un palais à l'entour duquel étaient des sphinx et des griffons taillés en pierre blanche [2]. Cet emblème a été rencontré aussi dans le nord de l'Asie, au fond de la Sibérie et dans la grande Tartarie. Parmi les objets trouvés dans les tombes et les vastes ruines des villes qui bordent les rives de l'Obi et de l'Iénisei, la forme la plus commune est le sphinx. Cet emblème figure sculpté au manche des miroirs et dans les pierres des édifices, presque aussi fréquemment qu'aux bords du Nil. Un voyageur allemand, M. Von Ledébour, a vu dans le vestibule du musée de Barmaul un sphinx taillé en pierre et reposant sur un bloc carré long de quatre pieds sur un et demi de large; on lui dit que ce monument avait été trouvé dans un tombeau tchoude fort ancien [3].

Lorsqu'on considère ces sphinx des Tuileries que notre armée a conquis dans une ville russe sur une terre tartare, on incline à penser que, pareils à ceux du roi Scylès, ces symboles, transmis de peuple à peuple et comme attachés au sol, perpétuent une tradition locale dont l'origine se perd dans la nuit des âges.

La Crimée a conservé dans ses montagnes presque inhabitées, les vestiges les plus curieux de la vie troglodyte des Scythes éthiopiens à une époque contemporaine au moins de la XII[e] dynastie, trente-trois siècles avant notre ère. Nos soldats de l'expédition de Crimée ont visité ces avenues de cryptes

[1] P. Démidoff, *Voyage dans la Russie mérid.*, p. 327. — [2] Hérod., l. IV, 79. — [3] *Reise durch das Altaï gebirge und die soongorische Kirgisen steppe*, 1829, p. 371.

taillées carrément dans le roc d'Inkerman par un peuple inconnu. Nulle inscription, nulle image sculptée ou seulement incisée sur les murs, aucune forme architecturale ne vient fixer la pensée sur une époque quelconque. Ces demeures ont évidemment appartenu à une race qui ne possédait point encore l'écriture ni les arts graphiques, et les grottes de Crimée n'ont pris une date qu'à l'époque de l'apparition du christianisme ; alors la chapelle byzantine avec ses faisceaux de colonnes trapues, s'installa à la place du Midrach noirci où le feu avait été adoré, et la croix s'éleva sur l'autel où la pierre noire fut arrosée du sang des victimes.

Ces grottes sont spacieuses et commodes ; plusieurs forment des appartements complets. On y voit l'âtre à cuire le pain, des réceptacles pour caser les effets ; des caves ou des silos sont creusés sous le sol de la cuisine. Dans la chambre à coucher on aperçoit des cavités simulant des alcôves, et les rainures creusées dans les murailles nues montrent que des cloisons en bois et des portes divisaient ces vastes demeures souterraines [1].

A Mankoup, dans l'intérieur de la péninsule, on voit des villes entières composées de grottes semblables à celles d'Inkerman, mais taillées avec plus d'art [2] ; comme à Katchilakène et à Tépékerman, elles communiquent par des escaliers, des terrasses, des galeries. Les fenêtres s'ouvrent sur le flanc à pic de la montagne percée de jours comme une forteresse, et d'où l'on domine sur une vue magnifique. Cette face tournée au midi reçoit la brise tiède de la mer ; de l'autre côté la vallée présente une véritable rue de cavernes superposées qui tantôt grimpent en serpentant dans les anfractuosités des ro-

[1] Dub. de Montpér. *Voy. autour du Caucase*, t. V, VI, p. 260, 281, 319. — [2] *Man-Hop*, *Him-Kerman*, demeure des *Ker* de la Lune.

chers, tantôt s'allongent sur une seule ligne comme une vaste avenue. A Tépékerman l'inégalité des conditions se révèle aussi visiblement que dans nos cités, car il y a des cryptes simples comme des huttes où l'on ne trouve qu'une niche pour la couche, tandis que d'autres composées de plusieurs appartements offrent les principales commodités de la vie.

La chronique d'Axoum pourra nous éclairer sur l'origine de ces demeures singulières. « Les enfants de Cush, dit-elle, creusaient avec une industrie étonnante et à l'aide d'outils inconnus, des demeures non moins commodes qu'admirables dans les montagnes de granit et de marbre. Ces habitations se sont conservées en grand nombre jusqu'à nos jours [1]. »

Les frères des Cyclopes pélagiques et ces Adites géants qui remuaient les plus grosses pierres, comme le dit la chronique arabe [2], ont pu seuls avoir assez de force et de persévérance pour se creuser ces nombreuses demeures, fraîches l'été et chaudes en hiver. Partout où les Couschites primitifs ont résidé, ils ont fouillé le roc pour y déposer leurs familles. Dans le Caucase méridional, les flancs de quelques montagnes en sont criblés, et c'est un spectacle étrange et pittoresque que celui de ces alvéoles humaines s'échelonnant les unes au-dessus des autres comme une ruche. Rien d'ailleurs n'offrait plus de sécurité que ces aires d'aigle souvent creusées au bord d'un abîme, et où conduisaient des rampes abruptes qu'on rendait facilement inaccessibles. La chronique géorgienne rapporte que la reine Thaman, qui convertit à la foi chrétienne les montagnards du Caucase après les avoir soumis, se plaisait à faire sa résidence dans les grottes si admirablement

[1] Bruce's *Travels*, vol. I. — [2] Tabari. Ibn Khald., ch. VIII.

situées, dont la Mingrélie, ainsi que les rives du Kour et de l'Araxe sont semées.

Le Taurus, les monts de la Perse, le Koush indien abondent en ces sortes de refuges ; auprès de la très-ancienne cité de Bamian s'élève dans la montagne une ville de grottes, la Bamian des Éthiopiens primitifs. L'Inde offre une foule de ces monuments de la patience des Couschites. Les rochers de la Sicile sont percés de cryptes du travail le plus ingénieux ; elles sont communes en France, dans le midi surtout. En Arabie, on montre aux voyageurs les antres où logeaient les Thamoudites et les Horréens. Quand les tribus laissèrent les montagnes pour habiter la plaine, elles construisirent des villes et les cavernes furent laissées aux morts. Telle est l'origine de ces vastes nécropoles de l'Étrurie où les Lucumons dorment au milieu de leur peuple. La Bible nous dit le prix que paya Abraham aux Héthiens pour la grotte de Makpelah, dans laquelle il enterra sa femme Sarah, et du haut de leurs sarcophages taillés dans le roc perpendiculaire, les rois Achéménides et Sassanides dominent encore la terre où ils ont régné.

Il existe auprès de Kertch non-seulement des tumulus coniques d'une grande élévation, mais encore une véritable pyramide de plus de 100 pieds de hauteur sur 145 de diamètre, bâtie comme celles d'Égypte, en gros blocs de pierre de trois à quatre pieds de long, disposés en retrait sans ciment ni mortier. On n'est parvenu à y entrer qu'en 1832, et on a trouvé l'intérieur voûté à l'égyptienne, c'est-à-dire à grandes assises superposées sans ciment. Une petite salle carrée au centre du monument était vide et semblait attendre encore le cercueil du souverain inconnu pour qui cette tombe fut bâtie et qui trouva peut-être dans quelque défaite lointaine une mort sans sépulture.

Une quadruple couche de peuples ensevelis, Tartares d'abord, Génois ensuite, puis Romains et Grecs, couvrent les rois scythes couchés dans les tertres cyclopéens des environs de Kertch; sous ces cinq générations de morts gît la poussière de la première colonie égyptienne. Les tombes de Crimée ont été si souvent violées par les chercheurs de trésors, les cendres y ont été tant de fois bouleversées par des mains avides que l'investigateur demeure consterné en présence de ces profanations successives exercées par chaque peuple sur les restes de celui qui l'a précédé. Cependant un voyageur a été assez heureux pour découvrir quelques vestiges des premiers colonisateurs de cette contrée, l'une des plus anciennement civilisées du monde, et retombée depuis longtemps dans l'obscurité des temps barbares.

Dans la vallée du Salghir, en Crimée, sur la route de Simféropol, M. de Montpéreux a rencontré un tumulus à demi-effacé qui avait déjà été fouillé, mais pas assez profondément. Ayant continué l'œuvre abandonnée, notre voyageur trouva à sept pieds de profondeur les ossements de quatre à cinq corps d'hommes couchés la tête vers l'Orient. Ils avaient au cou des colliers de cuivre tordu enfilés de grosses perles en verre de plusieurs couleurs travaillées avec soin; d'autres perles étaient en mosaïque et en pâte bleue et verte, dite égyptienne, imitant de petits dessins ou des damiers noir et blanc exactement semblables, à ce qu'assure M. Jomard, à ceux qu'on trouve dans les tombes des bords du Nil, et dont le musée du Louvre offre dans ses vitrines des spécimens charmants. Il y avait aussi un disque d'ambre jaune comme ornement de collier, et des perles véritables, ainsi que des boules de jayet, d'agate, et des chaînettes de petites perles en verre d'une forme exquise.

Chaque mort avait sur la poitrine soit un scarabée sacré, soit un petit lion couché ou un autre emblème qui semble être un Priape. Les scarabées sont parfaitement identiques à ceux d'Égypte, et portent sur le revers un serpent replié dans la position du *Knouphis* qu'on voit au front des divinités égyptiennes; les bras et les jambes portaient des bracelets de cuivre très-légèrement travaillés avec des ornements aux branches de jonction[1].

A côté des corps il y avait un glaive en fer et quelques flèches, dont l'une était restée plantée dans le tibia de l'un des guerriers. On trouva aussi un *kados* d'une forme grossière, très-épais, haut de sept à huit pouces et différent des vases élégants de style étrusque qu'on trouve dans les tombeaux plus modernes de Panticapée.

Cette sépulture avait été garantie de la violation par une moins ancienne, qui avait été ouverte et qui remontait évidemment à l'époque de la domination des Scythes sur le Bosphore. A deux ou trois pieds au-dessus des Égyptiens était enseveli le corps d'une femme reconnaissable par le miroir en cuivre déposé auprès d'elle. On y voyait aussi une coupe de forme étrusque et une masse considérable de pierres à feu. Il était dans les usages des Scythes de se déchirer le corps en signe de deuil avec des silex aiguisés qu'ensuite on jetait ensanglantés dans le tombeau.

Il est à présumer que le sol de la Crimée recèle beaucoup d'autres vestiges non moins intéressants que celui que nous citons. Mais, excepté alentour de Kertch et de Caffa que pressent de longues rangées de tumulus funéraires, cette contrée n'a pas encore été explorée avec le soin approfondi qu'elle

[1] M. Dubois de Montpéreux, *Voy. autour du Caucase*, t. V, p. 382.

mérite. Il est vrai que l'attention des savants ne s'est jamais tournée de ce côté, et ce que l'on sait de son histoire n'est pas fait pour tenter la curiosité. Les colonies génoises, romaines et grecques n'ont occupé que les rivages, et c'est dans un vague brouillard que l'on croit entrevoir derrière les colonies milésiennes qui vinrent s'y établir sept à huit siècles avant notre ère, d'autres colonies fondées, disait-on, par les Phéniciens. Ammien Marcellin parle d'une ville phénicienne située au bord du Tyras. Au-delà c'est la nuit profonde et sauvage où s'agitent les Gètes pères des Celtes, les Sarmates ancêtres des Slaves, les Kimmériens aïeux des Kimris, les Scythes, *Scoutoï*, de qui descendent les Scotes gaëliques, mais nul n'a parlé de la race civilisée qui, antérieurement à cette barbarie, vécut pendant plusieurs siècles au nord et à l'orient de l'Euxin, et y déposa les notions et les institutions dont les germes cultivés dans ce lieu se dispersèrent pour refleurir à tous les coins du monde.

CHAPITRE V.

L'ATLANTIDE.

I

On doit à l'illustre Guillaume de Humboldt la première application féconde de ce moyen d'investigation déjà indiqué par Leibniz et maintenant généralement employé par les archéologues, qui consiste à suivre la trace d'un peuple dans ses migrations à travers le globe, à l'aide des dénominations constamment les mêmes qu'il a laissées aux montagnes, aux rivières, aux mers, à tous les lieux enfin où il forma jadis des établissements. En rapprochant ce moyen de constatation de ceux que nous fournissent le symbole et l'attribut de chaque tribu primitive, nous pourrons arriver à reconnaître la marche et les étapes des races égyptienne et éthiopienne, ainsi que des générations mélangées issues d'elles, partout où elles ont passé. On a représenté les Égyptiens comme une nation sédentaire et contemplative qui avait rarement franchi les limites

de son empire africain. Voici cependant que nous nous trouvons conduits à leur attribuer une longue succession de conquêtes et, pendant une certaine période, la plus vaste domination qui ait existé jusqu'à l'empire romain. Non pas, bien entendu, que l'Égypte ait, à l'origine, couvert de ses populations les immenses territoires dont elle fit la découverte ; nous nous figurons ses colonies disséminées d'abord dans l'Asie par groupes éloignés, autour des dix Nysa fondées par Séosiris, aux bords de l'Indus, de l'Oxus et de l'Araxe, dans le Caboul et dans le Caucase, se multipliant par leurs alliances avec les peuplades aborigènes; puis de ce centre, au bout de quelques siècles, de nouvelles colonies partent et s'avancent vers des régions plus reculées, projetant de proche en proche le rayon civilisateur jusque dans les profondeurs des steppes sibériennes et jusqu'aux plateaux neigeux de l'Himalaya et du Thibet.

L'on n'a pu réunir encore que de vagues notions sur la colonie qui dut se développer dans la Transoxiane, contrée vers laquelle la connaissance récente des livres de l'Inde a spécialement attiré l'attention des savants. Le Caucase, que la tradition des Hellènes nous montre comme le berceau de leur race, a été délaissé pour la Bactriane, et cependant quiconque voudra étudier avec attention cette région reconnaîtra qu'aucune autre n'est aussi riche en renseignements précieux. Il en est pourtant une plus intéressante encore, tout à fait neuve et inexplorée, et qui nous apparaît comme le foyer originel où s'est développée, à un haut degré et antérieurement à toute autre, la civilisation égyptienne dans le nord de l'Asie. C'est cette mince langue de terre située aux confins de l'Europe, entre la Crimée et le Caucase, à peine visible sur la carte, et qu'on appelle la péninsule de Taman, le Palus-Méotis des anciens.

Voici la description qu'en donne Pomponius Mela qui vivait en Espagne au temps de l'empereur Claude :

« Le Palus-Méotis est partagé en trois parties par la mer et par deux grands fleuves, le Tanaïs et le Nil. Le Tanaïs coule du nord vers le midi et se jette presque au milieu du Méotis ; le Nil se perd dans la mer Pelagus en suivant une autre direction. La portion de terre qui s'étend entre le détroit Cimmérien et ces fleuves, s'appelle d'un côté l'Afrique ; de l'autre côté est l'Europe (l'Afrique est située vers le Nil et l'Europe vers le Tanaïs). Tout ce qui s'étend au-delà est l'Asie. »

La désignation des lieux est assez claire pour qu'il ne puisse y avoir ici équivoque. Le fleuve que Mela appelle le Nil n'est autre que le Kouban, l'Hypanis des anciens, et la région qu'il nomme l'Afrique ne peut être que la péninsule de Taman.

Plus loin, Mela répète que « la mer (*maris*) reçoit dans un angle le Tanaïs et dans un autre le Nil. Ce dernier fleuve, en remontant la mer (*pelagus*), suit longtemps le littoral, puis décrivant une courbe oblique vers le Bosphore et en prolongeant le Pont-Euxin, il atteint l'entrée du Palus-Méotis [1]. »

Le mot *maris* désigne la mer d'Azof. Quant au *pelagus*, ce terme, croyons-nous, exprime le lac Aftaniz, situé au centre de la presqu'île et que traversait jadis le Kouban pour aller déboucher dans le Bosphore. Strabon reproduit en détail dans sa géographie, les traits caractéristiques de cet état de choses qui existait de son temps, mais qui a cessé depuis, l'embouchure du fleuve s'étant fermée du côté du Bosphore.

La géographie de Mela n'est, on le sait, qu'un recueil assez indigeste des notions vraies ou fausses répandues dans le monde ancien ; il est évident qu'il n'a pas inventé sa descrip-

[1] P. Mela, *De situ orbis*, liv. I, ch. I.

tion du Méotis et qu'elle a été copiée sur des documents d'une haute antiquité qui avaient conservé le souvenir de l'occupation de ce pays par les Égyptiens. Quel autre peuple en effet aurait pu donner au Kouban le nom du Nil? Maintenant si nous interrogeons les auteurs anciens, nous verrons que dans leurs écrits le Palus-Méotis est désigné indifféremment sous les dénominations d'Égypte, de Libye et d'Éthiopie.

Justin assure que la Scythie (il nomme ainsi le Caucase) est tellement élevée que tous les fleuves qui y prennent leurs sources se jettent dans le Méotis d'abord, puis dans le Pont-Euxin et dans la mer d'Égypte [1].

Strabon rapporte, d'après Ephore, qui le tenait de beaucoup plus anciens que lui, que la Scythie, contrée de l'Aquilon, était située en face de l'Éthiopie et qu'elle était moins grande. C'est presque toujours la Crimée qu'on désigne ainsi. Hérodote prétend que la Scythie est tétragone et d'ailleurs la description détaillée qu'il en donne ne peut s'appliquer qu'à la Crimée. Strabon dit encore ailleurs : l'Éthiopie s'étend depuis la région où commence l'hiver jusqu'au couchant, la Scythie lui est opposée [1].

F. Aviénus est fort explicite dans la description que voici :

Hic latus arctans
Caspia contingit freta desuper atque tumenti
Proximus Euxino est : Asiam conterminus iste
Europamque secat. Tellus sese altera in austrum
Porrigit, insertoque sinus interjacet agro,
(Nam sinus hic Arabum, sinus hic Ægyptius unda
OEstuat) et Libycis Asiam discernit ab oris [3].

On remarquera qu'ici l'Égypte, l'Arabie, la Libye sont voi-

[1] Just., liv. II, ch. I. — [2] Strab., liv. I, p. 34. *Ibid.*, liv. III, p. 62; liv. VII. Hérod., liv. IV, p. 101. — [3] *Descript. orb. terræ*, v. 40.

sines de l'Euxin et de la Caspienne et servent de limites à l'Asie et à l'Europe. Cette terre qui se prolonge entre deux golfes, c'est la péninsule de Taman que Mela appelle l'Afrique et fréquemment aussi nommée Libye. Suidas, traitant des Macrocéphales, altération grecque du nom de Macrons, Macrobes ou Maghreb, nous apprend que ce peuple réside dans la Libye au-dessus de Colchos [1].

Suivant Scylax, la Libye est une péninsule.

Maxime de Tyr raconte que le pays des Hespérides où demeurent les Libyens est une terre étroite et longue, entourée d'eau de tous côtés. Telle est, en effet, la situation de Taman séparée du continent par le bras du Kouban qui se jette dans la mer Noire [2].

Qui peut avoir motivé cette dénomination d'un pays qu'on croit avoir toujours été habité par les Scythes, les Gètes ou les Cimmériens, trois branches de la famille germanique à peau blanche et aux cheveux blonds ou roux, si ce ne sont les Libyens et les Égyptiens, restes de la colonie de Séosiris ? Hérodote ne fait mention, il est vrai, que de la Colchide, mais Diodore nous paraît en tout point le mieux renseigné comme le plus explicite, et il y a de fortes raisons de penser que le gouvernement de la colonie résida d'abord dans le Palus-Méotis et ne fut transporté que plus tard dans la Colchide.

Le Palus-Méotis a de tout temps inspiré un vif intérêt aux auteurs de l'antiquité. Orphée, Hérodote, Strabon, Pline, Arrien, Mela, Ammien Marcellin, le Porphyrogénète et bien

[1] *Macrocephalos in Libyâ suprâ Colchos habitant*, Suidas, *de trojan. reb.*, 7. Ces prétendues *têtes longues* sont les Éthiopiens Macrobes d'Hérodote et d'Orphée, et voilà comme une fausse interprétation conduit à l'altération des termes et du sens des textes. — [2] Max. de Tyr, *Dissert.*, XXXVIII, 225. Scylax, *Geog. minores*, collect. Dodwell, Londres.

d'autres ont décrit successivement le Palus-Méotis, et ce qui est remarquable, leurs descriptions, qui concordent assez bien entre elles, diffèrent d'autant plus de l'aspect actuel du pays que les relations sont plus anciennes.

L'on se tromperait singulièrement si l'on croyait retrouver dans la péninsule de Taman, telle que les voyageurs modernes nous la représentent, la contrée qui s'offrit aux yeux des soldats du Pharaon, lorsqu'ils se décidèrent à s'y établir, il y a 5160 ans. Il faut se figurer qu'au lieu d'une presqu'île découpée par des lacs et des bas-fonds, on voyait alors plusieurs îles d'inégale grandeur, dont trois principales, entre lesquelles circulaient les eaux du Kouban. Ce fleuve débouchait alors par divers canaux dans le Bosphore Cimmérien, dans la mer d'Azof et dans l'Euxin.

Ces îles couvertes alors d'une riche végétation et de beaux pâturages, étaient comme rangées en cercle autour d'un lac intérieur communiquant avec la mer au nord et à l'occident. C'était une excellente position pour les débuts d'une colonie peu nombreuse, que les bras du fleuve isolaient du continent et protégeaient contre les surprises des nomades de la steppe.

Cet exposé prend sans doute aux yeux du lecteur les apparences d'un roman. Aussi nous hâterons-nous de le justifier par le témoignage des voyageurs et des écrivains anciens et modernes, et de donner la raison géologique des changements que nous indiquons. Avant d'entreprendre de restituer l'histoire, il convient d'abord de reconstruire le théâtre où les faits se sont accomplis.

On ne connaît guère de nos jours le fleuve qui coule au nord du Caucase entre la steppe et les derniers contre-forts des montagnes d'où descendent vers lui de nombreux affluents. Le

Kouban, *Vardanes* de Pline, *Kophen* des auteurs bysantins[1], le Nil de P. Mela, qui sépare la plaine des montagnes et les stanitzas des Cosaques des aouls des Circassiens, n'a gardé du passé que les groupes nombreux de tertres funéraires qui couvrent ses rives et à travers lesquels il coule sans bruit. Son cours se ralentit dans la plaine et des alluvions qu'il charrie s'est formé un Delta analogue à celui du Nil, avec cette différence toutefois, que ses sables malsains envahis par les roseaux ne sont occupés que par de rares habitants et des hameaux chétifs. Les terres amoncelées ont fini par combler la vaste baie où se déchargeait jadis le fleuve. Détourné de sa route, le Kouban a gardé deux bras principaux, l'un au nord, le Protok qui se jette dans la mer d'Azof, l'autre, l'Hypanis des anciens qui débouche dans la mer Noire par le liman de Kiziltache.

La péninsule de Taman se compose des atterrissements apportés par le fleuve autour de plusieurs noyaux d'origine volcanique soulevés en cet endroit du fond des eaux. Originairement la chaîne du Caucase contenait plusieurs volcans dont l'extinction n'est pas fort ancienne, car on ne peut douter qu'au temps de l'antiquité grecque, ils ne fussent encore en activité. Les tremblements de terre sont encore très-fréquents dans le Caucase, l'Asie mineure, la Thrace. Le bassin de la mer Noire semble, comme celui du lac Asphaltite, l'un de ces vastes foyers, cratères du monde primitif, que les gaz ignés refoulés sous la masse de la terre et des eaux, ébranlent et bouleversent encore par leurs efforts.

Un observateur consciencieux et sagace, qui a étudié les lieux avec l'attention d'un savant et l'enthousiasme d'un ar-

[1] Comte Potocki, t. I, p. 218, d'après Ménandre.

tiste, a démontré que la Crimée est le produit d'un soulèvement primordial [1]. Un puissant volcan qu'il suppose situé dans la mer Noire, aux environs de Sébastopol, couvrit de ses éjections la Chersonnèse et en engloutit une partie. Cette éruption ne fut sans doute pas la seule, car l'aspect de la contrée atteste les bouleversements nombreux et terribles qu'elle a dû subir. Les promontoires brisés, les flancs entr'ouverts des montagnes, les blocs de lave épars en écueils au travers du Bosphore et sur le sol de la Crimée, en sont les signes irrécusables.

Le Palus-Méotis qui forme la chaîne de communication entre les volcans du Caucase et ceux de la Crimée, représente une dépression dans la continuité de la chaîne, mais la présence des feux souterrains s'y manifeste également par les volcans de boue et de naphte qui bordent les rives de la péninsule et dont quelques-uns sont encore en activité.

« A une époque fort reculée, assure M. D. de Montpéreux, Iénikalé détachée de la Crimée formait une île, et au lieu de la péninsule actuelle de Taman, on voyait s'élever dans la mer une petite Polynésie de sept îles de grandeur inégale. » Ce fut autour de ces cimes, pour ainsi dire à fleur d'eau du prolongement sous-marin de la ligne éruptive, que vinrent s'amonceler les alluvions portées par les eaux lentes du Kouban. Les espaces qui séparaient les îles se rétrécirent graduellement à mesure que les dépôts calcaires ajoutaient à la superficie des îles du petit archipel.

« Par les travaux continus de l'eau et du feu, poursuit le voyageur que nous citons, la topographie de cette terre fut, chaque année, marquée par de nouvelles métamorphoses.

[1] M. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. V.

Ainsi la terre antique, qu'habitaient les Kimmériens d'Homère et d'Hérodote, n'est pas la même que celle dont parle Strabon, et celle de Strabon n'est plus celle d'aujourd'hui. Ce qui, il y a seulement cent ans, était encore un canal navigable pour des vaisseaux, n'est plus maintenant que fange immonde et les bras de mer sont remplacés par un marais ou un terrain solide. » La tradition locale assure que les navires qui venaient de la mer Noire passaient d'abord par le Bougaz du liman Kiziltache, remontaient le Kouban, et par un des bras maintenant à sec autour du fort Perevlanskoï, entraient dans le lac Aftaniz, d'où ils pénétraient dans la mer d'Azof par le canal de Temrouk, coupant ainsi par le milieu la péninsule de Taman.

Le comblement des bras de mer qui séparaient autrefois les îles du Méotis n'est donc pas si ancien que l'on ne puisse constater les progrès qu'il a fait depuis les temps historiques. Même à l'époque d'Ammien Marcellin, certaines parties aujourd'hui soudées entre elles étaient encore isolées. « Au côté droit du Bosphore, dit cet historien, sont les îles Phanagoria et Hermonassa cultivées par les soins laborieux des Grecs. Dans la Taurique, on voit aussi une île appelée Leucé, laquelle n'a point d'habitants et est dédiée à la mémoire d'Achille. Il y a aussi une péninsule qu'habitent les Sindes ; le rivage étroit qu'on nomme la Carrière d'Achille leur appartient. Tout près d'eux est la ville de Tyr, colonie phénicienne [1].

Dans la description que donne Scymnus de Chio, la partie méridionale de la péninsule est considérée comme une île : « Hermonassa, Phanagoria, le port Sindique que les Grecs ont colonisés sont situés dans l'île coupée de marais et de gués fangeux qui s'étend entre le Pont d'un côté et le Palus de l'autre. »

[1] Amm. Marcellin, liv. XXII, ch. VII, VIII.

Pline parle de la même manière de Taman : il la nomme *Eioné*, lui donne 67,000 pas de long et deux arpens de largeur[1]. Il en fait une péninsule, puis ailleurs il l'appelle une île.

Strabon décrit le Palus-Méotis en suivant le rivage du nord au sud, à partir du Tanaïs. Après avoir passé le fleuve grand Rhombitès, bras septentrional du Kouban, le géographe rencontre, 800 stades plus loin, le petit Rhombitès (baie de Temrouk), puis l'île Tyrambé et le fleuve Antikitès ou des poissons sans écailles. Ensuite paraît le bourg *Kimmericum* qui, selon Strabon, fut jadis une grande cité ; il occupe toute la largeur de l'île, qui tient à la terre ferme par un petit isthme que les habitants, pour leur défense, ont coupé par un fossé[2].

Plus au sud est l'entrée du Palus qui a 20 stades environ de largeur. Là on découvre le tumulus élevé en l'honneur de Satyrus, roi du Bosphore. Tout près est le bourg *Patræus*, et 130 stades plus bas (de l'autre bord du Palus) est *Korocondamé*. En remontant le lac Korocondamite (le Palus), on trouve *Phanagoria*, grande ville, *Kepi*, *Hermonassa*, *Apaturos* consacrée à Vénus.

Dans la Sindique, sur la droite de l'Hypanis, s'élèvent les villes *Gorghippia* et *Aborax*. Les Aspurgiens sont entre Phanagoria et Gorghippia.

Strabon nomme ensuite une série de peuples dont les homonymes se retrouvent parmi les peuples d'Afrique et d'Arabie. Les *Nobates* qui sont les Nubiens, les *Dandari* ou Dendérah, les *Toréates*, Tauriens ou Tyriens, puis trois tribus arabes, les *Arrechi* qui sont les El-Erraich, les *Obidiaceni* ou Obeidah et les *Coraïxitæ* ou Koraïschites, la célèbre famille d'où sortit Mahomet.

[1] Pline, lib. VI, ch. V ; lib. XVI, ch. XXXI. — [2] Strab., liv. XI.

Hérodote qui paraît avoir visité les villes du Palus-Méotis et de la Colchide, nous a transmis les détails les plus précieux sur les habitants de ces contrées et sur leurs traditions, mais ses renseignements sont fautifs ou insuffisants au point de vue géographique.

Il résulte de ces preuves et de beaucoup d'autres qui trouveront place plus loin, que certaines parties de la péninsule de Taman n'étaient pas encore agrégées entre elles, il y a quinze à dix-huit siècles. Au temps de Strabon, la partie nord qu'il intitule l'île des Kimmériens ne se rattachait encore au reste que par une langue de terre; cependant Fontan, comme on l'appelle, est aujourd'hui complétement jointe au reste de la péninsule. Il en fut de même de Tyrambé maintenant Temrouk. La partie sud, suivant Ammien, était aussi une île; tous les anciens auteurs la nomment île Sindique ou des Sindes, et elle dut jadis former deux îles, puis une seule, qui se réunit enfin à l'île centrale par les bas-fonds de Chimardane.

Les déductions géologiques de M. de Montpéreux se trouvent donc pleinement justifiées par les témoignages de l'antiquité. D'ailleurs, les contours des îles sont, dit-il, faciles à reconnaître par les dentelures des golfes et par les ruisseaux et les marécages qui ont remplacé les bras de mer qui reliaient le Kouban et le lac Aftaniz au Bosphore.

Rien ne peut donner en Europe une idée du tableau qu'offre la péninsule de Taman vue du haut d'une des sommités qui la dominent. Les bords du lac Aftaniz ont un aspect riant et calme, mais le sol est partout semé de ruines et de tertres funéraires. Depuis l'aurore des temps historiques, tout ce pays n'est plus qu'un vaste tombeau. Le sol a conservé cependant sa fertilité, et les jardins de Taman étaient encore renommés à la fin du siècle dernier pour leur richesse et leur beauté.

II

LES COLONNES D'HERCULE.

Les géographes anciens visitèrent fort rarement les pays qu'ils décrivaient dans leurs livres, et ils se sont contentés en général de compiler, en les coordonnant tant bien que mal, les informations rapportées par les voyageurs et les traditions éparses dans des écrits antérieurs dont ils ignoraient le plus souvent l'origine et le degré d'exactitude. Il en est résulté cet avantage assez inattendu que ces auteurs nous ont ainsi conservé des descriptions extrêmement vieilles de pays dont la face et la nomenclature avaient complétement changé. Le passage de P. Mela que nous avons cité en est un exemple; mais il en existe beaucoup d'autres dont la concordance au sujet de certaines localités constitue un ensèmble d'autorités assez imposant pour avoir consacré de graves erreurs que la critique moderne n'a pas encore entrepris de rectifier. Le culte voué dès l'enfance à l'antiquité n'a pas peu contribué à entretenir ces méprises qui sont devenues presque des articles de foi. Comment se résoudre en effet à prendre en faute ces divins poëtes, ces philosophes éloquents, ces profonds moralistes de la Grèce et de Rome, et à démontrer qu'ils ont parfois confondu le sud avec le nord, désigné un continent pour un autre et bouleversé la terre et les mers sans tenir compte des impossibilités matérielles? Il faut pourtant s'y résoudre, *magis amica veritas*, et essayer de mettre fin à quelques-uns de ces quiproquos géographiques qui datent de plus de deux mille ans.

C'est une opinion généralement accréditée que le détroit de Gadès, dit des colonnes d'Hercule, représente le détroit de Gibraltar. C'est bien lui en effet qu'on désigne ainsi dans la partie la plus récente des écrits de l'antiquité, mais il en fut tout autrement dans la plus ancienne. Rien ne ressemble moins à ce détroit que les descriptions qu'en donnent les géographes grecs; ces descriptions s'accordent pour faire le passage infiniment plus étroit qu'il n'est aujoud'hui, et pour y placer des îles qui n'y existent point, et que les conditions géologiques de cette région ne permettent pas d'y supposer. D'où vient cette singulière unanimité dans les récits de l'antiquité si différents pourtant de l'état réel des choses? On ne peut l'expliquer qu'en supposant que les géographes grecs et romains, en se répétant les uns les autres, ont reproduit successivement, sans les avoir vérifiées, de très-vieilles traditions qui se rapportent, non point comme le croit communément, au détroit de Gibraltar, mais à un Gadès et à des colonnes d'Hercule situés dans un autre lieu du monde. Examinons celles de ces descriptions qui ont servi de texte à la plupart des poëtes et des auteurs anciens.

Dicœarque, Ératosthènes, Polybe et la plupart des géographes dont les écrits ont servi à constituer la géographie de l'antiquité, placent tous les colonnes d'Hercule au détroit de Gibraltar: cependant, en décrivant les lieux, le judicieux Strabon fait observer que, contrairement aux récits des auteurs qui l'ont précédé, il n'existe pas de promontoires dans cet endroit et que les deux plages d'Afrique et d'Espagne se prolongent par de simples sinuosités [1].

Mela place près du détroit de Gadès plusieurs petites îles,

[1] Strab., liv. III, p. 169, 170, 171.

et à ce sujet Vossius remarque que dans cet espace, il n'a jamais existé d'île de nos jours ni autrefois [1].

Voici ce qu'écrivait Scylax qui passa, dit-on, les colonnes d'Hercule : « Les îles de Gadès appartiennent à l'Europe ; l'une d'elles contient une ville. On y trouve aussi les colonnes d'Hercule. Celle qui est dans la Libye est basse, celle au contraire qui est en Europe est élevée. Elles sont opposées l'une à l'autre [2]. »

Plus loin Scylax nous apprend que la Libye est une péninsule. Il ajoute qu'il y a un grand golfe entre les colonnes d'Hercule et le promontoire Hermœum ; vers le milieu de ce golfe est la ville de *Pontium* près de laquelle s'étend un vaste lac dans lequel il y a plusieurs îles. Autour de ces lacs naissent les joncs, les roseaux et les cyprès. C'est là qu'on voit les oiseaux méléagrides qui ne se trouvent nulle part ailleurs à moins qu'on ne les y ait apportés. « Le nom de ce marais est *Cephesias* et celui du golfe *Cotes*. »

Festus Aviénus, en parlant du voyage de Scylax, dit que le détroit des colonnes d'Hercule a la même largeur que le Bos-

[1] P. Mela, *De situ orbis*, ch. VI. — [2] *Scylacis Caryand. Peripl.* Dodwell, Geogr. min. F. Avienus, v. 354, *ora maritima*. Mart. Heracl., v, 143. Il semble fort douteux que le Scylax de Caryande qui fit un voyage par ordre de Darius Hystaspes (Hérodote, liv. VI, p. 44), soit l'unique auteur du périple intitulé : Périple de la mer habitable d'Europe, d'Asie et de Libye ; description des peuples, des pays, des ports, des fleuves et des distances. Ce périple a le caractère d'une compilation assez récente, mais dans laquelle est compris un fragment certainement fort ancien, celui auquel s'applique ce titre : *Description de sept îles habitées, dont on peut dire que chacune se rattache au continent.* Ce fragment contient la description de la Libye et de ces îles, dans lesquelles se trouvent les colonnes d'Hercule et Gadès. Nous citons donc ici la partie non apocryphe de Scylax remontant au VI[e] siècle environ av. J.-C, si l'on s'en rapporte à Hérodote.

phore de Thrace, ce qui est une erreur manifeste, s'il est question de Gibraltar. Il dit d'ailleurs, qu'entre la Libye et l'Europe, il y a deux îles qu'on nomme les colonnes d'Hercule, séparées par une distance de 30 stades. De sauvages forêts les couvrent de toutes parts et leur plage inhospitalière est l'effroi des voyageurs. Selon Marcien, une ouverture conduit dans la mer Atlantique qui est presque entièrement entourée par la terre; d'un côté est le promontoire de Libye de l'autre est celui de l'Europe. De chaque côté sont situées des îles distantes entre elles d'environ trente stades que l'on appelle les colonnes d'Hercule [1].

Sauf huit ou neuf écueils près des côtes, il n'y a point d'îles dans le détroit de Gibraltar, et comme le dit fort bien Vossius, il n'y en a jamais eu. Ainsi, puisqu'il est avéré que les colonnes d'Hercule étaient situées dans des îles, il faut donc que les géographes anciens aient fait allusion à une autre région qu'au détroit qui conduit de la Méditerranée dans l'Atlantique.

Quelques auteurs nous ont transmis le nom d'une de ces îles : elle s'appelle *Erythie*. Méla la place près de la Lusitanie ; voici ce qu'en dit Pline : l'île Érythie longue de 111000 pas et large de 1000, dans laquelle fut jadis la ville fortifiée de Gadès. Elle est nommée *Phulistide* par Éphore, *Érythrée* par Timœus, *Aphrodisias* par Silenus et *Héra* par les habitants du pays [2]. »

Silius Italicus écrit en effet :

Nam repeto Herculeas Erythrœa ad littora Gades [3].

Eustathe discute ainsi le passage du Périégète : Quelques-uns prétendent que l'île Érythie est la même que Gadès,

[1] F. Avién., v. 354, *Ora maritima*. Mart. heracl., v. 143.
[2] Pline, liv. IV, ch. XXII. — [3] *De bello pun.*, liv. XVI.

d'autres ne s'accordent pas avec Denys et disent que cette île en est seulement voisine et éloignée d'un stade. Aviénus rapporte que près de Tartesse est l'île Érythie, éloignée de cinq stades du continent. On y voit un temple à Vénus, une caverne et un oracle. Là sont les colonnes d'Hercule[1].

Il semble à Strabon que Gadès est l'île nommée Érythie par Phérécyde, et dans laquelle eut lieu l'aventure d'Hercule et de Géryon. Le géographe ajoute : « Il paraît que les anciens nommaient Érythie Gadès et les îles adjacentes; et ailleurs : « L'île de Gadès est nommée *erythræa* à cause de la couleur rouge de ses côtes[2]. »

Denys d'Alexandrie prétend que près de l'Érythie des Atlantes il y avait des Éthiopiens qui adoraient le vrai dieu[3].

Denys le Périégète, qui composa son poëme géographique avec de vieux documents, décrit ainsi l'Érythie : « Des Éthiopiens, au cœur juste et dont la vie est fort longue, habitent l'île Érythie qui est fertile en bœufs et située près de l'Atlantique. Ce peuple vint autrefois des régions hyperborées après la mort de Géryon tué par Hercule. Le cap d'Europe, qu'on nomme le cap Sacré, se projette en face, ainsi que les Hespérides, riches en étain, qu'occupe la nation courageuse des Ibères[4]. »

Rien de tout cela n'est applicable à Cadix ni à l'île de Léon, éloignée d'ailleurs de plus de 25 lieues de Gibraltar. Cependant on peut établir avec certitude que, suivant les anciens, les colonnes d'Hercule étaient situées dans des îles dont l'une se nommait Érythie ou Gadès; et, pour se servir des termes du savant Reland, il est impossible de se figurer que l'Érythie ait pu être située entre la côte d'Espagne et Cadix,

[1] Avien. *Ora marit.*, v. 309. — [2] Strab., liv. III. — [3] Dionys. Alexand., *strom.*, p. 81. — [4] Ex Dyon. Prisc. *Periegesis*, v. 558, 570.

attendu qu'il n'y a là aucune apparence de terre qui permette une telle supposition [1].

Où donc alors cette île fut-elle située ? La providence des archéologues, le vieil Hérodote, va nous l'expliquer en termes qui laissent peu de place au doute : « Les Grecs, dit-il, qui habitent les bords du Pont-Euxin, rapportent qu'Hercule, lorsqu'il emmena les bœufs de Géryon, traversa la contrée où sont maintenant les Scythes et qui était alors déserte. Géryon habitait par delà le Pont, dans une île que les Grecs appelent Érythie, non loin de Gadès, dans l'Océan, au-delà des colonnes d'Hercule [2]. »

Orphéé, revenant de la Colchide avec les Argonautes, longe le littoral septentrional de l'Euxin. Il énumère successivement les nations qu'il découvre, parmi lesquelles il nomme la nation des Kerkètes et les Sintes féroces qui se sont construit des villes dans les vallées des Caraudéens, près du promontoire du Caucase, dans *l'étroite Érythie* [3].

La partie du globe où il nous faut chercher Érythie se trouve ici suffisamment circonscrite. Hérodote place cette île au-delà, c'est-à-dire au nord, de la mer Noire, et en effet voici Orphée qui nous la montre près de l'éperon occidental du Caucase, et qui l'identifie avec l'île Sindique que Strabon désigne comme faisant partie du petit archipel Méotide.

Suivant des auteurs plus modernes, l'île Érythie où habitai Géryon, le géant à trois corps, était une île du Pont-Euxin, nommée *Tricarénia*. Or, de même que *trikeran, trikhétra, trinacria,* ce mot signifie trois caps, ce qui est précisément la forme de l'île Kimmérienne, aujourd'hui Fontan [4].

[1] Reland, *Dissert. de Mari Rubro.* — [2] Hérod., liv. IV, 8. — [3] Orph. Arg., v. 1046. — [4] On plaçait aussi l'île de Géryon dans l'Adriatique. Il y avait, selon Suétone, un oracle de Géryon près de Padoue. *Ti-*

Les îles Méotides offrent d'ailleurs tous les caractères que nous cherchons à réunir pour reconnaître l'emplacement des colonnes d'Hercule. Elles sont voisines de la Scythie et proches d'un détroit dont les proportions se rapprochent tout à fait de celles indiquées par les géographes, puisqu'ils marquent 30 stades de largeur, tandis que le détroit de Gibraltar a de 4 à 7 lieues de large, ce qui fait au moins 90 stades, en adoptant la mesure de d'Anville de 24 stades à la lieue.

L'Érythie d'Hérodote et d'Orphée ne peut donc être que l'île triangulaire de Fontan où habitait jadis ce peuple Kimmérien dont les auteurs anciens font si souvent mention, et que l'on s'accorde à considérer comme le père des Kimris bretons. Mais cette race fut originairement éthiopienne; Érythie ou l'île Rouge dut son nom aux tribus de *Éri*, Mars et Vénus, et de *Out*, Mercure, toutes deux de race érythréenne. Ce qui confirme cette induction, c'est que le mot *kimeri* ou *himeri* a conservé en arabe cette même signification de rouge qu'on appliqua aux enfants d'Himyar et d'Édom.

On comprend maintenant pourquoi l'île Kimmérienne fut indistinctement appelée Libye, Éthiopie ou Érythie. Nous ajouterons qu'à nos yeux les *Kimeri*, *Kumri* d'Europe et les *Gomeri* d'Asie furent à l'origine une seule et même race. Les Homérites de l'Arabie et de la Haute-Égypte étaient identiques aux Kimmériens, pères de la branche des Kimris ou Celtes à cheveux noirs. Ainsi se justifie la parole de la Genèse qui nous apprend que Gomer était fils de Japhet, frère de Cham, et le commentaire de Joseph où nous lisons que Gomer fut le père des Galates ou Gaulois [1].

bère, 14. Palœph. *de incred.*, 25. *Apost. proverb.*, XIX, 64. A. Maury, t. I, p. 512. De Witte, Hercule et Géryon, *Ann. de l'Inst. archéol.*, 1838. — [1] Genèse, ch. x. Joseph, *Hist. des Juifs*, ch. VII.

Le promontoire Hermœum, dont parle Scylax, se reconnaît dans ce cap que projette vers le sud l'île Kimmérienne au-devant du liman de Taman, lequel est ce golfe profond au fond duquel, dit-il, on voit la ville de *Pontium* ou du Pont. Voilà la grande ville dont parlent Strabon et M. de Montpéreux, et dont les ruines, suivant ce dernier, couvrent toute la largeur de l'île. Le lieu où s'élevait la ville Kimmérienne s'appelle encore *Phont*. Près de cette ville, ajoute Scylax, s'étend un vaste lac, évidemment le lac Aftaniz, encore entouré aujourd'hui de joncs épais et de roseaux, comme le décrit le voyageur phénicien.

Cette Érythie s'appela aussi *Gadès* ou *Gadir*. Pindare donne aux colonnes d'Hercule l'épithète de *gadiridas* [1]. Solin prétend qu'aux extrémités de la terre, à un cap de la Bétique, se trouve une île séparée du continent d'environ 700 pas, que les Tyriens, partis de la mer Érythrée, nommèrent en langue punique *Gadir* ou détroit [2]. Aviénus décrit Érythia ou Gadir comme une île montueuse située près de la mer des Atlantes et des Hespérides [3].

Pline nous apprend également que Gadir en phénicien exprime *viam utrinquè septam*, suivant F. Aviénus, *aggere prœducto*. On comprend dès-lors que ce terme *gadir* ou *gadès*, appliqué à l'origine à un détroit, ait été employé ensuite par les migrations Ibères et Celtiques parties des rives de l'Euxin, à dénommer tous les détroits. En effet *gardr* a ce sens en gothique ; ses dérivés sont *gatt*, *gaden* en allemand, *gada* en danois, signifiant tous porte, entrée, passage resserré. Ainsi, outre le Gadès de Gibraltar, le Cattaro en Illyrie présente une entrée semblable dans sa baie profonde. Le *Cattégat*,

[1] Pind. St., III, 169. — [2] Solin, ch. XXIII. — [3] F. Avien, 740, 406.

autre Bosphore pareil au Cimmérien, dérive aussi du *gad* primitif; c'est le détroit des Gattes ou des Gètes, comme le Cattaro est le détroit des Ari. Les Anglais ont fait de ce radical *gate*, entrée, porte de ville, parce que les enceintes fortifiées s'ouvraient par un passage étroit [1].

Scylax est le seul qui parle des colonnes d'Hercule d'une façon détaillée : « Elles sont dans les îles de Gadès, dit-il; celle qui est dans la Libye est basse, celle au contraire qui est en Europe est élevée. Elles sont en face l'une de l'autre [2]. »

Si l'une de ces îles, Érythie, est, comme nous le supposons, l'île Fontan, celle qui lui fait face ne peut être que l'île de Taman. Scylax dit en effet qu'entre les colonnes s'ouvre un golfe profond; c'est évidemment le golfe de Taman.

Un autre passage de Pline est remarquable : « Après avoir dépassé les monts Riphées, on longe à gauche en tournant le rivage de l'Océan septentrional, jusqu'à ce qu'on arrive à Gadès. Là, suivant ce qu'on rapporte, se trouve une île située *devant la Scythie*, à laquelle on donne le nom de Bannomana [3]. »

Gadès est ici en face de la Scythie, laquelle est certainement la Crimée, l'ancienne Tauride, et Bannomana, la première île qu'on rencontre, est celle de Taman. Il semble donc d'après tous ces témoignages, que le détroit de Gadès ne fut pas, comme on serait d'abord tenté de le supposer, le détroit actuel de Kertch, autrefois le Bosphore cimmérien, mais bien le passage entre les deux îles de Fontan et de Taman conduisant dans le golfe de ce nom.

Si, comme on est conduit à le penser, ces colonnes furent des stèles qu'érigea, suivant sa coutume, le roi Séosiris, *Her-*

[1] Edda, *spec. gloss.*, t. III. — [2] Scyl. Caryand., Dodwell coll., t. I. — [3] Liv. IV, ch. XIII.

Hol, seigneur des *Eri*, ces monuments durent être placés à la pointe des deux caps qui se projettent au-devant de l'entrée de la baie de Taman. Elles servaient sans doute à faire connaître au loin les résidences des tribus du Soleil et de la Lune. Sur la colonne de l'île d'Ammon (Mère-Soleil) était gravée cette figure de l'organe sexuel féminin dont parle Hérodote, non pas, comme il le suppose, pour rappeler le peu de courage des habitants du pays, mais simplement afin de désigner le peuple du Soleil par son attribut. On doit en conclure que la stèle opposée représentait le Priape, emblème primitif de la tribu lunaire.

Quant aux prétendues colonnes d'Hercule situées au détroit de Gibraltar, elles n'ont probablement jamais existé, car personne ne les a vues. Les Couschites Ibères et Berbères, trouvant une vague ressemblance dans la disposition des lieux, transportèrent aux montagnes de Calpé et d'Abila les dénominations que leurs ancêtres avaient données aux îles Méotides. Ce fut dans un but de commémoration semblable que les Tyriens avaient dressé dans leur temple deux colonnes qu'y vit Hérodote, et qui étaient, dit-il, l'une d'or fin et l'autre d'émeraude.

De ces deux pointes placées à l'entrée du golfe de Taman se détachent des langues de sable sous-marines, entre lesquelles est une passe étroite de douze pieds et demi de profondeur[2]. Nous n'hésitons pas à reconnaître dans ces bancs les bas-fonds que Scylax appelle *Hermata a Libyâ usquè ad Europam nusquam exstantia fluctibus, sed undiquè ab iis obruta*, *in medio columnarum Herculis*[3]. Cette description qu'on ne songera sûrement pas à appliquer au détroit de Gibraltar,

[1] Hérod., liv. IV. — [2] D. de Montp., t. V, p. 37. — [3] Scylacis *péripl.* t. I.

s'accorde fort bien en effet avec la situation que nous attribuons aux colonnes d'Hercule. Le promontoire Hermœum, auquel se rattachent les *hermata*, ces bancs de sable sur lesquels les pêcheurs tartares établissent à présent leurs filets et leurs baraques qui semblent flotter sur les vagues, ne peut être que le cap où domine le tumulus nommé par Strabon tombeau de Satyrus. On ignore, à vrai dire, si cette pyramide est naturelle ou de main d'homme et son exploration amènerait sans doute des résultats précieux.

On remarquera que le nom d'Hermès donné à ce cap confirme la supposition, que la stèle qui y fut élevée avait la forme de ces emblèmes qui servaient de bornes aux champs et qu'on appelait Hermès, sans doute par une réminiscence où s'associaient le promontoire de ce nom et le signe de la tribu mère des peuples de la Lune.

On ne peut douter que la dénomination d'Europe employée ici soit beaucoup plus ancienne que la distinction continentale qu'elle sert à marquer aujourd'hui. Il est vrai que la ligne de démarcation de l'Europe et de l'Asie fut établie par les anciens précisément à partir du Tanaïs, et l'on ne voit pas pourquoi on ne l'aurait pas placée aussi bien, soit au Borysthènes, soit au Kouban. Mais il n'y eut pas pour cela de raison géographique ; il n'y a qu'une appellation consacrée par l'habitude et dont le sens s'est généralisé. Deux des petites îles du Palus-Méotis s'appellaient l'une *Asia*, l'autre *Ourop*; ces dénominations s'étendirent par degrés aux contrées adjacentes et il en advint ici comme de l'Inde à laquelle les Grecs donnèrent le nom du fleuve Sindh, près duquel Alexandre arrêta sa marche conquérante.

Ce nom d'*Europe* nous paraît se composer de *Our*, soleil, et de *O-pè*, Jupiter-seigneur. Op ou Oph, dont le serpent,

ophis, *hof* en cophte, était l'emblème, fut l'un des noms de Thèbes-Amoun. Les Pélages, sans doute par une tradition empruntée aux Égyptiens, adoraient jadis une déesse Ops ou Opis, la même que Rhéa, le soleil féminin, et qui dut désigner la cité mère des peuples méotes. On la représentait avec une couronne de tours, elle caractérisait le culte du feu céleste et on l'appelait la mère de Jupiter [1].

L'île où se trouvait la colonne d'Ourop pourrait bien avoir conservé dans son nom de Taman l'ancienne dénomination *at-Amoun*, pays d'Ammon, qu'on reconnaît également dans *Ataman* ou Hetman, titre du chef suprême des tribus tartares. Par une coïncidence singulière, il y avait, suivant Strabon, non loin du tumulus de Satyrus, une ville nommée *Patrœus;* or, la ville de Thèbes, fut au temps des Pharaons, divisée en deux nomes, *Amoun* sur la rive droite du Nil, *Phatrous*, sur la rive gauche. Nous retrouvons au Palus-Méotis la même disposition : Patrœus ou Patrous à gauche en entrant dans le Liman et à droite *Amoun* ou *Atamoun*, Taman [2].

Une précieuse erreur d'Hérodote nous fixe sur ce point. Lorsque Cambyse vint en Égypte, il envoya des troupes contre les Ammoniens qui habitent l'Oasis, où est le temple de Jupiter-Ammon. Ce pays est à sept journées de Thèbes, ajoute l'historien, et s'appelle en grec les *îles des Bienheureux* [3].

Ces étranges méprises des anciens qui tantôt placent des îles

[1] Orph. Scalig., *Hymn. à Rhée*, XIII, *mater magna Jovis latia Ops;* le poëte ajoute : *paludi honorata*, ce qui fait sans doute allusion au Palus-Méotis. L'appellation d'Op paraît s'être conservée dans l'île de Taman assez tard; suivant le Périégète, à droite en entrant dans le Bosphore cimmérien, on voit une île considérable, la vaste *Alopex*. Dionys. Per. v. 564. Une ligne de récifs qui se projette dans la mer à l'ouest de la ville de Taman porte le nom d'*Opouk*. — [2] Strab., l. XI. Champoll., *Égypte sous les Phar.*, t. I. — [3] Hérod., liv. III, 26.

en pleine Libye, tantôt en font une péninsule, comme il arrive à Scylax, ne sont pas seulement l'effet de l'ignorance, mais elles résultent de la confusion entre des lieux habités jadis par le même peuple et portant les mêmes noms.

Une narration fort ancienne et qui porte des signes remarquables d'authenticité, l'Argonautique attribuée à Orphée résout, ce nous semble, la question dans les termes les plus clairs :

Après avoir quitté la Colchide, les Argonautes longent le littoral septentrional de l'Euxin, ainsi qu'on peut aisément le reconnaître par l'énumération des peuplades dont ils cotoyent les pays. Ce sont les Héniochi, les Achœi que Strabon place dans l'Abassie, les Sindes, les Sarmates et les Méotes : « Ignorant leur route et comme insensés, les Argonautes pénétrent par un détroit dans l'Océan qu'on nomme Cronius ou Saturnien. De là ils abordent au pays des Cimmériens et *atteignent les colonnes d'Hercule* [1]. » Voici donc les colonnes d'Hercule réunies à cette île des Cimmériens que Strabon décrit de la manière la plus précise dans son chapitre du Palus-Méotis. Cet Océan Saturnien, que Pline appelle *Cronius*, désigne sans doute la partie du Bosphore comprise entre Kamiesch, Iénikalé et le golfe de Taman. Le titre de *Cronos* ou *Cron* dérive de Kheron, ville que Méla place dans cette région et qui dut être la Kertch primitive. Diodore parle d'une ville que bâtirent les Amazones de l'Hespérie et de laquelle la Cherronèse prit son nom, *Kheron-nesos* île de Kheron ou des Eri du soleil. Pline nomme aussi la mer Cronius, *morimarusam*, terme celtique qui signifie mer Morte ou stagnante, ce qui s'applique très-bien au golfe de Taman.

[1] Orphée Arg., v. 1074, 1119, 1210. P. Mela, liv. II, ch. I. Diod., liv. III, § 27.

Le voyage des Argonautes a donné lieu à une relation accréditée parmi les Grecs et qui montre de quelles hypothèses hardies ce peuple spirituel était capable pour expliquer ce qu'il ne comprenait pas.

Timœus et plusieurs autres historiens racontent que les Argonautes, après avoir enlevé la Toison d'or, ayant appris qu'Eétés, roi de Colchide, avait fermé par ses vaisseaux l'entrée du Pont-Euxin, entrèrent, pour échapper à sa poursuite, dans le Tanaïs, remontèrent aux sources de ce fleuve en traînant leur vaisseau par terre pendant un assez long chemin, puis se rembarquèrent sur un autre fleuve qui se jetait dans l'Océan. Tenant toujours la terre à gauche, ils continuèrent leur route du septentrion au couchant, et étant enfin arrivés près de Gadès, passèrent de l'Océan dans la Méditerranée. Les Argonautes parcoururent ensuite la côte d'Italie, puis ayant été jetés par la tempête sur les syrtes d'Afrique, ils y furent reçus par le roi Triton à qui ils firent présent d'un trépied d'airain [1].

Ce voyage extraordinaire a évidemment été inventé par les commentateurs pour concilier la tradition Orphique avec les notions géographiques en vigueur de leur temps et qu'ils nous ont transmises. Ils s'imaginaient pouvoir expliquer de la sorte comment Jason étant entré dans le Palus-Méotis en sortit par le détroit des colonnes d'Hercule qu'ils croyaient à Gibraltar. En réalité, les Argonautes, en cotoyant le rivage, s'engagèrent dans le Palus-Méotis, et après avoir fait le tour de la baie ne purent en sortir, et ne rentrèrent dans l'Euxin qu'à l'aide des renseignements que leur donna un habitant auquel, en récompense de ce service, Jason fit présent d'un trépied d'airain.

[1] Diod., liv. IV, ch. XVII.

C'est en effet à peu près ainsi qu'Hérodote raconte le fait :

« Quand Jason eut fait construire le vaisseau Argo au pied du mont Pélion, il y mit un trépied de cuivre et fit le tour du Péloponèse avec l'intention d'aller à Delphes ; au cap Malée il fut surpris par le vent du nord qui le jeta dans la Libye. Là il se trouva embarrassé dans le Palus Tritonide ; ne sachant comment en sortir, on dit qu'un Triton lui apparut et lui demanda son trépied, lui promettant de lui montrer la route et de le tirer de péril. Jason ayant consenti, le Triton lui montra le moyen de sortir de ce bas-fond [1]. »

Le cap Malée est d'une grande ressource pour la géographie mythologique. C'est en partant de là qu'Ulysse est poussé par les vents chez les Lotophages qui sont dans le Pont-Euxin. Au surplus, les dénominations de pays sont pour les auteurs grecs une source perpétuelle d'équivoques et d'erreurs. Ainsi ce lac Triton, que l'on place en Afrique, fut bien certainement à une époque très-reculée, le lac Aftaniz, et le fleuve Triton n'est autre que le Kouban.

En résumé, au milieu de ce labyrinthe d'erreurs et de fictions inventées pour les rendre acceptables, il faut s'en tenir simplement au possible. L'expédition des Argonautes n'est point sortie et n'a pu sortir de l'Euxin que pour rentrer en Grèce [2]. Leur marche est bien facile à suivre. Ils se rendent à Colchos en longeant la côte de l'Asie mineure, et en quittant ce pays ils se dirigent vers le nord, toujours en suivant le littoral. C'est donc un périple complet de l'Euxin qu'ils accomplirent, car il ne pouvait venir à l'idée des navigateurs de ce temps-là de gagner la pleine mer. C'est pendant cette seconde partie du voyage sur des côtes inconnues, parmi des

[1] Hér., liv. IV, p. 179. — [2] Orph., v. 1250.

nations barbares que se déroule la portion fabuleuse du voyage et qu'apparaissent l'île de Circé, la ville de Cérès, le pays des Cimmériens que jamais n'éclaire le soleil, les Sirènes, le Palus Triton et les colonnes d'Hercule. La répétition par les migrations caucasiennes, de ces dénominations sur d'autres points du globe, telles qu'une autre Libye, un lac Triton près de Tunis, un Gadès ibérien, un Atlas africain, ont achevé d'égarer les commentateurs plus fidèles à la lettre des textes qu'aux possibilités géographiques.

III

Voyons maintenant dans quels termes les écrivains anciens parlent des habitants d'Érythie et de Gadès où sont les colonnes d'Hercule. L'antiquité s'est souvent occupée des Hyperborées. Le sens qu'a pris ce mot indique un peuple du nord, et l'on s'est contenté de le considérer comme une épithète s'appliquant aux Scythes ou aux Celtes, sans remarquer qu'il s'agit d'une race toute particulière.

Les Éthiopiens blancs, dit Pline, sont appelés Hyperborées; les noirs habitent l'Afrique [1].

Comment expliquer ce nom d'Éthiopiens blancs autrement que par une tribu éthiopienne devenue blanche par son mélange continu avec les blancs? Et comment ces Éthiopiens sont-ils des hyperborées, c'est-à-dire situés à l'extrême nord du monde connu des Grecs?

Pindare nous apprend qu'ils adorent le soleil, et qu'Hélios laissant le ciel, vient parfois les visiter et se réjouir avec

[1] Pline, liv. V, ch. VIII.

le peuple sacré des Hyperborées qui habite au-delà du Nil. Ailleurs ce poëte place les Hyperborées aux extrémités de la terre, *au-delà des colonnes d'Hercule*. On célébrait chez eux des jeux et des festins immenses. Persée reçut d'eux l'hospitalité, les ayant trouvés faisant des hécatombes solennelles d'ânes au soleil [1]. Pindare nous apprend aussi que l'olivier dont les vainqueurs aux jeux d'Olympie étaient couronnés, avait été apporté par Hercule des pays hyperborées. Suivant Diodore, cet Hercule fut un des Kourètes qui avaient pris soin de l'enfance de Jupiter [2].

Tous ces renseignements sont très-précieux. Voilà un Nil hyperborée qui est sûrement le Kouban suivant la description citée plus haut, et le fait des rapports primitifs de la Grèce avec les Hyperborées est attesté par l'un des plus anciens usages des Hellènes. Nous savons d'ailleurs aussi par Pindare qu'ils devaient le culte d'Apollon et de Diane, c'est à-dire du soleil et de la lune, à *Arghé* et *Opis*, deux vierges venues du pays des hyperborées. Apollon, dit Cicéron, vint à Delphes des pays Hyperborées [3]. Pausanias en dit autant d'Ilithye, la déesse des accouchements, qui fut aussi un nome célèbre de l'Égypte. Diodore nomme les Hyperborées les prêtres du soleil, dont ils chantent continuellement les louanges. Ils s'abstiennent de viande et ne vivent que de fruits. Les plus justes des humains, ils vivent heureux et plus longtemps que les autres hommes [4].

Ce sont les mêmes que les Éthiopiens du Périégète, hommes au cœur juste, vivant fort longtemps, et qui habitent l'île Érythie près des colonnes d'Hercule [5].

[1] L'âne, *An*, était un attribut des peuples de la Lune. — [2] Pind. *Isthm.*, VI. *Id. Pyth.*, I, 46, etc. *Olymp.*, IV. 55. Diod., liv. V, 37 — [3] Cic., III, 23. Pausan., *Attik.*, I, 18. — [4] Diod., liv. II, 28. — [5] Dionys. Perieg., v. 570.

Ce ne peuvent être que les Macrobes, voisins des Cimmériens, que visitent les Argonautes, six jours après leur départ de Colchide, après avoir franchi les colonnes d'Hercule. Les Macrobes pratiquent la justice, parlent avec sagesse, se nourrissent du miel des plantes, et vivent près de mille ans [1].

Dès lors, on peut admettre que ce sont aussi ces pasteurs religieux qui n'ont jamais fait de mal à personne et qui vivent du lait des cavales, dont parle l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin ; ce sont aussi les *vertueux Hippemolgi* d'Homère, peuple scythe qui boit le lait des cavales. Cette répétition des mêmes formules prouve la fidélité de la tradition.

Le scholiaste de Pindare [2], en parlant des Hyperborées qui, dit-il, habitent aux extrémités de la terre, au-delà des colonnes d'Hercule, près du temple du soleil, ajoute qu'ils sont issus de la race des vieux Titans, et sont soumis au roi des Arimaspes. Cherchons les Arimaspes : suivant Pline, ce peuple est situé au-dessus du Méotis, derrière les Sauromates et les Essédons, près des monts Riphées (le Caucase) ; c'est la même position qu'a décrite Hérodote.

Les Arimaspes, nous apprend Orphée, sont un peuple riche en troupeaux, qui habite autour du golfe Méotis. « Argo, dit-il ailleurs, s'élance le long des rivages du Pont et entre dans l'Océan que les Hyperborées nomment mer de Saturne [3].

Ces autorités sont unanimes pour faire des Hyperborées un peuple éthiopien et à le placer près du Palus-Méotis en même temps que des colonnes d'Hercule. Les questions que nous cherchons à éclaircir, trouvent toutes ici leur solution, et le passage suivant d'Hérodote, achèvera, nous l'espérons, de la rendre complète dans l'esprit du lecteur.

[1] Orph. Arg., v. 1103, etc. — [2] Pind. *Olymp.*, III, 28. — [3] Argonaut. Orph., v. 1061, etc.

« Les Hyperborées, dit-il, envoyaient des offrandes à Délos ; l'offrande passait chez les Scythes, enveloppée dans de la paille de froment, puis transmise de peuple à peuple, allait jusqu'à l'Adriatique et de là revenait vers le Midi. »

Si l'on se reporte à la description qu'Hérodote donne de la Scythie, on voit qu'il nomme ainsi le pays qui s'étend du Tanaïs au Borysthènes, y compris la Crimée. C'est ce que l'on nomme aujourd'hui la Tauride. Or les Scythes reçoivent les premiers l'offrande ; les Hyperborées viennent donc après eux en se rapprochant du Caucase, et leur pays ne peut être que la péninsule de Taman. Ce peuple n'avait qu'à traverser le détroit de Kertch pour remettre aux Scythes l'offrande destinée au temple de Délos. Les peuplades sauvages de race germanique, dont la Thrace était peuplée, empêchaient sûrement que l'offrande suivît le chemin le plus court, et elle allait jusqu'à l'Adriatique rejoindre un peuple également de race pélagique ou éthiopienne, les Illyriens (Il-hour, peuple sacré du soleil) par qui l'offrande était pieusement transmise aux nations de la Grèce [1].

Quant au nom d'Hyperborées (au-dessus de *Boréas*), il désigne suffisamment l'île Cimmérienne qui est en effet au nord de l'île des As du soleil (ab-hor-As). Une ville du Palus mentionnée par Strabon portait ce nom d'Aboras [2]. Les pilotes grecs qui fréquentaient les parages du Bosphore, où les attendaient de rudes coups de vent du Nord, prirent l'habitude de désigner ce vent par le nom de l'île d'où il soufflait, puis les mythologues et les poëtes s'emparant à leur tour de la tradition et des contes superstitieux dont elle était entourée, firent de Boréas, le roi de cette île, un dieu des tempêtes.

[1] Hérod., liv. IV, 32, 33. — [2] Strab., liv. XI.

L'enlèvement d'Orithyie pourrait bien nous ramener à l'Ile Érythie dont quelque chef Asien fit la conquête. Dans l'étude que nous ferons des principales légendes mythologiques de la Grèce, nous trouverons plusieurs autres exemples semblables de pays personnifiés en nymphes par la fantaisie ou l'ignorance des Rhapsodes de l'Hellénie.

Hérodote en décrivant la mer Caspienne, ajoute que cette mer n'a point de communication avec l'autre, où naviguent les Grecs, qui est au-delà des colonnes d'Hercule, et qu'on appelle *mer Atlantide* ou mer Érythrée, car elles ne font ensemble qu'une même mer [1]. »

On a pu supposer avec quelque vraisemblance, d'après ce passage, que les Grecs avant le temps d'Hérodote avaient franchi le détroit de Gibraltar et naviguaient dans l'Atlantique. Rien n'est plus contraire pourtant à l'ensemble des notions que nous possédons sur la navigation des Grecs, et la plus grande incertitude règne dans les rares indices sur lesquels se fonde cette opinion. Nous sommes donc convaincus que toutes les fois que, dans les documents de la première antiquité, il est question de ces mers, il faut se reporter à la mer d'Azoph et au Palus-Méotis. Les Milésiens qui y fondèrent des colonies dès le VII[e] siècle, répandirent en Grèce les notions qui plus tard motivèrent probablement la confusion que nous signalons.

Cependant ce mot Atlantide que nous trouvons dans le passage d'Hérodote est bien fait pour donner à réfléchir. Comment cette dénomination vient-elle s'appliquer à une mer voisine de la Caspienne ? Quelle est cette mer Érythrée, qui n'est ni la mer Rouge ni le golfe Persique et qui se trouve être la même que la mer Atlantique ?

[1] Hér., liv. I, 202.

Ces deux appellations s'appliquant à une même mer, dérivent sans nul doute de noms de peuples. Nous lisons en effet ces mots du Périégète : « L'Érythie des Atlantes qu'habitent les Hyperborées, » dans une description du Méotis et du Bosphore cimmérien. Pline nous apprend aussi que les Éthiopiens s'étaient d'abord nommés Atlantes. Nous croyons avoir établi l'identité des Éthiopiens d'Asie avec les Érythréens ou peuples rouges qui donnèrent leur nom à la mer Érythrée. Nous les retrouvons dans l'Érythie qu'on a cru, par une erreur assez commune, désignée ainsi à cause de la couleur rouge de ses côtes; il n'y a donc point à s'étonner que la mer du Palus-Méotis, berceau de la race éthiopienne ait aussi reçu le nom d'Érythrée. Quant à la dénomination d'Atlantique, elle la tenait des Éthiopiens Atlantes de qui descendaient les Hyperborées d'Hérodote, et les Celtes originaires des bords de l'Euxin la portèrent dans la Gaule et l'Ibérie, avec les noms de Gadès et d'Océan.

Rien n'a autant contribué à égarer les recherches des archéologues que ces noms de *mer Atlantique* et d'*Océan* sans cesse rattachés à Gadès et à Érythie. On disait que les îles Atlantiques étaient situées dans l'Océan et par transposition de l'adjectif, on s'habitua à dire l'Océan Atlantique. Or les îles Atlantiques, ce sont bien les îles des Atlantes ; qu'est-ce donc que ce peuple des Atlantes qui remplit l'antiquité primitive et dont nous ne savons rien de positif? Pline[1] nous apprend que le peuple d'Æther, *Ætheria gens* (at-Her), prit le nom d'*Atlantes*, puis celui d'*Éthiopiens*. D'autre part nous lisons dans Diodore[2] que les Atlantes habitaient une île près du fleuve Triton et qu'ils étaient les plus civilisés des peuples africains ;

[1] Pline, *Hist. nat.*, ch. XXX. — [2] Diod., liv. III, ch. XXVIII.

leur pays était riche et occupé par de grandes cités. Les Atlantes différaient de tous les peuples voisins par leur piété envers les dieux et leur hospitalité. Ils disaient que ce fut chez eux que les dieux prirent naissance. Leur premier roi Uranus ou Ouranos fit bâtir des villes, et y rassembla les hommes qui vivaient auparavant dispersés à l'état sauvage. Il leur fit quitter la vie errante qu'ils menaient, leur enseigna à cultiver la terre, à en retirer des fruits, ainsi que beaucoup d'autres procédés utiles. Il était savant astronome et passait sa vie à étudier les étoiles du haut d'une montagne.

Ces Atlantes religieux et hospitaliers, qui habitent une île, rappellent fort les pieux Hyperborées éthiopiens, voisins des Scythes. Mais s'il en est ainsi, cette tradition d'Ouranos ou Uranus, par laquelle commencent les mythologies grecque et romaine, ce début de la civilisation et cette fondation des sociétés auxquels se rattachent tous les écrivains profanes, auraient donc leur origine dans les îles Méotides? Dès lors quoi de plus naturel que d'attribuer l'importation de cette civilisation à la colonie anciennement déposée en ce lieu par le roi égyptien? Ces hommes vivant à l'état nomade, dispersés et sauvages, sont les Scythes nos aïeux et ceux des Grecs et des Romains ; le savant astronome qui leur enseigne à construire des villes, à cultiver la terre, qui leur impose des lois et leur apprend à pratiquer la justice et à honorer les dieux, ce prince, si ancien qu'il donna son nom au ciel et au temps, *Ouranos*, *Satouranos*, Uranus ou Saturne, c'est-à-dire le Roi du Soleil et de la Lune, serait alors le Régent institué par le roi d'Égypte pour gouverner la colonie du Méotis, et dont les bienfaits s'étendirent sur les populations du Caucase et de la Crimée?

Cette induction, qui nous transporte au berceau des sociétés

asiatiques et européennes, et qui en fait les héritières de la civilisation de l'Égypte par l'intermédiaire de la colonie fondée par Séosiris au Palus-Méotis, offre un intérêt assez nouveau pour être développée. Nous allons donc rechercher, en premier lieu, si ces Atlantes dont Diodore fait un peuple africain étaient bien des Égyptiens, et ensuite si ces Égyptiens représentaient réellement les colons laissés au bord de l'Euxin à une époque beaucoup plus reculée qu'on ne se l'est imaginé jusqu'à présent.

Le nom d'*Atlant*, modifié par les abréviations du parler ancien, se traduit par *at-al-ant*, chef ou pays sacré des Antes. *Ant* est donc le nom de la tribu. Or, il y avait en Égypte un nome et une ville d'Antœopolis consacrés au dieu *Antoû*, dont l'attribut était le Héron. Les monuments nous apprennent, de plus, que ce nom appartenait à une famille royale de la XIe dynastie, antérieure par conséquent à celle où Manéthon range Sésostris fondateur de la colonie du Méotis [1].

La dernière colonne du temple d'Antœopolis a été emportée par un débordement du Nil en 1821. Le dieu *Antœou* est si ancien que Wilkinson [2] a cherché vainement sa trace sur les monuments. Cependant ce savant le croit identique au dieu

[1] Manéthon ne fait pas mention d'*Antœou*. C'est sans doute un des onze rois de la XIe dynastie dont les noms sont inconnus.

[2] Wilkinson, ch. XIII, t. I, sér. 2. Jablonski *Panth. Égypt.*, I, ch. V, sect. 2. M. de Rougé, *Notice hist. des monuments du Louvre*, p. 61. Le Musée du Louvre possède deux cercueils royaux de la dynastie d'*Anteu*. Ils sont fort beaux et d'une étonnante conservation, vu leur prodigieuse antiquité, qui ne peut être en effet estimée à moins de 3,400 ans avant notre ère. Selon M. de Rougé, l'inscription de ces cercueils se compose d'une prière au dieu Anoubis et d'une dédicace au roi *Anteu* de la première dynastie Thébaine. Ces cercueils ont été trouvés avec le tombeau de ces rois, dans la montagne funéraire voisine de Thèbes. Leur authenticité est donc parfaite.

Ombte, Ombô, désigné dans les hiéroglyphes comme seigneur de la Haute-Égypte, et qui n'est sans doute que l'ancêtre divinisé de la tribu d'Ombos, dont les habitants s'appelaient Ombites, d'où peut être le Rhombitès, l'un des golfes du Palus-Méotis de Strabon.

La disparition d'Égypte de la tribu des Antes, l'une des plus importantes du premier empire et des plus avancées en civilisation, puisque son chef régna sur les peuples du Nil, donne lieu de présumer qu'elle fit partie de l'expédition de Séosiris, et qu'elle se fixa dans une des îles de l'archipel Méotide qui reçut d'elle, ainsi que la mer qui l'entourait, le nom d'*At-l-ant*.

Cette île serait-elle, par hasard, l'Atlantide dont Platon nous a raconté la dramatique histoire? Ici se montre une face nouvelle du problème dont nous cherchons la solution, et la route s'ouvre à une foule de révélations fécondes. Certes, on le voit, nous ne faisons pas de théories; nous nous laissons guider pas à pas par le fil des inductions, sans jamais cesser de nous appuyer sur les textes. Ce n'est donc point un entraînement de l'imagination ni une présomptueuse curiosité du péril qui nous pousse dans cette nuit où tant d'autres ont fait naufrage, à la recherche de la terre disparue dont l'antiquité elle-même n'a pu retrouver la situation. Nous n'hésiterons pas cependant à aborder l'énigme, puisqu'elle se présente à nous; car nous avons maintenant sur les anciens l'avantage de vingt siècles d'expérience et de travaux.

IV

LES ILES ATLANTIQUES.

Il faudrait tripler l'étendue de ce travail si l'on entreprenait d'exposer et de réfuter les nombreuses hypothèses qui ont été publiées sur l'existence et sur la disparition de l'Atlantide. Les uns ont vu cette île en Afrique. La plupart la placent dans l'Océan Atlantique, et les Canaries seraient les débris de cette île engloutie [1]. Le savant Olaüs Rudbeck, dont la renommée fut grande il y a deux siècles, a composé trois énormes in-folios bourrés de recherches savantes, pour démontrer que l'Atlantide n'est autre que la Suède. Jean Eurémius la retrouve dans l'Orient, et M. Baër dans la Palestine [2], Tournefort parmi les îles Canaries, un autre a cru la reconnaître dans Saint-Domingue. Ces travaux ont leur côté utile, car les frappantes analogies découvertes par ces écrivains, établissent que les Scandinaves, les Celtes, les Grecs, les Romains, les Hindous, les Hébreux, les Syriens, les Arabes, les Perses, s'ils ne sont pas les mêmes que les Atlantes éthiopiens, procédaient d'eux ou tout au moins avaient eu longtemps des rapports étroits avec ce peuple.

Notre illustre Bailly, dans ses lettres sur l'Atlantide, a été plus d'une fois bien près de la vérité [3], mais il lui manquait, pour appuyer ses déductions ingénieuses, le riche faisceau de

[1] Becket, *mundus subterraneus*. — [2] *Atlantica*, Upsal, 1689. *Atlantica orientalis* trad. en lat. par Olaf Renhorn, 1764. *Essai hist. et crit sur l'Atlantide des anciens*, par F. C. Baër, 1835, 2e édit. — [3] *Lettres sur l'Atlantide* à M. de Voltaire, par Bailly.

documents dont nous disposons aujourd'hui ; c'est pour cela qu'après avoir erré dans l'Asie, pressentant instinctivement que le berceau des races et des civilisations modernes était au nord, il s'égare tout à coup et se décide à placer l'Atlantide dans la mer Glaciale, après avoir supposé préalablement un refroidissement considérable dans la température du globe.

L'exact d'Anville, effrayé des écarts d'imagination où une telle recherche pouvait l'entraîner, a pris le parti de nier l'existence de l'Atlantide. Selon lui, le récit de Platon est fabuleux. Fatigué des longues incertitudes et des ténèbres que chaque nouvelle investigation semble épaissir autour de ce sujet, le public éclairé a fait comme d'Anville, et il a relégué l'Atlantide dans le pays des chimères. Les plus indulgents n'y ont vu qu'une allégorie critique des gouvernements et de leur corruption, c'est-à-dire tout simplement un roman du grand poëte Platon, dans le genre de la Salente de Télémaque.

Pourtant Proclus, en commentant le Timée, ne doute pas de l'existence de l'Atlantide : « Il y a sept îles, dit-il, dont deux sont consacrées à Proserpine, trois à Pluton, une à Ammon ; la troisième au milieu a 1000 stades et appartient à Neptune. De ces îles on peut passer à la terre ferme, qui n'est pas éloignée, et près de laquelle est la vraie mer. »

Ammien Marcellin[1], après avoir énuméré les îles qui, telles que Anaphe, Rhodes, Ophiuse, furent soulevées du fond de la mer, parle des îles qui furent englouties par des gouffres qui s'ouvrent ; c'est ainsi, dit-il, que, dans la *mer Atlantique, à côté de l'Europe*, il y eut jadis une grande île qui s'abîma.

Il est peu d'auteurs anciens qui n'aient fait allusion à la disparition de l'Atlantide. Cette catastrophe terrible et mysté-

[1] Amm. Marcellin, XVII, 7.

rieuse avait tellement frappé l'imagination de l'antiquité, qu'il semble impossible qu'elle ait pu se préoccuper ainsi d'un roman. N'est-ce pas, d'ailleurs, faire trop bon marché des enseignements d'un de ses plus beaux génies que de le condamner ainsi sans plus ample informé ? Le récit que Platon donne dans le Timée et qu'il reprend dans le Critias, a un caractère de bonne foi et présente des détails si circonstanciés qu'on ne peut réellement prétexter contre la véracité de l'auteur que le charme puissant dont son récit est empreint. Et pourtant, qu'on y fasse attention, le style même du philosophe y prend un caractère très-distinct de ses autres écrits ; on dirait la Genèse habillée à la grecque. En lisant ces pages mutilées où retentit l'écho lointain de la sagesse antique, on sent que la tradition des anciens jours, recueillie par la docte Égypte, s'y est déposée pour prendre des ailes brillantes et voler à travers les siècles jusqu'à nous.

Il résulte des recherches, dont nous allons exposer le résultat, que l'Atlantide fut une des îles du Méotis, la septième dont on ne retrouve plus la trace, lorsqu'on essaie de rétablir dans son état primitif le petit archipel qu'elles composaient. D'abord nous irons au-devant d'une première impression qui saisira le lecteur, car nous l'avons éprouvée nous-même avant de nous rendre à l'évidence. Comment, pour un si grand événement, un si petit théâtre ! Cette île Atlantide, qu'on a assimilée à un continent, se réduirait aux proportions diminutives d'une terre de quelques kilomètres de longueur, et le grand peuple qui l'habitait à une poignée de tribus ?

N'oublions point l'époque toute primitive où nous sommes transportés ; rappelons-nous toujours que les populations qui furent témoins de la catastrophe et les générations qui en conservèrent le souvenir, étaient pour la plupart neuves et

ignorantes. L'événement fut considéré par elles comme un prodige et un châtiment céleste ; il ne faut donc pas s'étonner que tout, dans la tradition de ce fait, ait pris des proportions exagérées. Le tremblement de terre qui renversa Lisbonne fut probablement un désastre plus terrible encore, et, il y a 3 à 4000 ans, on en eût fait une légende semblable à celle de l'Atlantide ; mais rien ne nous surprend plus aujourd'hui, nous autres vieux civilisés qui créons des destructions plus formidables que celles de la nature, et l'on ne s'émeut pas davantage d'un tremblement de terre que de ces éclipses qui, naguère encore, jetaient des nations entières dans la consternation.

— « Un jour, dit Platon [1], Solon voulut engager les prêtres de Saïs à parler de l'Antiquité ; il se mit à leur raconter ce que nous savons de plus ancien ; Phoronée, Niobé, le déluge de Deucalion, leur postérité, supputant le nombre des années et essayant de fixer l'époque des événements. Un des prêtres les plus âgés lui dit : « O Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours des enfants, il n'y a pas de vieillards parmi vous. — Et pourquoi cela ? dit Solon. — Vous êtes tous, dit le prêtre, jeunes d'intelligence, vous ne possédez aucune vieille tradition ni aucune science vénérable par son antiquité. En voici la raison : le genre humain a subi et subira plusieurs destructions, les plus grandes par le feu et l'eau, et les moindres par mille autres causes... Vous, Grecs, ne parlez que d'un déluge, quoiqu'il y en ait eu plusieurs auparavant, et que de la plus belle, de la plus vaillante race qui ait jamais existé dans votre pays, vous n'en faites pas mention, bien que toi-même et tous tes compatriotes vous tiriez votre origine d'une des familles de cette race échappée au commun désastre. Vous

[1] Timée, trad. de M. Cousin, t. XII.

ignorez tout cela parce que les survivants et leurs descendants demeurèrent longtemps sans avoir la connaissance des lettres, car déjà autrefois, Solon, avant la grande destruction opérée par le déluge, la ville qui est aujourd'hui Athènes excellait dans la guerre, et elle était renommée par la perfection de ses lois... Parmi les grandes actions de votre ville, dont la mémoire est conservée dans nos livres, il en est une qu'il faut placer au-dessus de toutes les autres. Les livres nous apprennent quelle puissante armée Athènes a détruite, armée qui, venue à travers la mer Atlantique, envahissait l'Europe et l'Asie. Car cette mer était alors navigable, et il y avait au-devant du détroit que vous appelez colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie. Cette île était de forme carrée, et de là on pouvait facilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le continent qui borde la mer qu'on appelle Pontos ; car ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un port ayant une entrée fort étroite. Là est le Pélagos, qui est une véritable mer, et la terre qui l'environne est un véritable continent.

» Dans cette île Atlantide régnaient des rois d'une grande et merveilleuse puissance ; ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que plusieurs autres îles et quelques parties du continent. En deçà du détroit, ils régnaient sur la Libye jusqu'à l'Égypte et en Europe sur la Tyrrhénie... Dans la suite des temps, de grands tremblements de terre et des inondations engloutirent en un seul jour et en une nuit fatale tout ce qu'il y avait de guerriers... L'île Atlantide disparut sous la mer ; aussi, depuis ce temps, la mer est-elle devenue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable par la quantité de limon que l'île abîmée a laissé à sa place. »

Nous prions le lecteur de ne rien omettre de ce passage. Il

n'y a pas un mot, il est vrai, qui ne soit une énigme, mais ces énigmes vont devenir des indices ; commençons par l'étude géographique.

L'île Atlantide était *au-devant du détroit des Colonnes d'Hercule*. Ou l'étude à laquelle nous venons de nous livrer est complétement inutile, ou nous avons ici par cette seule indication la situation véritable de l'Atlantide ; les deux problèmes sont solidaires, et la solution de l'un conduit à celle de l'autre. Si l'on se transporte à l'endroit où nous plaçons ces deux colonnes, c'est-à-dire entre les deux caps d'Europe et de Libye, en d'autres termes de Taman et de Fontan, on se trouve en face du golfe qui fut l'ancien Palus-Méotis. Platon nous apprend que, depuis la submersion de l'Atlantide, la mer a cessé d'être navigable par la quantité de limon qui s'y trouve déposée. C'est précisément l'état où, de temps immémorial, on a représenté la baie de Taman ; les barques seules peuvent s'y risquer. A présent, le maximum est douze pieds d'eau ; mais, presque partout, on n'en trouve guère que cinq à six.

Mais, dira-t-on, comment une baie de quelques kilomètres de profondeur a-t-elle pu contenir une île plus grande que l'Asie et la Libye ?

Ici les interprétations que nous avons obtenues nous mettront promptement sur la voie. Rappelons-nous la définition du Méotis par Scylax : la Libye est une péninsule ; et celle de Suidas : la Libye est au nord de la Colchide ; et l'on reconnaîtra qu'il s'agit ici de l'île *Kimeri*, où s'étaient établis les Libyens du Maris égyptien.

Apollodore rapporte que les pommes d'or des Hespérides étaient chez les Libyens, et, suivant d'autres traditions, chez Atlas, roi des Hyperboréens. D'un autre côté, l'Edda fait aussi mention des pommes d'or et les place chez le roi *Gimeri*,

le père de la race scandinave. *Gimeri* est évidemment le même que *Kiméri*, l'île des Kimmériens.

Cette légende des pommes d'or se retrouve dans les mythologies du Nord, jusque chez les Lapons. On ne peut supposer que les Scandinaves soient venus la chercher au fond de l'Afrique. Il est bien plus naturel d'admettre qu'ils la reçurent aux bords de l'Euxin des Égyptiens qui s'y établirent. On sait que les Ases sont les dieux-ancêtres sur qui repose toute la théogonie du Nord. On découvre donc ici, au point de jonction des races scythiques et africaines, l'origine des mythes des Scaldes empruntés au symbolisme chaldéen. Thor, au lourd marteau, dieu de la foudre, est à la fois l'Indra des poëmes hindous et le Jupiter des Grecs ; son nom *at-Hor* rappelle l'Horus égyptien ou le soleil. Le sage Odin, *Oud*, est sans doute Hermès ; le noir Loki, ennemi acharné des dieux, correspond à Typhon, la belle Fréya représente Athor, Héré et Vénus. Ces douze Ases, égaux en nombre aux signes du zodiaque, offrent le tableau de l'empire égypto-germanique ou chaldéen qui domina dans l'Arménie et dans le Caucase, à partir du déluge jusqu'à l'empire assyrien.

Avant de devenir un grand peuple, les As avaient été d'abord une petite tribu libyenne du Méotis [1], qui se multiplia rapidement par ses alliances avec les Scythes germaniques et se fondit graduellement dans les tribus blanches auxquelles elle légua son nom et son symbole.

Strabon place près du Kouban ou Vardanes une contrée

[1] Gesnerii *de nav. extra col. Hercul.* Il est établi par les historiens anciens que des fruits mieux cultivés et plus délicats furent apportés jadis en Grèce de *Libye*. Cette introduction n'a pu avoir lieu qu'entre climats peu différents, et il est tout à fait invraisemblable qu'il soit question ici de l'Afrique.

appelée Asia, entre les derniers sommets du nord du Caucase et le Palus-Méotis[1]. C'est à peu près dans la même région que l'Edda localise la patrie des dieux : « A l'orient de Tanaquisl, sur les frontières de l'Asie, la contrée nommée *Asaheim* est située entre le Tanaïs et le Vardan [2]. »

Pline range les *Asiœi* parmi les nations scythiques. Ce peuple fut compris par les Grecs dans l'empire qu'ils fondèrent près du Bosphore et qui devint ensuite le royaume de Pont. M. Dubois de Montpéreux décrit, dans son voyage, un autel trouvé au bord du lac Aftaniz dans le village d'Akdenghisofka, qu'il présume devoir occuper la position de l'ancienne ville de *Kepos*, indiquée par Strabon. Suivant l'inscription, cet autel fut élevé par Parisadous, archonte du Bosphore et de Théodosie, roi des As, des Maètes et des Thates [3].

Enfin Strabon donne un détail qui précise la situation que ce peuple occupait de son temps : « Une montagne, dit-il, sépare le Rhombitès (liman de Temrouk) du golfe grand Kandaour. Sur cette montagne était située l'antique ville des *Aspurgi* (*as-pyrgos*, forteresse des As) ; le pays de ce peuple s'étendait entre Phanagorie et la Sindique, sur une longueur de 500 stades. »

M. Dubois de Montpéreux a reconnu que la partie méridionale de Taman fut autrefois séparée en deux îles qui se sont jointes depuis. La plus proche de l'Euxin était la Sindique, résidence de la tribu de Jupiter Ammon. La seconde, et la plus grande, fut occupée par les As. Les villes de Phanagoria et d'Hermonassa, situées dans cette partie de la péninsule, sont appelées par Pline, *insignes urbes Asianorum*.

De cette analyse il résulte, qu'à l'origine les noms de

[1] Str., liv. XI, p. 472. Ritter, ch. VII, p. 299, t. I. — [2] Edda, *lex. Myth.*, t. III, p. 560. — [3] *Voyage au Caucase*, t. V, p. 60.

Libye et d'Asie ne désignaient nullement une vaste contrée d'Afrique ni le plus étendu des continents, mais que ces appellations s'appliquèrent d'abord à deux petites îles du Pont-Euxin imperceptibles sur la carte. C'est à ces îles que la tradition redite à Solon comparait l'Atlantide située entre elles deux dans le même archipel. Ainsi compris, ce rapprochement n'a plus rien d'exagéré, et donne, au contraire, une idée fort restreinte des proportions de l'île devenue si célèbre par le récit de Platon.

Au moyen de ces notions, on se rendra aisément compte des paroles de Platon : « De l'Atlantide on pouvait passer facilement aux autres îles, et de ces îles au continent qui borde la mer dite *pontos* (le Pont-Euxin). Car ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons, ressemble à un port ayant une entrée fort étroite. Là est la mer dite *pelagos.* »

Aujourd'hui on n'a que le Kouban à traverser pour passer de la péninsule au continent. Autrefois les bras de mer ou du fleuve, qui séparaient ces îles, n'étaient guère moins faciles à franchir, et, comme le dit Platon, on pouvait communiquer aisément d'une île à l'autre et de là au continent.

Nous avons fait remarquer ailleurs qu'il n'y avait point chez les peuples primitifs, de noms de mer proprement dits. L'étendue maritime, comme la localité terrestre, prenait le nom de la tribu maîtresse du pays. Ainsi, ces termes : *pelagos*, *thalassos*, *okeanos*, *maris*, *pontos*, sont tous, sans exception, des noms de peuples habitants des îles Méotides, et ces dénominations s'appliquaient, par conséquent, à des espaces très-limités. Le mot Océan, que Diodore fait dériver d'*Okéam*, ancien nom du Nil[1], se compose des deux noms *Og* et *Ham*, dont l'un désigne la race germanique et l'autre l'É-

[1] Diod., liv. I, § 1.

gypte. Og est synonyme de *och*, grand, en cophte ; les Asiatiques appelèrent ainsi les Germains, et ce terme, l'un des plus anciens sans doute que l'on connaisse, révèle l'union des deux races.

De la tribu le nom passa à la terre qu'elle habitait, puis à la mer qui l'entourait ; les migrations, parties plusieurs siècles après la fondation de la colonie, emportèrent avec elles ces dénominations comme un souvenir de la région sacrée où étaient nés leurs pères, et elles les imposèrent aux contrées lointèines où elles vinrent s'établir. Les noms de Gadès, d'Atlantique, d'Océan remontent donc aux premières colonies celtes, ibères et pélagiques qui émigrèrent des bords de l'Euxin pour venir se fixer en Italie, en Espagne et dans les Gaules.

Le mot *maris* appartient aux descendants des Éthiopiens du Maris Méotide, aux *Ham-ari* ou *Himeri*, *K'imeri*, qui naquirent dans la colonie du mélange des hommes bruns et noirs avec les femmes de race scythique. Cette appellation de *Mâri* s'appliquait, en Égypte, à une grande cité située entre le lac Maréotis et la Méditerranée, sur la frontière libyque [1], connue sous le nom de *Maréa* ou *Mari-Niphaïat ;* ce dernier mot, chez les Égyptiens, servait à caractériser la chaîne des monts qui bornent l'Égypte à l'ouest [2] et fut transporté au Caucase que les Grecs nommaient *Riphées*.

Le grec *thalassos* dérive évidemment de *at-al-As*, la demeure des As. C'est le même nom qu'Atlas, le roi des Atlantes et le père des Hespérides. *Pelagos* s'applique, tantôt à la mer

[1] Les habitants de Marée et d'Apis, villes frontières de l'Égypte, du côté de la Libye, ne se croyaient pas Égyptiens mais Libyens. Hérod., liv. II, 18. Cette remarque détermine positivement la séparation originelle des deux races. — [2] D'Anville, *Mém. sur l'Égypte*, Champoll., *Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 265.

d'Azoph, tantôt au lac Aftaniz; *lagos*, *lacus*, *lac*, dérive évidemment de *ag*, *ak*, nom de la race. Platon décrit avec soin l'entrée étroite ressemblant à un port qui donne entrée dans le *pelagos*, et qui n'est autre que l'embouchure du Kouban ou Hypanis dans la baie de Kiziltache.

On se demandera peut-être comment les mers ont toujours gardé les dénominations les plus anciennes et n'en ont point reçu de nouvelles tandis que les pays, en changeant de possesseurs, changeaient souvent de nom. Le Péloponèse s'appela d'abord Pelasgiotide, puis Hellade, sans parler des fractions de la Grèce qu'habitèrent tour à tour les Danaens, Achéens, Minyens, Hellènes, etc. Il n'en fut pas de même des mers qui n'appartenaient à personne, et que, par conséquent, on continua de désigner par leurs noms primitifs: ceux-ci avec le temps, prenant un sens purement matériel, n'exprimèrent plus qu'une certaine étendue d'eau, et l'usage s'en généralisa avec cette signification. Grâce à cette immutabilité, l'on peut constater quels furent les premiers colons de la Grèce et de l'Italie, et conformément aux données de l'histoire, nous trouvons le mot *pelagus*, *pè-l-as-cus*, Pélages dans la langue des deux contrées.

Pontos, *pontus*, qui a pris aussi le même sens général en grec et en latin, ne s'appliqua sûrement jadis qu'à la mer de l'archipel Méotis, d'où elle s'étendit au Pont-Euxin. Le Palus-Méotis, le Bosphore cimmérien, une partie de la Crimée et du littoral nord du Caucase constituèrent, au temps de Mithridate, le royaume de Pont, qu'il ne faut pas confondre avec le Pont de l'Asie mineure, voisin de la Cappadoce. Celui-ci est vraisemblablement le *Put* ou *Phut* des prophètes hébreux, ordinairement allié avec Cus. Le passage du mot *Put* à *Pontos* nous est fourni par une inscription hiéroglyphique de

de Thèbes, dans les peintures qui accompagnent les victoires d'Amoun-m-Gori. On y voit désigné sous le nom *Pount* un peuple à peau d'un ton rougeâtre-clair, aux traits aquilins, au costume riche et indiquant un climat tempéré. Les Égyptologues n'hésitent pas à le considérer comme un peuple de Syrie ou d'Asie mineure [1].

La dénomination *Phont* est fréquente parmi les villages de la péninsule de Taman et de la Crimée. L'île Kimmérienne de Strabon s'appelle aujourd'hui *Fontan*, qui est une altération légère de Pont.

« Nos livres, dit le prêtre égyptien à Solon, nous apprennent qu'une puissante armée dirigée par les rois Atlantes envahit l'*Europe* et l'*Asie.* » Il est à croire que, dès le temps de Solon, les Égyptiens avaient eux-mêmes perdu le sens antique de ces deux noms ou qu'ils négligèrent de l'expliquer à Solon. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse ici en réalité de la conquête des deux îles du sud de l'Archipel, l'île des *As*, qu'on a prise pour l'Asie, et l'île d'*Ourop* ou de Jupiter Ammon.

On raconte que les Athéniens, dans un temps de peste, s'étant inutilement adressés à leurs dieux ordinaires pour détourner le fléau, cherchèrent dans les souvenirs de leur race une divinité plus secourable. Ce fut alors qu'ils dédièrent un temple au Dieu inconnu et étranger, qu'ils appelèrent le Dieu d'Europe, d'Asie et de Libye. Tertullien rapporte qu'à Rome il y avait un temple semblable voué aux dieux inconnus, *Diis ignotis.* A trois mille ans de distance, l'instinct de la race ramenait ces peuples, descendants des colonies pélages émigrées du Méotis, vers les dieux de leurs premiers pères.

[1] Wilkinson. *Manners of old Égypt,* t. I.

Hérodote remarque que les Ioniens disaient que la terre était divisée en trois parties, l'Europe, l'Asie et la Libye [1]. Rien ne prouve mieux la confusion d'idées dans laquelle les auteurs anciens étaient jetés par les modifications qu'avaient subies les appellations des vieilles traditions, que le singulier exposé de la terre donné par cet historien dans son IVe livre consacré à la description de la Scythie. Il parle des Hyperborées, des Perses, des Mèdes, des Sapires, des Colchidiens, qui sont bornés par la mer Érythrée et par la mer Noire; puis il nous dit tout à coup que la terre est divisée en deux péninsules, dont l'une est l'Asie et l'autre la Libye. « — Je ne puis comprendre, dit-il, pourquoi la terre n'étant qu'une, on lui a donné trois noms qui sont des noms de femmes, et pourquoi on lui a fixé pour ses limites le Nil, fleuve d'Égypte et le Phase de Colchos. D'autres veulent qu'elle soit bornée par le Tanaïs, fleuve du Méotis, et Porthmia dans le Bosphore cimmérien. Je n'ai pu découvrir ceux qui établirent ces divisions, et pourquoi on a donné aux trois parties de la terre ces noms de Libye, d'Asie et d'Europe [2]. »

Il est évident qu'Hérodote est en présence d'une tradition fort ancienne à laquelle il ne comprend rien, par cette simple raison qu'il donne au mot *ghè*, terre, la signification étendue qu'elle avait de son temps, tandis que dans la tradition, il ne s'agit que de *la terre* qu'habitaient les tribus de la

[1] Liv. II, 16. — [2] Οὐο εχω συμϐαλέσθαι ἐπ' οπεν μῖν ἐούση γῆ οὔνόματα τριφάσια κέεται επωνυμίας ἔχοντα γυναιχῶν καὶ οὐρισματα αὐτῆ Νεῖλός καὶ φᾶσις ο Κολχος; etc. Hérod., liv. IV, 45. Nous citons ici le texte, parce que dans la traduction de M. Larcher qui est entre les mains de tout le monde, ce savant a corrigé ce passage en intercalant le mot Asie : « Et pourquoi on donne à l'*Asie* pour bornes le Nil et le Phase, etc. Cette addition change le sens de la phrase d'Hérodote où rien n'indique qu'il y ait eu omission. C'est bien à la *terre* que s'appliquent ces limites

colonie de Séosiris. Il y a lieu de penser que le monosyllabe grec *ghè* est d'origine asiatique, et signifiait, dans le Caucase et en Arménie, pays, région. Nous ne rechercherons pas s'il n'y a pas là une simple altération de *gah*, feu en zend, de l'égyptien *ah*, et qui dut être le nom de la tribn couschite du Feu et du Taureau, établie en Colchide, et dont la capitale fut *Æa ;* on peut supposer ce qu'on veut en linguistique, lorsqu'il s'agit de voyelles. Nous nous bornerons à remarquer que, aujourd'hui, l'on dit encore dans le Caucase, *Abasghé*, *Adighé* pour désigner la peuplade des Abases et celle des Kerkètes ou Circassiens. Le mot Géorgie offre, sans doute, un radical semblable : *ghé-Hor*, terre du Soleil, ce que dut signifier aussi *ghé-on*, l'ancien nom égyptien de l'Araxe et du Nil.

On voit encore sur les cartes la dénomination d'*Alghésira*, le pays sacré, que les Orientaux donnaient à la région située au nord de Babylone, et qui fut l'ancienne Mésopotamie, lieu célèbre que la Genèse appelle la plaine de Sinhar, et où les tribus caucasiennes, qui vinrent s'y établir après le déluge, se séparèrent pour s'acheminer vers les quatre points du monde. Le Ghèz, que parlaient les Éthiopiens quand ils arrivèrent en Abyssinie, fut probablement cette langue unique, suivant la Bible, qu'on parlait dans l'Asie centrale : « Alors la terre avait un même langage et une même parole [1]. » Terre a ici le sens local que nous attribuons au *ghé* grec. Ce fut de cette même région que partirent les Chaldéens de Danaüs et les Phéniciens de Cadmus, dont une tribu, les Ioniens, *Iô-on*, Jupiter-Soleil, porta en Grèce la tradition que recueillit Hérodote, avec ce mot *ghé*, dont l'acception s'élargit à mesure

[1] Gen., ch. XI.

que les notions géographiques embrassèrent un plus vaste espace, et qui finit par prendre cette signification générique que nous donnons au mot terre.

En résumé, le Ghé primitif, suivant Hérodote, avait pour limites, au sud le Phase, au nord le Tanaïs, le Bosphore cimmérien et le Kouban, qu'on appelait le Nil. Ces limites comprennent les îles Méotides et la Colchide, dont se composa la colonie de Séosiris; là étaient rassemblées les tribus égyptiennes et libyennes dont Hérodote aperçut les vestiges.

Au surplus, tout n'est pas pure interprétation dans cette analyse. Aujourd'hui encore, les deux principaux affluents du Kouban, qui descendent du Caucase septentrional, s'appellent *Ourop* et *Laba*.

La géographie de Scylax nous dit que les colonnes d'Hercule étaient situées, l'une en Libye, l'autre en Europe; la Libye est l'île Fontan, et dès lors l'Europe ne peut être que Taman, ce qui s'accorde parfaitement avec Platon. On peut donc affirmer que, dans cette partie du pays, il y eut une cité égyptienne du nom d'*Op* ou *Ourop*. Nous supposons qu'elle occupa l'emplacement même de la ville actuelle de Taman, et voici sur quoi se fonde cette assertion : au sommet d'une éminence proche de cette ville, on voit un bassin circulaire rempli en tous temps d'une eau douce et pure, à quelques toises seulement de la mer. M. Dubois de Montpéreux est loin d'attribuer à la population tartare de la Péninsule, aussi indolente qu'ignorante, la découverte de cette source précieuse qu'il attribue aux filtrations pluviales dans un sol volcanique. Nous croyons y voir plutôt la main d'une race industrieuse, et il nous semble reconnaître ici l'un de ces puits artésiens que les Égyptiens ont percés souvent à d'assez grandes profondeurs dans la Libye, et que les Arabes retrou-

vent de temps en temps ensevelis sous les sables. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'une source semblable existe aussi au milieu de Fontan, sur le point le plus élevé, d'où elle se déverse en alimentant toutes les fontaines de l'île. Aucune tradition locale n'explique l'origine de ces eaux sans lesquelles le pays serait inhabitable.

Il est à présumer que, suivant l'usage oriental, qui consiste à assurer d'abord l'eau dans un établissement, le puits de Taman, comme celui de Fontan, fut compris dans l'enceinte où résidaient les guerriers et la caste sacerdotale. On était donc construite sur cette éminence couronnée par une ancienne forteresse turque, d'où l'on domine d'un côté la mer, et de l'autre le territoire de l'île couvert jadis d'admirables jardins et de riches vergers qui subsistaient encore au siècle dernier, jusqu'à la venue de Souwaroff dont les soldats dévastèrent et ruinèrent sans retour la péninsule de Taman.

Des différentes dénominations de pays et de mers dont l'interprétation erronée rendait incompréhensible le récit de Platon, une seule reste encore obscure : « Les fils de Posidon, dit-il, et leurs descendants demeurèrent dans l'Atlantide pendant une longue suite de générations, et leur empire s'étendait sur d'autres îles en deçà du détroit jusqu'à l'Égypte et la Tyrrhénie. »

On a cru qu'il s'agissait ici des Tyrrhènes, parents des Étrusques, et l'on en a conclu que les rois Atlantes régnèrent sur l'Italie. Il est inutile de faire ressortir l'invraisemblance de cette hypothèse et il faut ici en rabattre comme de tout le reste, car il ne s'agit simplement que d'une tribu de l'archipel Méotis dont le nom et la situation nous sont révélés par l'argonautique d'Orphée : près du Bosphore cimmérien, les Argonautes rencontrent les *Turhuas*, près des Sintes orgueil-

leux. La Sindique est, en effet, relativement à l'Egypte, située en deçà des colonnes d'Hercule ; il ne faut pas oublier que c'est un Égyptien qui parle et qu'il se place à l'Orient pour regarder l'Atlantide. Or, c'est dans la Sindique que Strabon place les Toréates [1], Arrien la ville de Toricos et A. Marcellin celle de Tyras. Ces diverses dénominations ont pour racine *Tôr*, *Tour*, l'une des familles les plus considérables de l'ancienne Asie, qui laissa son nom aux Scythes Tauriens de la Crimée, au mont Taurus, et de qui descendirent les Tyriens, les Astôr ou Assyriens, les Touraniens de la Soghdiane, et ces mêmes Tyrrhéniens, colonie pélagique émigrée du Caucase en Italie, où elle apporta les arts et les traditions de la civilisation égyptienne et couschite.

Les récits du Timée et du Critias, ainsi dépouillés des exagérations apparentes auxquelles ils doivent ce cachet d'invraisemblance qui les a fait reléguer parmi les fables, rentrent dans les proportions de l'histoire. Cette légende nous apprend simplement que les rois des îles Atlantiques avaient sous leur domination les tribus libyennes et scythes établies dans l'archipel Méotide, dans le Caucase, et probablement dans la Crimée. Cela est plus naturel que de supposer que leur empire embrassait l'Espagne, l'Italie, l'Europe, l'Asie et la Libye.

On remarque dans les récits de Platon une grave contradiction : il y est dit que l'île Atlantique fut engloutie en un jour et une nuit ; puis, dans un autre endroit, l'auteur rapporte que Neptune donna une des extrémités de l'île en partage à son fils Eumelos qui est *Gadir* dans la langue du pays. Cette partie de l'île, ajoute Platon, est située vers les colonnes d'Hercule, dans la contrée qui de nos jours est appelée *Gadirica*.

[1] Orph. Arg., Str. liv. XI, p. 405.

Gadir survécut donc à la destruction de l'Atlantide? si cette région faisait partie de l'île, comment ne fut-elle pas engloutie aussi? Il y a, ce nous semble, réponse à cette question; Nous avons reconnu plus haut que Gadir ou Gadès était cette même île où s'élevait l'une des colonnes d'Hercule et qu'elle n'est autre que l'île de Kimmériens. La contradiction apparente qui ressort du récit de Platon, vient de ce qu'en parlant de l'empire des rois Atlantes, il comprend les sept îles et une partie du continent, tandis qu'il n'est question que de l'île seule de la tribu Atlante, lorsqu'on fait mention de sa destruction. Il est vrai que dans son récit Platon ne dit rien qui fasse présumer qu'il y eût d'autres îles que l'Atlantide; il paraît même l'avoir ignoré, et ceci ressort de ce passage où il dit qu'après avoir mis fin aux guerres sanglantes, Jupiter plaça les héros et les dieux dans l'*île des Bienheureux*, la très-auguste Atlantique.

Mais nous avons vu plus haut, dans le curieux paragraphe où Hérodote décrit l'oasis d'Ammon, que, suivant l'historien, ce pays s'appelait en grec les *îles des Bienheureux*. Il était donc reconnu qu'il y eût plusieurs îles de ce nom parmi lesquelles d'autres écrivains placent en effet l'Atlantide. Ce sont aussi les *îles Fortunées* que, d'après la description de Ptolémée, on a cru être les Canaries, et qu'on a désignées comme telles sur les cartes du moyen âge.

Dans la mystérieuse catastrophe dont parle Platon, l'Atlantide seule périt; les îles voisines survécurent et furent connues des anciens, celle du nord sous les noms divers d'Érythie, de Gadès, d'île des Libyens, des Kimmériens, de Tricaréna, etc.; celle du sud sous les dénominations d'Ogygie, d'île de Borée, d'Éole, de Calypso, de Géryon, des Hyperborées, îles Hespérides, îles Fortunées, etc.

Si l'on ne savait généralement ce que valent les chiffres dans les traditions des Grecs, on serait fort embarrassé des dimensions extraordinaires que Platon donne à l'Atlantide; mais un chiffre se change comme une lettre, et la méprise qui en résulte est beaucoup plus grave.

Ici l'exagération est évidente, soit de la part des prêtres égyptiens, soit de la part de Platon ou des intermédiaires qui lui transmirent cette histoire. Suivant lui, l'Atlantide avait 3000 stades de long et plus de 2000, en partant du milieu jusqu'en haut, c'est-à-dire jusqu'au nord. Que l'on calcule d'après le stade olympique de 24 à la lieue ou selon le stade égyptien plus court d'un cinquième, suivant d'Anville [1]; que l'on adopte même le stade de 51 toises, dont Hérodote se sert habituellement, au dire de M. Larcher [2], on n'arrivera point à réduire ces proportions à celles de la presqu'île de Taman. L'invraisemblance perce d'ailleurs dans le rapprochement de cette île de 3000 stades, avec la plaine de 10,000 stades qu'elle était censée contenir.

Proclus, rabattant les deux tiers, donne à l'Atlantide 1000 stades seulement. Ces évaluations cesseraient sans doute d'être exagérées, si l'on admettait qu'elles s'appliquent à l'empire des rois Atlantes, comprenant les îles Méotides et le territoire du Caucase s'étendant jusqu'au Phase. Mais toute cette partie de la tradition se perd dans le vague de l'éloignement des temps qui, semblable à celui des distances, efface la précision des détails et ne laisse entrevoir que les grandes masses. Il y a donc peu de sûreté à faire de ces chiffres une base de déductions. Les Égyptiens du siècle de Solon n'en savaient sans doute pas davantage que les Grecs du temps d'Hérodote : or,

[1] *Mém. sur l'Égypte*, — [2] Hérodote, trad. de Larcher, liv. I, p. 178. Note.

celui-ci prétend que le Palus-Méotis n'est guère moins grand que le Pont-Euxin [1].

Les Égyptiens et les Grecs mesurèrent l'importance de l'Atlantide à la grandeur de son désastre et au retentissement qu'il eut dans le monde. On se fera donc une idée plus juste de la réalité en s'en tenant à certains traits caractéristiques qui se sont gravés mieux que le reste dans la mémoire des peuples ; or, ces traits généraux s'adaptent avec une parfaite exactitude à la localité que nous désignons.

V

Récapitulons maintenant ce qui nous reste des indications de Platon émondées de leur luxe poétique, et essayons de nous faire une idée de la distribution des îles Atlantiques. Proclus nous aidera à mettre de l'ordre dans la géographie un peu nébuleuse du Timée.

« Il y a, dit-il, sept îles, dont deux sont consacrées à Proserpine, trois à Pluton, une à Ammon ; la troisième (il y en a trois principales) est *située au milieu ;* elle a 1000 stades et appartient à Neptune. »

C'est celle-ci qui fut l'île des Atlantes, car Platon nous apprend que Neptune et ses descendants y régnèrent. L'île d'Ammon ou de Jupiter est au sud ; c'est aujourd'hui Taman, séparée jadis par un canal de l'île des As.

Pluton avait trois îles ; le nom ou plutôt le titre d'Aïdonée (*Kaï-doun*, le roi des Kaï), nous indique un chef des *Akhaï* établis sur le littoral voisin du Caucase, et qui s'empara pro-

[1] Hérod., liv. IV, p. 86.

bablement d'une partie de l'archipel. La prise des îles de Proserpine sur la tribu de Ker, par ce chef éthiopien, nous explique la fable de la fille de Cérès, enlevée par le dieu noir.

Les noms de Proserpine et de Perséphone ne sont pas d'une très-haute antiquité. Le vrai nom primitif est *Perisatta*, qu'on trouve dans quelques poëtes grecs anciens. *Perisatta* signifie le pays des Péris, ce qui nous conduit à la source des origines de l'Iran, car les Péris sont ces génies femelles d'une rare beauté, que les Perses et les Arabes placent, selon leur mythologie, dans le voisinage des Djinns et des Dives. Nous n'hésitons pas à identifier les Péris avec les Hespérides (*Asperi*) vierges consacrées à l'étoile *Hesper* ou Vénus.

Parmi les îles Méotides, celle qui rejoint l'île Kimmérienne à l'île de Temrouk, présente une localité à laquelle on a conservé le nom grec de *Pérésippe*, c'est-à-dire les Éris ou Peris de la tribu du Cheval, précisément le même sens qu'aurait en Zend le nom *Asp-eri*. Nous retrouvons donc ici l'un de ces attributs d'animaux auxquels on étendait la même appellation qu'à l'astre et à la tribu : *as*, *as-ap*, *asp*. Pérésippe fut, suivant notre conjecture, l'une des deux îles de Perisatta ou Proserpine et le berceau des peuples Iraniens si souvent désignés par la dénomination de cavaliers, et chez lesquels presque tous les héros ou chefs de tribus portent le radical *asp* joint à leur nom [1].

Hyde a fait l'observation que *Pharis* ou *Farsi* dont s'est formé le mot *Perse*, signifie cheval ou cavalier en arabe, et il se demande pourquoi cette appellation aurait été attribuée

[1] Hérodote, liv. III, 56, 58, 70, etc. *Prexaspes*, *Pharnasp*, *Aspathines*, *Hystaspes*, etc., voyez dans l'Avesta, la généalogie de Zoroastre, t. III, p. 50, d'Anquetil. Le *Yaçna*, passim. Les Arimaspes sont placés par les poëtes, Eschyle entr'autres, entre le Caucase et le Méotis.

au peuple Perse, de préférence à d'autres peuples non moins bons cavaliers que lui [1]. Le fait de l'attribut distinctif de la tribu-mère nous semble expliquer complétement cette particularité.

La race *ap-Ari* ou arienne, se forma donc du mariage des familles germaines avec les générations nées de l'union des premiers Scythes avec les Égyptiens et les Libyens. La couleur africaine se perdit au bout de quelques siècles dans la multiplicité des croisements, mais les appellations *as* et *er* furent conservées comme un héritage sacré, par les nations sorties de ces premières tribus. Plus tard, l'une donna son nom à l'Asie; l'autre se répandit à l'Orient sous la variante *Eri-èné, Ari-ana*, les Eris de la Lune, et à l'Occident sous celle de *Her-man, Gher-man*, qui a exactement le même sens.

Le nom de *Perisatta* s'est perpétué dans les dynasties de la Perse, dont les princesses et les princes s'appelèrent souvent *Parisatis*. On l'a même retrouvé au lieu où il est né, dans *Pairisadous*, roi des As et des Maètes, suivant l'inscription de l'autel votif découvert au bord du lac Aftaniz dans l'île même de Proserpine.

Voilà donc, avec celle d'Ammon, les six îles de Proclus, et l'on peut encore deviner leurs contours dans la Péninsule actuelle, en suivant le cours des ruisseaux marécageux et des lagunes qui relient les massifs des îles anciennes.

Mais la septième, qu'on disait située au milieu, où est-elle? Nous ne pouvons plus la retrouver, puisqu'elle disparut en un jour et une nuit, engloutie dans la mer, mais nous pouvons du moins reconnaître son gisement, car d'après les

[1] Hyde, *de rel. vet. Persarum*, cap. XXXV.

indications très-précises de Platon, l'Atlantide était située au devant du détroit que les Grecs appellent les colonnes d'Hercule. Or, ces colonnes étaient placées sur les deux petits caps des îles Fontan et Taman qui se projettent en face l'un de l'autre au devant du golfe de Taman. Là fut donc l'Atlantide. Après avoir passé le détroit, on se trouvait dans une baie enfermée de toutes parts, au fond de laquelle étaient situés le port et la ville des Atlantes.

« Depuis la submersion de l'Atlantide, poursuit Platon, la mer qui la recouvre n'est point navigable à cause de la quantité du limon qui s'y trouve déposé. » Nous avons déjà fait remarquer que tel est encore l'état où se trouve la baie très-peu profonde de Taman. Tous les indices se réunissent donc pour nous révéler l'emplacement de l'île submergée.

« L'île Atlantide, dit Platon, avait la forme d'un carré oblong; ses côtés étaient presque partout réguliers. On avait corrigé le fossé d'un stade de large qui entourait la plaine. »

Il est difficile de trouver une localité qui justifie mieux cette description que la baie de Taman telle qu'elle existe aujourd'hui. Elle présente un parallélogramme à peu près parfait, et il semble que tous les angles en aient été jadis nettement équarris et les bords tracés au cordeau, tant cette configuration trahit l'ouvrage des hommes. Que le lecteur veuille bien jeter les yeux sur la carte qui présente l'état actuel de la Péninsule, et il lui sera aisé de remplir en idée le cadre de la baie en y replaçant la contrée disparue, que les deux bras du Kouban séparaient des îles voisines.

On remarquera que la régularité du carré n'existe plus à la partie Est qui correspond au fond du golfe et où l'on voit une profonde échancrure. Nous inclinons à croire qu'il y eût

de ce côté rupture ; ainsi la portion de terrain qui s'étend entre le fond du golfe et le lac Aftaniz, et que des terrains marécageux rattachent au nord à l'île Fontan et au sud à celle de Taman, faisait primitivement partie de l'Atlantide dont les deux tiers seulement se seraient effondrés.

On a trouvé dans ce fragment de l'île de Platon, les vestiges d'un grand nombre de monuments et de plusieurs cités : Phanagorie, Képos et Comosarye. Une de ces villes a laissé des restes considérables ; ces ruines appartiennent pour la plupart à des villes grecques, mais celles-ci se seront superposées aux édifices renversés ou abandonnés qu'y élevèrent autrefois les Égyptiens.

VI

Après nous être transportés par l'étude topographique et géologique au lieu où fut jadis l'Atlantide, nous allons maintenant essayer de faire ressortir du récit de Platon les preuves qui rattachent d'un côté la colonie des Atlantes à l'expédition de Séosiris, et qui de l'autre font de cette colonie la source d'où découlèrent les migrations mères des anciens peuples d'Asie et d'Europe.

« La ville était située dans une plaine en pente douce, mais pour ce qui concerne le reste de l'île, le sol en était très-élevé au-dessus de la mer et le rivage à pic. Un cercle de montagnes enserrait la plaine située au midi et la protégeait contre le vent du nord. Elles renfermaient un grand nombre de villages fort riches et fort peuplés, des lacs, des pâturages, de vastes forêts. »

On remarquera cette nécessité de s'abriter du vent du nord

qui éloigne complétement l'idée des régions méridionales, où l'on recherche au contraire ce souffle rafraîchissant. Cette circonstance dénote une région tempérée, bien qu'exposée au froid, comme l'est en effet la Crimée et le Palus-Méotis où l'on trouve la végétation et le climat de l'Espagne dans la partie du Midi, protégée par les montagnes contre la bise arctique.

Le trait principal de la description qui précède est la montagne qui s'élevait au milieu de l'Atlantide et où l'on peut deviner le volcan qui causa sa destruction. Le cercle de montagnes qui entourait la ville, laisse soupçonner l'aire d'un cratère ancien comblé par des attérissements et qui dut se rouvrir tout à coup, engloutissant les bourgs et les habitations construites dans son enceinte.

Les mythologues parlent souvent de cette montagne qui prit des peuples qui l'habitaient les noms d'Atlas et d'Atlante que les migrations berbères portèrent à la montagne d'Afrique que nous connaissons. Quelques auteurs ont désigné ainsi le Caucase, guidés sans doute par la vague idée que le véritable Atlas avait existé dans cette partie du globe. De plus on le croyait un volcan, comme l'indiquent ces vers de Claudien [1] :

Hinc volucrem vivo sub pectore pascis
Infelix Scythicâ fixus convalle Prometheus,
Hinc Atlantis apex flammantia pondera fulcit
Et per canitiem glacies asperrima durat.

Virgile et Silius Italicus font aussi du vieux mont une description qui n'a rien d'Africain [2] :

Canes barba gelu frontemque immanibus umbris
Pinea sylva premit.
.... Glacie riget horrida barba gelu.

[1] *In cons. Stilic.*, liv. II, v. 142, et *Gigant.*, v. 22, p. 799. — [2] *Sil. Ital.*, liv. I. *Æneid.*, liv. IV, 250.

Apollodore fait arriver Hercule à l'Hyperborée Atlas et au jardin des Hespérides [1].

Par ce nom d'Atlas, les Grecs exprimaient un roi, un peuple, une mer, une montagne, une île. Tout cela se confondait dans leur imagination et exprimait en résumé une contrée volcanique située dans le Nord, aux dernières limites du monde qu'ils connaissaient. Ce terme *caligine mersæ*, image des brumes dont les îles Atlantiques étaient enveloppées, dépeint très-bien le brouillard de fables où flottaient les vagues notions qu'ils avaient sur ce pays perdu dans le passé plus que dans la distance.

Ce n'est cependant ni du Caucase, ni de l'Atlas africain que les anciens ne connurent que fort tard, qu'il s'agit dans les premières traditions mythologiques, mais du mont qui s'élevait dans l'île Atlantique, et que ne sachant plus où trouver, les anciens mirent, soit en Asie, soit en Afrique, comme ils firent des colonnes d'Hercule. C'est cette montagne sur laquelle Ouranos, le premier roi des Atlantes, montait pour étudier les astres, et d'où son fils Hypérion fut emporté par un vent impétueux. C'est aussi la montagne de hauteur médiocre qu'habita la première génération née dans l'Atlantide, de Neptune et de Clito.

« Sur les flancs de l'Acropole étaient établis les artisans et les laboureurs. La caste des guerriers résidait seule au sommet autour des temples de Minerve et de Vulcain. Une seule enceinte les renfermait comme le jardin d'une seule famille. »

Cette description retrace avec exactitude la disposition circulaire des premiers établissements fixes des tribus et dont elles gardèrent longtemps l'habitude. Nous l'avons déjà décrite en étudiant ces plans de l'empire égyptien que

[1] Apollod., ch. VIII, § 3.

l'on croit des zodiaques. Et elle reproduisait la forme défensive qu'affectaient les camps des peuplades nomades. La position élevée du chef et de la caste militaire leur permettait de surveiller le pays environnant et de découvrir au loin l'ennemi, du haut du Borg à triple enceinte qui les enfermait.

Nous voyons par les temples d'Aténé et d'Héphaïstos, que les Atlantes, *at-al-an*, adoraient la lune et le feu. *At-éné*, variante de *at-ana*, fut la divinité des *el-èné*, Hellènes, comme des Pélages italiques qui l'appelaient *men-ar-aba*. On a traité de vanterie extravagante la tradition des Arcadiens, qui prétendaient que leurs ancêtres habitaient les montagnes de la Grèce avant l'apparition de la lune et des étoiles. Cela ne signifie pourtant pas autre chose que ce que nous savons déjà, c'est-à-dire que les Pélages occupaient l'Arcadie avant la venue des Hellènes, confédération des peuples de la Lune.

La haute antiquité du dieu Ptah (ap-at-ah) fait présumer que le feu, *Haï*, altération euphonique de *Ah*, était adoré des Égyptiens avant leur établissement sur les bords de l'Euxin, mais il est à croire que ce culte prit une grande importance dans l'esprit des populations habitantes d'une contrée fréquemment ébranlée par les feux souterrains, et où les volcans de boue, beaucoup plus actifs qu'aujourd'hui, vomissaient sans cesse la flamme et l'eau bouillante. A l'horizon, les cîmes du Caucase s'embrasaient d'éruptions fréquentes. Cet ensemble de phénomènes dut pénétrer d'une terreur religieuse l'imagination des hommes, et les préparer à la croyance de puissances souterraines dont il fallait apaiser la colère par des offrandes et des sacrifices.

Platon ne nomme point la ville des Atlantes, mais nous n'hésitons pas à croire qu'elle dut s'appeler du nom de l'astre protecteur de la race, *at-Ana;* ce fut ce nom que les Hellène

donnèrent, en effet, à leur principal établissement dans la Grèce. L'Attique reçut d'abord l'appellation d'*Acté*, qui n'est autre chose que le nom *Haktè*, *Hak-at*, dont les Grecs firent Hécate, l'une des formes de la lune, et qui dérive de l'Hak égyptienne.

« [1] Trois fossés circulaires entouraient le palais des rois qu'avait habité le dieu des ancêtres des Atlantes : les rois qui le recevaient tour à tour en héritage, s'efforçaient de se surpasser les uns les autres dans les embellissements qu'ils y apportaient, en sorte qu'on ne pouvait voir la grandeur et la beauté de leurs travaux sans être stupéfait d'admiration. Le plus grand de ces fossés communiquait avec la mer et avait trois stades de large.

» Les deux enceintes suivantes, l'une d'eau, l'autre de terre, avaient chacune deux stades. Enfin, l'île où se trouvait le palais avait un diamètre de cinq stades ; on revêtit d'un mur de pierre le pourtour de l'île où était ce château et on éleva des tours et des portes à l'entrée des voûtes où pénétrait la mer. On se servit pour ces constructions, de pierres blanches, noires et rouges que l'on tira de l'île.... On recouvrit d'airain, en guise d'enduit, tout le mur de l'enceinte extérieure, d'étain la seconde, et les bords de l'île d'une ceinture d'orichalque qui étincelait comme du feu.

» Le temple où Neptune et Clito avaient engendré et mis au monde les dix dynasties royales, était construit sur une hauteur. C'est là que chaque année les dix provinces de l'empire faisaient à ces deux divinités l'offrande des prémices. Le temple était long d'un stade, haut à proportion et large de trois arpents, mais son aspect avait quelque chose de bar-

[1] *Critias*. trad. de M. Cousin.

bare. L'extérieur en était revêtu d'argent, excepté les acrotères, qui étaient d'or; à l'intérieur, la voûte était recouverte d'ivoire enrichi d'or et d'orichalque; on y voyait de nombreuses statues d'or et, entre autres, l'image colossale du dieu sur son char, guidant six coursiers ailés, et si haute que sa tête touchait la voûte du temple. Autour de lui cent néréides étaient assises sur des dauphins.

» Il y avait des bains formés par deux sources naturelles, l'une froide et l'autre chaude, autour desquelles s'élevaient des maisons et des plantations d'arbres. On avait formé des bains ouverts pour l'été et d'autres fermés pour l'hiver : il y en avait pour les rois et pour les particuliers, d'autres séparés pour les femmes, d'autres pour les chevaux et les bêtes de somme. Une partie de ces eaux allait arroser le bois de Neptune, où la fertilité du terrain produisait des arbres d'une beauté surprenante ; le reste se rendait dans les digues extérieures par des aqueducs.

» Sur ces digues, qui formaient des îles, il y avait des temples consacrés à un grand nombre de dieux, des jardins, des gymnases, des hippodromes... Des casernes pour les troupes, dont une élite dévouée demeurait dans l'Acropole, auprès des rois. Au-delà des trois enceintes et des ports, était une autre enceinte remplie d'une foule d'habitations rapprochées les unes des autres. Le canal et le plus grand port étaient couverts de navires et de marchands, qui arrivaient de tous les pays du monde et dont la foule produisait la nuit et le jour un mélange de tous les langages et un tumulte continuel. »

Après ce poétique tableau, l'auteur grec expose ainsi l'ordre politique d'après lequel la nation était régie :

« Chacun des dix chefs contribuait pour la sixième partie d'un chariot et le nombre des chars de guerre était de dix

mille. Il fournissait entre autres deux chevaux avec leurs cavaliers, un attelage de deux chevaux sans le char, un combattant armé d'un petit bouclier, un autre pour conduire les chevaux, deux fantassins pesamment armés, deux archers, deux frondeurs, deux fantassins armés à la légère, puis des soldats armés de pierres, d'autres de javelots, trois de chaque espèce et quatre marins pour la flotte de 1200 voiles. Telle était l'organisation militaire de la capitale ; quant aux neuf autres provinces, elles avaient chacune leurs lois particulières.

» Chacun des dix chefs avait dans son canton une autorité absolue et droit de vie et de mort. Quant au gouvernement général de l'île, la règle était la loi de Neptune, gravée sur une colonne d'orichalque, placée dans le temple du dieu. Les chefs se rassemblaient là tour à tour, d'abord au bout de cinq ans, puis au bout de six ans, pour faire alterner les nombres pair et impair, et ils y délibéraient des affaires publiques. Lorsque quelqu'un d'eux avait violé la loi, ils le jugeaient ; l'épreuve consistait à boire le sang d'un taureau immolé au pied de la colonne avec des rites particuliers. »

Sans doute l'imagination aura suppléé aux lacunes de la tradition dans le récit que fit à Solon le prêtre de Saïs, et le Grec aura à son tour enchéri volontiers sur l'Égyptien, surtout dans les chiffres. Ces dix mille chars, cette flotte de 1200 voiles dépassent la mesure du vraisemblable, et la couleur athénienne, dont la description est empreinte, en rendent les détails un peu suspects. Néanmoins, le fond est vrai, et il résulte de l'ensemble de ce tableau l'idée d'une civilisation très-avancée, telle qu'on devait l'attendre d'une colonie fondée par la douzième dynastie égyptienne, et que les Pharaons, durant les plusieurs siècles de son existence,

ne négligèrent sans doute point de surveiller et de développer.

Le prêtre de Saïs lui-même constate que l'Atlantide fut l'antique patrie des Égyptiens et des Athéniens : « Vous autres Grecs, dit-il, tirez votre origine d'une des familles de ce peuple échappée au commun désastre. » Toutes les premières traditions de la Grèce témoignent en effet de cette parenté primitive; Cécrops l'Égyptien est le fondateur d'Athènes; Cadmus bâtit Thèbes de Béotie, en mémoire d'une Thèbes d'Égypte où il était né; les mystères de Bacchus et d'Éleusis, le mythe des enfers, les dieux de l'Olympe hellénique, qui ne sont que la personnification des héros, des rois, des patriarches égyptiens et chaldéens auxquels furent soumises en Asie les tribus pélagiques et ariennes dont les descendants peuplèrent successivement la Grèce, tous ces indices et bien d'autres que nous citerons en leur lieu, établissent d'une manière incontestable l'origine égypto-germanique de la race hellénique. C'est accepter avec trop de facilité les explications aventureuses des Grecs, que de supposer qu'une poignée d'Égyptiens, venus, sous la conduite de Danaüs, sur ces galères anciennes qui portaient au plus quarante ou cinquante hommes, ait suffi pour subjuguer et transformer les populations pélagiques du Péloponèse. Les cinquante filles de ce prince représentent certainement autant de tribus, et cette migration indique un déplacement de familles s'élevant au moins à deux ou trois cent mille personnes, ce qui éloigne toute idée d'un transport maritime.

D'ailleurs, l'absence complète de toute expérience nautique chez les Grecs, attestée par l'expédition des Argonautes, au XIIIe siècle, confirme l'idée que les Égyptiens n'eurent point à traverser la Méditerranée pour arriver en Grèce.

S'ils eussent été capables d'une telle entreprise, au XVIII[e] et au XV[e] siècle, il est évident que, trois ou quatre cents ans plus tard, Jason et ses compagnons ne se fussent pas bornés à longer les côtes de l'Euxin pour se rendre en Colchide, en tirant chaque soir leur navire sur le rivage, et les anciens n'eussent pas célébré à l'envi cette expédition maritime comme la première et la plus audacieuse qui eût jamais été tentée. N'est-il pas plus naturel d'admettre que les migrations hellènes descendues des nomes égyptiens du Méotis, se réfugièrent dans le Caucase après la destruction de leur colonie, puis de là, vinrent s'établir dans l'Arménie et l'Alghesira ou Mésopotamie, où elles séjournèrent plusieurs siècles? Forcées, après ce temps, de subir le joug d'une race rivale, les tribus chaldéennes ou Hellènes, car *el-Ana* et *al-at-Ana* n'offrent qu'une simple variante dans le qualificatif *at* ou *ad*, résolurent d'abandonner leurs établissements et se mirent en marche vers l'occident par l'Asie mineure; arrêtées par la mer à l'extrémité de la péninsule, elles y fondèrent les sept États fameux sous les noms de Phrygie, Mysie, Lydie, Ionie, Doride, Éolide et Carie, puis enfin passant le Bosphore ou gagnant les îles, elles se répandirent dans toute la Grèce.

Hérodote prétend que les noms des dieux des Grecs leur sont venus d'Égypte, excepté ceux de Neptune, des Grâces, des Dioscures, de Junon, Vesta et Thémis. « Les Pélages, dit-il, ont appris des Libyens le nom de Neptune [1]. » On ne comprendrait pas ces exceptions, si la connaissance des dieux s'était transmise aux Grecs directement d'Égypte. Elles s'expliquent au contraire, du moment qu'on reconnaît que Neptune, objet de la vénération des Libyens Atlantes, fut un

[1] Liv. II, 50.

roi divinisé en Asie, dont le culte passa en Grèce. L'Égypte par conséquent n'en pouvait avoir eu connaissance.

Parlant à un Grec, les prêtres de Saïs se gardèrent bien de désigner, comme fondateur de la colonie Atlantique, le dieu Osiris, dont le nom ne pouvait être prononcé sans sacrilége. Aussi est-ce par cette phrase vague que Critias entre en matière : « Quand les dieux se partagèrent le monde, chacun eut une contrée grande ou petite, dans laquelle il établit des temples et des sacrifices. L'Atlantide étant échue à Posidon, il plaça dans une partie de cette île les enfants qu'il avait eus d'une mortelle. »

Dans les légendes mythiques qui se rapportent à cet événement, les peuplades sauvages, les Scythes, sont appelées les hommes, et les Égyptiens civilisés sont les dieux. Ce terme auquel les mythologues donnèrent par la suite un sens surnaturel, caractérisait à l'origine la caste sacerdotale et la caste guerrière, que les Hindous nommèrent Brahmanes et Tchattryâs, *toû*, radical de *téous*, *théos*, *deô*, fut le nom des seigneurs de Jupiter (at-Hoû). Au lieu du mot dieu, qu'on lise chef, et pays au lieu de terre, le passage de Critias s'explique de lui-même. La suite confirme d'ailleurs cette interprétation : « C'était une plaine située près de la mer, et, vers le milieu de l'île s'élevait une montagne peu élevée où résidaient Évenor et Leucippe ; Posidon ou Neptune épousa Clito leur fille. »

Évenor, c'est *ab-an-hôr*, le père de la Lune et du Soleil. Quant au nom de *Leucippe*, cheval blanc, il caractérise la race blanche. Cet attribut de la famille scythique fournit un frappant exemple de la fidélité héréditaire des races à leur emblème primitif. Lorsque les Saxons débarquèrent en Angleterre, au cinquième siècle, les deux chefs de leurs tribus

portaient les noms d'Henghist et de Horsà, l'étalon et le cheval; leur étendard était un cheval blanc.

La fréquence du mot *hippos* dans la région supérieure du Caucase, que Pline nomme les *monts hippiques; Élasippus*, selon Platon, l'un des dix chefs de l'Atlantide; *Pérésippe*, appellation actuelle de l'île, que nous considérons comme ayant été l'île de Proserpine; la ville de *Gorghippia* dans la Sindique, sur l'Hypanis; les Centaures de la Thrace, moitié hommes moitié chevaux, sont autant de témoignages de l'existence au nord de la mer Noire, d'une grande tribu dont le symbole était le cheval, comme le taureau fut celui du peuple de Colchos. L'*hippos* grec est la traduction de l'*aswa* sanscrit, *asp* en zend ; or, Pline, Eschyle[1] et Orphée nous montrent les *cavaliers Arimaspes* au nord du Caucase et sur les bords de la mer d'Azoph, dans ces plaines qu'occupent aujourd'hui les Cosaques du Don. Les Égyptiens et les peuples éthiopiens, suivant Wilkinson, ne se servaient guère des chevaux que pour traîner les chars, et on ne connaît qu'une seule figure d'homme à cheval sur les monuments du Nil. Les Germains de la steppe, qui vivaient à cheval, comme aujourd'hui les Arabes, durent donc surprendre les Africains par leur audace et leur habileté à manier le coursier; de là ce titre de *peuple du cheval* que les Égyptiens donnèrent aux familles scythes, qui devinrent leurs vassales ou leurs alliées, titre qui se perpétua parmi les hordes de race blanche, et qui motiva le culte du cheval, tant parmi les populations gauloises que chez les Perses, issus d'un mélange égypto-scythe.

Les Turcs, originaires de la steppe, et nés de la conjonction des races germaine et tartare, ont conservé dans leurs

[1] Aug. Thierry, *Conq. de l'Angleterre*, t. I, p. 1. — [2] Esch. Prométhée, v. 825. Orphée, v. 1060.

étendards le double symbole sidéral et animal qui distinguait leurs ancêtres au temps de la domination égyptienne en Asie : la queue de cheval surmontée du croissant.

C'est sans doute pour la même raison que Neptune, le roi de l'Atlantide, eut le coursier pour attribut. Souverain des îles maritimes, son char est traîné par des chevaux marins.

Clito, fille d'Evenor et de Leucippe, offre un nom traduit; Platon nous prévient, en effet, qu'il a pris parfois cette liberté ordinaire aux auteurs grecs. *Clito*, qui signifie colline, correspond à *col*, *hol*, terme gothique, dont le sens est haut, dominant, équivalent à haut-chef, haut-père, *dii superi*, métaphore qui doit son origine à la résidence du souverain, toujours placée sur une hauteur.

« Cinq couples jumeaux naquirent, dit Platon, de Neptune et de Clito. Alors le dieu divisa l'Atlantide en dix parties, et en donna une à gouverner à chacun de ses fils. A l'aîné, Atlas, il assigna le pays où résidait sa mère, qui était le meilleur de tous. Il le fit roi des autres et nomma ceux-ci archontes. »

Cette division par dix nous reporte aux décans égyptiens, chefs chacun d'une tribu, et qui furent sans doute à l'origine au nombre de dix. Sept de ces tribus étaient établies dans les îles Atlantiques, et trois autres dans le Caucase ; car Platon nous a déjà dit que la domination des rois Atlantes s'étendait sur le continent.

Ces dix chefs étaient subordonnés à Atlas ou Atlante, ainsi nommé selon qu'on le considère comme chef des As ou des Antes, des Scythes ou des Éthiopiens. Ce fut le régent du nome. On lit en effet dans Diodore qu'Osiris nomma Antée gouverneur des lieux voisins de la Libye [1]. Mais, ce qu'il y a de

[1] Diod., liv. I, § 1.

plus intéressant ici, c'est ce nombre dix, qu'on voit invariablement apparaître au début de toutes les cosmogonies. Selon les Védas, la race brahmanique doit le jour à dix Maharchis, ou saints personnages [1]. Bérose compte dix premiers rois pères de la race phénicienne. Les généalogies des tribus arabes débutent par dix chefs, comme celle des Hébreux par dix patriarches. La première amphictyonie grecque se composait des députés de dix tribus, et ce n'est que plus tard que le nombre s'en éleva à douze [2]. Cette division est encore rappelée par le classement en décuries des trois premières tribus dont se composa d'abord le peuple romain [3].

Cette répétition d'un même chiffre chez les six plus grands peuples de l'antiquité au début de leur histoire, ne saurait être un jeu du hasard, et personne ne mettra en doute que les Aryas, les Phéniciens, les Arabes, les Hébreux, les Grecs et les Romains n'eussent conservé, chacun de leur côté, ce souvenir de leur commune origine. Que ces nations soient issues des Atlantes éthiopiens établis au nord de l'Euxin, c'est ce qui commence, ce nous semble, à devenir très-probable, et nous espérons donner à cette proposition toute l'évidence possible lorsque nous étudierons séparément les premières chroniques mythiques de chacun de ces peuples.

Une relation de Denys de Mitylène, dont les écrits sont perdus, mais qui se trouve heureusement conservée parmi les fragments recueillis par Diodore, donne une idée moins exagérée de la grandeur de ce peuple Atlante vanté par Platon, et nous apprend ce qu'il faut croire de leur puissance militaire.

[1] *Lois de Manou*, liv. I, sloka 34, 35. Euseb. *Præpos. evang.* Ibn Khaldoun, t. I. Genèse, ch. v. — [2] Pausan., liv. X, ch. VIII. — [3] Plut. *in Rom.* Denys d'Halic., liv. II.

Il paraît qu'à une certaine époque, ils furent conquis par les Amazones. Cette nation de femmes, dont l'origine est des plus reculées, et qui paraît avoir constamment résidé sur les rives de l'Euxin, mériterait une étude particulière ; ici, nous nous bornerons à constater le pays qu'elles habitaient il y a 5000 ans. — « On prétend, dit Diodore, qu'elles occupaient une île appelée Hespérie, située au couchant du lac Triton ; ce lac prend son nom du fleuve Triton qui s'y décharge, lequel est voisin des Éthiopiens ; il passe au pied de l'Atlas, qui domine sur l'Océan. »

Puisqu'on ne connaît en Afrique aucune localité dont la description corresponde à celle-ci, on nous permettra de la chercher ailleurs. Le fleuve et le lac Triton représentant, selon nous, le Kouban et le lac Aftaniz, l'Hespérie, située au couchant, désigne l'île Kimmérienne. L'auteur grec la dit semée d'arbres fruitiers et occupée par des pasteurs possédant de grands troupeaux qui leur fournissent la chair et le lait dont ils vivent. Les femmes guerrières soumirent par les armes toutes les villes de cette île, excepté une seule, qui s'appelait *Men*, et qui était sacrée ; elle était habitée par des Éthiopiens, et il en sortait des vapeurs enflammées.

Ayant vaincu les autres nations africaines du pays, les Amazones bâtirent sur le lac Triton une ville qui fut appelée *Cherronèse*. L'auteur confond ici les localités, car il s'agit sans doute de la ville de Kheron, que Méla place en Crimée, sur le Bosphore cimmérien, et probablement la Kertch d'aujourd'hui ; les Grecs par suite étendirent à la Crimée le nom de *Kheron-nésos*. Méla ajoute que la fondation de cette ville était attribuée à Diane, vierge et guerrière comme les Amazones et déesse de la Lune, qu'elles révéraient. Auprès, dit le géographe, est située la grotte de *Nymphæum*, consa-

crée aux Nymphes. Nymphée était, en effet, peu distante de Kertch, et M. Dubois de Montpéreux en a retrouvé les vestiges[1].

Les Amazones attaquèrent ensuite, au nombre de 30,000, les Atlantes, le peuple le plus civilisé des Africains, et dont le pays était riche et rempli de grandes villes. Les Atlantes prétendaient que c'était sur les bords maritimes de leur pays que les dieux avaient pris naissance. Les femmes guerrières vainquirent en bataille rangée les Atlantes de la ville de Kerkène et massacrèrent tous les hommes et réduisirent les femmes et les enfants en servitude. Les Atlantes épouvantés se soumirent à Myrine, reine des Amazones, qui les accueillit avec bonté et s'engagea à faire rebâtir une autre ville à la place de celle qu'elle avait détruite. Elle la remplit des prisonniers qu'elle avait faits dans ses expéditions et des natifs du pays. Les Atlantes, en reconnaissance, lui apportèrent des présents magnifiques et lui décernèrent les plus grands honneurs.

Les Amazones, à la prière des Atlantes, allèrent ensuite attaquer les Gorgones, autre tribu de guerrières qui harcelaient et pillaient le pays. Ils espéraient sans doute qu'elles se détruiraient mutuellement ; en effet, les Amazones furent victorieuses, mais après avoir subi de grandes pertes. Le narrateur termine ce curieux passage en disant que le lac Triton disparut par la suite des temps, tout le terrain qui le séparait de l'Océan s'étant rompu et effondré[2].

Il est peu de traditions primitives qui ne finissent par un déluge ou un bouleversement du sol ; Diodore en rapporte un grand nombre de ce genre, sans paraître se douter qu'il s'agit toujours de la même catastrophe.

[1] *De situ Orbis*, liv. II, ch. I. Dub. de Montpér., t. V. — [2] Diod., liv. III, 28.

Les indices que fournit ce fragment, si peu précis qu'ils soient n'en confirment pas moins d'une manière positive la situation que nous sommes conduits à assigner à l'Atlantide. Toute l'histoire des Amazones nous les montre, dès l'origine jusqu'au temps d'Alexandre, constamment établies sur le littoral de la mer Noire, d'abord dans la Crimée, ensuite dans le Caucase et dans l'Asie mineure sur le Thermodon. Elles n'ont donc pu conquérir d'île que dans ces parages, et il n'y a eu d'îles dans l'Euxin que les îles Atlantides.

Nous arrêtons ici notre étude sur l'intéressant récit de Platon. Nous en avons rapproché tout ce qui pouvait contribuer à l'éclaircir, et nous n'avons omis aucun des détails nombreux dont il se compose ; sauf les chiffres et quelques descriptions empreintes d'exagération poétique, il n'est aucun de ces détails qui ne trouve sa définition et qui ne s'encadre comme un indice révélateur dans la solution géographique et historique que nous proposons de cette vieille énigme, offerte depuis tant de siècles à la curiosité des hommes. Cependant, cette interprétation de la légende égyptienne transmise par Platon serait incomplète si nous ne cherchions à déterminer, avec autant de précision que possible, la cause et la nature de la catastrophe dans laquelle l'île Atlantique disparut avec son peuple.

CHAPITRE VI.

LE DÉLUGE.

I

« L'Atlantide disparut sous la mer en un seul jour et en une nuit fatale, à la suite de grands tremblements de terre. » — Telles sont les paroles de Platon. L'inattendu et la rapidité de la catastrophe, la grandeur de ses effets ne permettent pas de douter qu'elle ait été causée par un phénomène volcanique. C'est ce qui résulte avec évidence de la constitution géologique de cette partie du globe où nous avons reconnu l'île de Platon.

Les plus récents explorateurs du Caucase ont constaté que le massif granitique dont se forme la base de cette chaîne de montagnes a dû, pendant la période plutonienne du globe, être soulevé par l'action puissante des feux souterrains. Plusieurs cratères, sept au moins, y vomissaient naguère des flammes à des hauteurs considérables, et le géologue recon-

naît sans peine à la coupe de leurs reliefs les coulées porphyritiques qui en sont descendues. Tiflis, renommée pour ses eaux thermales est bâtie sur la lave. Dans la province de Bakou, les fontaines de naphte abondent comme dans les îles de Taman, et jaillissent à plusieurs milles de distance à la surface même de la Caspienne ; le contact d'une lumière y enflamme les vagues sur une assez grande étendue.

A l'extrémité de la presqu'île d'Abchéron, des colonnes de feu sortent des entrailles du sol et les Hindous viennent de leur pays en pèlerinage adorer dans ce lieu la divinité de leurs premiers pères. Ils disent que leurs livres saints leur apprennent que, vers l'extrémité de la quatrième partie du monde, le feu sacré brûle éternellement au bord de la mer Hizr [1].

On voit aussi à Bakou un volcan de boue ; on sait ce que sont ces miniatures de volcan dont les Geysers d'Islande sont les exemples les plus remarquables. C'est un petit cône dont la hauteur et la circonférence varient, ayant à sa cime un cratère et sur ses flancs des fumerolles éclatant, comme une vraie solfatare en éruptions soudaines après des silences de plusieurs années, parfois de plusieurs siècles, et vomissant des torrents de boue liquide, de bitume et de soufre. De cette vase épaisse se dégagent de larges bulles de gaz hydrogène qui parfois s'enflamment et détonnent ; alors tout s'ébranle, le liquide noir se soulève et déborde à flots sur les pentes du tertre et sur la plaine voisine. L'aspect désolé de ces tumulus purulents, que n'entoure pas la terreur imposante des hautes cimes ignées, éloigne les hommes des lieux que leur présence attriste. Ils ont cependant leur expression dans les phénomènes de la vie du globe ; ils témoignent de l'extinction

[1] Voyage de Chodzko ; les pèlerins de *Djoula-Maï*.

graduelle de la volcanicité, autrefois énergique sur certains points, et des derniers efforts de sa puissance affaiblie.

La presqu'île de Taman est semée de ces volcans de boue et, chose remarquable, ils gissent principalement près du golfe de Taman autour duquel ils sont rangés comme un cordon [1]. Le judicieux observateur que nous avons déjà cité et qui a fait une étude particulière de cette région aussi étrange que peu connue, la décrit comme une terre amphibie où l'eau, la terre et le feu se livrent de perpétuels combats qui lui font subir sans cesse de nouvelles transformations.

Sur le promontoire méridional de l'île Fontan, l'ancienne île Kimmérienne où nous avons placé l'une des colonnes d'Hercule, on voit un immense tumulus élevé, dit-on, en l'honneur de Satyrus Ier, roi du Bosphore, qui régna de 407 à 393 avant J.-C. Ce tertre, qu'on nomme *Koukouoba*, domine le Liman d'une hauteur d'environ 250 pieds. Il est couronné d'un cratère éteint de 88 pas de tour dont le fond est recouvert de gazon. D'autres cônes inactifs sont semés sur la pente, mais il en est un qui jetait encore en 1832 des torrents de boue et des pierres, avec des gerbes de feu ; tant que l'éruption dura, la montagne s'agita comme sous le coup d'un tremblement de terre [2]. Au nord-ouest de l'île existe aussi tout près de la mer, un vaste entonnoir de cent pas de diamètre, d'où jaillissent sans cesse des flots de boue et de bitume.

Dans le fond du Liman, jusqu'à la mer d'Azoph, s'élève une ligne formidable de volcans de boue distribués en trois groupes, dont la principale sommité est le mont *Choumoukaï* ou

[1] Pallas, *Voy. aux gouvernements mérid. de la Russie*, t. II.

[2] Éruptions de 1794 et de 1832. Dub. de Montp., t. V, p. 26, 53, 80, etc.

Kull-oba. C'est le plus rapproché du fond du golfe et celui dont les éruptions ont comblé le bas-fond qui séparait l'île Kimmérienne de la partie centrale située entre le Liman et le lac Aftaniz, et que nous considérons comme un fragment de l'Atlantide. A l'est de cette île, dans la position la plus riante était assise la ville de *Kepos*, mentionnée par Strabon, et parmi les ruines de laquelle on a trouvé des débris sculptés d'un travail exquis.

A partir de l'ancienne embouchure du Kouban, qui s'ouvrait un passage dans le golfe et aboutissait par là au Bosphore cimmérien, commence une autre série de cônes boueux et de sources de naphte, dont le principal groupe est l'*Asso-dagh* (montagne des As), qui prolonge le littoral occidental de l'île *Asia*.

Ainsi, presque tout ce bassin, aujourd'hui rempli par la mer, est cerclé d'un chapelet de collines volcaniques et de cratères, les uns éteints depuis des siècles, les autres encore bouillants ou flamboyants. L'idée qui se présente naturellement à l'esprit, serait de les considérer comme les exutoires d'un vaste cratère placé jadis sous le Liman, mais qui, se trouvant comblé par un écroulement soudain, se serait ouvert des bouches latérales, par lesquelles s'échappent des fusées de gaz enflammé à travers l'épaisse couche de terre et de limon qui le recouvre.

La profondeur de la mer dans la baie de Taman n'est, en moyenne, que de huit à dix pieds ; à l'entrée du Bosphore, un vaste banc de sable, l'*Hermata* de Scylax, rejoint presque les deux caps de Fontan et de Taman, comme pour indiquer le bord de l'abîme sous-marin où fut engloutie l'Atlantide.

Les roches d'Opouk, jetées en travers du Bosphore, offrent bien les caractères volcaniques, et précisément en face du golfe

sur le littoral de la Crimée, « on reconnaît, dit M. de Montpéreux, qu'un effort plutonien a soulevé le calcaire à couches horizontales du sol de Kertch. La montagne même d'Opouk est déchirée par une fente large de trente pieds, pareille aux fissures des glaciers. De gros blocs disjoints sont tombés dessus comme des ponts ; des blocs de porphyres épars sur la côte, les roches Karavis arrachées du continent, attestent qu'il s'est fait là, sous la mer, une explosion qui a été cause de ce soulèvement isolé [1]. »

On ne peut mieux deviner, et nous arriverons peut-être à faire l'histoire du bouleversement dont M. de Montpéreux a reconnu les effets.

Après avoir constaté l'action graduelle des dépôts d'alluvion qui ont relié entre elles les îles dont se composait jadis le petit archipel du Méotis, nous avons exprimé l'idée que ces îles étaient autant de projections volcaniques recouvertes d'une couche calcaire et d'humus végétal. Ceci n'est nullement une supposition, car la force dont nous parlons agit encore et n'a point cessé de créer ou de détruire.

Le 5 septembre 1799, après un bruit souterrain accompagné de tremblements de terre et de tonnerre, on vit subitement sortir du sein de la mer d'Azoph, vis-à-vis de Temrouk, une île qui avait 721 toises de long, 48 de large et 7 de hauteur. Au centre de cette terre nouvelle s'ouvrait un cratère qui projeta d'abord de la vase, puis se couvrit de feu et de fumée. Cependant cette apparition ne fut pas de longue durée, car, l'année suivante, l'île disparut aussi subitement qu'elle était venue [2].

Une autre île surgit en 1814, mais elle n'avait qu'une demi-

[1] Dubois de Montpéreux, t. V, p. 255. — [2] *id.*, t. V, p. 32.

verste de tour et ne tarda pas non plus à rentrer sous les flots.

Changeons les proportions avec les temps, et supposons, ce qui est conforme aux lois de la physique du globe, qu'il y a 45 siècles, les forces volcaniques agissaient avec une énergie infiniment plus grande que maintenant sur la portion de la planète où sont situés le Caucase et la mer Noire ; admettons même que ces deux bassins circulaires de l'Euxin et de la mer d'Azoph furent, à une période géologique antérieure, de vastes foyers en ignition, comblés et recouverts ensuite par la mer et l'on se rendra clairement compte de la formation des îles Méotides et de la Crimée par les soulèvements successifs de cette puissance qui crée maintenant des îles dans l'océan Pacifique, comme elle en créa jadis dans la mer Noire et dans Méditerranée. Ammien Marcellin nous apprend, en effet, qu'Ophiusa et Rhodes ont surgi de la sorte, et il en a été sans doute de même de la plupart des îles de l'archipel grec. C'est l'histoire des îles Santorin et Julia. Ce fut aussi celle de l'Atlantide ; la force qui l'avait créée la détruisit. Un jour est venu où, miné par des ébranlements souterrains, le sommet de l'île s'est effondré et a ouvert aux gaz enflammés une route du fond de la mer vers la surface ; alors dans ce cratère béant tout s'est précipité, la montagne et la plaine avec les demeures que les hommes avaient bâties sur ce sol perfide. La mer, refoulée par l'explosion, revint à son tour, et remplissant de ses flots bouillants le vide laissé par la terre disparue, acheva d'en dissoudre les débris, puis le volcan rassasié s'apaisa, et la mer étendit son niveau calme sur les ruines de la contrée naguère vivante. — « Cette mer, dit Platon, a cessé d'être navigable par la quantité de limon que l'île abîmée a laissé à sa place. » En effet, les navires ne pénètrent pas

dans la baie de Taman, et la barque du Tartare sillonne seule cette lagune fangeuse, tombe ignorée d'un grand peuple.

Ceci n'est pas un rêve; il est certain, il est prouvé que sous cette mer gît une terre qui fut habitée, et qui plus est, civilisée, l'abîme lui-même est venu porter témoignage!

Le savant Pallas a décrit avec soin un de ces volcans de boue par lesquels s'exhalent les restes du feu qui dévora l'Atlantide. Le *Choumounkaï* ou *Kull-oba*, situé au fond du golfe de Taman, très-près du rivage, est maintenant paisible, et l'on n'a même jamais cité de lui d'explosions violentes, pareilles à celles des autres volcans. La preuve de sa longue inactivité se tire d'ailleurs des grands tertres de forme très-conique qui recouvrent sa cîme et son flanc. Depuis les temps historiques sa forme n'a donc guère changé, et Pallas assure que l'époque de l'éruption du Kull-oba est inconnue[1].

Or, ce voyageur, en visïtant la cîme du mont, y a trouvé un gouffre vaseux, et a été fort surpris de voir mêlés à cette boue, parmi des racines, des roseaux et des joncs projetés de l'intérieur du volcan, des débris nombreux de poterie et d'amphores; cette découverte lui a fait supposer que l'éruption s'était fait jour à travers quelque tombeau ancien du voisinage, hypothèse qui n'a rien de satisfaisant.

Les matières, que les gaz souterrains entraînent avec eux, pour les vomir à la surface, sont prises souvent à de grandes profondeurs. Le Vésuve rejette, avec sa lave, des torrents d'eau contenant des algues, des coquillages et des poissons[2], ce qui prouve que la force éruptive a traversé la mer avant de s'échapper par la cheminée du volcan. Il n'y a donc nulle

[1] Dubois de Montpéreux, t. V, p. 56. Pallas, *Voy. dans les gouv. méridionaux de la Russie*, t. II, p. 337. — [2] *Der Vesuv eine monographie, von* J. Roth, 1857.

invraisemblance à penser que ces fragments de poterie aperçus par Pallas dans le cratère du Kull-oba, ont été arrachés de la terre qui gît au fond du golfe de Taman, et que ce sont des spécimens de l'industrie des Atlantes. Les vases recueillis dans les pyramides et les peintures des monuments attestent que la céramique avait atteint déjà, sous le premier empire égyptien, un grand degré de perfection. Il ne serait pas impossible que, malgré la date reculée de la catastrophe de l'île égyptienne et l'épaisseur du lit de vase qui la recouvre, des essais de draguage parvinssent à ramener au jour quelques-uns des débris précieux qui y sont enfouis depuis 4400 ans.

Malgré les détails que donne Platon sur l'existence de l'Atlantide et sur sa destruction, détails qui, aux yeux de tout observateur consciencieux, ont un grand caractère d'authenticité, on pourra objecter qu'il a été à peu près seul à en parler, et qu'il est étrange que de tant de peuples issus de la colonie du Méotis, les prêtres égyptiens aient été seuls à s'en souvenir. Cette objection est parfaitement juste, et nous allons y répondre en démontrant que nulle tradition, au contraire, n'est plus célèbre ni plus répandue que celle de ce grand désastre. Elle figure invariablement dans les premières traditions des peuples, et au milieu de leurs cosmogonies, avec de nombreuses variantes sans doute, mais offrant partout un fond d'idées commun qui relie entr'elles ces diverses légendes. Il ne faut pas perdre de vue que l'île du milieu où s'élevait le volcan, fut la seule qui s'effondra dans le grand abîme, comme dit l'Écriture, et que l'énorme volume des eaux refoulées couvrit les îles adjacentes d'une vaste inondation. Cette irruption fut soudaine comme l'explosion du volcan sous-marin; une partie des tribus qui habitaient ces îles y périrent, et le reste eut grand peine à gagner le con-

tinent et à fuir dans les montagnes voisines du Caucase. La submersion de l'Atlantide se confondit donc, dans les traditions de ces peuples, avec le souvenir d'une grande inondation qui couvrit la terre qu'ils occupaient, renversa les cités et engloutit leurs habitants. C'est ce que les nations d'Asie et d'Europe ont appelé le Déluge.

Au temps où dominaient les théocraties, les grands désastres étaient présentés par les guides spirituels des nations comme des manifestations de la colère divine et des châtiments de l'indifférence ou de l'impiété. Nous lisons dans le Critias cette page frappante :

« Tant que les habitants de l'Atlantide conservèrent quelque chose de leur extraction divine, ils obéirent aux lois et respectèrent le principe divin qui leur était commun à tous; leurs âmes attachées à la vérité ne s'ouvraient qu'à de nobles sentiments; leur prudence et leur modération éclataient dans toutes les circonstances et dans tous leurs rapports entre eux. Ne connaissant d'autre bien que la vertu, ils estimaient peu leurs richesses et n'avaient pas de peine à considérer comme un fardeau l'or et les autres avantages du même genre. Au lieu de se laisser enivrer par les délices de l'opulence et de perdre le gouvernement d'eux-mêmes, ils ne s'écartaient point de la tempérance; ils comprenaient que la concorde avec la vertu accroît les autres biens et qu'en les recherchant avec trop d'ardeur on les perd, et la vertu avec eux. Tant qu'ils suivirent ces principes et que la nature divine prévalut en eux, tout leur réussit, mais quand l'essence divine commença à s'altérer en eux pour s'être tant de fois alliée à la nature humaine, et que l'humanité prit le dessus, incapable de supporter leur prospérité, ils dégénérèrent... Alors Jupiter, le Dieu des dieux, qui gouverne tout selon la justice et à qui rien

n'est caché, voyant la dépravation de cette race jadis si vertueuse, voulut la punir pour la rendre plus sage et plus modérée. Il rassembla tous les dieux dans le sanctuaire du ciel placé au centre du monde d'où il domine toute les générations, et il leur dit... »

Là s'interrompt le fragment que Platon nous a laissé, et que l'on peut considérer comme une paraphrase philosophique d'une partie de la tradition sacerdotale d'Égypte, où le châtiment des Atlantes était expliqué par leurs fréquentes alliances avec les femmes scythes et éthiopiennes qui amenèrent la dégénérescence de la race. L'esprit exclusif des castes supérieures dans les temps anciens, condamnait toute alliance en dehors de la caste comme une déchéance. Au reste, cette légende, empruntée par les Grecs aux Égyptiens, est absolument la même qui nous a été transmise par les livres hébreux. La Genèse nous apprend que les fils de Dieu se joignirent avec les filles des hommes, et qu'elles leur donnèrent des enfants qui furent des géants et des hommes de grand renom. Jéhovah voyant alors combien la malice des hommes était grande, résolut de les exterminer [1].

Les peuples religieux sont enclins à attribuer à l'intervention divine les événements dont la cause naturelle leur est inconnue. Toute société naissante se laisse conduire par ces deux mobiles, l'espérance et la crainte, et pour discipliner les hommes, les législateurs ont dû agir sur ces sentiments par la perspective continuelle de la récompense et du châtiment. C'est ainsi que la destruction des Atlantes devint un puissant ressort, dont les guides spirituels des peuples, se servirent pour leur montrer dans cet événement ce que d'ailleurs ils croyaient

[1] Genèse, ch. VI, 4, 5, 7.

eux-mêmes, une manifestation de la colère céleste suscitée par l'impiété d'une race idolâtre.

Cette idée du châtiment domine surtout chez les monothéistes, et elle fait le fond des lyriques imprécations d'Ézéchiel et d'Ésaïe.

Le Coran a recueilli cette doctrine : « Rappelez-vous, dit-il, l'extermination de ceux qui vivaient auprès du Puits et de la ruine des gens de Noé, d'Ad, de Thamod et de leur postérité que personne n'a connus que Dieu ; ils ont été ingrats, et Dieu les a châtiés [1]. »

Sous l'influence d'une idée semblable de moralité religieuse, les auteurs du troisième et du quatrième siècle, Denys d'Alexandrie, Diogène Laërce, Ammien Marcellin ne manquèrent pas d'attribuer la destruction d'Herculanum et de Pompéï aux impiétés commises par les idolâtres de Syrie, et à la reprise des persécutions contre les chrétiens d'Orient et de la grande Grèce. Sous Domitien et ses successeurs, le Vésuve fut représenté généralement par les légendaires chrétiens comme l'instrument terrible des vengeances du Très-Haut.

A l'époque où une catastrophe semblable frappa les îles Méotides, les croyances qui se sont partagé les nations de l'Orient ne paraissent pas avoir encore pris naissance. Le culte du feu et des astres formait la seule religion des tribus formées sous la tutelle de l'Égypte. Ce n'est qu'au sortir du Caucase, lorsque les tribus couschites et scythiques vinrent s'établir dans l'Asie centrale, que le sentiment religieux, sous l'inspiration de quelques grands patriarches, commença la transformation du sabéisme en polythéisme et en monothéisme,

[1] Coran, *Surate d'Abraham, d'Ad.*

et cette élaboration mystique des esprits semble surtout le résultat de l'impression profonde produite par la destruction de la colonie égyptienne.

L'époque, le caractère et les effets de cette catastrophe coïncident tellement avec ceux du grand événement connu sous le nom de Déluge, qu'on est conduit à les considérer comme n'en faisant qu'un seul. Cependant, de graves objections s'élèvent contre cette supposition : d'abord la destruction de l'Atlantide est un événement local et tout à fait partiel, tandis que le déluge passe pour avoir été universel, et pour avoir fait périr le genre humain tout entier ; en second lieu, suivant les données les plus généralement reçues, cette destruction s'opéra par le débordement des eaux, tandis qu'il n'y a point à douter que l'Atlantide ait été détruite par l'explosion d'un volcan. Il ne semble pas impossible de répondre à ces deux objections.

Les théologiens modernes qui ont voulu défendre la doctrine de l'universalité du déluge, se sont appuyés sur les découvertes de la science. Nos géologues ont en effet constaté la présence des eaux marines au sommet des plus hautes montagnes par les dépôts fossiles qu'elles y ont laissés. Mais ce témoignage est plutôt contraire au texte de l'Écriture, car il est certain que la période neptunienne du globe remonte à une époque incommensurablement plus éloignée de nous que ne peut l'être, d'après les calculs de la Vulgate ou des Septante, le déluge de Noé.

Commençons donc par distinguer nettement l'événement dont l'Écriture nous a transmis la connaissance et dont témoignent d'ailleurs les traditions de tous les peuples, des grands cataclysmes géologiques dont la science moderne a reconnu l'empreinte à la surface du globe. On doit s'en prendre de cette confusion aux savants eux-mêmes qui, faute d'une

étude approfondie du *Déluge historique*, l'ont identifié avec ces vastes inondations par lesquelles les continents ont été couverts, et qui, en leur appliquant ce nom vague de déluge, ont faussé la notion scientifique.

Il est évident qu'à l'époque où la mer battait les hautes cimes du globe, l'Europe et les steppes d'Asie n'étaient que des fonds de mer et la Babylonie, le plateau d'Iran, la péninsule de l'Inde, le Sahara avec l'Égypte et l'Arabie étaient entièrement submergés. En supposant, ce qui est douteux, que l'espèce humaine existât antérieurement, il est difficile d'admettre qu'elle ait pu survivre durant les longs siècles que nécessitèrent l'écoulement et l'évaporation de cette masse d'eaux. Or, la Bible compte dix générations au moins de patriarches avant le déluge. L'Arménie était connue, non-seulement l'homme existait, mais il vivait en société, Caïn fondait des villes, Tubalcaïn forgeait l'airain et le fer, Jubal jouait du violon et des orgues. Les Arabes comptent soixante-douze Solimans qui régnèrent dans le Caucase avant le déluge. Il faut donc bien se persuader que le déluge dont parle la Genèse est un événement tout à fait différent des cataclysmes qui déposèrent, au sommet des montagnes, ces coquilles que Voltaire, dans sa négation systématique des faits rapportés par l'Écriture, supposait avoir été laissées par des pèlerins revenant de la terre Sainte.

Il a déjà été établi par d'autres écrivains que, si, au lieu d'un mythe empruntant le secours du merveilleux pour mieux frapper les imaginations, on accepte à la lettre le texte de l'Écriture, les théologiens eux-mêmes renonceront à croire que le genre humain ait péri tout entier et ait été reformé par les trois fils de Noé avec une telle promptitude, qu'il en soit résulté les

[1] Genèse, ch. IV, v. 17, 22, 23.

innombrables générations mentionnées au chapitre X, les villes construites, les pays partagés, les migrations se succédant et remplissant l'Orient, l'Europe et l'Afrique. Quiconque cherche ici franchement une donnée historique sur cette phase intéressante de l'histoire de l'humanité, et la Genèse est l'un des plus importants documents qu'on puisse consulter, se voit donc conduit nécessairement à douter que le déluge ait été réellement universel, et ce doute prend une grande solidité lorsqu'on remarque que les traditions de plusieurs peuples sont loin d'être unanimes sur ce fait d'universalité. Les uns n'eurent point connaissance du déluge et les autres assurent qu'il ne fut que partiel. Aucun souvenir n'en avait été conservé par l'Égypte antique. Dans le Timée, le discours du prêtre de Saïs, que nous avons cité plus haut, atteste que les Égyptiens connaissaient la tradition du déluge par les peuples étrangers, mais ils affirmaient que leur pays avait été à l'abri de ce fléau, et ils attribuaient à ce fait la conservation de leurs annales depuis les temps les plus reculés.

La cosmogonie phénicienne, qui nous a été transmise d'après Sanchoniaton par Philon de Byblos, ne fait point mention du déluge. Il est vrai que ce document ne parle, croyons-nous, que des événements antérieurs à cette catastrophe; mais, si le déluge fut universel comme on le dit, comment cette tradition antérieure a-t-elle pu parvenir jusqu'à nous? si elle a passé de Noé aux Phéniciens, n'est-il pas singulier que ceux-ci ne fassent de ce fait aucune mention?

Le Zend-Avesta ne contient rien de positif à ce sujet; cependant un passage du livre pelhvi, le Boundehesch, semble s'y rapporter, sans rien affirmer toutefois quant à l'universalité de l'inondation dont il parle : « Taschter étant entré dans le Cancer, fit la pluie qui produit tout, et porta l'eau en haut

par la force du vent. La terre fut toute couverte d'eau à la hauteur d'un homme. Les *Kharfesters* (les méchants) qui étaient sur la terre périrent tous par cette pluie... En quelle prodigieuse quantité cette pluie tomba! par gouttes plus grosses que la tête d'un taureau! comme la tête d'un homme! plus grosses que le poing. Taschter lança la foudre contre le Dew Apevesch qui cherche à faire le mal... Il plut ainsi longtemps, et les fleuves furent produits. Il est dit dans la loi que, pendant trente jours, Taschter répandit la pluie [1]. »

L'historien Ibn Shahna assure que plusieurs classes de Mages, entr'autres ceux de l'Inde et ceux de la Chine, nient qu'il y ait eu un déluge universel. Selon le savant Langlès, les historiens arabes n'adoptent pas, à beaucoup près, les idées de leur législateur touchant le déluge [2]. Un des plus érudits d'entre eux, Aboul Ryhhan al Byrouny, assure que les Persans et les Mages ne croient point que le déluge ait été universel. Quelques-uns pensent seulement qu'au temps de Tehmouras, il y eut une inondation dans la Syrie et dans l'Occident; mais ils ajoutent qu'elle ne s'étendit pas au-delà de Hholouan et ne pénétra pas dans l'orient de l'Asie. Hholouan ou Nohavend est une ville du quatrième climat dans l'Iràk persique, selon Abulféda; ce serait là la limite où se serait arrêtée la nappe diluvienne. Ces Mages affirment en outre que l'opinion de Zoroastre était que le monde n'avait pas été submergé [3].

Maintenant, si l'on examine attentivement les relations du déluge transmises par les traditions des Hébreux, des Grecs, des Celtes, des Hindous, des Chaldéens, on se convaincra

[1] *Zend-Avesta*, t. II, p. 363, trad. d'Anquetil, cet auteur pense que l'étoile Taschter est la planète Jupiter, en arabe *moschteri*; d'Herbelot, *Ormuzd* — [2] *Notes du Voyage de Norden*, t. III, p. 255. — [3] Hyde, *de Vet. Pers. relig.*, ch. VIII.

que c'est partout le même récit avec de légères variantes.

Selon Bèrose, Xisuthrus, le chef de la dixième génération fut averti en songe par Saturne que, le quinzième jour du moi Drœsius, le genre humain serait détruit par un déluge, et reçut du dieu l'ordre de mettre par écrit l'origine, l'histoire la fin des choses, et de cacher cet écrit sous terre dans la vil de *Sippara*, qu'on a cru être Ispira ou Hispiratis, ville situ dans les monts Gordiens au cœur de l'ancienne Chaldée. Xisuthrus construisit un navire de cinq stades de long et deux de large, et s'y retira avec ses parents, ses serviteurs et les oiseaux et les quadrupèdes. A peine y fut-il que la terre fut inondée. Comme Noé, il lâcha, vers la fin du déluge, des oiseaux qui, la seconde fois, revinrent avec un peu de boue aux pattes et la troisième fois ne revinrent plus. Puis le navire s'arrêta sur une montagne [1].

Xénophon compte cinq déluges : le premier eut lieu, dit-il, sous Ogygès, fils de Neptune, le premier roi d'Athènes et fut causé, dit-on, par un débordement du lac Copaïs. Le second, au temps d'Hercule, dura un mois. Le troisième, sous un autre Ogygès, dévasta l'Attique ; le quatrième, deux cents ans après à ce qu'on suppose, eut lieu au temps de Deucalion ; il couvrit la Thessalie durant trois mois ; le cinquième qui survint à l'époque de la guerre de Troie, et qui fut appelé *Pharoun*, submergea une partie de la Sicile.

Il est impossible de tenir aucun compte de la chronologie des Grecs ; aussi tous ces déluges ne nous paraissent devoir n'en faire qu'un seul. On remarquera d'ailleurs qu'il n'est question ici que de localités peu étendues, telles que l'Attique, la Thessalie, la Sicile que l'on supposa avoir été les divers

[1] Eusèb. *Præp. evangel.*, Strab. l. XI, p. 529.

théâtres de ce grand événement dans l'ignorance où l'on était du véritable lieu où il s'accomplit. La Grèce fut peuplée par des migrations qui vinrent successivement d'Orient pendant une période d'environ mille ans depuis l'immigration des Pélages jusqu'aux colonies amenées par Pélops et les Héraclides. Or, chacune de ces colonies apporta avec elle sa légende diluvienne; les Pélages apportèrent celle d'Ogygès, les Hellènes celle de Deucalion, leurs successeurs celle de Pharoun. Chacune d'elles raconta son déluge sans rechercher si ce n'était pas le même que celui dont ses voisins avaient gardé le souvenir et les générations suivantes le datèrent selon l'époque de l'arrivée de leurs pères en Grèce. Le déluge de Deucalion fut placé au XVe siècle parce que ce fut en effet le temps où les Hellènes passèrent d'Asie en Grèce. Les historiens se trouvant en présence de cinq traditions, en ont conclu qu'il s'agissait d'autant de déluges différents, bien qu'il n'y en ait eu au fond qu'un seul, dont le désastre laissa dans la mémoire des populations Méotes et de leurs descendants, un profond sentiment d'épouvante.

Diodore parle souvent de déluges partiels. Presque tous ses récits des origines de la Grèce commencent par là. Il dit entre autres que le Nil déborda une fois d'une façon si terrible qu'il submergea presque toute l'Égypte, particulièrement la province dont Prométhée fut le régent. Peu d'hommes échappèrent à ce déluge[1]. Or, suivant tous les mythologues, Prométhée régna dans la Scythie et Deucalion fut son fils. Les deux légendes se rejoignent et s'expliquent mutuellement. Sans avoir besoin de recourir à P. Mela qui nous apprend que le Kouban s'appelait le Nil, on voit qu'il s'agit ici d'une Égypte Méotide où les Pharaons entretenaient un régent.

[1] Diod., liv. I, ch. I.

Toutes ces traditions de l'antiquité, en apparence si absurdes et sans nul rapport les unes avec les autres, se tiennent, s'expliquent pourtant et se complètent les unes les autres, il ne s'agit que de trouver le nœud qui les lie.

Deucalion, si nous étudions son nom, dût être un pontife de la tribu de Jupiter-Soleil, *Iô-on*, *Deo-al-Iôn*, dont se forma la qualification phénicienne *Elion*, très-haut. Le maître des dieux voulant punir la malice des hommes, décida que le genre humain périrait submergé. La terre entière fut inondée, hormis une montagne de la Phocide, où vint s'arrêter la barque qui portait Deucalion et sa femme Pyrrha. Lorsque les eaux furent retirées, ils allèrent consulter l'oracle de Thémis qui leur ordonna de jeter derrière eux les os de leur grand'mère. Deucalion ayant compris qu'il s'agissait de la terre, il se mit, ainsi que sa femme, à ramasser des pierres et à les jeter derrière eux; ces pierres se changèrent en hommes et en femmes et ce fut ainsi que la terre fut repeuplée[1].

Le poëme sanscrit Bhagavata rapporte que, sous le septième Menou, nommé Vaïvaswata ou fils du soleil, toute la terre fut submergée et le genre humain fut détruit à l'exception de ce pieux prince et de sept Richis ou saints personnages. De ce Menou sont sorties les deux familles du Soleil e de la Lune, dont les descendants mâles en droite ligne régnèrent dans les villes d'Ayodha et de Prastithana.

L'histoire de Satyavrata et de ses trois fils Shema, Charma et Jyapéti, rapportée par William Jones, est tout à fait calquée sur la Genèse. La ressemblance est trop complète pour

[1] Voyez sur les déluges des Orientaux et des Grecs, Hérod., l. VII, p. 129. Pausan., l. I, ch. XL. Strab. IX, p. 442. Pindare *Olymp.* IX, 64. Apollonius Arg. III. Steph. Byz. E. Renan, *Hist. des langues sémit.*, t. I, p. 458, MM. Guigniaut, Maury, *Hist. des rel. de la Grèce*, t. I.

que cette légende n'ait pas été introduite dans l'Inde, à une époque relativement récente et postérieure à la composition des livres hébreux; il y est dit que le patriarche s'étant enivré, il fut tourné en dérision par son fils Charma et qu'il le maudit à son réveil par les propres paroles que la Genèse prête à Noé : — « Tu seras le serviteur des serviteurs de tes frères. » C'est un fait avéré que des colonies juives s'établirent dans l'Indostan et dans la péninsule à une époque ancienne, peut-être au temps de la Captivité. Anquetil raconte des détails curieux sur la ville juive de Cananore qu'il visita lors de son voyage [1].

Quant aux traditions nationales ou religieuses propres à l'Inde elle-même, on n'en connaît aucune qui atteste le souvenir d'un déluge universel dont cette péninsule aurait été le théâtre.

Les inondations et les éruptions volcaniques occupent une place considérable dans les Triades celtiques. Elles parlent surtout du débordement du lac de Llion qui couvrit toute la surface de la terre, en sorte que l'espèce humaine fut noyée, excepté Dwyhan et Dwybach qui échappèrent dans un vaisseau nu (sans voiles), et par qui l'île de Bretagne fut repeuplée [2]. Ce vaisseau, suivant une autre tradition, s'appelait *Nevydd nav Neivion*; il portait un mâle et une femelle de chaque espèce d'animaux quand le lac de Llion se souleva, et huit personnes se sauvèrent dans le navire sacré.

Taliesin, le dernier barde de Gaëls, raconte qu'Aeddon,

[1] William Jones, *Asiat. res.*, t. I. *Chron. Ind.*, t. I. Id. OEuvres compl. v. II, p. 249, trad. du Padma-Pourâna. E. Burnouf, *Bhagavata-Pourâna*, t. III, p. 31. Zend-Avesta, trad. d'Anquetil Duperron, t. I. — [2] *Trioedd ynys Prydain*, t. II. *Myvyrian archeol. of Wales*, vol. II, p. 59 et 71.

prêtre de *Hu* (Jou, Jupiter), le puissant empereur de la terre et des mers, vint de la terre de *Gwydion*, dans la forte île de Saon, au temps du déluge. Taliesin a fait dans ses hymnes un mélange des légendes nationales et de la tradition biblique, mais on y reconnaît cependant sans peine le même mythe répété dans la Genèse, dans les Védas, dans Bérose et dans le Coran. C'est toujours l'inondation universelle et quelques justes échappant seuls à la destruction du genre humain.

La mythologie des Scaldes, comme celle des Triades celtiques, se rapproche de la version grecque de Deucalion. Belgemer se sauve seul du déluge avec sa femme dans une barque ; l'on a pu remarquer, au contraire, que la tradition chaldéenne est plus conforme à celle de la Bible.

Si l'on voulait démontrer que les peuples dont nous venons d'exposer sommairement les traditions concernant le déluge, sont tous frères et originaires d'une même patrie, nous n'en voudrions pas de preuve plus convaincante que cette adoption presque uniforme d'un même mythe, comme explication de la catastrophe qui frappa leurs premiers pères. Ce fut, en effet, pendant la période d'environ trois à quatre siècles qui suivit le déluge et qui précéda la dispersion des peuples, que se forma le mythe diluvien tel qu'il nous a été transmis par les Hébreux, les Grecs, les Celtes, les Germains, les Hindous, les Chaldéens et les Arabes, car ces différentes nations sont les rameaux d'un même peuple, ou plutôt d'une même confédération de tribus rassemblées dans la Chaldée, la Babylonie, et dans les provinces de cette Égypte asiatique qu'on nommait le pays d'Our ou d'Horus.

Cependant l'idée de l'universalité du déluge ne dut naître que beaucoup plus tard, car elle tient surtout à l'interprétation d'un seul mot, important il est vrai, mais qui

a suffi pour altérer la notion première de l'événement, telle qu'on la comprenait encore aux temps antérieurs à la séparation.

Il s'agit du mot *terre* dont le sens, comme celui de beaucoup d'autres termes, se modifia à mesure que les connaissances des hommes prirent une plus grande extension. Nous avons déjà fait cette remarque à propos des dénominations de la mer, telles qu'*okéanos*, *pélagos*, *thalassos*, qui désignèrent d'abord le golfe et le lac voisins des îles des tribus atlantiques, et qui graduellement prirent l'acception générale que les auteurs anciens et modernes leur ont donnée. Nous avons cité un frappant exemple de ce changement de signification dans le passage où Hérodote ne peut s'expliquer comment *ghé*, la terre, a pour limites au sud le Phase, et au nord le Tanaïs et le Bosphore cimmérien[1].

La terre dont parle la Genèse est exactement le *ghé* de l'historien grec; ce terme n'exprime que le lieu habité par Noé et par son peuple. Que dit l'Écriture? « Je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours... Le déluge vint sur la terre... L'arche fut élevée au-dessus de la terre... et les eaux restèrent sur la terre durant cent-cinquante jours[2]. » Il n'est pas un de ces versets où l'on ne puisse substituer le mot *pays*, sans que le sens en soit altéré. En localisant la tradition on obtient même l'explication d'un passage qui n'est point intelligible si l'on admet l'universalité du déluge : « Tant que *la terre sera*, dit l'Éternel, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point. Ces paroles ne sauraient s'appliquer qu'à une région particulière où le froid et le chaud se font sentir alter-

[1] Hérod., liv. IV, p. 45. — [2] Gen. ch. V, VI, VII, X, XVII.

nativement, et nullement aux contrées du globe où il n'y a jamais d'hiver.

Il s'agit donc dans la Genèse, non de la terre considérée comme planète, mais d'un pays particulier, d'une *terre*, telle que la terre de Sinim ou la terre de Canaan. Il est vrai que l'Écriture ne lui donne point de nom particulier, mais appliqué à la contrée où se forma la race hébraïque, le mot *Terre* signifiait le pays natal, le pays par excellence, comme le *tell* des Arabes, la *tellus* des Latins, et équivaut à ce mot *ghè*, conservé par les Grecs, que les migrations couschites appliquèrent successivement au Caucase (*Adighé*), à la Mésopotamie (*Alghézira*) et à l'Abyssinie (*Ghèz*).

On peut donc conclure de cet examen que le déluge dont parlent les légendes primitives de la plupart des peuples, fut un fait local, ainsi que l'assuraient les prêtres d'Égypte et les mages de la Perse, et que les textes relatifs à cet événement doivent s'entendre comme désignant une région particulière qui eut à souffrir d'une grande inondation.

Il ne suffirait pas, cependant, d'établir que le déluge ne fût que partiel, pour démontrer son identité avec la submersion de l'Atlantide. Il est dit dans la Genèse qu'il plut durant quarante jours, et que l'eau couvrit la cîme des plus hautes montagnes. Le déluge, suivant nos idées, est une destruction par l'eau, et la disparition de l'Atlantide fut une destruction par le feu, comment ces faits pourraient-ils se concilier? Il convient de remarquer d'abord qu'il est rare qu'un violent tremblement de terre ou une éruption volcanique ait lieu sans une pluie abondante. Il semble qu'il y ait attraction entre l'électricité intérieure du globe et l'électricité ambiante de l'atmosphère, et que l'explosion de l'une provoque les foudres de l'autre. Il se passe alors un phénomène qu'on pourrait com-

parer aux typhons par lesquels les eaux des mers sont soutirées par les nuages ; sous l'épais rideau des vapeurs abaissées, le feu, la terre et l'onde s'étreignent et se confondent dans un hymen formidable.

Les annales de la météorologie en fournissent, de nos jours, des exemples fréquents : La ville de Brousse, en Asie mineure, a été agitée, il y a deux ans, par de violentes secousses verticales du sol suivies de grondements sourds comme des décharges d'artillerie lointaines. L'air était étouffant, et durant huit jours et plus, la pluie ne cessa de tomber ni jour ni nuit ; tout était inondé, et les rivières débordèrent de toutes parts [1].

La Genèse dit que l'Éternel fit pleuvoir des cieux sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu ; ce qui fait présumer qu'un orage éclata en même temps que l'explosion du volcan qui dévora les deux villes [2].

Les historiens grecs et latins sont remplis des récits de tremblements de terre, d'explosions de volcans, de soulèvements et d'irruptions soudaines de la mer dans la Grèce et l'Italie, accompagnés de pluies violentes. Ammien Marcellin raconte que de son temps, il y eut d'horribles tremblements de terre dans la Macédoine, l'Asie et le Pont. Des villes entières furent renversées, Nicomédie fut ruinée. Des rochers énormes se détachaient des montagnes. Presque constamment, des pluies extraordinaires concordèrent avec l'éruption des feux souterrains : « Un orage furieux, dit Ammien, se déchaîna comme si le Dieu suprême eût poussé les vents de tous les coins du monde. On ouït un gémissement de montagnes entrechoquées, un fracas du rivage entr'ouvert suivi

[1] *Moniteur univ.*, 11 mai 1858. — [2] Ch. XIX, v. 24. — [3] Am. Marcel., l. VII, ch. 17.

de tourbillons de vapeurs bitumineuses, les maisons roulaient sur le flanc des collines, et au milieu des ténèbres épaisses qui voilaient la terre, couraient des flammes incessamment jour et nuit, pendant cinquante jours, de sorte que tout fut consumé. »

Ces faits, ainsi que beaucoup d'autres qu'il serait oiseux d'énumérer ici, attestent qu'il existe une intime liaison entre les phénomènes de l'électricité terrestre et ceux de l'atmosphère. Les physiciens sont d'ailleurs d'accord sur ce point, et c'est plus qu'il n'en faut pour rendre admissible l'hypothèse d'orages prolongés et de pluies torrentielles, combinés avec une éruption des volcans du Caucase et l'ouverture du cratère sous-marin où s'enfonça l'Atlantide.

La saison d'ailleurs, si l'on s'en rapporte à Plutarque, coïncidait avec le temps des grandes pluies : « Le déluge, dit-il, commença le 17 du deuxième mois après l'équinoxe d'automne, et c'est le moment précis où Osiris entra dans l'arche [1]. » A cette époque, la steppe méridionale de Russie, la Crimée, le Nord du Caucase subissent, sous la domination des vents du nord, des tempêtes de pluie et de neige qui durent souvent, non pas quarante jours, mais deux et trois mois.

Quant au soulèvement des eaux débordées qui couvrirent les pays voisins de la catastrophe, il s'explique naturellement par le déplacement des eaux de la mer et du fleuve, que refoula violemment l'immersion soudaine d'un territoire étendu contenant une montagne assez haute, une ville considérable avec de vastes monuments, des villages, des jardins, des bois, des terres cultivées. Les îles adjacentes durent

[1] Ce nom d'Osiris que Plutarque donne au personnage que nous appelons Noé, semble la continuation héréditaire parmi les chefs égyptiens de l'île de Jupiter Ammon, du nom du Roi fondateur de la colonie.

être couvertes à une grande élévation par un débordement énorme, et les eaux inondèrent à une grande distance les rives plates de la mer d'Azoph et la plaine septentrionale de la Crimée, dont la surface stérile couverte d'un dépôt salin et de coquilles marines, témoigne d'un long séjour de la mer.

Mais, dira-t-on, il n'est nullement question dans la Genèse de volcan ni d'éruption; les eaux seules ont tout fait?

Il convient d'abord de s'entendre sur les mots. M. Cahen, dont la traduction de la Bible fait autorité parmi les hébraïsans, nous apprend que ce mot *Déluge*, par lequel nous croyons ne désigner que les ravages des eaux, a dans l'hébreu un sens beaucoup plus étendu; il signifie confusion, bouleversement par l'eau, la neige et le feu [1]. Voilà donc la signification réelle qu'il faut attacher à ce terme, et les docteurs des Juifs, loin de l'entendre suivant l'idée restreinte que nous nous sommes faite du texte de l'Écriture, considèrent tous ces éléments comme s'étant combinés pour la destruction des hommes.

Le mot français dut même avoir autrefois un sens analogue, car Déluge semble dériver du celte *dè-eug*, espèce de météore qui, suivant les montagnards d'Écosse, présageait la mort des grands personnages; ils tenaient, disaient-ils, cette croyance des anciens Druides [1]. *Dè-l-eug*, le météore sacré, implique l'idée de feu et d'électricité, et la tradition druidique remonte sans doute au délûge de *oug* que les Grecs appellent Ogygès.

La version que lés Rabbins donnent du Déluge est curieuse, et semble devoir écarter les dernières objections qui pourraient être soulevées contre l'origine volcanique de cet événement:

[1] Cahen, id., *notes de la Genese*, ch. VII. — [2] Edda, *Mythol.*, *lexic.*

« Noé demeurait à Coufa, et il avait un *four*, lequel, dit-on, [...]n, ait appartenu à Adam. Le Dieu puissant avait établi ce four [...]ur omme un symbole, et dit : Voici quel sera le signe du châ[...]â-iment de ce peuple ; l'eau sortira par l'embouchure du four [...]r ; effectivement l'eau sortit bouillante et Noé craignit de pér[...]rir avec les infidèles ; puis l'eau *sortit ensuite de la terre*, et tomba du ciel pendant quarante jours [1]. »

Ce four s'appelle *Atanor*, mot qu'on traduit littéralement par conduit pour les eaux ; or, nous le demandons, ce four qui jette de l'eau bouillante n'est-il pas l'image exacte de ces volcans de boue liquide qu'on trouve encore en activité sur les bords du golfe de Taman ?

Les Arabes parlent aussi de ce four ; il est dit dans le *Coran* : « Lorsque notre ordre sera arrivé, et que le four sera en ébullition ; » et ailleurs : « Lorsque nous avons voulu exterminer ce peuple, que la lumière du jour eut paru, et que *l'eau eut bouilli dans le pot de Noé*, nous lui avons ordonné de charger dans son arche, etc. [2]. »

Cette bizarre expression figure peut-être la forme évasée du cratère d'où ruisselèrent d'abord les eaux de la mer chassées avec impétuosité par les feux souterrains. Le phénomène commença donc par une explosion des volcans de boue, et ce fut à ce moment que le patriarche alarmé, prévenu par des signes antérieurs, fit détacher le na[...] amarré à la pointe de l'île, et s'éloigna avec les siens [...] terre. Le rabbin Raschi dit cependant que Noah croyait [...] cet événement et qu'il n'entra dans l'arche que forcé par l[...]

Noé, disent les Orientaux, habitait Coupha, ville [...] confondue avec Caffa ou Joppé de Syrie [4], dont le nom [...]

[1] D'Herb., *Bibl. or.* Tabari, ch. XLII. — [2] Coran, surat de[...] [3] D'Herbelot, titre *Noach al Nabi*. — [4] *Kaffa antiquior terra*[...]

leurs, dérive également de Op ou *Oph*, la ville d'Ammon. Il est à présumer, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'il s'agit ici de la ville qui s'élevait à l'extrémité ouest de l'île de Taman, sur l'emplacement même où est aujourd'hui la petite bourgade de ce nom. On voit auprès, sur la hauteur, un puits qui donne en tout temps une eau abondante et pure, et qui doit probablement son origine à la colonie égyptienne. Il semble que le Coran fasse allusion à ce puits lorsqu'il répète fréquemment ces mots : « Et ceux qui vivaient *près du puits* furent frappés par le déluge comme Ad et Thamod. »

Le patriarche et sa famille gagnèrent la pleine mer à force de rames, et la tempête, les flots soulevés chassèrent rapidement le navire loin du lieu où, en un jour et une nuit, selon Platon, se consomma la ruine de l'Atlantide. Toute terre avait disparu à leurs yeux, et l'arche erra longtemps, jouet des flots, au milieu du Pont-Euxin, battue par une pluie incessante. En ce temps d'enfance de la navigation, un pilote se croyait perdu quand le vent le poussait au large. C'est cette sensation qu'Ovide a décrite dans sa peinture du déluge : *Omnia Pontus erant, deerant quoque littora Ponto.* Le Pont n'avait plus de rivages. Le barde Taliésin l'exprime par ces mots : « Le Juste navigua sur un Océan sans rivages qui couvrait les débris des hommes et des animaux du vieux monde [1]. »

Poussé sur la côte d'Arménie, le patriarche, à son débarquement, fut accueilli par les populations, qui regardèrent son salut comme un prodige. Lui-même put croire que seul il avait échappé à cet épouvantable désastre et qu'il était l'unique survivant d'un monde englouti. Cette croyance se répandit et devint populaire parmi les tribus égyptiennes et cous-

datione ut ferunt, Pline, l. V, ch. XIII. Cumberland in *Sanchon.* p. 230.

[1] Davies, *Archaïology of Wales*, tom. II, 59, 71, etc.

chites alors établies dans l'Arménie et sur les versants du Caucase, jusqu'aux plaines où s'élevait Babylone.

Si nous nous reportons maintenant à la chronique chaldéenne, nous apprenons que Xisuthrus, le même que Noé, fut chargé par Saturne, *sat-our-ana*, le roi d'Our, de mettre par écrit l'histoire des premiers temps du monde, c'est-à-dire l'histoire de la création de la colonie des îles Méotides et des événements qui suivirent. Cet écrit fut déposé à *Sippara*, en Chaldée, ville que l'on a supposée être Ispira ou Sispiratis de Strabon et de Ptolémée, située en effet dans le Taurus supérieur. Nous inclinons cependant à prolonger la primitive Chaldée jusqu'aux vallées du Kour et de l'Araxe; alors Sippara pourrait être *Sephar*, où l'on voit un monastère fort ancien. On sait que les lieux sanctifiés à leur origine, conservent, malgré le changement des cultes, leur caractère sacré, et que les temples ont été bâtis, pour la plupart, sur les points où les populations avaient jadis coutume d'adorer les astres.

Il n'y a nulle invraisemblance à admettre que, de la tradition déposée dans le collége sacré de Séphar et traduite en chaldéen, procéda la tradition diluvienne telle qu'elle fut recueillie et conservée par les tribus rassemblées dans le Caucase, dans la Chaldée et l'Alghézira. Les migrations ariennes et sémitiques, monothéistes ou idolâtres, en se détachant successivement de l'agglomération que formaient les tribus à ce carrefour de l'Asie, emportèrent, chacune de son côté, au nord, au sud, à l'occident et à l'orient, cette tradition que le sacerdoce modifia à son gré selon le génie de sa caste et de son peuple, et en fondant sur cette grande catastrophe la morale de son culte.

IV

Les récits de cet événement sont de deux sortes : le déluge mythique transmis par les écrits sacrés et le déluge traditionnel conservé dans les souvenirs populaires; le premier est presque partout le même, le second au contraire a subi de nombreuses variantes, tantôt amplifié par le prisme brillant de la poésie des civilisés, tantôt rapetissé dans les contes naïfs des pèlerins illettrés de l'Orient.

Platon raconte que ce fut après une guerre soutenue par les Athéniens et les Égyptiens contre une ligue formidable de peuples que survint tout à coup la ruine de l'Atlantide et de ceux qui l'habitaient. Selon Apollodore, Erechtée, roi de l'Athènes primitive, fut frappé de la foudre et englouti dans la mer après avoir vaincu Eumolpe, roi d'Eleusine. Dans Hésiode, c'est pendant la guerre des Titans contre Jupiter qu'éclatent les phénomènes attribués par le poëte à la puissance divine. Dans son imagination ou plutôt, suivant la tradition chaldéenne qu'il paraphrase, l'éruption inopinée du volcan devient l'arme dont le dieu irrité frappe les rebelles et les impies :

« Un bruit formidable retentit sur l'étendue des mers, la terre pousse des clameurs, le ciel est ébranlé et le vaste Olympe tremble sous les pas des immortels. L'horrible secousse de la marche des dieux, du choc des Heures (*Hôr*, chefs), des rocs que lancent les combattants, retentit jusqu'au fond du Tartare. Les dieux, les Cyclopes, les Titans s'appellent les

[1] Sanchon. Fragm. Lips., édit. Orelli, p. 6. E. Renan, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXIII, p. 241.

uns les autres; leurs cris percent l'éther... Le maître des dieux se précipite sur la terre, l'enflamme de sa foudre; les forêts embrasées craquent avec un bruit affreux, le monde est dévoré par le feu, la mer bouillonne; une noire vapeur, déchirée par la lumière des éclairs, environne les Titans; une flamme immense s'élève jusqu'à la voûte éthérée. L'Érèbe aussi est en feu; l'œil découvre les mystères cachés jusqu'à ce jour dans les entrailles de la terre qui s'entr'ouvre; les éléments se confondent, les vents se mêlent avec les sifflements du tonnerre, d'immenses tourbillons de poussière obscurcissent le centre de la mêlée..... Mais Typhon saisit à son tour la foudre qui gisait mal éteinte dans un antre; aussitôt les Dragons, ses frères, s'unissent à lui pour faire la guerre au dieu qui gouverne le monde... *Hesper*, *Eoüs*, *Hora* (les pays d'Hesper, de Cous, du Soleil), tout est envahi; la clarté du jour est obscurcie par la chevelure des géants; la lune se trouve poussée près du soleil (les deux familles sont confondues); Typhon bouleverse les montagnes et les mers; il arrache des îles entières et lance leurs débris contre le ciel..... Enfin les Titans foudroyés sont précipités dans les enfers aux racines mêmes de la terre, et ils y demeurent plongés dans d'éternelles ténèbres [1]. »

Il y a dans ce tableau un mélange de vrai et de merveilleux que l'esprit a d'abord peine à discerner. Cependant, à certains traits que les études qui précèdent ont pu rendre familiers au lecteur, il lui sera facile de faire la part de la fable et d'apercevoir la trame sur laquelle elle est brodée. Il s'agit simplement d'un phénomène volcanique où la mer joue un rôle important; les noms des divinités qui s'y trouvent mêlées sont précisé-

[1] Hésiode, *Théog.*, v. 630, 714, etc. On ne peut à ce sujet que rappeler au lecteur les beaux travaux de MM. Guigniaut et A. Maury sur le symbolisme et les religions de la Grèce.

ment ceux des tribus principales du Méotis. Il est aussi très-remarquable que le mot ἄκμων enclume, qui est aussi le nom du carreau de foudre que lance Jupiter, est identique au sanscrit *açman*, rocher, pierre. Les premières enclumes furent sans doute en pierre de lave. Or *açman* en sanscrit, désigne aussi la foudre que lance Indra [1]. Ajoutons ici que, suivant Hésiode, l'*akmôn* met dix jours à tomber sur la terre, ce qui ne peut s'appliquer au tonnerre, mais très-bien à la lave brûlante coulant du sommet d'un volcan élevé comme le sont ceux du Caucase.

Diodore nous apprend quelle fut l'origine de ces Titans qui sont restés la personnification d'une race géante intermédiaire à l'homme et aux dieux [2]. Ils naquirent d'Ouranos, roi des Atlantes, et de plusieurs femmes, au nombre de quarante-cinq dont dix-huit de la nymphe *Titœa*. Ici les deux races africaines du Soleil et de la Lune, *Hôr-an*, s'unissent aux Ghètes scythiques représentés par Titœa ou par Thétis *at-Het-is*, déesses des eaux. Les Titans, *at-Het-an*, furent donc une des premières familles issues de l'union des Libyens et des femmes germaines, et l'on retrouve en eux ces Ethiopiens primitifs qu'on appela d'abord Atlantes.

Le même auteur rapporte ailleurs que, suivant les traditions de la Crète, les Titans naquirent des Kourètes, *Hor-Het*, le peuple du soleil et les Ghètes. Les Kourètes, les Corybantes, *Hor-ab-Ant*, les Telchines, *at-el-Sin*, formaient des tribus vouées au culte de Rhéa, le soleil, qu'on adorait en Colchide. ils pratiquaient la magie, jetaient des sorts, prédisaient l'avenir, faisaient à volonté tomber la pluie et la grêle. On les appelait, dit Diodore, démons ou génies de l'Orient (Dives et Djinn), et il y eut parmi eux des géants. Voyant qu'ils com-

[1] Pictet, *Orig. ind. europ.*, t. I, 129. Roth. II, 44. *Théog.*, v. 722. — [2] Diod.. l. III, § 29.

mettaient de grands excès, Neptune, pour les punir, voulut engloutir leur honte au fond des entrailles de la terre. Les Telchines prévoyant une inondation prochaine, abandonnèrent l'île où ils vivaient et se dispersèrent. Ceux qui demeurèrent dans l'île, périrent par les eaux qui couvrirent toutes les plaines. Quelques-uns cependant, principalement les fils de Jupiter, réussirent à se sauver dans les montagnes[1].

Ce passage résume toute notre explication du déluge ; il n'y a rien à y retrancher. Le recueil de Diodore est ainsi fait ; cet auteur a puisé à toutes les sources, aussi au milieu des fables les plus extravagantes, on voit soudain apparaître quelques lignes où éclate la réalité historique.

Les Héliades, fils du soleil, ne furent pas moins illustres que les Titans. « Ceux-ci, dit la fable, s'élevèrent au-dessus des autres hommes par leur savoir, surtout dans l'astronomie. Ils partagèrent l'année en saisons et firent une science de la navigation. Les uns passèrent en Grèce ; Actin vint en Egypte, y bâtit la ville d'Héliopolis et enseigna le cours des astres aux Égyptiens. Puis un grand déluge qui survint dans la Grèce emporta non-seulement des peuples entiers, mais encore tous les monuments écrits et jusqu'à la science des lettres qui bien longtemps après ce désastre, fut rapportée en Grèce par Cadmus. »

Les Grecs se disaient redevables aux Titans de leurs connaissances astronomiques et la Titanide Mnémosyne (*men-Mousa*), leur apprit l'art du raisonnement et l'emploi des noms propres qu'ils avaient ignoré jusqu'alors. Thémis, sa sœur, institua chez eux les oracles, les sacrifices, et les rites religieux.

Tels sont les Titans de la tradition ; ils rappellent les

[1] Diod., liv. V, §§ 34, 35.

Atlantes de Platon, mais diffèrent beaucoup de ceux de la poésie. Les renseignements que nous ont transmis les souvenirs des premiers âges varient sous l'influence des passions, et telle famille rangée parmi les dieux, *Devas*, par un peuple, est traitée de diables, *Devils*, par un autre. Le même mot change de sens comme les personnages changent de caractère, suivant que la tradition vient d'un allié ou d'un ennemi.

Cependant la mémoire d'une race audacieuse et impie révoltée contre le Dieu protecteur de la race hellénique et anéantie par ses foudres, domine toute la mythologie ancienne et se lie partout à l'idée d'abîme, d'éruption et d'ébranlement souterrain. Dès que les Grecs rencontraient un volcan, ils couchaient aussitôt un Titan sous la montagne. En Sicile, ce fut Encelade enseveli sous l'Etna, dont le nom, *Het-ana*, rappelle tout à fait la ville des Atlantes et le four Atanor d'où se précipitèrent les eaux bouillantes qui forcèrent Noé à s'embarquer. Selon Eschyle et Pindare, l'Etna c'est Typhée qu'Homère place aux monts Arimes. Dans la Thessalie, aux champs Phlégréens, en Macédoine, en Cilicie, partout c'étaient les géants qui lançaient des flammes ou faisaient trembler le sol en se retournant sous le poids qui les accablait.

L'Ecriture se sert de la même image qu'Hésiode, lorsqu'elle montre les Réphaïm précipités dans un abîme scellé par les eaux. Ailleurs c'est Hillel, la brillante étoile du matin (Hesper) qui est plongée dans le Schéol où sont les Réphaïm.

Le Coran parle fréquemment des peuples d'Ad et de Thamod ; c'étaient des hommes d'une taille et d'une force colossale : « Nul, dit le livre, ne sera aussi fort que les Adites, ils remuaient avec facilité les plus grosses pierres. » On recon-

naît à ce trait les constructeurs des remparts cyclopéens et des monuments indestructibles de Saba et de Mareb dans l'Yémen. Les vestiges prodigieux semés dans l'Italie et dans la Grèce, les dolmens gigantesques des Gaules et de l'Angleterre attestent la puissance de cette race de forts qui semblait avoir puisé dans un sol chauffé par les feux intérieurs du globe, son énergie et son ardeur indomptables.

La tradition musulmane représente les Adites (Aditan) comme des idolâtres, que le prophète Hoûd, communément appelé Heber, envoyé de Dieu, s'efforça de ramener à la vraie foi. Les Adites ayant refusé de l'écouter, Dieu envoya un vent brûlant qui souffla sept jours et sept nuits, et fit tomber les hommes comme des palmiers déracinés [1]. Ce vent pénétrait par les narines dans les corps, les consumait et extermina les Adites, à l'exception d'un petit nombre de fidèles qui se retirèrent avec le patriarche Hoûd.

Un autre prophète, nommé Saleh, fut envoyé vers les Thamoudites: il vivait entre le temps de Hoûd et celui où parut Abraham. Pour preuve de sa mission, ce prophète fit sortir d'un rocher une chamelle et son petit. Les Thamoudites la tuèrent, ce qui déplut à tel point à l'Eternel, qu'un tremblement de terre survint soudain accompagné d'un bruit formidable et les Thamoudites périrent tous sous leurs maisons abîmées. Saleh et ceux qu'il avait convertis furent seuls sauvés de la destruction.

Les Arabes ont aussi des traditions particulières que leurs historiens, postérieurs, comme on sait, à l'Islamisme, ont interprétées d'une manière erronée, soit par défaut de connaissances géographiques, soit pour ne pas contrarier le texte du

[1] Coran, *surate de Hod.*

Coran qui affirme, d'après les Hébreux, l'universalité du déluge. C'est ainsi qu'ils placent en Arabie la scène d'un événement demeuré fort obscur, quant à ses causes, et qui paraît n'être qu'une version populaire de l'événement qui nous occupe.

« Abd'shem, surnommé Saba, avait bâti une ville de son nom qui fut appelée dans la suite Mareb, et il avait fait un vaste bassin avec une écluse pour recevoir les eaux qui venaient des montagnes [1]. Ce bâtiment était comme une montagne qui dominait la ville. L'eau s'élevait presque à la hauteur de vingt brasses et était retenue par un massif si épais, qu'on avait construit dessus plusieurs maisons. Mais Dieu, indigné de l'orgueil et de l'insolence du peuple de Saba et voulant l'humilier et le disperser, envoya un terrible déluge qui rompit l'écluse et emporta la ville et les villes voisines avec tous leurs habitants tandis qu'ils étaient endormis. »

Huit tribus furent forcées d'abandonner le pays qu'elles habitaient et quelques-unes d'entre elles donnèrent naissance aux deux royaumes de Ghassan et de Hira, situés dans l'Irak-Arabî, en Syrie. Cette inondation eut lieu, dit-on, un peu après le temps d'Alexandre le Grand et elle est désignée sous le titre *d'inondation d'Aram* [2].

La date ne fait rien ici; on sait ce que vaut la chronologie des orientaux. Mais si l'on examine le fait en lui-même, il est tout à fait hors de croyance qu'une population aussi considérable ait été expulsée de ses demeures par la rupture d'une écluse et le débordement d'un réservoir, si vaste qu'il ait pu être. Le colonel Chesney a visité en Arabie l'ancienne digue de Mareb et a admiré la grandeur et la solidité de cet ouvrage,

[1] Pococke, *spec.*, 57. Caussin de Perceval, *Les Arabes av. l'islamisme*, t. I. — [2] *Géogr. nubien.* p. 52.

où l'on reconnaît la main des fils des Adites, mais rien de ce qu'il raconte, ne peut faire supposer un monument en rapport avec l'importance de la catastrophe. On se demande d'ailleurs, comment ces huit tribus établies à l'extrémité du Yémen, se trouvent tout à coup émigrées en Syrie, en Médie, en Mésopotamie. A l'époque, infiniment plus ancienne que celle d'Alexandre le Grand, où apparaissent dans l'histoire trois de ces huit tribus, les Bekr, les Modhar, les Rebia, on les trouve, la première dans le Diarbekir entre l'Arménie et le Liban, la dernière dans le Diar-Rebia qui s'étendait près de la Médie, non loin de la Caspienne. Quant aux Modhar dont le nom s'identifie avec celui d'une famille de princes Circassiens les *Moudarié,* ils se rattachent aux plus antiques origines de l'Asie. On peut donc conclure de ces observations que la tradition populaire arabe aura confondu quelque débordement réel de la digue de Mareb avec le grand déluge du Pont-Euxin dont elle avait gardé le souvenir, mais dont elle ne savait où placer le théâtre.

Le poëme Harivansa, Genèse des Aryas, s'accorde avec Hésiode, lorsque celui-ci nous montre le déluge intervenant au milieu de la guerre de Jupiter et des Titans. Voici dans quels termes la Terre adresse ses plaintes à Brahma :

« Je fus formée par le Dieu qui sortit du lotus. En même temps que moi, parurent deux grands Asouras terrestres : *Madhou* et *Ketabha.* Ces deux Détyas se mirent à parcourir le monde, intrépides et demandant le combat. S'étant approchés de Brahma et de Vishnou endormis, ceux-ci se réveillèrent et les combattirent dans les trois mondes couverts d'un déluge universel [1]. »

[1] *Harivansa,* trad. de M. Langlois, t. I, lect. 52.

C'est encore ce que nous apprend l'Avesta, lorsqu'au mi-
u de la description du déluge, il dit que Taschter (l'astre
piter) lança la foudre contre le Dew Apevesch qui cherche à
re le mal [1]. Partout l'explosion volcanique, le débordement
là mer, l'engloutissement des géants coïncident avec la
erre de Jupiter, souverain d'Asie, contre les tribus révoltées
Caucase.

Les Védas intitulent Agni, Dieu du feu, le chef invisible des
bus. Il a été enchaîné et délivré comme Prométhée, et Ju-
ter ici s'appelle Indra [2]. La guerre qu'il fait aux Asouras du
ucase est décrite avec un éclat remarquable : « — Ils sont
tranchés dans des forteresses au sein des nuages ; le Dieu
ppe de ses foudres ces nuages qui ne touchent pas à la
rface de la terre, et qui cachent celui qui est riche de dé-
uilles. » Cet autre passage semble se rapporter au déluge
scité par le Dieu irrité : « O Indra! tu as donné la mort au
olent Ahi (Kaï) qui enchaîne les eaux. Tu as précipité les
ndes vers la mer; tu as brisé l'enveloppe compacte des
uages, tu as ouvert la porte à ces ondes qui se sont élancées
toutes parts [3]. »

Malgré le style vague et diffus, à force d'abondance, des
oëmes sanscrits, un hasard heureux a fait qu'une de leurs
aditions les plus précises et les plus claires se rapporte aux
s Méotides. Un savant indianiste, dont les travaux sont
nsignés dans cet admirable recueil des Recherches asia-
ques qui, avec les travaux de W. Jones, de Colebrooke et de
urnouf, constitue la base solide de l'archéologie indienne, Wil-
rd, a publié un travail fort curieux sur les Pourânas, chroni-
ues mythologiques des Hindous. Cette étude est restée jusqu'à

[1] *Boundehesch*, trad. d'Anquetil, t. III, p. 363. — [2] Rig-Véda, t. II,
266. — [3] Rig-Véda, t. II, p. 447, t. I, p. 44, etc.

présent dans l'oubli malgré les inappréciables renseignements qu'elle renferme. Au premier rang se place la légende de l'île Blanche, dans laquelle Wilford, par un singulier mirage de nationalité, a cru reconnaître Albion, et dont il a voulu faire la patrie commune des Celtes et des Aryas primitifs. Nous sommes assez bien renseignés aujourd'hui pour ne pas tomber dans cette invraisemblable erreur, et les recherches qui précèdent nous ont préparé à reconnaître dans ce pays perdu les îles Atlantiques. La relation indienne en donne une description si conforme à celle de Platon et de Proclus, qu'il nous semble réellement impossible de douter de l'identité des deux contrées, bien que les deux récits viennent, l'un des bords du Nil et l'autre de ceux du Gange.

Swèta-Dwipa [1], l'île Blanche, était composée de sept îles tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles semblaient unies, et que quelques-unes étaient considérées, tantôt comme n'en faisant qu'une, tantôt comme en formant deux. Cependant chaque île avait son nom, et selon les Brahmes, il y en avait trois principales; les quatre autres étaient plus petites. Les Bouddhistes prétendent qu'il y en avait cinq. On les nommait *Jambû*, *Cusha*, *Gomeda* ou *Gomayan*, *Salmala*, *Craun-cha*, *Swetaraca* et *Pushcara*. Craunchа était un détroit à trois ouvertures, placé au milieu de ces îles.

Il est dit que Priyavrata, fils du premier homme, eut dix fils, et qu'il voulut partager la terre entre eux. Trois ayant renoncé au monde, il divisa le monde entre les sept qui res-

[1] *Dwipa*, île, circonscription, province; *swèta*, blanc en sanscrit. *çpaëta* en zend. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*. En gothique *hweit*, lithuanien *kwetis*, angl. *white*. Ces mots *sou-et*, *açpa-et*, nous ramènent au nom du peuple blanc *Het*, *Ghète*. *Sou*, pasteur, *açpa*, cheval. *swèta*, signifie donc le pays des pasteurs blancs.

taient, mais une terrible convulsion de la nature fit disparaître six des Dwipas qu'ils habitaient; *Jambû* seule échappa au désastre. Suivant une autre opinion, et c'est la plus accréditée, ces îles souffrirent beaucoup, mais ne furent pas détruites.

Swetam, la plus grande de ces îles, est située au nord-ouest de la terre. Elle a trois caps, *Tricutadri* (l'équivalent du *trinacria* des Grecs) et ces trois caps s'appellent *Iranya*, *Maris* et *Ratna*.

Nous n'insisterons pas sur la ressemblance de ces noms avec l'*Ayrana* des Parses et des Hindous, le Maris ou *Hamari*, *Himeri* des Égyptiens, des Scandinaves et des Grecs; mais il est impossible de ne pas être frappé de la forme triangulaire de *Tricuta*, qui se rapporte parfaitement avec celle de Fontan, l'île Kimmérienne. On retrouve dans cette description jusqu'au détroit placé au milieu, et qui correspond à celui des colonnes d'Hercule.

On remarquera que l'île échappée au désastre s'appelle *Jambû*, c'est *Ham-Hoû*, Jupiter Ammon, l'île de Taman, qui devint la plus fréquentée après la destruction de l'île du milieu. Ce qui achève d'établir d'une manière incontestable les rapports des Aryas primitifs avec les îles Blanches, c'est que le nom qu'ils donnèrent au premier établissement formé par eux entre le Gange et la Jumnah, fut celui de *Jambû-dwipa*.

Swetam s'appelait aussi *Chandra*, la Lune. *Chandra-vasta* est une grande rivière dont les rivages sont couverts d'arbres. Diodore raconte que les Amazones, avant de soumettre les Atlantes, s'emparèrent de toutes les îles de l'Hespéride [1], excepté de la ville sacrée de *Men*, la lune, qui était habitée par

[1] Diod., l. III, ch. XXVII. *Asiat. res.*, t. XI, p. 58, 60.

des Éthiopiens. Nous avons également reconnu que *at-l-an* signifiait pays sacré de la lune.

Il y avait quatre cités dans ce pays ; l'une, la plus ancienne, était située sur l'*Ikshu* (nom indien du Pont-Euxin, suivant Wilford). Deux étaient situées dans Swetam ; l'une était nommée *Soua-Nandapouri*, la cité des délices (probablement l'*Ériéné* des Parsis, que l'Avesta nomme aussi le séjour des délices, et peut-être l'Héden des Hébreux et des Arabes). Trois autres villes appartenaient à Ganèsa, le dieu à tête d'éléphant, l'inventeur des arts et des sciences. Une troisième ville, ajoute le poëme sanscrit, s'élevait près du *sthan* de Mahadèva. C'est ainsi que les Hindous désignent le souverain des Devas, Dives ou Éthiopiens. Cette ville fut probablement Æa de Colchide.

L'une de ces îles, *Sourya-Dwipa*, l'île du soleil, est habitée par les dieux et on y adore le soleil ; maïs la plus célèbre, suivant les Pourânas, est celle nommée *Tricuta* ou *Trisringa*, l'île aux trois caps ; elle paraît au milieu d'une mer pleine de vagues qui l'entourent comme d'une guirlande ; c'est là qu'est l'arbre sacré *cshira*.

La mer qui avoisine ce pays est nommée *calasadodha*, c'est-à-dire fermée, et pareille à un chaudron posé sur le feu. Cette comparaison a été suggérée sans doute par les volcans qui bordent la baie de Taman comme la flamme autour d'un chaudron.

Au sud de la chaîne des montagnes de Swèta et au nord de la chaîne *Sringavan* est le pays d'*Hiranmaya* ; puis au sud de *Nila*, et au nord de Swèta est le pays de *Ramyacam*, où l'on voit un fameux *nyagrodha* (ficus indica) et des hommes blancs qui vivent 1500 ans. Le pays *Jatud'hi* abonde en cavernes.

Au nord de la chaîne Swèta on voit le pays d'*Hiram'yavam* et la rivière *Haimavati*, ou pleine de neige; les habitants vivent là 110 ans. Au sud de l'Océan du Nord sont les deux Kourous; le Kourou sud est proche du Mérou, là est la demeure des saints, *siddhas* [1].

Cette description dont les traits sont entassés pêle-mêle et sans ordre, contient cependant les mêmes caractères que nous avons déjà observés dans les récits des Grecs sur les Hyperborées, ce peuple religieux et juste, dont la sobriété et la longévité sont extraordinaires. On peut reconnaître le Tanaïs dans la rivière pleine de neige, *Ripheæ pruinæ* de Virgile, les deux Kourous au sud de l'Océan du Nord, avec leur peuple de saints, désignent les deux grandes îles du Méotis. D'autres indications s'appliquent au Caucase; ainsi *Tarpana*, où demeurent les Pitris, représente Derbend qu'Henri Lord nomme *Derpen*, et dont le château-fort, où l'on a trouvé beaucoup de pierres gravées de lettres cunéiformes, remonte à la plus haute antiquité.

Les îles Blanches jouent un rôle très-important dans les traditions sanscrites, qui y rattachent très-positivement les origines de la race. Ainsi, les dix Avatars de Vischnou se sont, dit-on, tous accomplis dans cette contrée, et ce dieu déclare, dans le Brahma Vaïvastha, qu'il retournera, avec les dieux et les déesses, habiter dans Swèta-Dwipa, la demeure de la Justice, pour y vivre avec les pasteurs.

Les lettrés de l'Inde, dit Wilford sont d'accord pour déclarer que les nations brahmaniques ne sont pas aborigènes de l'Inde, et les livres sacrés enseignent que la lumière des Védas fut apportée d'Occident, des îles Swèta, où les Védas

[1] *Asiat. researches*, t. XI, p. 16.

résidaient sous une forme humaine. Ils ajoutent que les mystères fondamentaux de la religion védique, sont intimement liés avec ce pays, et que les grands événements du monde, tels que *la création, la punition des hommes*, la régénération de l'espèce humaine, se sont accomplis dans Swètam et dans la mer qui l'avoisine [1].

Suivant d'autres traditions fort répandues dans l'Inde, c'est de ce même pays de Swèta-Dwipa que partirent de nombreuses tribus, au temps de Crishna, pour venir s'établir dans l'Hindoustan; mais on ignore absolument où fut ce pays, tout ce qu'on sait, c'est qu'il était situé très-loin au nord et l'ouest de l'Inde.

Cette légende jette une telle lumière sur les temps primitifs dont nous nous efforçons de débrouiller le chaos, qu'elle peut se passer de commentaire. Le passage qui suit, extrait aussi des Pourânas, résume en quelque sorte notre travail, tant l'explication en semble naturelle en l'appliquant à l'ordre des faits primitifs et à la marche du mouvement civilisateur tels que nous les exposons:

« Idris (le seigneur sacré) porta les Védas du séjour des dieux au sommet du Mérou, puis aux îles sacrées, ensuite aux frontières de l'Inde [2]. »

Les Védas expriment la science et la religion; le séjour des dieux, c'est l'Égypte, d'où le seigneur sacré, Séosiris, porte la science au mont Merou, dans le Caboul où nous savons, en effet, que le Pharaon s'arrêta pour faire reposer son armée, et près duquel il fit bâtir une ville de Nysa. Puis il se rend aux îles sacrées, *Swèta-Dwipa*, les îles Atlantiques, et c'est de là que plus tard, le Véda fut apporté dans l'Inde.

[1] *Asiat. res.*, t. XI, p. 69, 87. — [2] *Asiat. res.*, t. V, p. 260.

Le poëte Djayadeva, dans une ode où il célèbre les avatars du dieu Vischnou, mentionne clairement le déluge, et confond ainsi les origines des Aryas avec celles des autres peuples Chaldéens :

« O Cesava qui prends la forme d'un poisson, tu vas chercher le Véda au fond des ondes de l'océan de la destruction ; tu le places joyeusement dans le sein d'une arche fabriquée par toi. Sois victorieux, ô Héri, seigneur de l'univers[1]. »

Ainsi voici, sous les traits de Vischnou, ce même personnage si fameux sous les noms de Noé, Deucalion, Xisuthrus, et il est représenté (ce qui est nouveau) sauvant des eaux le dépôt de la science et du culte. N'est-il pas permis de supposer que ce Véda primitif était cette fameuse stèle où Hermès avait écrit l'histoire du premier âge du monde? Transportée en Chaldée, elle y serait devenue le modèle des *Ammoneu grammata*, archives sacrées de la Phénicie, ainsi nommées parce qu'elles reproduisaient la tradition antédiluvienne gravée sur la stèle de l'île d'Ammon[1].

V

Nous terminerons cette revue des légendes théogoniques relatives au mythe diluvien, par le fragment suivant extrait des chroniques de la Chine. Le peuple chinois, conservateur des anciennes traditions, est peu poëte de sa nature ; aussi a-t-on plus de chances de découvrir la vérité dans ses récits incolo-

[1] De Brotonne, *Hist. de la filiat. des peuples*, t. II, p. 425. — [2] Movers, *die Phœnizier*, t. I, p. 104 ; Sanchon. fragm., Eusèb. Diod. liv. V, § 29.

res que dans les brillantes épopées et les hymnes enthousiastes des Ariens et des Sémites :

« Mamigasima était une île fameuse dans les temps anciens, riche et fertile surtout en argile propre à faire la porcelaine. Son roi, *Peirumi*, était vertueux et religieux. Un rêve l'avertit que Dieu voulait punir la perversité de ses sujets, et qu'il eût à s'enfuir, lorsque le visage de deux idoles placées à l'entrée du temple, deviendrait rouge. Ce prodige ayant eu lieu, le prince se retira avec sa famille à bord de ses navires et vint aborder à Foksju en Chine. Dès qu'il fut parti, l'île fut engloutie avec tous les infidèles qui l'habitaient, et une énorme quantité de terre de porcelaine [1]. »

Par une particularité qu'on ne rencontre que vaguement indiquée dans les poëmes cosmogoniques, la légende du déluge et du patriarche sauvé seul avec sa famille, se trouve ici liée très-clairement avec la submersion d'une île qu'il habitait. Ce qui achève de faire de cette tradition lointaine une précieuse confirmation de la donnée historique que nous essayons de développer, c'est ce nom de *Piroumi* que porte le patriarche. Hérodote nous apprend, en effet, que les Égyptiens nommaient ainsi leurs grands-prêtres, et on lui montra à Thèbes, dans une des salles du temple, les statues colossales de trois cent-quarante-cinq *Piromis*, qui s'étaient succédés sans interruption dans le gouvernement religieux de la ville. Ce terme, ajoute l'historien, signifie bon, vertueux [2].

Si, comme il paraît difficile d'en douter, l'histoire de Mamigasima s'applique à l'Atlantide, on est conduit à conclure également que le patriarche sauvé de la destruction fut un *Piromi*, ou grand-prêtre de race égyptienne, consacré

[1] Kœmpfer, *Voy. en Chine et au Japon.* — [2] Hérod. l. II, 144.

dans l'île d'Ammon au culte de Jupiter. Au surplus, cette assimilation ne peut laisser d'incertitude, lorsqu'on voit que *Peiroun* est le nom que les Slaves donnent à Noé.

Il n'est pas, au reste, plus surprenant de retrouver à la Chine l'histoire de l'Atlantide et de Noé, que de la voir connue en Afrique et en Islande. Les hommes font bien du chemin en quelques siècles, et ils emportent avec eux et sèment sur la route les traditions qui ont étonné leur enfance. Quelque migration caucasienne aura porté celle-ci à la colonie égyptienne de la Bactriane, puis de là, d'étape en étape, la légende aura pénétré jusqu'à l'extrême Orient, d'où elle sera revenue en Occident avec les Mongols.

On comprend d'ailleurs, qu'un désastre aussi inouï, frappant précisément le premier centre de civilisation florissant dans le nord, ait dû émouvoir profondément l'imagination neuve et impressionnable des populations asiatiques initiées, depuis quelques siècles seulement, aux institutions sociales par la colonie égyptienne. Le bruit s'en répandit promptement de tribu en tribu, et le souvenir s'en perpétua de génération en génération, avec des variantes et des couleurs diverses, selon le caractère religieux ou barbare, poétique ou positif de chaque peuple.

Cette empreinte particulière du génie différent des races à une tradition commune, apparaît d'une façon bien remarquable dans le poëme cosmogonique des Scaldes, intitulé *Volospâ* (*vaticinium Valæ*), dont le sens obscur s'est jusqu'ici dérobé à toute interprétation. Sous une forme fatidique, la sibylle du nord raconte les origines de la race germanïque et les faits mémorables qui s'y rattachent, elle expose dans une prophétie qu'obscurcit à peine le symbolisme emprunté à la Chaldée, l'histoire de la fondation de la colonie des îles Méotides

par les familles du Soleil et de la Lune, leur alliance avec les femmes du Caucase, la désunion éclatant parmi les tribus par le meurtre d'un des chefs, Balder, le plus blanc des hommes, enfin la guerre éternelle s'allumant entre les deux races éthiopienne et germanique, puis le volcan s'entr'ouvrant et la terre s'engloutissant dans la mer.

Nous citerons les parties principales de ce poëme, non moins intéressant, comme renseignement, que l'Atlantide de Platon :

« Avant que les mondes célestes eussent été formés par les fils de Bor, qui créèrent Midgard, le soleil éclairait au midi les pierres des palais, et la terre donnait à foison des herbes vertes.

» Le soleil était au midi, la lune était sa compagne, à droite les cavales célestes les entouraient; le soleil ne savait où habiter, les étoiles ne savaient où s'établir, la lune ne savait quelle demeure elle aurait.

» Alors tous les rois (*oft regin*), divinités saintes, s'assirent sur leurs siéges élevés et délibérèrent entre eux. Ils donnèrent des noms à la nuit et aux lunaisons; ils divisèrent le jour en matin, midi, après-midi et soir, afin de compter les années.

» Les Ases se réunissent dans Idavalli [1], (le champ Ida) où ils construisent des temples et des palais élevés. Ils établissent des forges et fabriquent des objets précieux. Ils utilisaient leurs forges, ils essayaient de tout, ils firent des tenailles et des outils pour fabriquer.

» Ils jouaient joyeusement aux dés sur la place. Il n'y avait

[1] *Ida* de *Id*, *sid*, seigneur. Les Hindous ont leur Ida, résidence des dieux. Ce nom a voyagé avec les peuples Méotes. Il y avait plusieurs Ida en Grèce et dans l'Asie mineure. *Alcid*, *Anahid* et *Hidda* ville d'Arabie, se rapportent au même radical.

pas un de ces dés qui ne fût d'or. Alors trois jeunes filles géantes parurent, venant de Jotunheim.

« Alors tous les rois, divinités saintes, s'assirent sur leurs siéges élevés et délibérèrent de ceci : Quel Dieu a créé les Dwerga du sang et des os d'Océan?

» Modsogner est le plus éminent de tous les Dwerga, mais Durin est le second. Ils décrivent les formes des hommes, et Durin énumère les familles des Dwergi [1]. »

Cette liste est longue et se compose d'un grand nombre de noms parmi lesquels figurent *An*, *Anar*, *Fili*, *Kili*, *Hepti*, *Lofar* qui habitent les régions terrestres près des champs *d'Iorovalla*, et dont la généalogie sera illustre tant que les hommes vivront.

» Les dieux délibèrent du premier meurtre commis parmi les peuples. Vengeront-ils le sang versé ou bien, tous réunis, célébreront-ils un repas, et feront-ils alliance avec la race des géants en leur donnant la vierge Odi? Mais Thor, qui se repose rarement, s'enflamme de colère en entendant ces propositions : les serments sont violés, s'écrie-t-il, les géants ont rompu le pacte solennel que, devant les dieux, on avait fait avec eux. »

Suit une description de la corruption des hommes : — « Le siècle sera dur; les frères se combattront l'un l'autre, les adultères seront fréquents, c'est l'âge des épées qui fendent les boucliers; l'âge *vindavid*, *vargavid*, des vents et des bêtes féroces. Le vieux monde se précipite à l'abîme, et l'homme n'épargnera plus l'homme. »

[1] *Modsoqnir*, le chef d'une des trois classes de *Dwergi* a donné son nom à une des divisions de l'année scandinave. Dans ce nom de *Dwergi*, on reconnaît les *Dew* des Perses, *Dhou* des Arabes, *deus*, *theos* des Latins et des Grecs; *Deou-arg*, les chefs des Arg.

« Tandis que les fils de Minis jouent près de l'arbre du milieu, Heimdall a fait retentir son cor formidable. L'antique arbre Ygdrasill tremble, tous sont épouvantés dans les régions d'Héla, ils craignent que le feu de Surtur ne les dévore.

» Hrym arrive d'Orient; la mer se gonfle en sa présence. *Jormungandr*, le serpent, vient en rampant de Jotunheim. L'aigle bat des ailes, et le navire *Naglfar* se détache du rivage.

» Les Muspell arrivent d'Orient par mer. Loki les commande; les monstres, parents du loup, l'accompagnent.

» .... Que se passe-t-il parmi les Ases? Que se passe-t-il chez les Alfes? Le monde des géants frémit, les Ases s'assemblent, les Dvergar, qui ne connaissent point les demeures de pierres, se lamentent à l'entrée de leurs grottes. Comprenez-vous ce que je dis? Savez-vous ce que je veux dire?

» Surtur vient du midi portant la flamme. Le glaive du Dieu céleste brille comme le soleil, les rochers énormes sont lancés, les géants se précipitent en foule; les hommes marchent dans le sentier de la mort, le ciel se fend.

» Odin commence le combat contre le loup, le brillant Beli attaque Surtur, alors tombe le dieu si cher à Frigga.

» Vidar, le père des victoires, se présente pour combattre la bête furieuse. Il plonge son épée jusqu'au cœur du géant et venge ainsi la mort de son père.

» L'illustre fils de Hlodyn attaque le monstre; il frappe le dieu de Midgard et le tue. Tous les hommes abandonnent leurs demeures.... le soleil commence à s'obscurcir, la terre s'engloutit dans la mer, les étoiles sereines disparaissent du ciel, un vent de feu souffle autour de l'arbre qui nourrit le monde, la haute flamme se joue dans les cieux.

» On voit de nouveau la terre reparaître du fond de l'Océan, belle et verdoyante. Les cataractes s'écoulent, l'aigle vole sur les montagnes et y prend les poissons.

» Les Ases se réunissent dans Idavalli; ils parlent du serpent qui environne la terre, ils se rappellent mutuellement les grandes choses, ils parlent du roi très-puissant et des runes antiques.

» Et puis se trouvent dans l'herbe des tables d'or admirables, que dans le commencement des temps, possédaient le chef de la troupe divine et la race de Fiolnis.

» On porte le froment des champs, et désormais tous les maux vont cesser; Balder reviendra, Hodur et Baldur habiteront le palais d'Odin et des dieux-astres [1].

» .... On voit s'élever Gimle, cette demeure étincelante recouverte d'or. Là les hommes pieux, probes et fidèles habiteront et jouiront du bonheur pendant des siècles [2]. »

Nous n'hésitons pas à assimiler la lutte décrite dans les strophes de la Volospâ à la guerre de Jupiter et des Olympiens contre les Titans, en d'autres termes des Chaldéens contre les Ethiopiens du Caucase. Surtur, qui arrive du Midi armé de la foudre, c'est Zeus, Indra, Taschter accourant à la tête des tribus de sa race pour réduire les Couschites soulevés.

Les fils de *Bor* (Boreas, ab-Hor) et les fils de *Minis* désignent les familles du soleil et de la lune. Les *Ases* sont les chefs des peuples scythiques; les *Alfes* ou *Elfes*, génies bienfaisants, frères des fées, ont une étymologie égyptienne (*pè*, *el-pè*, le seigneur). Les *Dwergari*, qui demeurent dans les rochers, représentent les Libyens, habitants des grottes de Crimée et du Caucase.

[1] *Sphœrici dii vel Valtivor*, les dieux des sphères. — [2] *Edda Sœmunda*, t. III.

On remarque la mention fréquente de la mer et celle du navire *nag-el-Pari*, le cheval des Peris. A l'origine, le navire s'appelait cheval ou taureau, suivant l'emblème qu'il portait. Dans ce récit, les symboles sont animés et servent indistinctement, comme dans les mythologies Perse et Hindoue, à désigner les races et les tribus. Ainsi le Soleil et la Lune cherchent un lieu pour se fixer; les cavales ou les Scythes de la tribu du cheval les entourent. Le serpent, l'aigle et le loup s'assemblent pour résister à l'attaque des dieux. Soudain, au milieu de la lutte, le soleil s'obscurcit, un vent de feu souffle autour de l'arbre sacré. Au sommet des monts jaillit la flamme qui se joue dans les cieux, et la terre disparaît dans la mer.

L'éruption volcanique et l'ouverture du cratère sous-marin où s'enfonça l'Atlantide, ne sauraient être mieux décrites. La fin du déluge est indiquée dans la strophe suivante :

« Les cataractes s'écoulent et la terre renaît verdoyante du fond de l'Océan. »

Les hommes dispersés se rassemblent, ils expliquent le fléau qui les a frappés par la malédiction du serpent, attribut de la race des Titans idolâtres, et l'on retrouve dans l'herbe les ornements des temples renversés par le débordement de la mer.

L'Edda junior ajoute au même récit des détails plus circonstanciés, qui ne laissent pas le moindre doute sur la nature du prodige décrit par la Volospâ; ce poëme est un des fondements principaux de la cosmogonie scandinave qui offre tant de ressemblance avec celle des Grecs, des Hindous et des autres peuples originaires du Méotis.

Thor, le Dieu du tonnerre, est fils de la terre, *Fiorgyn*, ce qui indique clairement que le tonnerre des anciens peuples

avait une origine terrestre[1]. Ce Dieu est le provocateur des foudres et des tempêtes; le chemin de la lune gronde sous son char (les Pourânas citent souvent aussi *mandala* la route sacrée de la lune). — Les régions aériennes s'enflamment, le ciel brûle au-dessus des hommes, *upphima manna brann...*, les géants périssent par les hautes flammes du ciel, *ham loga Himim...* Des yeux ronds semblables à des lunes sont formés par les flammes dans les cieux, la terre se déchire, les roches ébranlées se détachent, le sol est couvert d'une grêle; en même temps les Ases sont engagés dans une guerre terrible contre les géants sous la conduite de Thor, qui défend vaillamment Asgard avec les soldats d'Odin.

Ailleurs les poëmes runiques comparent la foudre lancée par Thor à une masse de fer brûlante. Tantôt c'est son marteau qu'il jette à travers la tempête en ébranlant le monde. Or, ce marteau s'appelle *hamar* qui veut dire aussi rocher, comme l'*açman* ou foudre d'Indra et l'*akmôn* de Jupiter. On voit que, de même que les Grecs et les Hindous, les Scaldes et les Runoyas expliquent sans cesse le réel par le surnaturel, et dans leurs chants les dieux agissent tantôt comme des hommes, tantôt comme forces de la nature. Rien n'est perçu clairement dans les cerveaux des poëtes primitifs; ignorants des causes, et ne voyant que des effets, la forme chez eux n'est pas mieux arrêtée que l'idée. Puisant leurs renseignements dans des traditions formulées en un idiome insuffisant

[1] Edda, t. III, *Lex. myth.*, p. 910. Edda Junior, p. 117. Thor s'appelle *Perkunas* chez les Lithuaniens, et en ancien allemand *Firgun;* en gothique *fairguni* signifie montagne. En sanscrit *Parganya* est le nuage qui porte la foudre; Pictet, *orig. Ind.-Europ.*, t. I, p. 128. Le même mot, sauf de légères variantes, servait donc dans plusieurs langues, à désigner montagne, nuage et tonnerre. Les modernes l'ont appliqué aux premières armes à feu, *fire-gun*.

et borné, où le même mot comprend plusieurs significations et confond l'homme avec les astres et les animaux, il n'est pas surprenant que l'impossible et le surnaturel aient pris si souvent dans leurs récits la place de la vérité.

VI

L'exposé qui précède fait connaître, sous ses principales formes religieuses ou populaires, la tradition diluvienne telle qu'elle s'est produite et propagée dans l'ancien monde, et peut-être même jusque dans le nouveau. En cherchant à ramener aux proportions d'un fait géologique et historique, cet événement si grand par ses conséquences, on ne nous accusera pas sans doute d'avoir voulu, de parti pris, le découronner de son auréole mystique. Loin de là, si l'évidence d'une providence supérieure présidant aux grandes évolutions de l'humanité avait besoin d'être démontrée, c'est surtout dans cette catastrophe qu'elle paraît éclater. Il suffit de considérer quels furent ses résultats et son influence sur la vie morale des peuples pour y reconnaître, non pas comme le crurent d'abord les nations terrifiées, et comme l'enseignèrent les sacerdoces afin d'éveiller en elles le sentiment religieux, un châtiment de la colère divine, mais un de ces accidents jetés à un moment donné sur la route de l'humanité, pour accélérer sa marche et féconder son génie.

Quand un peuple s'est une fois fixé, et qu'il possède tranquillement les jouissances de la civilisation, il lui répugne de se déplacer et de reprendre la vie errante qu'il menait lorsqu'il était encore sauvage. La lumière dont il est le foyer n'éclaire que d'étroites limites, et au-delà de son rayon le monde

reste plongé dans l'immobilité et la nuit. C'est alors qu'on voit surgir ces génies inquiets et turbulents, tels que les Osiris, les Ninus, les Rhamessès, les Alexandre, et que, pour réunir deux continents ennemis, deux hémisphères qui s'ignorent, la Providence suscite un Pierre l'Hermite ou un Christophe Colomb. Parfois elle se sert de moyens purement matériels, et se contente de faire germer dans de lointains déserts l'or, dont elle a mis l'insatiable désir au fond du cœur de l'homme.

Tout sert à Dieu pour provoquer ces grands mouvements de l'humanité, dont le but semble être d'amener l'élévation progressive de l'espèce par la fusion des races inférieures avec les supérieures, et de conduire l'homme, par l'expansion croissante de son génie, à l'occupation complète du globe qui lui a été donné pour demeure.

La colonie égyptienne des îles Méotides s'endormait dans la paix de l'âge d'or. Pour disséminer les germes civilisateurs et les répandre sur la terre, il fallait une commotion violente qui, en détruisant le centre autour duquel s'étaient rassemblés les nomades des déserts, les obligeât à de nouveaux efforts et à chercher eux-mêmes leur route vers cette existence brillante et fortunée qu'ils avaient entrevue. Ce souvenir est devenu l'aspiration constante de l'homme, et le regret de l'Éden lui a mis au cœur le désir éternel d'un Paradis, soit dans ce monde, soit dans l'autre.

En résumé, de l'étude qui précède il résulte les données suivantes : Que c'est à tort que l'on a confondu le déluge dont parlent les cosmogonies et l'histoire, avec les cataclysmes géologiques qui ont bouleversé la face entière du globe, et dont l'empreinte est encore marquée aux sommets de nos plus hautes montagnes. Ces révolutions de notre planète re-

montent, ainsi que l'atteste la science, à des époques infiniment au-delà des calculs ordinaires, et antérieures, sinon à l'apparition de l'espèce humaine, du moins à l'existence de toute société et à toute tradition. Le déluge cosmogonique, au contraire, tel que les souvenirs des peuples le retracent, suppose une société toute formée et des traditions antédiluviennes, ce qui contredit, ainsi du reste que nombre d'écrivains l'ont déjà établi, la possibilité de l'universalité de cette catastrophe et de la destruction complète de l'espèce humaine.

En second lieu, du moment que le déluge est considéré comme un désastre local, tous les renseignements et toutes les déductions conduisent à placer cet événement dans la mer Noire, et une série de coïncidences trop nombreuses et trop frappantes pour n'être que fortuites, obligent à l'assimiler avec la destruction de l'île Atlantide, racontée à Solon par les prêtres égyptiens. Ainsi se résolvent les deux mystères l'un par l'autre.

Que devinrent les îles Méotides, après que la destruction de l'île des Atlantes et l'irruption des eaux marines qui les couvrirent eurent rendu ce pays désert? Ici se présente une troisième énigme restée inexpliquée comme les deux premières, parce qu'elle leur est étroitement liée, et qui n'offre pas moins d'intérêt, au point de vue de l'éclosion de certaines idées dans le cerveau du genre humain et de leur diffusion dans le monde.

CHAPITRE VII.

LES ENFERS.

I

Pendant la période qui suivit la destruction de l'île des Atlantes, les peuples Méotes échappés au désastre et dispersés sur les rivages de l'Euxin, dans les montagnes de Colchide, de l'Arménie et du Taurus, restèrent sous l'impression profonde du prodige qui les avait foudroyés, et il s'écoula quelque temps avant que de nouveaux habitants osassent remettre le pied sur cette terre bouleversée. Cependant, il résulte de plusieurs indices, qu'une colonie nouvelle vint occuper les îles qui n'avaient souffert que du débordement. Ces nouveaux habitants réparèrent les ravages causés par l'irruption des flots et firent écouler les eaux qui couvraient en partie la terre. On lit dans le poëme de Volospâ, que les dieux reparurent sur la Terre après le déluge, et qu'ils retrouvèrent dans l'herbe les vestiges du vieux monde. Odin,

Vè et Vili, rapporte ailleurs l'Edda, revinrent habiter le lieu où jadis avait été la ville d'Asgard.

La fable grecque raconte aussi qu'Amphion et Zethus (*Ham-pè-Ion* et *Heth*, les Chaldéens et les Ghètes) rebâtirent Thèbes, *at-aba*, la ville-mère, qui avait été détruite par le déluge de Deucalion, et, ce qui précise mieux les localités, Platon nous apprend, qu'après avoir mis fin aux grandes guerres, Jupiter plaça les dieux dans l'île des Bienheureux, l'auguste Atlantica.

Ce mot dieux exprime ici, selon le sens ancien, la caste sacerdotale, et en rassemblant les données éparses des mythologies, on peut en induire que le pieux monarque, afin d'honorer la mémoire des ancêtres de sa race, s'empressa de relever le temple de Jupiter-Soleil dans l'île d'Ammon et qu'il y établit des prêtres chaldéens pour célébrer les rites et chanter les louanges des rois-astres. La langue arienne que parlaient les Chaldéens désignait le soleil sous le nom de *Hor*, *ab-Hor*, d'où vint la dénomination de Borèades qu'on donna à la population sacerdotale qui vint occuper l'île d'Ammon, et celle d'Hyperborées attribuée beaucoup plus tard aux peuples d'origine éthiopienne habitant l'île Kimmérienne, située au nord.

Les Borèades formèrent de la sorte une petite république patriarcale et théocratique dont l'existence paraît s'être prolongée jusqu'aux derniers temps du paganisme. Eusèbe et Diodore nous ont transmis la description d'un pays inconnu où il est aisé de reconnaître l'île des Borèades. Bien que Plutarque traite de fabuleuse l'île de Panchaïe assez célèbre dans l'antiquité, nous n'hésitons pas à voir dans la relation qu'en donne Evhémère, un tableau intéressant de la situation des îles Méotides vers une époque peu éloignée de l'ère chré-

tienne, tableau qui nous reporte en même temps, par l'effet de la persistance ordinaire aux coutumes religieuses, à la période florissante de l'empire chaldéen, du xxve au xxe siècle avant Jésus-Christ [1].

L'historien Evhémère, ami de Cassandre, roi de Macédoine, deuxième successeur d'Alexandre, et chargé par ce roi de missions dans les pays éloignés, voyagea, dit-on, dans le sud de l'Arabie ; s'étant embarqué sur l'*Océan*, il rencontra plusieurs îles, entre autres celle qu'il appelle Panchaïe. On comptait trois îles principales ; la première est nommée l'île Sacrée et il est défendu d'y enterrer personne ; les morts sont transportés dans l'île voisine, distante seulement de sept stades.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'invraisemblance de ce voyage dans l'Océan indien, accompli sur l'ordre d'un roi de Macédoine. Cet Océan, source continuelle de méprises, c'est toujours le golfe de Taman. Au surplus, Lactance rapporte aussi, d'après Evhémère, que Jupiter alla dans *Panchœa* à la tête d'une nombreuse armée de Crétois (lisez Kourètes), et qu'il y fit la guerre aux Titans, les vainquit et délivra ses parents de la prison où ils étaient retenus. La suite du passage que nous citons prouve surabondamment que les îles Panchaïe ne sont autres que les îles Méotides, et qu'Evhémère fit simplement un voyage dans le nord de l'Euxin à une époque antérieure d'un peu moins de trois siècles à l'ère chrétienne.

« Les habitants de Panchaïe, outre ceux qui sont nés dans le pays, se composent de Scythes, d'Indiens et de Crétois (ces derniers sont les Kourètes et les Sindes d'Hérodote, d'Orphée et de Strabon). On voit dans cette contrée une ville nommée *Panata* (ville de la lune) ; les habitants n'obéissent à aucun roi,

[1] Eusèb. *Præp. evang.* l. II. Diod. l. V, § 29.

mais tous les ans ils élisent trois magistrats, qui prononcent sur toutes les peines, sauf la mort; les causes entraînant la peine capitale sont renvoyées aux prêtres, car ce sont eux qui gouvernent tout. On les appelle les prêtres de Jupiter Triphulien. Le temple élevé en l'honneur de ce Dieu est bâti en pierres blanches, et il en posa de sa main les premiers fondements. La longueur du temple est de deux arpents; il est soutenu par des colonnes massives admirablement sculptées. On y voit les statues des dieux d'une dimension fort grande. Les maisons des desservants sont rangées autour du temple de Jupiter, lequel s'élève au milieu du champ sacré couvert d'arbres de toute espèce. Là, parmi les arbres fruitiers croissent les lauriers, les cyprès, les myrthes arrosés par des eaux vives; dans le bois attenant au temple, il y a une fontaine si abondante qu'elle forme plus loin une rivière navigable. On l'appelle la source du soleil. Les habitants passent l'été sous les ombrages de ces jardins, et les arbres et les fleurs en font par leur beauté un séjour digne des dieux. » Cette île contient trois villes dont l'une se nomme *Océanis*. Suit une description des richesses du pays et Evhémère y mêle la tradition de la montagne élevée d'où Uranus, premier roi de l'Atlantide, observait les astres. Il fait aussi mention de la conquête de l'île et de la fondation de la colonie par Ammon.

« Les habitans de Panchaïe s'habillent à la façon des Perses (ceux-ci en effet descendaient des Chaldéens). Les prêtres sont vêtus de lin blanc ou de laine très-fine et couvrent leurs têtes de mitres d'or filé. Orphée, en visitant les Méotes, remarque qu'ils sont vêtus de fines étoffes [1]. L'unique occupation des Panchéens est de servir les dieux, de chanter des hymnes en

[1] Orph., *Arg.*, v. 1056.

leur honneur et de célébrer les biens dont les hommes leur sont redevables. Ils prétendent qu'ils sont Kourètes d'origine et que Jupiter, lorsqu'il vivait parmi les hommes, transféra leurs pères dans l'île Panchaïe; l'on montrait dans le temple des caractères tracés de sa main [1].

« Ce qu'on voit aussi de remarquable dans le sanctuaire, c'est le lit du Dieu qui a six coudées de long et quatre de large. Il est d'or massif et d'un travail exquis. Auprès est une table d'or presque aussi grande, et au pied du lit est placée une haute colonne dont l'inscription est en caractères sacrés égyptiens. Elle contient l'histoire d'Uranus, de Jupiter, de la Lune et du Soleil, écrite de la main d'Hermès. »

Ce lit placé dans un temple donne lieu à des rapprochements instructifs : Hérodote rapporte que dans la plus haute tour du temple de Bel, à Babylone, était une chapelle où l'on voyait un beau lit bien garni et une table d'or placée auprès. On n'y voit point de statue et ce lit ne sert à personne si ce n'est à la femme dont le Dieu a fait choix, ainsi que le disent les Chaldéens qui sont les prêtres du Dieu [2].

Ce lit rappelle aussi la description qu'Ovide fait de la demeure du sommeil situéé dans une grotte près du pays des Cimmériens : « Au milieu s'élève un lit d'ébène, voilé d'un rideau sombre ; c'est là que repose le Dieu. Du fond de la caverne jaillit le Léthé dont le murmure berce son repos. »

Le nom grec du sommeil, *oupnos*, nous transporte dans l'ile d'Op ; la molle et oisive existence des princes fainéants de ce pays suggéra l'idée aux poëtes anciens sans cesse en quête d'allégories, d'en faire la personnification du sommeil. On reconnaît dans le fleuve Léthé la rivière de Taman qui va re-

Eusèb. *Præp. ev.* l. II. Diod. l. V, § 29. — [2] Herod., l. I, p. 181.

joindre le bras d'eau par lequel l'île d'Ammon est en partie séparée de l'île des As ou des Sindes. On disait que Jupiter Astérius, lorsqu'il enleva Europe sous la forme d'un taureau, se jeta à la nage et prit terre dans l'île de Crète, à l'embouchure du Léthé. Or, précisément à l'endroit où dut être l'embouchure de ce canal, se trouve encore dans la péninsule un village nommé *Krétha*, situé en face d'une petite langue de terre qui réunit les deux îles, et par laquelle passa sans doute le ravisseur avec la jeune fille qu'il avait enlevée sur la rive d'Ourop. Ce bourg de *Krétha* appartenait aux Kourètes près desquels habitaient les *Tôr* ou *Astôr* de la tribu du Taureau.

Les Grecs en reproduisant les récits anciens ont continuellement pris l'île des As où Sindique pour la Crète, trompés par ce nom de Kourètes, dont la famille y prit naissance, et qui ayant passé en Colchide où elle se consacra au culte de Rhéa, se répandit ensuite dans l'Asie-Mineure, en Palestine, dans les îles de l'archipel Hellénique, et entre autres dans la Crète, à laquelle leur nom est resté.

On serait surpris du retentissement qu'ont eu dans la mémoire des hommes ces récits du premier âge de la Grèce, si l'on ne songeait qu'ils ont été célébrés par les plus beaux esprits et dans la plus belle langue du monde. Au fond il ne s'agit que des aventures de quelques petites tribus tout à fait semblables à ces douars Arabes qui végètent obscurément dans un coin de l'Afrique. Quand on examine de près les événemens des commencements de la Grèce et d'Israël on s'aperçoit aussi que ce n'est rien de plus, mais qui ne suit avec intérêt le ruisseau qui va s'appeler le Danube ou le Rhin ?

Le livre sanscrit, où sont consignées les généalogies de la race de Hari, décrit aussi le lit divin rafraîchi par les ondes de l'Océan, sur lequel Hari, autrement Vischnou, est couché

entouré de ses disciples, s'occupant du salut du monde et de la perte des Danavas [1].

Ces rapprochemens établissent une liaison positive entre le pays des Cimmériens, la Babylonie, l'Inde et la Grèce. Il est facile d'en conclure que cet usage du lit sacré, inconnu aux Égyptiens, dut prendre naissance dans la Chaldée d'où il se propagea dans les quatre contrées dont nous parlons.

Lors de la chute des Olympiens et de l'établissement de la puissance assyrienne, la petite république théocratique des Boréades, faible et isolée aux extrémités du monde ancien, se trouva souvent en butte aux incursions et aux violences de ses voisins les Akhaï et les Adites éthiopiens. Ce fut probablement alors que, tombées sous leur domination, l'île du Sud du Méotis prit le nom de *Pankaï*, et celle du Nord celui de *Hadès*, pays d'Ad.

Presque tous les écrivains anciens ont dit quelques mots des Boréades auxquels on prêtait des liens d'antique parenté avec les peuples de la Grèce, entr'autres les Athéniens, qui avaient élevé chez eux un autel à Borée et célébraient les fêtes Boréasmes en son honneur. On vantait leur vie paisible, la piété et la sobriété dont ils faisaient preuve et qui prolongeaient leur existence au-delà des bornes ordinaires. Au temps d'Hérodote, ils faisaient parvenir au temple de Délos, des présents qui étaient d'abord confiés aux Scythes et qui de main en main allaient jusqu'en Illyrie pour revenir de là en Grèce [2].

Mela expose qu'aux confins de l'Europe et de l'Asie, près de la Scythie, les premiers qu'on rencontre sur le rivage asiatique ce sont les Hyperborées, qui vivent au Nord de l'Aquilon et des Monts Riphées. Leur terre est étroite, exposée au soleil

[1] Harivansa, trad. de M. Langlois, t. I, § 50, p. 233. — [2] Her., l. IV, 33.

et fertile. Ce sont des cultivateurs pleins de justice, qui vivent plus longtemps et plus heureux que le reste des mortels. Toujours livrés à un doux repos, ils ne connaissent ni les guerres ni les querelles et ne s'occupent que de sacrifier aux dieux et surtout à Apollon. Jadis, ils envoyaient leurs prémices à Délos par des vierges, plus tard ils eurent recours à une députation nombreuse, enfin ils confièrent leur offrande aux peuples intermédiaires et gardèrent longtemps cette coutume jusqu'à ce qu'elle fut violée par la perversité des hommes. Les Hyperborées habitent les bois sacrés, et lorsqu'ils sont las de vivre, ils se précipitent avec joie du haut d'un rocher dans la mer [1].

Pendant que les grandes nations d'Asie et d'Europe, poursuivaient à travers des luttes séculaires leurs rêves de grandeur et d'ambition, les Boréades sommeillaient oubliés dans la béatitude, aux dernières limites du monde civilisé. Les Grecs sans cesse en proie à leurs agitations passionnées enviaient ce repos que rien ne troublait et appelaient les îles de Borée, îles des Bienheureux ou îles Fortunées; les anciens les réunissent habituellement avec les Champs-Élysées et Clément d'Alexandrie ainsi qu'Ælien rapportent que la République des Justes se composait des Hyperborées, des villes des Arimaspes et des Champs-Élysées [2].

En expliquant quels furents ces Ethiopiens vertueux qu'on nommait Hyperborées, nous avons reconnu qu'ils habitaient l'île Kimmérienne; nous savons aussi par Orphée, Hérodote et Pline que les Arimaspes étaient un peuple Méote; les Champs-Élysées devaient donc faire partie du même domaine, et suivant toute apparence, ils furent situés dans l'île de Taman qui, naguère encore, rappelait cette île Sacrée de Panchaïe,

[1] P. Mela, l. III, ch. v. — [2] Clem. Alex. Strom., l. IV.

où fleurissaient de beaux jardins dignes des dieux. Les pentes de l'île de Taman, du temps où les Turcs étaient maîtres du pays, étaient, suivant M. de Montpéreux, couvertes de jardins admirables qui s'étendaient à travers l'île, jusqu'à la descente de Bougaz, à 18 verstes de distance : — « Avant, dit-il, que les Cosaques eussent tout dévasté, on ne pouvait rien voir de plus beau[1] ! » Ils ont effacé les derniers vestiges conservés par les Turcs de cette région fabuleuse tant célébrée par l'antiquité, et dans laquelle, selon les poëtes, les ombres des héros se reposaient au sein d'une éternelle félicité. Le mythe des Champs-Élysées repose donc sur une donnée vraie, puisqu'on retrouve le lieu où ils furent situés. Il est probable qu'après avoir rétabli le culte des anciens dieux Égyptiens et relevé le temple d'Ammon, le roi Chaldéen décida que cet antique berceau de sa dynastie servirait, d'une part, de retraite aux guerriers qui avaient besoin de repos après une vie de lutte et de combats, et d'autre part, offrirait une sépulture aux princes et aux chefs auxquels on accordait l'honneur de dormir près de leurs pères.

Ainsi s'expliqueraient ces innombrables tumulus qui se pressent partout dans les îles Méotides, l'île de Taman exceptée qui fut l'île Sacrée. Pendant des siècles, les générations accumulèrent leurs dépouilles autour de cette terre Sainte, le long des bords du Kouban, sur les rivages de la Crimée, dans les plaines de la Tauride où, jusqu'au Tanaïs, les tombeaux couvrent plusieurs lieues d'étendue et sont la plupart surmontés d'un cippe de pierre sculpté en forme de sphinx[2].

C'est un étrange rapprochement que celui que faisaient les Grecs en plaçant dans la même région le séjour de l'éternelle

[1] D. de Montp., *Voy. aut. du Caucase*, t. V, p. 82. — [2] Prince Démidoff, *Voy. dans la Russie mérid.*, p. 327.

félicité et celui des peines éternelles ; cette idée ne peut avoir été suggérée que par un lieu du monde offrant d'un côté, des flammes, des eaux fétides, des rivages attristés par les saules et les peupliers stériles comme le dit Homère ; de l'autre de riants ombrages arrosés par des sources limpides. Or, une seule contrée d'Europe ou d'Asie, a pu présenter cette réunion de circonstances opposées, et ce lieu fut l'archipel Méotis durant la période qui suivit le déluge.

Lorsque les Chaldéens revinrent habiter la région où jadis fut l'Atlantide, ils trouvèrent qu'elle avait subi de grands changements. A la place où s'élevèrent l'île, la montagne et la ville des Atlantes, s'étendait un vaste lac que remplissaient les eaux du Bosphore, et la masse des terres effondrées mêlant à ces flots le limon épais dont parle Platon, leur donnait l'aspect immobile d'une mer morte que Pline nomme *Morimarusa*. Les canaux par lesquels le Kouban communiquait avec le Pont, le Bosphore et la mer d'Asoph, obstrués par la fange qui les encombrait, exhalaient des émanations méphitiques auxquelles se joignaient les vapeurs sulfureuses des étangs de naphte et des volcans de boue, nombreux exutoires que s'ouvrait le cratère à demi étouffé sous le poids de l'île submergée.

Les Slaves nomment aujourd'hui ces volcans *Pekla*, enfers, et ce terme n'est pas ici une simple figure, c'est l'expression exacte de la croyance qui prit naissance en ce lieu, et qui de là se répandit graduellement dans le monde.

Les Enfers tels que les ont décrits les auteurs anciens, se divisaient en quatre parties, dont deux principales, l'une agréable et paisible, les Champs-Élysées ; l'autre sillonnée par des fleuves infects et bourbeux et des lacs de bitume et de soufre près desquels s'élevait l'enceinte du Tartare. Nous reconnais-

sons les quatre îles principales de l'archipel Méotide. Les bras d'eau et les lacs qui les séparaient alors, se nommaient le Cocyte, le Phlégéthon ou Pyri-Phlégéthon, le Styx, le Lethé, le lac Averne, l'Achéron ou lac Acherusia. Tous ces fleuves ou plutôt ces ramifications d'un fleuve se retrouvent dans le Palus-Méotis tel qu'il existait encore au temps d'Homère.

Ouvrons l'Odyssée : Ulysse étant près de quitter Circé, la déesse l'instruit de la route qu'il doit suivre : « Noble fils de Laerte, dit-elle, déployez votre voile, Borée la dirigera; lorsque votre vaisseau aura traversé l'Océan, vous trouverez un port étroit et le bois de Proserpine où naissent les hauts peupliers et les saules stériles. Tirez votre barque sur le rivage situé au fond de l'Océan et vous entrerez dans le royaume fétide de Pluton. En ces lieux le Pyriphlégéton se jette dans l'Achéron, ainsi que le Cocyte qui sort des eaux du Styx ; un rocher s'élève à la jonction de ces fleuves [1]. »

Ulysse, après un jour de navigation, touche au rivage indiqué, « c'est là, dit-il, que se trouvent et la ville et le peuple des Cimmériens. »

Circé était une magicienne renommée de Colchide ; elle était sœur d'Ééthès, le roi des *Heth* ou Gètes de Cousch. La fable raconte qu'elle empoisonna son époux le roi des Sarmates, peuple du nord du Pont-Euxin. Ces indications localisent suffisamment le point d'où partit Ulysse, c'est l'île d'OEa située à l'embouchure du Phase.

Le héros arrive en un jour à l'île et à la ville des Cimmériens, dont nous avons à plusieurs reprises constaté d'après Strabon la position, il aborde à l'île de Proserpine, au fond de l'Océan, c'est à dire, au fond du golfe de Taman.

[1] Odyss., ch. x, v. 505 ; ch. xi, v. 14.

Ulysse se trouve alors dans le royaume d'Aïdès ou Plut
On remarquera la ressemblance des mots *Hadès* Enfer,
Gadès nom d'une des îles où sont situées les colonnes d'H er-cule. L'origine de ce terme se rattache au peuple d'Ad qui *fut* puissant dans le Caucase et l'un des pères de la race Ar*abe.* Ad, le patriache de cette famille, habitait autrefois, d*it la* chronique Arabe, une contrée montagneuse nommée *Ahcâf erraml*[1]; c'est, croyons-nous, *Kâf el Aram* qu'on doit lire *et il* faut voir ici le Caucase, bien connu des orientaux sous le nom de montagne de Kâf dans laquelle résidait Éblis roi des Dives et des Génies.

L'identité des mots Hadès et Gadès est confirmée par Orphée : « Les Argonautes, dit-il, naviguent du pays des Kimmériens vers l'Achéron et atteignent les colonnes d'Hercule [2]. »

Homère fait remarquer que les deux fleuves des Enfers se jettent dans l'Achéron et que le Cocyte était une branche du Styx. En effet, cette île de Proserpine dont il parle et qui est située au fond du golfe Océan, c'est l'île centrale du Palus, le débris de l'Atlantide; le Cocyte la séparait de l'île Kimeri. Le Phlégéton, coulait de l'autre côté entre l'île centrale et l'île des As. Ces deux bras aboutissaient à l'Achéron ou lac Acherusia, qui représentait la baie de Taman, la mer stagnante de Pline. Au confluent des deux fleuves s'élevait le Kull-oba, grand tumulus volcanique, le rocher d'Homère, et qui, à cette époque, jetait des flammes, car c'est aux flots d'eau bourbeuse, jaillis de son cratère, qu'est dû le comblement du fossé brûlant qu'on nomma le Cocyte.

[1] Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, t. I. — [2] Orphée, *Arg.*, v. 1240.

Le Styx, fleuve principal des régions infernales était le père de tous les autres fleuves et entourait les Enfers de neuf replis. Il y avait un marais du Styx comme un marais de l'Achéron; c'est le même, qu'avant le déluge, on appela le lac Triton, le Pelagos de Platon, et qu'aujourd'hui les Slaves désignent sous le nom de lac Aftaniz. Quant au Styx à l'onde noire, qu'il fallait nécessairement traverser pour pénétrer aux Enfers, c'est sans nul doute le Kouban qui traverse le lac Aftaniz et qui se rejoignait à l'Achéron par les deux bras du Cocyte et du Phlégéthon, en circulant par beaucoup d'autres canaux, entre les îlots de cette terre de boue et de feu.

Le Kouban est encore ce fleuve coulant tristement parmi les joncs, qu'ont dépeint les poëtes. Sur ses bords habitait le peuple noir de Pluton [1], postérité des premières tribus Libyennes qui apparurent dans cette région, et dont un des affluents du Kouban, la *Laba*, à gardé le nom. Ce fleuve se rattachait donc aux racines mêmes des nations Couschite et Chaldéenne, et la vénération profonde dont les anciens entouraient tout ce qui touchait aux origines, couvrait le Styx d'un prestige sacré. Les serments qu'on prononçait par lui étaient réputés inviolables. Suivant Hésiode, le Dieu qui se parjurait après avoir pris à témoin le marais Styx, *Stygiam paludem*, était relégué pour neuf ans dans le Tartare [2].

Le Perses connurent aussi cet usage ; ils juraient par l'excellente source Ardouisour comme les Grecs par l'eau du Styx. Il est souvent fait mention de cette source dans les prières et dans la cosmogonie de l'Avesta : « l'Albordj est une haute montagne d'où l'eau Ardouisour se précipite à la profondeur

[1] Eschyle, *Prométhée*, v. 805. — [2] Servius, *in Æneid.*, liv. VI, v. 324. Hesiod., *Théogonie*.

de mille hommes de haut [1]. » Le Kouban prend en effet sa source dans la partie la plus élevée de la chaîne du Caucase que les Persans nomment *Albordj*, la forteresse, synonyme du *burz* des Syriens, du *bordj* des Arabes et du *borg* des Germains.

Le nom de Styx, dont on a cherché l'étymologie dans le grec, dans l'égyptien et dans l'hébreu, ne fait point exception à la loi générale selon laquelle les mers et les rivières prenaient les dénominations des tribus riveraines. D'ailleurs la fable personnifie Styx; Hésiode dit que de tous les enfants de Téthys (at-Het-is), Styx fut la plus respectable. Lorsque Jupiter, ayant entrepris de subjuguer les Titans, appela les dieux à son aide, Styx fut la première à accourir avec ses fils Zelus et Niké, la force et la victoire. Malgré ces noms grécisés par les poëtes pour leur donner un sens allégorique, on reconnaît un peuple Scythe qu'une parenté d'origine liait aux Chaldéens, et ennemi par conséquent des Titans Couschites. Styx ou pour parler exactement, *stoug*, abréviation de *As-at-Og*, représentait, selon nous, une nation issue d'un mélange Égypto-Scythe, établie sur la rive nord du Kouban, tandis que les Libyens occupaient la rive sud où finit le Caucase. Og est, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, le type de la race géante en Asie et son nom se trouve à la racine des appellations les plus anciennes : *Gog et Magog*, *Ogygès*, *Og-Ham* ou *Ok-An* dont Hésiode a fait l'Océan, père des dieux et des hommes.

Plutarque nous apprend que Timarchus fut transporté en esprit dans le pays des Morts et qu'il y vit trois génies assis en triangle, près de trois lacs. Les Enfers, ajoute-t-il, sont divisés en quatre parties qu'on peut cependant réduire à

[1] *Boundehesch*, Anquetil, Avesta, t. III.

trois, la première se reliant à la seconde et ainsi de suite.

La région qui appartient à Proserpine est une des quatre qui sont séparées des autres par le Styx. Proserpine est la même que la Lune et Hermès est son compagnon.

Proclus, dans sa description des îles Atlantiques, donne deux îles à Proserpine et trois à Pluton, attestant ainsi d'une façon décisive l'identité de ces îles avec les Enfers des Grecs. Nous avons assimilé l'une d'elles à celle actuellement nommée Pérésippe, laquelle est en effet, comme l'indique Plutarque, située au-delà du lac Aftaniz, le Styx. La réunion de cette île à l'île Fontan est récente, car au point de jonction, on voit encore une grande lagune.

« Tous les six mois lunaires, ajoute Timarchus, le Styx envahit la lune. » Les mythologues, qui considèrent le Styx comme un fleuve imaginaire, seront sans doute surpris de le voir soumis à la marée d'équinoxe comme un simple fleuve terrestre. Timarchus remarque qu'alors le débordement emporte les hommes avec leurs biens et qu'ils sont forcés de se mettre à la nage pour échapper à Pluton [1].

Tout ceci n'est pas si absurde qu'il le paraît. On voit d'abord qu'il est question d'une région basse, voisine de la mer, et sujette à des débordements périodiques; quant à la dénomination qu'on lui assigne, on devine que, suivant l'abréviation habituelle aux langages primitifs, ce pays est désigné par le nom du peuple qui l'occupait, le peuple de la lune, *men*, *man*. Aussi Pluton était appelé *Adon rex Manium*, le Roi-Soleil des tribus de la Lune. *Manheim*, des poëmes scandinaves, est une des villes des dieux, et les *Manous*, premiers souverains des Aryas Indo-Scythes, furent, dans le langage primitif, les rois de la Lune.

[1] Plutar., *de genio Socr.*, p. 589.

Ce radical *man* a pris dans le mot *Mânes* une signification particulière. La caste sacerdotale qui gouvernait les îles Méotides, trop faible et trop pacifique pour résister par la force aux belliqueuses peuplades du voisinage, eut recours à la terreur et à la superstition pour échapper à leurs invasions. Protégés par le souvenir redoutable de l'Atlantide, et par le caractère d'inviolabilité attribué aux lieux de sépulture, les Boréades s'isolèrent du monde et interdirent rigoureusement l'entrée de leurs îles aux profanes. La permission d'y pénétrer ne fut que très rarement accordée et les annales mythologiques ont enregistré avec soin les noms des héros qui descendirent aux Enfers de gré ou de force. En même temps la curiosité mêlée de terreur religieuse qui s'attachait à cette terre si peu accessible, répandit parmi les nations d'Asie, des bruits étranges sur ceux qui l'habitaient. On supposa que les îles des Bienheureux n'étaient habitées que par des morts participant toutefois aux passions et aux habitudes de la vie. De là l'opinion populaire qui prêta aux *Mânes* cette existence vague et intermédiaire, flottant entre la vie et la mort, et durant laquelle il leur était permis d'apparaître aux mortels et de s'entretenir avec eux.

Platon nous a transmis aussi une description de l'Enfer qu'il aura puisée dans quelque vieille tradition ; on y lit ce trait significatif : « Le troisième fleuve tombe dans un vaste lac enflammé, plus grand que notre mer, où se trouve un marais dans lequel l'eau et la boue sont en effervescence [1]. »

Ce marais, dont, suivant sa coutume, Platon exagère les proportions, c'est le lac Averne, et une chaîne d'îlots sablonneux et d'écueils qu'on nomme la *langue d'Avernas*, nous indique

[1] Plat. *de animo*. Euseb. *Præp. ev.*, l. XI, cap. 38.

aujourd'hui sa situation. L'Averne communique en effet avec la baie de Taman ; cette lagune encombrée de roseaux exhale des miasmes fétides et sur le bord s'ouvre une caverne qui se remplit parfois d'eau brûlante et de naphte enflammé dont les flots se déversent dans la mer.

L'Averne de la campagne de Rome par où les Latins prétendaient qu'on descendait aux Enfers, n'était qu'une réminiscence vague de l'Averne primitif. Rudbeck fait remarquer qu'en Suède on trouve un lac d'*Awernas* et que le fond du golfe de Bothnie porta jadis ce nom. Strabon et d'autres écrivains réunissent habituellement l'Averne avec le pays des Cimmériens [1].

Pline nous a conservé une appellation fort significative de l'île Kimmérienne ; il prétend qu'on l'appelait *Kerberion* [2]. Ce terme nous donne la clé de la fable de Cerbère, le dogue à triple tête, gardien des Enfers, qui fut simplement l'attribut du peuple éthiopien habitant de l'île Kimmérienne et descendant des Libyens du Maris, dont Anubis à tête de chien fut la divinité symbolique, *an* lune, *is* chien. Hécate dont le temple était, dit-on, placé à l'entrée des Enfers, fut aussi représentée avec une triple tête de chien. Il est probable qu'à la porte du temple situé sur le rivage, on voyait un cippe de pierre où étaient taillées trois têtes de dogues hurlants.

Tout s'accorde pour faire de l'île Kimmérienne l'*Hadès* des Grecs. Nous avons fait remarquer que Hadès et Gadès sont identiques; quant au mot *Inferi* c'est *him-Peri*, la demeure des Péris, le même vocable que *Kimméri*. Une variante analo-

[1] *Avernum pro loco Plutoni dicato putabant et Cimmerios ibi fuisse indicatum habitare.* Strab., l. V, p. 244. Rudbeck, *Atlantica*, t. III, p. 463. Voyez la carte n° 1. — [2] Pline cap. V. *Cimmerios cerbsrios Crates appellabat*, Eustath. in. Odyss., p. 1671.

gue se reconnaît dans *imperium*. Il est vraisemblable que la région infernale, telle que la décrit l'antiquité classique, comprenait le Sud de l'île Kimmérienne entouré des vapeurs sulfureuses des fleuves et du lac Averne, et l'île centrale où s'élève le Kull-oba, lequel il y a quarante siècles, jetait des flammes et des torrens de vase bouillante. C'est sur ce point que s'élevait le Tartare, de l'autre côté d'un pont jeté sur le Cocyte. Au pied du volcan, un village, *Tatarskoï*, a conservé ce nom, et c'est le seul de l'île qu'on nomme ainsi. L'inscription votive trouvée dans la péninsule de Taman nomme Pairisadous roi des Maètes, des *Thates* et des Sindes. En admettant que les Thates s'allièrent à la famille d'Ari, leur postérité dut prendre le nom de *Tatari*, d'où dériverait cette dénomination de Tartare que l'on a étendue à la race célèbre qui peuple maintenant le nord de notre hémisphère depuis la Russie jusqu'à la Chine.

Jadis les ondes brûlantes du Cocyte baignaient les murs cyclopéens d'un donjon situé sur la rive de l'île Kimmérienne, et dont, au temps de Strabon, il ne restait plus qu'un rempart et un fossé. Pallas et M. de Montpéreux, qui ont visité avec soin l'emplacement, y ont reconnu les vestiges de l'enceinte d'une grande forteresse. Le Tartare fut la prison des dieux vaincus. Uranus y enferma les Cyclopes et les Géants; Saturne, vainqueur, l'y plongea à son tour, Jupiter devenu maître de l'empire, y précipita Saturne et les Titans, et délivra les Cyclopes alliés de sa race. Ces péripéties sont purement politiques; il n'est plus question de justes ni de méchants, mais d'usurpation, de chute et de restauration, en un mot, du vieux cercle où tournent les empires depuis qu'ils existent. Cependant un fait important, l'antagonisme des races, domine ces alternatives de triomphe et d'abaissement si énergiquement décrites par Eschyle, dans les vers où Prométhée en-

chaîné prédit aux Olympiens leur chute prochaine. On sent dans cette imprécation palpiter la haine invétérée qui, d'un bout du monde à l'autre, a mis aux prises, durant des siècles, les Indo-Scythes et les Couschites.

Le Tartare, dit Hésiode, est une vaste région que Neptune a fermée avec des portes de fer [1]. Là sont les Titans, au fond d'une nuit épaisse, Gygès (*gog*), Cottus (*cuth*), Briarée (*ébréi-ari*), le colosse aux cent bras ou plutôt aux cent familles.

Virgile a accepté la tradition sous cette forme. Il dépeint en de sombres couleurs le Tartare surplombé par le roc et ceint d'une triple muraille. Auprès de la porte immense se dresse une tour de fer [2].

On lit dans l'Edda que pour arrêter l'effort des Géants, les dieux construisirent un château fortifié de tous côtés, qu'on nomma *Medell-Gard* ou Midgard, la ville du milieu, dont l'entrée était fermée par des portes de fer [3].

La cité des dieux, selon les poëtes du nord, s'appelle Asgard (la ville des Ases). Près de cette ville, il y avait une forêt dans laquelle le dieu Loki, qui y pénétra, trouva des fruits très-précieux; ici nous revenons aux Hespérides et au jardin d'Atlas. Lorsque Odin et Vali vinrent, après la destruction du monde, habiter le champ d'Ida où avait été Asgard, ils résidèrent dans *Himinborg*, le bourg céleste. Himinborg est la huitième des citadelles du ciel et correspond au signe du Cancer, ce qui ferait supposer que le nome des îles Méotides était compris dans l'empire Chaldéen, sous le titre de la constellation du Cancer. On lit, en effet, dans le récit du déluge donné par l'Avesta, que Jupiter étant *entré dans le Cancer*, fit la pluie, et la terre fut couverte d'eau à la hauteur

[1] Hés. *de gen. deorum.* — [2] Æneid., l. VI, v. 548. — [3] Edda Myth.

d'un homme [1]. Or, nous avons fait ressortir les nombreux exemples qui font concorder la catastrophe subite où périt l'Atlantide, avec la guerre du roi Chaldéen contre les Titans du Caucase et les Atlantes du Méotis.

Les hommes probes et vertueux sont réunis dans la cité étincelante d'Asgard ; les méchants sont rejetés dans *Hellen*, et de là dans *Niphulheim*, la neuvième région. Voici encore l'une de ces modifications du sens des mots qui déroutent les philologues. Cependant l'étymologie est toujours la même : *El*, sacré, que l'on retrouve dans le *tell* des Arabes, est devenu le *tellus* latin ; *el-ana*, *el-èné* signifie pays ou peuple sacré de la Lune, mais le mot *el* emprunte ici un sens redoutable à l'idée de réclusion et de supplices que suggérait le donjon entouré de flammes où les princes Chaldéens plongeaient leurs ennemis.

II

Les poëmes sanscrits, comme ceux du nord de l'Europe, désignent dans les mêmes termes, *swerga*, et *narak*, le séjour des dieux ou premier ciel, et les régions inférieures. *Narak* ne signifiait pas d'abord, comme on suppose, les lieux souterrains, mais seulement le pays plat de l'archipel Méotide, par comparaison avec les plateaux élevés et les cimes alpestres du Caucase. Le prolongement nord-occidental de cette chaîne renfermait dans ses gorges profondes une foule de tribus du mélange scythique et éthiopien, passant par une série de teintes bronzées et rougeâtres, du Libyen crépu, noir de jais, au Germain vermeil et aux cheveux roux. L'Edda les nomme

[1] *Zend-Avesta*, Anquetil, t. II, p. 363.

Jotun, expression qui équivaut à Géants et à Titans. Ce sont, dit le poëme, des êtres audacieux, ravisseurs de femmes, qui possèdent de grands troupeaux, des vaches aux cornes dorées, des chevaux, des chiens ornés de colliers d'or. Ils habitent dans des grottes; Jotunheim est situé à l'Orient.

Continuellement en guerre avec leurs voisins, ils formaient une ligue formidable à l'appel du souverain puissant qui commandait à leurs nombreuses tribus de pasteurs et de cavaliers. Dans toutes les traditions de l'antiquité, ce personnage redouté est retracé sous les mêmes traits et avec les mêmes insignes. C'est d'abord Ahriman, le roi des Dews et des Darvands, celui que Zoroastre appelle l'impur, le noir de peau, l'*Apééthi* (chef des Hethi), titre que rappelle Homère, lorsqu'il décrit ces lieux situés aux extrémités de l'Océan, qu'environne le Tartare, et où règnent *Japet* et Saturne.

C'est aussi le noir Éblis, roi des génies qui peuplent la montagne de Káf; de là il commande au monde inférieur où sont plongés les impies qui n'ont pas connu la vraie loi. C'est le Mahadèva Siva (*Seba,* Saturne, le roi des Dives), que les Hindous figurent avec un visage terrible, tenant à la main le *trisula* ou trident, et dont l'épouse, la farouche Bhavani, au visage noir, a le col ceint d'un collier de crânes humains.

Le trident, sceptre des rois de Cоush, arme aussi le Satan des Juifs, *Séithan*, au teint bronzé, et dont le front est orné des cornes de la souveraineté. Le sombre Aïdès ou Aïdoun porte le trident comme Neptune, mais sa tête est ceinte de ce diadème dentelé qui a tant de rapports avec la mâchoire du crocodile. Cet attribut du nome d'Ombos, devenu dans le Caucase un signe de royauté, passa du front de Pluton à celui de nos premiers rois mérovingiens, ainsi qu'on peut le voir dans les sculptures de nos vieilles cathédrales. Les poëmes

sanscrits font souvent mention de la grande guerre qui eut lieu dans les îles Blanches de l'Occident, entre les crocodiles et les éléphants [1]. Ces attributs s'appliquent évidemment à des peuples éthiopiens et Indo-Scythes.

L'appellation syrienne du roi des Enfers, *Adon*, s'est conservée chez les Celtes bretons ; *Aeddon* était le nom du grand-prêtre de Hu, le puissant empereur de la terre et des mers, que nous n'hésitons pas à assimiler à *Jou*, Jupiter, sous la domination duquel vécurent les ancêtres des Gaëls, lorsqu'ils habitaient le nord de la Chaldée. Ce druide pontife avait la garde d'une arche sainte, et seul il avait le droit de porter le lierre consacré à Osiris [2].

Souvent ce souverain est désigné par le titre *Satouran*, roi du Soleil et de la Lune, qui servit plus tard à nommer Saturne l'astre de la race de Cousb. Plutarque appelle Saturne, Dieu de l'Enfer et des Morts, parce que, disait-on, il accueillait les Mânes dans une région reculée située au Septentrion. Les mots dont se servent les auteurs anciens, île de Saturne, mer de Saturne, peuple de Saturne, font clairement entrevoir qu'il s'agit d'un prince et non d'un Dieu abstrait. Certains rapprochements qu'on a dédaignés à cause de leur absurdité apparente, sont cependant justifiés par l'explication que nous présentons : ainsi Macrobe prétend que Saturne est le même que Borée; cela est tout simple du moment que ce chef éthiopien est le prince des îles des Boréades et des Hyperborées. Il assimile également Saturne à *Saden* ou Satan, qu'il dit être aussi Priape. Il est évident qu'il ne s'agit ici que de l'astre et de l'attribut qui furent les emblèmes primitifs des peuples couschites et de leur souverain.

[1] *Asiatic Res.* V. p. 252. — [2] Taliésin, *Myth. of british Druids*, t. I, p. 122.

Les Latins, les Sabins issus de familles soumises au roi du Caucase et du Méotis en conservèrent un bon souvenir. Pour eux Saturne fut le Dieu de l'âge d'or. Mais chez les nations blanches d'Asie descendantes des Chaldéens, le monarque Éthiopien, considéré comme un pouvoir malfaisant et le type du mal, fut élevé, pendant la période de formation des mythes, à la hauteur d'une abstraction par opposition avec le Dieu lumineux et bienfaisant. Tous les titres par lesquels on le désigna lui et son peuple, devinrent autant de noms redoutés et de malédictions : *Adi-ab-ol,* le haut-père d'Ad ; *Ad-Haï-mon;* le monarque d'Ad et de Haï; *Rex Manium,* le roi des tribus lunaires; *Rex Chaûs,* le roi du Chaos ou de Coush ; le souverain de l'Érèbe ou des *Ariba; Orcus,* le chef de Cus. Chaque tribu des montagnes et des bords de l'Euxin donnait un nom différent à ce suzerain terrible, et comme en résumé ce sont les peuples ariens qui ont fait l'histoire primitive et que le roi Couschite représentait la race ennemie, chacune de ces dénominations nous est parvenue avec une signification de haine et de terreur, accompagnée de l'idée d'un pouvoir surnaturel et d'un esprit de révolte contre le Dieu suprême, le souverain au visage blanc, plein de sagesse et de bonté représenté par Ormuzd, Jupiter ou Vischnou.

Les Couschites avaient la réputation d'habiles fabricants en toute sorte de bois, de pierre et de métal. Nous admirons encore ces prodigieuses constructions nommées Cyclopéennes ou Pélagiques qu'on trouve en Grèce, en Italie, en Arabie et qui furent les premiers ouvrages des Éthiopiens lorsqu'ils cessèrent d'habiter les cavernes pour se fixer dans la plaine. Ils passaient pour d'excellents forgerons, et les Cyclopes de l'antiquité, le Tubalcaïn de la Genèse, *Tob-al-Kaï,* ne démentent par cette renommée. Les Adites portèrent cette science dans

l'Yémen et les Maures en Espagne. La Syrie, au temps des Romains, était célèbre pour la perfection de ses armes. Les légendaires du moyen âge attribuent au Démon la construction de presque toutes nos cathédrales, et Sauval raconte que les serrures de Notre-Dame étaient si bien travaillées qu'on disait que le Diable les avait faites. Ce caractère industrieux et habile de la race de Coush n'a pas échappé aux mythologues de la Grèce et d'Italie, qui l'ont personnifié dans Vulcain.

Les Latins firent de Vulcain un roi des sept îles Vulcanies qu'ils croyaient être les petites îles Lipari situées entre l'Italie et la Sicile. Sans en donner la raison, les mythologues assimilent Vulcain, l'*Hephaïstos* Grec, au Dieu *Ptah* des Égyptiens bien que leurs caractères soient très-distincts. Vulcain est le fabricateur du fer, l'ouvrier fondeur de métaux, l'artiste ciseleur par excellence, Ptah est le Dieu démiurge fabricateur du monde et des hommes. Nous croyons qu'en ceci la tradition n'a point erré, et que les deux dieux représentent une même race, et probablement une même tribu à deux époques différentes. Ptah marque la tribu-mère qui vint d'Égypte s'établir au Méotis, d'où elle passa dans la Colchide et y prit l'appellation modifiée par euphonie, de *Haï* et *Akhaï*, dont les Grecs ont fait *Ap-Haï-stos*. Les Akhaï occupaient la partie la plus proche du Palus-Méotis sur ce vaste littoral qui se prolonge à partir du Phase, du sud-est au nord-ouest.

Le nom de Vulcain dérive de *Bolkaï* (ab-ol-Kaï) auquel s'ajouta *An*, *Bolkaïan*, le haut père des Kaï de la Lune. Le Dieu du feu terrestre s'appelait *Volkan* chez les Celtes [1], et ils avaient un pontife forgeron chargé de la conservation du feu

[1] Voyez l'autel celtique du palais des Thermes, où figurent le dieu *Volkanus* et le taureau. — Davies, *Arch. of Wales*, t. I, p. 72.

perpétuel. Les dieux forgerons jouent aussi un rôle important dans les mythologies des Finnois et des Slaves. *Bolg* chez ces peuples était un titre de souveraineté qui est resté au fleuve Volga, précédemment désigné par le nom Égyptien *Rha*, Roi-Soleil.

Dès une époque fort ancienne, des colonies de Kourètes venues du Caucase allèrent s'établir dans les îles de la mer Égée. Les Cyclades tiennent d'eux leur nom *Kouk-l-ad;* une de leurs familles, les Cyclopes, *Kouk-l-op*, consommée dans l'art de forger le fer, établit sa principale usine à Lemnos sous l'invocation de son roi divinisé Héphaïstos. Ces habiles ouvriers avaient acquis une grande célébrité au temps de la guerre de Troie, et il en fut de leur île comme plus tard de Damas en Asie, et de Tolède en Europe où les Arabes apportèrent le secret de la trempe des épées.

Hephaïstos, autrement Vulcain, dut être en effet un de ces chefs laborieux des Couschites du Caucase qui perfectionnèrent les arts inventés par l'Égypte. Il mérita la reconnaissance et l'admiration des peuples Scythes, en leur enseignant à forger des socs de charrue et des glaives qui remplacèrent les instruments en pierre aiguisée, dont ils s'étaient servis jusqu'alors. La tradition hellénique et latine, en réunissant Vulcain à Jupiter, aux Cyclopes, à Vénus, à Mars et à Junon qu'on disait sa mère, le font contemporain de l'empire des Olympiens dans la Chaldée, mais le ridicule dont il est marqué, et qu'on attacha à sa personne ne pouvant atteindre son génie, décèle assez qu'il appartenait à une race ennemie et subjuguée. Retiré au fond des cavernes, le Dieu travaillait jour et nuit, avec ses compagnons, les énormes Cyclopes, à extraire le métal du rocher et à façonner le fer à l'aide de leurs marteaux retentissants. Les pasteurs des vallées, voyant de

loin le feu de son usine luire au flanc des volcans dont la cime vomissait des jets de flamme, se persuadèrent que les cratères servaient de cheminées à la forge du dieu, et qu'il y fabriquait ces carreaux redoutables jaillissant du haut des monts en flèches ardentes, qu'on appelait la foudre. L'enclume de Vulcain, faite sans doute de lave refroidie, portait précisément ce nom d'*akmôn*, qui désigna la foudre dont Jupiter était armé[1].

Les rois de l'Hadès gouvernaient leurs sujets du Méotis en despotes, et les mythologues reprochent à l'un d'eux le rapt d'une princesse de ce pays, de Proserpine, fille de Cérès, reine du peuple Kher, établi dans la Khersonèse et dont la ville s'appela Kheron du temps de Mela, Gherséthi au moyen âge; c'est Kertch aujourd'hui. Cette légende, comme celle d'Eurydice, touche au point délicat de l'existence réelle des habitants de l'Hadès. Il faut un certain courage pour effeuiller ces fleurs de la poésie antique, afin d'en faire sortir un grain de vérité; quelle vérité, dira-t-on, vaudrait un mensonge de Virgile? Nous oserons avouer pourtant que nous ne croyons pas à la mort d'Eurydice, mais simplement à son enlèvement par un serpent, c'est-à-dire par un chef de l'île d'Oph. Le nom, *Ophis*, servait comme celui de Taureau, à qualifier le souverain. Les mythologues, ne comprenant point le sens elliptique de la tradition, l'interprétèrent à leur façon en expliquant que la jeune femme succomba à la morsure d'un reptile, tandis qu'elle fuyait la poursuite d'Aristée, et qu'elle descendit ainsi aux Enfers, où son époux vint la chercher.

On ne dérogeait que très-rarement à l'interdiction sévère de pénétrer dans le royaume des Mânes, et la permission dut

[1] Apollonius, dit Philostrate, éprouva en Crète un tremblement de terre avec un coup de tonnerre qui vint de la terre et non des nuages. Vit. Apoll., l. IV, c. 34.

être subordonnée à un serment et à des épreuves semblables à celles exigées des initiés aux mystères d'Eleusis qui reproduisaient, disait-on, le mythe des Enfers. Ce fut sans doute pour avoir manqué à un serment de ce genre qu'Orphée perdit irrévocablement son épouse. Virgile, en racontant cette touchante histoire, laisse entrevoir que la véritable situation de l'Hadès ne lui était pas inconnue. Orphée, désespéré de la perte d'Eurydice, parcourut, dit-il, pendant sept mois entiers, le pays glacé des Hyperborées, les bords du Tanaïs neigeux et les plaines où les gelées du Riphée ne fondent jamais. Cette description indique clairement que l'amant désolé errait autour de l'île Kimmérienne, dans laquelle Eurydice était retenue, allant sans cesse de la Crimée au Tanaïs et du Tanaïs au Caucase par la steppe du Don [1].

Orphée n'est point non plus un personnage fabuleux ; Suidas prétend que son père Æager était le cinquième descendant d'Atlas [2]. Diogène Laertes assure qu'il était Scythe de naissance et que son maître Linus et lui furent honorés comme des dieux par les Scythes comme par les Grecs. D'autres prétendent que les hymnes d'Orphée étaient d'origine égyptienne. Toutes ces assertions peuvent être exactes et l'on doit conclure de l'ensemble des notions qu'elles fournissent, que ce patriarche des musiciens et des poëtes, révéré à la fois des Grecs et des Scythes, et qui puisa sa science chez les Égyptiens, fut un de ces Aœdes religieux par lesquels s'effectua la translation des mythes et des sciences de l'Asie en Europe. C'est par eux que commença la littérature sacrée des Hellènes, les Rhapsodes n'en furent que les vulgarisateurs. Instruit chez les Boréades du Méotis, le prêtre du soleil *Hor-pè*,

[1] Georg., l. IV, v. 517.— [2] Suid., t. I, p. 1204. Jambl. *In mysteriis*, l. I. Pausan. *Lacon.*, l. III, c. 13, 14. Diod., l. V.

après avoir été victime des violences du roi de l'Hadès, se retira dans la Thrace et y enseigna aux Ciconiens les rites sacrés d'Eleusine. Il apporta aussi, dit-on, les mystères de Cérès à Sparte et ceux d'Hécate à Egine.

En résumé la Grèce, indépendamment de ses sciences et de ses institutions, paraît être redevable de la plus grande partie de ses mythes religieux à cette terre Atlantique ou Hyperborée, d'où lui vinrent la statue d'Artémis Orthia, Arghé et Opis, les deux vierges qui introduisirent le culte du Soleil et de la Lune, et jusqu'au laurier qui servait à Olympie à couronner les vainqueurs.

III

Lorsque vers le VIIe siècle, les Grecs vinrent déposer des colonies en Crimée et au Palus-Méotis, les dénominations des lieux avaient changé depuis longtemps, et ils ne paraissent pas s'être douté qu'ils foulaient le sol où leur race était née, pas plus qu'ils ne reconnurent l'empire de leur dieu Pluton. L'historien de l'Atlantide, Platon, ne soupçonne pas un seul instant que la contrée dont on lui raconte la légende, était située dans ce Palus-Méotis que visitaient de son temps assez fréquemment les navires des Grecs. Cependant la relation du voyage des Argonautes, attribuée à Orphée, et qui a, très-probablement, été arrangée à l'aide de fragments authentiques et fort anciens, présente des passages où la véritable situation des Enfers est si nettement indiquée qu'on ne peut à cet égard entretenir l'ombre d'un doute. Voici ce fragment dont les détails ont un cachet bien rare de vie et de réalité[1]:

« Ayant ramé tout le jour, nous touchons au Bosphore, si-

tué au delà du Pont, et nous arrivons chez les Méotes qui s'habillent de fins tissus, chez les Gélons et chez les nations chevelues des Sauromates, des Gètes, des Gymnées, des Kerkoph, des Arsopes, des Arimaspes, race riche en troupeaux qui habite autour du marais Méotis. Mais, poursuivis encore ici par la colère des immortels, nous sommes portés en un lieu où le Palus exhale une vapeur empestée de ses rives basses, et roule ses flots avec bruit, en sortant d'un passage étroit vers lequel Argo est entraîné. Dans ce lieu, nous restons pendant neuf jours et neuf nuits, travaillant à dégager le navire, au milieu des nations les plus redoutables, les Pactes (ap-akt, *Pacht*, la déesse égyptienne mère des Asiatiques), race des Arctéens, les Léliens orgueilleux, les Scythes Sagittaires fidèles serviteurs de Mars, les Taures homicides qui offrent des sacrifices à Hécate Munychie avec des coupes pleines de sang humain. Puis nous arrivons chez les Hyperborées. Argo pénètre en bondissant dans l'Océan que les hommes appellent la mer Cronius, Hyperborée ou mer Morte. Nous n'espérions plus échapper à la mort, si Ankaïos, pesant sur le gouvernail, n'eût dirigé vers la droite du rivage le navire entraîné avec impétuosité. Il avance à force de rames, mais bientôt les guerriers sont épuisés par ce rude travail et par la faim qui ronge leurs entrailles. Ankaïos saute sur la plage et encourage les héros par des paroles consolantes. Alors ceux-ci, s'élançant des bordages du navire sur une éminence du rivage, attachent un long câble à la poupe et se mettent à remorquer le bâtiment le long de la côte. Heureusement le vent était tombé et la mer était calme en ce lieu, où est Hélicè, et que Téthys baigne de ses derniers flots.

» Lorsque paraît le sixième jour, nous arrivons chez le peuple riche et heureux des Macrobes, qui vivent sans souffrance

près de mille ans ; ils se nourrissent du miel des plantes, et boivent la divine rosée d'ambroisie. Toujours rayonnants d'une douce sérénité, ils n'ont, pères et enfants, que le désir de pratiquer la justice et de parler avec sagesse. Nous passons à travers leurs rangs pressés, et toujours traînant le navire, nous arrivons chez les Cimmériens, qui sont privés de la clarté du soleil. Au levant, le mont Rhiphée les couvre de son ombre, et au sud ils sont obscurcis par des vapeurs phlégréennes qui s'échappent de la terre, et dont la fumée les enveloppe comme un brouillard.

» En quittant ce peuple nous continuons à pied à tirer le navire, à cause du manque de vent, et nous parvenons à un promontoire escarpé près duquel un fleuve se décharge dans un profond abîme ; c'est l'Achéron qui roule de l'or entre ses rives glacées et dont les eaux ont l'éclat de l'argent. Il se jette dans un noir marais qu'entourent des arbres verdoyants toujours chargés de fruits, auprès est Hermiona dont les murailles sont basses, entourées de pâturages et de villages bien construits. Là habite un peuple d'hommes justes qu'une barque transporte après leur mort, et de cette barque leurs âmes passent dans la région que baigne l'Achéron. Près de là sont les cités et les portes invincibles des Enfers et le peuple des songes [1]. »

Homère rapproche aussi les Enfers et les Cimmériens, mais on voit qu'il suit d'anciennes légendes, et qu'il ne connaît point les lieux qu'il décrit. A une époque beaucoup plus récente, d'autres écrivains eurent conscience de l'existence des Champs-Élysées quelque part au nord de la mer Noire. Ainsi le Périégète rapporte qu'en traversant l'Euxin on trouve, en face du Borysthènes, une île, *Leucé* (l'île blanche des Pourânas), ainsi

[1] Orphée, *Arg.*, v. 1103, 1125, 1140, etc.

nommée à cause des animaux blancs qui l'habitent, on l'appelle le séjour des héros. Les ombres d'Achille et d'autres guerriers s'y promènent dans les vallées solitaires, car Jupiter leur a donné une existence immortelle en récompense de leur courage [1]. Les Sarmates placent aussi leur paradis dans cette île Leucè, où vont demeurer les esprits des guerriers morts dans le combat. Chez les Thibétains le paradis est à l'ouest et s'appelle *Opameh* (op-Ham), c'est là que résident les Yamas dans leur majesté sereine [2]. Les Tagalis des îles Philippines, selon Thévenot, ont leur Élysée à l'occident dans l'île Blanche. L'on sait que c'est aussi de ce côté que les Polynésiens et les sauvages de l'Amérique du Nord croyaient qu'était la terre des âmes.

Il n'est guère de peuple de l'antiquité qui, sur la foi d'une ressemblance de nom ou de quelque lieu dont l'aspect sinistre rappelait les descriptions de l'Hadès, n'ait cru avoir dans son pays une entrée aux régions infernales. Il y eut des lacs Averne partout, un Styx en Arcadie, en Égypte, en Arabie, un Achéron en Épire, un autre chez les Thesprotes, un troisième dans la Grèce près du cap Ténare ; nombre de fleuves du même nom se trouvaient dans l'Élide, en Italie, en Bithynie [3]. On nomme encore promontoire d'Abchéron dans la province de Bakou en Géorgie, un cap où jaillissent des sources de naphte et où l'on trouve un volcan de boue semblable à ceux de la péninsule de Taman.

Cependant il est une condition à laquelle ne satisfait aucun de ces lacs ni de ces fleuves, et qui est digne de remarque ; au milieu de ces flammes et de ces vapeurs méphitiques, les

[1] Dionys. Perieg., v. 541. Mém. de l'Acad. des Inscript., t. XXXV, p. 529. — [2] *Harivansa*, t. I, p. 6. — [3] Pausan., *Arcad.* Nat. Comes, l. III, ch. I.

plus anciennes traditions grecques rapportent qu'il fait froid aux Enfers. Orphée dit que le jaune Achéron coule entre des rivages glacés. Hésiode nous apprend aussi que l'Enfer est froid. Enfin Plutarque dit que Saturne accueillait les mânes dans une région lointaine située au nord [1].

Les Enfers avaient donc un hiver et un hiver où il gelait? Nous n'avons pas besoin d'insister sur la parfaite application de tous les détails qui précèdent à la région qui fut d'abord les îles Atlantiques, puis les Enfers après la disparition d'une de ces îles, et enfin le Palus-Méotis, lorsque l'activité des feux du volcan se fut ralentie et que les îles jadis séparées ne formèrent plus qu'une péninsule coupée de lacs vaseux et de marécages. Mais au milieu de tous ces changements, le climat est resté le même, et personne n'ignore que l'hiver est parfois si intense en Crimée que la mer gèle à une grande distance. Hérodote rapporte que tout le Bosphore Cimmérien gelait à tel point, que les Scythes de la Chersonnèse passaient en corps d'armée sur la glace avec leurs chariots pour se rendre dans le pays des Sindes [2].

Nul mortel, assurent les mythologues, ne pouvait traverser l'Achéron, s'il n'était muni d'un rameau d'or consacré à Proserpine, lequel lui servait de sauf-conduit. Le vieux nocher Charon, dont le nom, suivant Diodore, signifie batelier en Égyptien, passait les morts dans sa barque funèbre et même les vivants. On disait que longtemps avant le règne de Pluton, Charon avait été enfermé dans le lieu le plus ténébreux du Tartare pour avoir passé Hercule qui n'était point porteur du rameau vénéré. Le prix du passage était d'une obole au moins et de trois au plus. Cependant les Herméens étaient exempts

[1] Orph., *Arg.* v. 735. Hésiod. *op. et die.*, v. 143. *Quæst. Rom.*, 266, 272. — [2] Herod., l. IV, p. 28.

du péage parce que leur pays confinait aux Enfers. Ce détail où la réalité se fait jour à travers la fable, a son prix, car si l'on place ces Herméens au promontoire Hermœum qui fait partie de l'île Kimmérienne, on devine que ce peuple n'ayant pas besoin de traverser l'Achéron pour se rendre au Tartare, fut ainsi dispensé du péage.

Il y eut jadis, suivant Strabon, une ville d'Éleusine qui avait été détruite par le déluge en même temps qu'Athènes et Ogygie situées comme elle aux bords du lac Triton. Nous avons reconnu le lac Aftaniz dans ce lac Triton dont les anciens ignoraient la situation, et qu'ils ont vainement cherché en Afrique. Pausanias raconte aussi que deux villes du nom d'Éleusis et d'Athènes furent détruites par le débordement du lac Copaïs, qui causa le déluge dit d'Ogygès. Il ne peut donc être question ici des villes de l'Attique, mais bien d'une Éleusis située ailleurs, et que le voisinage du lac Triton nous conduit à placer dans les îles Méotides [1].

El-Iou-Sin, le Jupiter des Sin, dut être située dans l'île des As ou Sindique, à l'extrémité occidentale, sur l'emplacement où l'on voit encore des ruines qu'on croit être celles de Phanagorie. Ainsi placées, Atana, capitale de l'Atlantide, Ogygie ou Taman formaient avec Éleusine un demi-cercle faisant face au Bosphore Cimmérien et aux colonnes d'Hercule. Étant aussi proches, les deux dernières villes ne pouvaient échapper au débordement causé par la submersion de l'Atlantide.

Une enceinte de murs entourait le parc sacré d'Éleusine, et le Léthé, fleuve d'oubli aux eaux lentes, coulait entre ce parc et les riants bocages de l'île des Boréades, l'ancienne île

[1] Strab., l. IX, p. 407. Paus., l. IX, c. 24.

d'Ammon. Devant la porte d'Éleusine s'étendait une plaine. Là siégeaient les trois juges des enfers, Minos, Éaque et Rhadamanthe. « Leur tribunal, dit Platon, est placé dans la plaine de la Vérité, entre le Tartare et les Champs-Élysées. » Homère nous montre le blond Rhadamanthe assis dans les Champs-Élysées qui sont aux extrémités de la terre.

L'on n'a pas oublié l'erreur où est tombé Platon en prenant pour l'Europe et l'Asie les deux petites îles de l'archipel Méotis. La même méprise a été commise par les mythologues, qui prétendent qu'Éaque était chargé de juger les peuples d'Europe et Rhadamanthe ceux d'Asie. Ils disaient aussi, selon leur habitude de dénaturer la tradition pour l'adapter à leurs fables, que Rhadamanthe était le fils de Jupiter et d'Europe, ce qui veut dire que c'était un prêtre de Jupiter de l'île d'*Our-op*.

Il est assez curieux que l'assemblée du sénat, en Suède, s'appelle *Radamannen*, et le tribunal judiciaire *Lagmannen*. Rudbeck croit pouvoir en déduire la preuve que l'Atlantide n'est autre que la Suède. Nous y voyons un témoignage de plus des rapports étroits qu'eurent anciennement les peuples de race gothique aujourd'hui établis dans le nord, avec la colonie du Méotis. Dans l'Edda, la plaine de la Vérité dont parle Platon, se nomme *Idavalli*, le champ des seigneurs. C'est là que se réunissaient les Ases pour tenir conseil, et l'on y voyait douze pierres qui leur servaient de siéges, et un trône pour Odin, le roi des Dieux.

Les juges des enfers correspondent sans doute aux trois assesseurs subordonnés à chaque Décan, qu'on voit figurer sur les zodiaques égyptiens, et leur nombre dut s'accroître proportionnellement à celui des tribus représentées au tribunal. Ainsi Minos, le président du tribunal des Enfers, reparaît

dans la mythologie hindoue sous les traits de Manou le législateur, assisté des dix Maharchis chefs des dix tribus primitives. Dans ses fonctions de juge des morts, on le nomme Yama, régent des régions inférieures; c'est lui qui envoie les âmes pures à *Swerga*, le premier ciel, et les coupables dans *Narak*, la région des serpents. Si le défunt a commis, durant sa vie, de graves offenses, il est condamné à retourner sur la terre sous la forme d'un végétal, ou à rester, durant un temps déterminé, emprisonné sous celle d'un minéral.

La plupart des auteurs modernes ont adopté l'opinion que les Grecs devaient à l'Égypte le mythe des Enfers, tel qu'ils nous l'ont transmis, et qu'ils n'avaient fait que reproduire les rites observés par les Égyptiens à la mort de leurs rois et de leurs personnages illustres. La série de nos études nous conduit à une conclusion différente.

Nous avons développé plus haut les faits ethnologiques desquels il résulterait que l'apparition des Hiksos, en Égypte, aurait été suivie, comme d'ailleurs le dit Eusèbe, de l'établissement d'une dynastie hellénique, autrement dite chaldéenne, dans la Basse-Égypte. Cette invasion fut, paraît-il, le contre-coup de celle des nations couschites descendues du Caucase dans la Babylonie et des conquêtes des Assyriens, qui détruisirent la domination des Chaldéens dans l'Asie centrale et les forcèrent à en sortir. Les Chaldéens apportèrent en Égypte, vers le XXIe siècle, les usages nouveaux et les rites religieux qui s'étaient formés dans le Caucase et dans les îles Méotides. Un peu plus tard, les Hellènes les introduisirent par l'Asie-Mineure dans la Grèce. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans l'Égypte des pratiques religieuses tout à fait semblables à celles des Grecs, sans pourtant qu'aucun de ces deux pays les ait transmises à l'autre. Il en fut de ces coutumes comme

des signes du zodiaque chaldéen, qui vint d'Asie en Égypte avec les Pasteurs helléniques, et en Grèce, avec la migration de Cadmus.

Le cérémonial égyptien des funérailles n'est donc, à notre avis, que la reproduction de celui qu'observaient les Chaldéens dans les îles Méotides, et l'*Amenti*, la région ténébreuse de l'Occident, n'est autre que cette région que nous avons déjà tant de fois décrite. Les formalités suivies en Égypte lors de la mort d'un personnage, sont assez connues pour que nous n'ayions à en donner qu'un exposé sommaire. Le défunt comparaissait, avant d'être mis au tombeau, devant un tribunal de quarante-deux juges rangés en demi-cercle au bord du lac. La loi permettait à tous de venir alors porter plainte contre le défunt, et s'il était prouvé qu'il avait mal vécu, la sentence le privait de la sépulture. Lorsqu'aucun accusateur ne se présentait, ou que ceux qui attaquaient le défunt étaient convaincus de l'avoir calomnié, les parents prononçaient son éloge, vantaient sa piété, son courage, et suppliaient les dieux de l'Amenti de le recevoir dans le séjour des bienheureux [1]. Alors le cercueil était placé dans une barque dont le nocher, appelé Charon, mot qui signifie batelier, dit Diodore, lui faisait traverser le lac Acherusia, situé près de Memphis. Le corps était ensuite déposé dans une des tombes construites dans la campagne, et cette plaine partagée en champs de blé et en champs de lotus, représentait, disait-on, les Champs-Élysées. Diodore ajoute que tout ce que les Grecs racontent des Enfers se pratiquait encore de son temps en Égypte : la pièce de monnaie donnée au batelier, le temple d'Hécate

[1] Cette inquiétude du jugement de la postérité apparaît même chez les Romains ; on a trouvé dans un tombeau un écrit du pontife Sextus Anicius, certifiant l'honorabilité du citoyen ci-renfermé.

aux portes d'airain placé à l'entrée de l'Enfer, sur le bord du Cocyte; les portes de la Vérité et celles du Soleil, qu'on voit dans la ville d'Héliopolis; Hermès, conducteur des âmes, et enfin le dogue Cerbère, représenté par un homme portant un masque représentant trois têtes de chien [1].

Quelque féconde que fût l'imagination des Égyptiens, il est difficile d'admettre qu'elle ait seule fait tous les frais d'invention du rituel infernal; nous présumons au contraire, que selon le culte traditionnel que ce peuple professait pour les ancêtres, chacun de ces rites se rapportait à un souvenir consacré. Il est évident d'ailleurs que la description qui précède n'est qu'une copie assez médiocre d'un original disparu. La tradition grecque est conforme en tous points, il est vrai, avec le cérémonial égyptien, mais les lieux qu'elle décrit sont très-différents. Les champs de blé et de lotus des bords du Nil ne ressemblent point aux riants ombrages, aux ruisseaux limpides des Champs-Élysées. Où est le Tartare avec ses flammes, ses lacs infects, son Cocyte brûlant, son Achéron qui gèle, ses étangs de naphte et ses vapeurs de soufre? Il est certainement question ici d'une nature tout à fait opposée à celle de l'Égypte et ce drame solennel de l'expiation et de la récompense, tel que nous le décrivent les Grecs, s'encadre mal dans les lignes calmes de la vallée du Nil. Nous inclinons donc à penser que les rites funéraires célébrés par l'Égypte n'étaient qu'une répétition de ceux célébrés entre le XXV[e] et le XXI[e] siècle dans les îles Méotides et dont les rois Chaldéens qui régnèrent à Memphis introduisirent l'usage dans la Basse-Égypte, tandis que les migrations Hellènes l'apportaient de leur côté en Grèce. C'est ainsi que sans copier l'Égypte, les Grecs se trouvè-

1 Diod., l. I, 36.

rent posséder les mêmes mythes et les mêmes souvenirs.

Les trois juges, suivant l'idée que nous nous faisons de la topographie des Enfers, avaient donc à leur droite l'enceinte des Champs-Élysées, et à leur gauche le lac Acherusia ou golfe de Taman par lequel on se rendait en bateau de la plaine d'Éleusine au Tartare.

Dans ce champ de la Vérité, ainsi nommé à cause de la confession qu'on était tenu d'y faire, comparaissait le vivant ou le mort présenté par Anubis et par Hermès chargé de lire la sentence. Le jugement rendu, s'il s'agissait d'un chef ayant rendu d'éclatants services, les portes de l'enceinte heureuse s'ouvraient pour lui, et le héros fatigué des luttes de la vie trouvait dans ce riant asile, à la source même des origines de sa race, cette paix religieuse que dans d'autres temps, les chrétiens ont cherchée dans les monastères. S'il s'agissait d'un mort, on embarquait sa dépouille dans la funèbre nacelle qui le transportait aux lieux de sépulture situés au-delà de l'Achéron, car personne, dit Evhémère, ne pouvait être enterré dans l'île sacrée de Jupiter. Arrivé à l'autre bord, le cercueil était déposé dans le temple d'Hécate à la porte duquel se dressait le simulacre d'un chien à trois têtes taillé en bois ou en pierre.

Platon nous apprend qu'avant le règne de Jupiter, la loi voulait que les hommes comparussent de leur vivant devant le tribunal pour y être récompensés ou punis selon leurs mérites. Mais il arriva que les princes avares ou cruels se présentant aux juges dans l'appareil de leur puissance, se faisaient redouter, et sortaient toujours loués et absous pour passer dans la demeure des justes, tandis que beaucoup de gens de bien sans richesse ou sans appui en étaient repoussés. Sur les plaintes réitérées qu'on lui adressa,

Jupiter changea cet ordre de choses et pour rétablir l'égalité, le jugement dût suivre la mort au lieu de la précéder. Alors furent institués trois juges : Rhadamanthe pour l'Asie, Eaque pour l'Europe et Minos au-dessus d'eux pour décider en cas de partage des opinions.

Chez les Égyptiens qui observaient le même usage, le jugement des actions se prononçait devant le corps embaumé du défunt, ce qui confirme notre idée que cette coutume était chez eux postérieure au règne de Jupiter et à l'empire des Chaldéens en Asie.

Dans un manuscrit de la XVIII[e] dynastie qu'on voit au Louvre et dont M. de Rougé a donné la savante analyse, on trouve le détail du rituel funéraire pratiqué en Égypte [1]. L'on y donne le nom d'*Aenrou* aux Champs-Élysées et les peintures représentent les mânes se livrant aux travaux agricoles. Ce précieux monument nous paraît présenter l'ensemble des traditions chères aux Égyptiens Chaldéens du second Empire : On y voit figurées les sept tribus primitives du Méotis sous l'aspect de sept gardiens armés de glaives et de sept vaches avec leur taureau; quatre génies, l'un à tête d'homme et les autres avec les têtes du singe, de l'épervier et du chacal, représentent, Thot ou Mercure, Arès ou Mars, Anubis ou la Lune. Le souvenir vénéré d'Osiris plane sur tout ce symbolisme. Tantôt il est le juge des morts, président de l'Amenti, tantôt il est l'âme même du décédé que l'on nommait l'*Osiris* un tel. On retrouve dans ces rites, comme le remarque M. de Rougé, des rapports étroits avec la métempsycose hindoue ; l'âme du mort semble remonter la série des incarnations de l'âme de la race indiquées par les attributs de chaque génération

[1] M. de Rougé, *Not. des mon. du Louvre*, p. 82.

tels que le héron, l'hirondelle, l'épervier, etc., pour entrer enfin dans le sein du créateur Osiris. Ce mysticisme ethnique si semblable à celui des Avatars, ainsi que l'influence toute puissante exercée par la caste théocratique sur le génie de ces trois grands peuples, les Égyptiens, les Hindous, les Hébreux, ne sont pas les moindres signes de leur parenté originelle.

La religion des souvenirs ne tarda pas à entourer d'une vénération universelle la contrée, jadis théâtre d'une des grandes manifestations de la puissance divine, et que des rites mystérieux étaient venus consacrer. La solennité des funérailles royales, le culte des morts, la cérémonie du jugement suprême se terminant par la glorification du héros ou par la condamnation de ces despotes puissants qui, après avoir rempli l'Asie du bruit de leurs conquêtes et de leurs violences, subissaient enfin l'arrêt de la postérité tombant sur leur cercueil de la bouche inflexible et libre des trois juges; cette terre singulière, moitié félicité moitié supplice, environnant l'abîme ou gisait ensevelie la cité des ancêtres, tout cet appareil imposant des rites d'une foi naissante pleine des espérances et des menaces de la vie future, était fait pour saisir l'imagination et y laisser une profonde empreinte. C'est alors que l'idée de la révivification des âmes par les incarnations et la métempsycose, dut prendre naissance, et que le dogme de la punition et de la récompense qui s'y rattache étroitement, jeta ses racines dans la croyance des peuples réunis entre le Tanaïs et Babylone. Cette idée, malgré les transformations qu'elle a subies, s'est perpétuée et contribua puissamment à développer au sein de la race Arienne, la droiture, la piété et cette aspiration animée vers le créateur qui la préparèrent à l'avénement du monothéisme.

IV

Les femmes jouaient un grand rôle dans cette étrange république des Boréades. Certaines prophétesses, outre l'influence dont les revêtaient leur expérience et leur grand âge, jouissaient encore, par le don de lire dans l'avenir et de prédire les destinées, d'une autorité qui les plaçait même au-dessus du Roi des Dieux. Jupiter, était, dit-on, soumis aux Parques et on les nommait les ministres du Destin.

Il y avait dans les Enfers trois Parques comme trois juges et trois îles principales. Chez les Arabes le mot *farka* désigne à présent un centre de population formé de la réunion de plusieurs douars unis par un lien de parenté [1]. Nous avons tous appris dans notre enfance cette fable ingénieuse de Clotho, Lachésis et Atropos occupées à filer les jours des mortels, sans qu'on nous ait fait entrevoir qu'il y eût là autre chose qu'un jeu de l'imagination des poëtes. Pourtant il n'est guère de mythe plus ancien que celui des Parques, et il caractérise une institution primitive née d'un besoin moral aussi vieux que l'humanité.

Toute tribu nègre a son sorcier ou jongleur qui jette des sorts, fait tomber la pluie, vend des philtres et tire les horoscopes ; tels furent les aieux des Kourètes et des Corybantes. Ces femmes des Zingari ou Égyptiens, que nous nommons Bohémiens, font encore dans le monde ce métier de devineresses

[1] Suivant le général Daumas, dans son livre si instructif sur l'Algérie, le premier groupe c'est l'*Ohel* (*Cœl*, le ciel), l'assemblage des tentes, le second, c'est le *Douar*, ou le village (*dhou-Ari*, les dieux Ari) ; la troisième est la *Farka*, d'où parc, enceinte.

qui est dans leur race un don héréditaire. Ces vieilles au nez crochu, au teint bistré, vêtues de haillons bizarres et lisant la destinée dans les lignes de la main, descendent des Parques éthiopiennes ou chaldéennes, que les poëtes nommaient ***Mœres***, ***Ma-iri***, les mères sacrées. Hésiode leur donne un visage noir et des regards farouches. Selon Pindare, elles sont douces et élèvent des abeilles. Homère les peint implacables et cruelles et, dans ses vers comme dans ceux d'Hésiode, leur caractère se confond avec celui des Érinnys et des Kères meurtrières.

Pausanias donne aux Parques des noms différents de ceux que nous savons : il les appelle la Fortune, Vénus-Uranie et Ilithye. Olen de Lycie, poëte antérieur, dit-on, à Homère, donne à Ilithye le surnom de Parque belle fileuse, plus ancienne que Saturne. Elle secourait les femmes dans les douleurs de l'enfantement et cet office appartenait en effet aux Parques, qui assistaient de droit aux couches des reines.

Orphée représente les Mœres habitant, près du lac céleste, dans une sombre caverne, de la voûte de laquelle les eaux blanches tombent goutte à goutte dans un bassin [1]. La Volospâ nous montre aussi les trois Nornes qui savent tout, ***Margs vitandi***, assises au bord du lac, au pied de l'arbre Ygdrasill, que baigne la source Urda. Les noms de ces trois vierges sont *Urd*, *Verdaudi* et *Sculd*. Elles ont donné les lois écrites sur une table, prédisent les destinées et décident de la carrière des enfants des hommes [2]. Les *Valæ* ou *Nornir* prophétisaient aussi les événements qui intéressaient leur nation, et elles furent longtemps consultées par les chefs et les princes du Nord ; leurs prédictions, comme celles des Pythies Helléniques servirent plus d'une fois les calculs de la politique.

[1] Orph. Hymn, 58. — [2] Volospâ, st. 18,

L'intervention des Parques de l'Hadès, dans plusieurs circonstances, leur donne un caractère historique. Elles se jetèrent aux pieds de Pluton pour le détourner de faire la guerre à Jupiter; elles soutinrent celui-ci de leur influence dans la guerre qu'il entreprit contre les Titans, et lorsqu'il fut sorti vainqueur de la lutte, elles reçurent de grands priviléges en récompense de leurs services. De filles aveugles de la Nuit, dit Hésiode, elles devinrent des puissances intelligentes. Au lieu des noires magiciennes filles d'Hécate, on vit se former des sibylles législatrices et savantes. Tout ce qui se faisait dans le monde était, dit-on, soumis à leur contrôle; elles étudiaient la direction des astres et les mouvements des sphères célestes. Platon les fait jeunes et belles, vêtues de robes blanches, et Ovide les place dans un palais près des tables d'airain où les destinées sont écrites. Hygin leur attribue l'invention de six des lettres de l'alphabet grec.

On ne peut méconnaître ici les débuts de cette prétendue science astrologique émanée du sabéisme, qui, depuis les Parques jusqu'à Ruggiéri, l'astrologue de Charles IX, n'a cessé d'exercer son influence sur les volontés des rois. Les sibylles de Chaldée pratiquèrent cet art à Babylone et dans Harran, et leur exemple inspira la postérité prophétique des sagas scandinaves, des druidesses gauloises, des pythies d'Endor, de Delphes, de Rome et de Cumes.

Les Parques primitives passaient leur temps à filer au fond de la caverne redoutée où elles rendaient leurs oracles. De cette circonstance la spirituelle superstition des Grecs tira l'une de ses fictions en supposant que des doigts des vénérables filandières s'échappaient, sous forme de fils, les destinées des hommes. Cette fable a défrayé trois mille ans de poésie et plus, car on dira longtemps encore dans ce latin gaulois qu'on nomme le

français, trancher le fil de la vie, tout comme au temps de Virgile.

On peut admettre d'ailleurs que les Mœres aidèrent à populariser cette croyance, car les mythologues disent qu'elles filaient de la laine de deux couleurs, noire et blanche, et que ces teintes représentaient le sort heureux ou funeste départi aux mortels. Lycophron prétend que ces fils étaient de trois nuances. Les magiciens, dit Eusèbe, lorsqu'ils invoquent Hécate, brûlent de la cire de trois couleurs, l'une blanche, l'autre noire, la troisième rougeâtre [1].

Malgré tout le respect dû à l'antiquité, nous croyons qu'elle a fait fausse route dans sa subtile interprétation; ces trois sortes de fils représentaient en effet l'existence des mortels, mais leur couleur se rapportait aux trois races qui habitaient les îles Méotides et le Caucase.

La légende de Swèta-Dwipa, que Wilford a traduite, offre des rapports tellement positifs entre les îles dont parle le poëme sanscrit et les sept îles Atlantiques qu'il ne semble pas possible de douter qu'il s'agisse du même pays ; or, voici qu'on trouve également le mythe des Parques lié à cette même contrée. Suivant les Pourânas, la déesse *Trisacta* (Hakta, Hakata) résidait dans Tricuta, l'île aux trois caps de Swetam, le pays blanc. C'est, à n'en pas douter, la triple Hécate, déesse caractéristique des trois tribus de l'île Kimmérienne, en d'autres termes, les trois Parques qui, suivant Platon, étaient trois et une [2]. De plus, ajoute la légende sanscrite, chacune des déesses *Trisacta* a sa région distincte : la blanche se trouve dans Swetam, la rouge dans Hiranyacam, la noire au nord dans Aïasam. Ces trois couleurs correspondent aux trois

[1] Eus. *Præp. ev.*, l. V, c. 14. — [2] *Asiat. res.*, t. XI. Plat. *de Fato.*

nuances de la laine que filent les Parques, et l'on y trouve la confirmation de cette idée qu'il s'agit ici des trois races rouge, blanche et noire réunies dans les îles du Méotis, et non pas, comme se l'imaginaient les anciens, de l'heureuse ou fatale destinée des individus.

« Ce sont les Parques, dit Hésiode, qui distribuent le bonheur et le malheur aux hommes, et elles poursuivent les coupables jusqu'au moment où ils sont punis. » Ici les Parques prennent le rôle justicier des Furies ou Euménides, autre mythe qui semble n'être qu'une variante de celui des Mœres.

Les noms des Furies paraissent avoir été également empruntés aux familles dont se composait la colonie chaldéenne. Ainsi les Euménides, *Iou-men-id*, prêtresses de Jupiter et de la Lune, étaient douces et bienveillantes. Les Furies à la tête couronnée de vipères habitaient *Narak*, l'île des serpents où s'élevait le Tartare, et y tourmentaient les coupables. Les *Erinnys* étaient les druidesses de la famille d'Eri, sans doute les mêmes que les *Kères*, spectres dont la mission était de parcourir les champs de bataille pour achever les blessés. On sait que c'était la coutume des femmes germaines et kimris qui suivaient les armées, et la mémoire terrifiée des Hellènes, exagérant les souvenirs du Caucase, n'hésita pas à en faire des êtres surnaturels se nourrissant de carnage.

C'est ainsi que l'imagination fertile des Asiatiques orna le mythe des Enfers d'une foule de légendes qui s'amplifiaient en passant de bouche en bouche. Ils se plurent à remplir les Champs-Élysées de tous les héros dont le souvenir était cher aux nations, et plongèrent dans le Tartare, en leur infligeant les plus bizarres tourments, les monarques impies, surtout ceux qui avaient osé braver l'autorité du maître des dieux : Tantale, chef du peuple de Lud, pour avoir enlevé Ganymède,

favori de Jupiter; Ixion, roi des Lapithes (peut-être Pithon du Caucase), pour s'être épris de Junon; Sisyphe, qu'Homère représente pourtant comme le plus vertueux et le plus prudent des mortels. Il y eut sans doute parmi les suppliciés du Tartare plus d'une victime d'actes injustes et arbitraires; mais il faut considérer aussi que, le mythe des Enfers une fois trouvé, la tradition et les poëtes en firent un continuel moyen de flatterie ou de condamnation. Le vindicatif Alighieri, en composant un Enfer pour y placer ses ennemis, ne fit qu'imiter les Hellènes peuplant les Champs-Élysées de leurs héros, et le Tartare de ceux qu'ils haïssaient.

V

Dans les descriptions un peu détaillées des Enfers, figurent constamment une fontaine, un arbre et un pont. La fontaine existe encore; c'est la source toujours fraîche et pure de la colline de Taman [1]. Les mythologues la placent près d'Éleusine, au pied d'un figuier, au bout de la plaine de la Vérité, où siégent les trois juges, et de ce rapprochement est peut-

[1] Voici la description que M. D. de Montpéreux donne de ce puits: C'est un petit lac ovale, long d'une demi-verste et élevé de 30 pieds au-dessus du niveau de la mer, avec lequel il communique par un ravin étroit. L'eau en est douce et excellente et ne disparaît jamais, même pendant les plus grandes chaleurs. Cette source alimente les deux cents fontaines de Taman. *Voy. aut. du Caucase*, t. V, p. 82.

A Fontan on trouve également au milieu du village une source jaillissante, qui mérite l'attention comme phénomène géologique. Sur le plateau le plus élevé de l'île est un entonnoir circulaire de cent pas de diamètre et profond de une à 1/2 toise. Le fond en est plat et sablonneux et il suffit de saigner ce réservoir naturel pour en obtenir des fontaines.

être sortie cette fable singulière et fort ancienne qui place la Vérité dans un puits.

Les Grecs avaient fait de l'Éleusis d'Attique une ville sacrée où furent rassemblées et mises en action les traditions religieuses de l'ancienne Éleusine. On y montrait le puits Callichoros autour duquel les femmes d'Éleusis formèrent leurs premières danses en l'honneur de Cérès. Ce puits était dans le lieu nommé *Érineum*, figuier, par lequel Pluton descendit, disait-on, aux Enfers, après avoir enlevé Proserpine [1]. Quelque suspectes que soient en général les déductions fondées sur une simple ressemblance de mots, il est impossible, maintenant que la formation des races hellénique et iranienne dans les îles Méotides nous paraît démontrée, de se refuser à rapprocher de cet *Érineum* d'Éleusis la ville des Champs-Élysées, l'*Ériéné*, ce paradis mystérieux où naquit le peuple Parse, et l'*Érin* des Gaëls d'Irlande, c'est-à-dire l'île sacrée des Éri (*innis*, île en langue kimrique).

L'Edda parle souvent de la source *Urda*, qui jaillit au pied de l'arbre sacré Ygdrasill, et près de laquelle sont assises les trois Nornes fatidiques.

Le Cocyte, ce bras d'eau saumâtre où jadis ruisselaient les flots de vase brûlante vomis par le Kull-oba, et qui séparait l'île Kimmérienne de la partie centrale de l'archipel Méotide, coulait devant les portes aux gonds d'airain du Tartare, que gardait Tisiphone. Sur ce bras d'eau était jeté un pont qui existait encore au temps de Strabon ; ce géographe dit que les Kimmériens sont rattachés à la terre par un isthme étroit, mais ils l'ont coupé pour leur défense par un fossé. Là était le pont célèbre dont font mention la plupart des descriptions des Enfers.

[1] Pausan. Att., l. XXXIX ; Corinth., l. XXXVII.

L'Edda rapporte que le lieu où les dieux prononcent leur jugements est situé près de l'arbre Ygdrasill et de la source Urda. Les dieux y vont en passant sur le pont *Bifrost*; suivant l'Edda de Snorro, le pont Bifrost était entouré de flammes, et les eaux qu'il servait à franchir étaient brûlantes. La légende scandinave, moins imaginative que la fable grecque, laisse entrevoir la réalité dans son récit lourdement naïf. Hermod arrive à cheval au fleuve d'Enfer, et la femme, gardienne du pont, lui demande son nom : « Hier, dit-elle, il est passé par ici cinq troupes de morts, mais toi tu n'as pas le visage d'un mort. » Je vais, dit Hermod, chercher à Héla Balder qui a été tué; puis, lançant son cheval au galop, il entre dans la ville d'Héla et supplie la déesse de la mort de rendre Balder au monde.

Ailleurs un dialogue s'entame entre deux guerriers sur la solidité du pont Bifrost, qui pourrait bien se rompre quand les Muspell habitants du monde de feu, passeront à cheval dans leurs expéditions guerrières [1].

Les Parses prétendent que le troisième jour après que l'âme a quitté le corps, elle se présente à l'entrée du pont *Tchinevad* situé au centre du monde, et où les hommes doivent passer pour aller rendre compte de leurs actions. Sous ce pont coule une eau noire, et deux anges en gardent les extrémités. L'un d'eux tient une balance où sont pesées les bonnes œuvres. Si le plateau se trouve trop léger, le damné est précipité dans le torrent, si au contraire sa vie a été pure, les divins Izeds enlèvent l'âme au-dessus du pont et la transportent au pied du trône d'or de *Vohou-Mano* et de là dans la demeure agréable d'Ormuzd [2].

[1] Ed. Snorr., l. c. p. 18. Ed. Sœmunda, t. III. Lex. Myth., p. 363.

[2] Hyde, *de rel. Pers.*, p. 245. Boundehesch, Anquet., t. III, p. 366. Vendidad, farg. XIX et XIII.

Suivant le Coran, les morts passent le pont *Al-Sirat*, qui est construit au-dessus de l'enfer; après l'avoir franchi, ceux qui vont en paradis prennent à droite, et les damnés prennent à gauche [1]. La droite, chez les Orientaux, est le côté favorable.

Comme les Scandinaves et les Hébreux, les Arabes comptent quatre rivières dans leur Éden. L'Edda prétend aussi que Thor avait à traverser, quand il se rendait à Héla, quatre rivières dont l'eau était chaude. On doit en conclure que ce dieu résidait dans le Caucase, et qu'il devait en effet traverser quatre des bras du Kouban pour arriver à l'île Himèri, l'Hadès, le Hell proprement dit.

Le pont infernal figure fréquemment dans les fabliaux du moyen âge. La légende dorée n'a garde de l'oublier, et saint Boniface en fait mention. Il décrit le Cocyte : *Igneum piceumque flumen bulliens super quod lignum pontis vice positum erat* [2].

Parmi les traditions de l'Orient, il en est peu de plus importantes que le mythe de l'arbre. Les Égyptiens avaient une grande vénération pour les arbres; ils les entouraient de soins, tant pour leur ombrage que pour les fruits qu'ils donnent, et prononçaient des peines sévères contre quiconque les endommageait. Les arbres sacrés figurent fréquemment dans les peintures des monuments du Nil; on y voit Athor offrant à un Pharaon un fruit qui ressemble à une pêche, et où est tracé un nom. La figue du sycomore était l'offrande de fruits la plus estimée pour l'autel. Cet arbre était consacré à Osiris. Plutarque nous apprend que la feuille du figuier représente Osiris et la patrie originelle [3].

[1] Coran; Pococke, 282, 289. — [2] *Leg. de Saint-Patrice*, ch. I. Saint Boniface, lettre XXI. — [3] Wilkins, ch. XIII, p. 391, 369. Plut., ch. XIII, p. 260.

Les Athéniens avaient un figuier sacré sur la route d'Éleusis à Athènes, près duquel était un puits. La procession qui se rendait d'une ville à l'autre s'arrêtait sous cet arbre, le sixième des sept jours des rites d'Éleusis, or, ce jour était consacré à Bacchus [1].

Les Hindous ont le même culte pour le figuier, qu'ils appellent *Maha Baudhi*, l'excellent arbre Boudh. C'est à l'ombre de cet arbre que Gautama, le Boudha réformateur de la religion dans l'Hindostan, se perfectionna dans la science. Sur les limites de l'empire birman, il existe un arbre de Boudha fort ancien. Il est entouré d'une plateforme, et gardé jour et nuit par des *Jogui*, moines bouddhistes. Cet arbre et tous ceux qu'on trouve dans l'Inde, sont l'imitation du figuier sacré, qui croissait dans Hiranyacam, l'une des îles de Sweta Dwipa. Les Pourânas le nomment *Nyagrod'ha*, et auprès de cet arbre demeuraient des hommes blancs qui vivaient 1500 ans, sans jamais vieillir [2].

C'est toujours la légende des Hyperborées, ce peuple juste qui vit plus de mille ans. Les Hindous avaient donc gardé le souvenir du figuier sacré des îles Méotides, et les Grecs en avaient, de leur côté, perpétué la tradition dans les rites Éleusiniens. On peut donc admettre, sans crainte de se tromper, que ce figuier était le même que celui sous lequel les trois juges des Enfers rendaient leurs sentences.

Siva avait aussi son arbre sacré dans l'Inde, et à l'ombre de celui de Wischnou, on célébrait les mariages. Les Parses prétendent que dans le Caucase, il y a un arbre dont les racines soutiennent la terre, et qu'Ahriman cherche sans cesse à renverser. Plusieurs divinités helléniques avaient des arbres con-

[1] Rolle, Bacchus, t. I. — [2] *Asiat. Res.*, t. XI, p. 16.

sacrés, qui furent sans doute à l'origine les attributs des peuplades. Minerve et Apollon avaient l'olivier et le laurier, Hercule, le peuplier, le simulacre de Jupiter, dit Maxime de Tyr, était un chêne gigantesque. De là probablement le culte qu'avaient pour cet arbre nos aïeux les Celtes, adorateurs de Hu le puissant, le Jupiter Chaldéen divinisé par ses sujets. Le chêne de Dodone [1], en Épire, près de la source du même nom, et dont le culte remontait au premier âge de la Grèce, fut un des rares vestiges de la religion asiatique transportée en Europe. Il y avait à Dodone trois prêtresses, dont les deux premières, dit Hérodote, furent noires et égyptiennes; c'est encore une imitation du mythe des Parques avec l'arbre et la fontaine [1]

Les Lapons croient à un arbre sacré portant des fruits d'or, qu'ils invoquent sous le nom de *saite* et *saite mader* [2]. Ygdrasill, l'arbre saint des Scandinaves, est un frêne immense; au sommet chante le coq rouge du Valhalla, sur une des branches perche l'aigle qui sait tout, un porc rôde autour de l'arbre et recueille les paroles que l'aigle échange avec le dragon [3]. Ces animaux sont autant d'attributs des différentes familles scythiques et éthiopiennes.

« Odin, Haner et Lodur marquèrent la création des premiers hommes, dit l'Edda, en plantant deux arbres au bord de la mer. » En inaugurant ainsi la colonie nouvelle, peut-être les Boréades rappelaient-ils un arbre pareillement planté par Séosiris lorsqu'il établit sa colonie dans l'Atlantide, et qui dut être un figuier, puisque cet arbre lui était consacré. On y reconnaîtrait alors l'arbre fameux que le roi Atlas orna de fruits d'or, et qui croissait dans le merveilleux jardin des

[1] Strab. VIII, p. 329. Eusth. in Odyss., ch. XIV. Hérod., l. II, 36. — [2] Scheff. Lap., ch. II. — [3] Edda Junior, 862.

Hespérides. Suivant la coutume égyptienne, on suspendait aux branches de l'arbre sacré les offrandes et les ex-voto que les tribus s'empressaient d'y apporter. C'est ainsi qu'Orphée vit la Toison d'or aux branches d'un frêne colossal dans le parc de Colchos. Cet usage se prolongea fort tard; Hérodote raconte qu'au bord du Méandre, Xerxès trouva un plane si beau qu'il le fit orner de colliers et de bracelets d'or, et plaça pour veiller auprès un des immortels de sa garde [1].

Ceci nous explique la fable du dragon ou du serpent chargé de garder l'arbre sacré, et qui n'était autre qu'un prêtre portant l'insigne sacerdotal du dragon ou du serpent. Les livres cosmogoniques, par une élision naturelle, disaient le dragon, le serpent, et aux premiers âges des sociétés, tout le monde comprenait le sens de ces mots. On ne prévoyait pas, en effet, qu'il viendrait un temps où l'on croirait qu'un serpent pût prendre la parole.

Le souvenir de l'arbre de la tribu a inspiré aux prophètes d'Israël des images d'une admirable majesté; Ézéchiel demande auquel des arbres d'Héden, le roi d'Assyrie a-t-il pu ressembler en gloire et en grandeur? Ce souvenir, d'ailleurs, ne remonte pas toujours aussi loin que le figuier de la Genèse, et il est démontré par les paroles de Josué que, de son temps, les Israélites avaient un arbre sacré : « Et Josué prit une grande pierre et l'éleva là sous un chêne qui était au sanctuaire de l'Éternel [2]. »

Les trois signes, l'arbre, la fontaine et le pont, sont réunis dans l'enfer des Juifs comme dans celui des Musulmans. Les Juifs prétendent que le pont est aussi mince qu'un fil, et, selon les rabbins, les idolâtres seuls devront y passer. Les

[1] Herod., l. VII, p. 31. — [2] Ezech., ch. XXXI, v. 18. Daniel, ch. IV, v. 11. Apocal., ch. XXII, v. 2. Josué, ch. XXIV, v. 26.

Arabes croient qu'en passant le pont Al-Sirat, qui est plus aigu que le tranchant d'une épée, les âmes trouveront au milieu deux anges, l'un miséricordieux, qui tient la balance, tandis que l'autre précipite du haut du pont les damnés dans l'enfer.

Mahomet, doué de plus de caractère que d'imagination, se borna à composer son paradis et son Enfer futurs des réminiscences de la tradition chaldéenne. Ainsi, selon lui, le paradis est entouré d'un mur, *al araf*, qui est très-haut. Parmi les arbres du paradis, le plus beau est le *touba*, l'arbre du bonheur. Près de la porte du paradis, sont deux fontaines, et il y a aussi un lac où les élus sont tenus de boire avant d'être reçus dans le jardin *al Jannat* ou *Héden* [1].

Le séjour des peines est divisé, dans le Coran, en sept parties destinées à recevoir autant de classes de damnés [2]. Il semble d'abord que, fidèle au système d'intolérance des dogmes victorieux, et que pratiqua largement l'islamisme à son début, Mahomet ait pris plaisir à ranger dans son enfer tous les peuples dissidents ; mais en cela encore, le réformateur suivit les indications de la tradition, car les nations qu'il place en Enfer sont précisément originaires des sept îles Atlantiques.

Le premier lieu s'appelle *Gehenna*, c'est là que seront placés, après le jugement, les musulmans qui ont péché contre la loi ; *Ghè-an*, la famille de la Lune, comprit, en effet, les *Kénan*, ou Cananéens, d'où descendent la plupart des tribus arabes. Le second, *Ladha*, appartient au peuple d'*Ad*, *al-Ad*, père des Himyarites ; *al-Hotama*, est la région des Juifs, *Ot*, *Oud*, Juda ; *al Séir* comprend, dit-on, les Syriens et *al Sakar*,

[1] Pococke 282. Hyde, *de rel. Pers.*, p. 245. — [2] Coran, c. VII.

les Mages ou Iraniens; le sixième se nomme *al Ghéhin*, probablement Hind, les Hindous; et le septième, *al Habiyat*, doit se rapporter aux Libyens, *Labya*.

On entasserait des volumes sans épuiser la multitude des fictions et des traditions qui sont venues se grouper autour de la donnée primitive de l'Enfer, et s'attacher à ses moindres détails. Comme ces eaux pétrifiantes qui moulent les objets sur lesquels elles tombent goutte à goutte, puis les ensevelissent à la longue sous l'épaisse couche qu'elles y déposent, la réalité originelle disparut lorsque les générations, en s'éloignant du centre de l'Asie, eurent perdu toute idée des localités qu'avaient habitées leurs pères. La fiction seule subsista, et l'Enfer entouré de prodiges et flottant dans le vide, peuplé d'êtres imaginaires, prit place parmi les mythes les plus importants. Cependant rien ne put ôter de l'esprit des Grecs et des Romains que les Enfers étaient un lieu de la terre peu éloigné des pays où ils vivaient, et c'est surtout cette préoccupation plutôt que la manie de naturalisme dont on a tant accusé l'antiquité tout entière, qui fit que partout elle croyait retrouver l'Averne ou l'Achéron.

Les codes religieux et les mythologies ne sont pas l'unique dépôt où se soit conservé le souvenir des traits caractéristiques du berceau des races européennes. Il y a une légende populaire fort ancienne, qui n'a pas sans doute la grâce des fictions helléniques ni l'autorité d'un mythe religieux, mais qui n'en est pas moins un renseignement curieux si l'on veut le rapprocher des notions que nous avons rassemblées. Il s'agit de ce paradis vulgaire que nos ancêtres appelaient le pays de Cocagne. Ce pays, qui n'offre plus à nos paysans que l'idée d'un lieu de bombance et de plaisir, est représenté, dans les récits du XIII[e] siècle, comme une contrée de l'âge d'or avec de

beaux vallons, des ombrages frais et des eaux limpides. Au XVI[e] siècle, dans les occasions de réjouissances publiques, on élevait sur les places de Naples, une montagne figurant un volcan, d'où sortait une éruption de saucisses, de viandes cuites et de macaroni, qui s'enfarinaient de fromage rapé en tombant sur les flancs de la montagne. A la fin, tout s'écroulait; on appelait cela *dare una cuccagna* [1]. On a pensé que le Vésuve avait donné l'idée de ce divertissement; mais pourquoi lui donner alors ce nom de *Kokana?* Ne serait-ce pas encore là une réminiscence originelle? Ce qui contribuerait à le faire penser, ce sont les deux traits caractéristiques de la région bienheureuse de *Kokana*, où l'on voyait d'abord la fontaine de Jouvence (*juvenis* dérive de *Jovis*), qui rappelle à la fois l'*amrit*, eau d'immortalité des Hindous, et l'ambroisie des Grecs, en même temps que le puits d'Éleusis, la fontaine Urda, et les autres sources saintes de la fable et des cosmogonies.

Le second indice, c'est le mât de Cocagne chargé à la cime d'objets précieux, réminiscence visible de l'arbre sacré dont les branches étaient chargées des présents qu'y suspendait la piété des peuples.

VI

En résumé, la donnée fondamentale des Champs-Élysées et en général du Paradis, qu'on la présente soit comme une tradition de l'âge primitif, soit comme une promesse de la vie

[1] Legrand d'Aussy, recueil de fabl., t. IV, *li Fabliau de Coquaigne.* Génin, *Récréat. philologiques.*

future, a dû prendre naissance dans les beaux jardins de l'île de Taman cultivés successivement par les soins des Égyptiens et des Boréades Chaldéens. Quant à l'idée des Enfers, elle fut naturellement suggérée par l'état d'incandescence continuelle où demeura longtemps la région du Méotis après l'éruption formidable qui dévora l'île des Atlantes. Le souvenir du peuple exterminé par cet effrayant prodige, auquel se mêlait l'idée des héros morts qu'on ensevelissait en ce lieu et des Titans captifs au fond du Tartare, ainsi que la défense rigoureuse de pénétrer dans l'enceinte des îles sacrées, firent naître sur cette contrée mystérieuse d'étranges bruits qu'exagérèrent la crédulité et la superstition. De ce chaos de notions fausses et vraies qui remplissait leur imagination, les Asiatiques tirèrent l'idée d'une population de morts accomplissant les fonctions de la vie. C'est ainsi, en effet, que les Juifs se représentaient le Schéol où sont les Réphaïm; M. E. Renan définit le Schéol un séjour souterrain qui se discerne mal du tombeau, où les morts conservent une vague existence analogue à celle des mânes de l'antiquité et des ombres de l'Odyssée [1].

Pour les Celtes, nos aïeux, la baie de Taman c'est *annoufen*, le gouffre ténébreux, le fond d'*Abred*. Abred est divisé en *Cylch* ou cercles; le premier cercle est privé de vie, et représente le néant, dans le second, les êtres possèdent cette même existence douteuse qu'on attribue aux mânes et aux habitants du Schéol ; le monde heureux s'appelle le *Cylch de Gwynfid*. Nous n'entreprendrons point d'exposer ici le système de philosophie un peu subtile sur lequel, suivant l'interprétation de quelques archéologues modernes, repose le druidisme. Le caractère de cette doctrine diffère essentielle-

[1] E. Renan, Job, introduction.

ment du sensualisme païen des Grecs et des Hindous, et son développement particulier dut avoir lieu dans la Gaule bien des siècles après le départ des premières tribus kimriques dont les pères avaient fait partie de l'empire chaldéen.

Ce fut durant la période qui s'écoula entre le déluge et la conquête assyrienne que, sous l'empire de circonstances favorables, dut s'opérer, parmi les peuples établis dans la Babylônie, le Caucase et le Méotis, ce travail mystique de l'idée d'où sortirent les dogmes religieux. L'ancien symbolisme sidéral et animal, que le culte des ancêtres auquel il se liait, entourait d'une vénération universelle, avait pris un caractère politique et administratif par son application sur une vaste échelle aux nations composant l'empire chaldéen. Ce système commença de déchoir, dans le sens religieux, par le fait même de son extrême diffusion et de sa vulgarisation. C'est aussi par là que commença la décadence du polythéisme. A vrai dire, le sabéisme n'était point une religion et ne pouvait suffire à l'imagination des hommes déjà avide d'idéal et passionnée pour la grandeur. A mesure que se propageait la coutume de diviniser les princes et les héros, de leur dresser des temples et des statues, le culte se détachait par degrés de l'adoration des astres et se transformait en idolâtrie. Ce fut la source du polythéisme chez un grand nombre de tribus chaldéennes et couschites. Au même moment, sous l'impulsion de quelques patriarches de génie, la pensée théocratique s'élevait plus haut et atteignait au concept d'un Dieu unique, créateur de l'univers et maître des hommes. Alors la foi fit un miracle: elle vainquit les distinctions de races et brisa le cadre des tribus. Il se forma, du groupement des familles de toute race une confédération religieuse, celle des *Éri*, qu'on a nommée *Heber*, *Gheber* ou *Iber*, et d'où sortirent les Hébreux, les

Perses et les Hindous, qui furent tous monothéistes à l'origine.

De ces trois peuples, les Hébreux, grâce à une série de prophètes inspirés, gardèrent seuls le dépôt sacré du dogme par lequel il leur fut donné d'instruire et de régénérer le monde. Les poëmes védiques les plus anciens portent, suivant les affirmations répétées de Wilson et de Colebrooke, l'empreinte manifeste de la foi en un Dieu unique, créateur du monde et souverain de toutes les créatures. Dans ces poëmes, Brahma, Vischnou, Siva, n'apparaissent que comme de simples héros dépouillés de leur caractère supérieur et divin, mais l'empire de la tradition ramena par degrés, parmi les Aryas, l'irrésistible culte des pères de la race, et le polythéisme, poussant ses rameaux touffus, étouffa bientôt la tige monothéiste. Le mazdéisme, émanation du sabéisme chaldéen, que Zoroastre parvint à faire revivre en le conciliant avec le dogme de l'Être suprême, nous offre le spectacle d'une croyance intermédiaire se rapprochant plus qu'aucune autre du monothéisme, mais conservant, dans ses rites et dans ses prescriptions, le culte des ancêtres et le respect de ce qu'ils avaient adoré.

Cependant les premiers mythes qui éveillèrent chez les tribus caucasiennes l'émotion religieuse, avaient déposé dans leur âme une couche ineffaçable de croyances d'autant plus tenaces qu'elles se rattachaient aux origines. Aussi tous, sans exception, monothéistes, ignicoles, sabéens et polythéistes, introduisirent dans leurs différents dogmes ces éléments primitifs, identiques entre eux, bien qu'agrégés à des principes opposés. De là la constante similitude de ces mythes du Déluge et des Enfers que l'on retrouve également dans la Grèce, dans l'Inde, chez les Celtes, les Scandinaves, les Hébreux, les Arabes, les Perses, et chez les dérivés de ces peuples.

Ces croyances ont servi de base non-seulement aux grandes

religions qui ont illustré le monde, mais encore à la plupart des philosophies, car elles constituent le point de départ de la doctrine universelle de la punition et de la récompense. Il est donc constant que, dès le XXV[e] siècle avant notre ère, les hommes, réunis en société dans l'Asie centrale, eurent l'intuition du plan divin qui régit l'humanité par l'autorité de la loi morale, bien qu'en même temps, ils en eussent altéré la pureté, en attribuant à l'intervention céleste les effets matériels et terrestres dont leur imagination superstitieuse avait été frappée.

Quelle que soit l'interprétation théologique ou philosophique que l'on applique à ces grands traits de l'histoire primitive, ce n'est pas moins un saisissant phénomène des influences de l'Ethnogénie que la transmission ininterrompue de ces anciens mythes du Déluge et des Enfers, pénétrant en quelque sorte l'entité même des races, s'emparant de tous les dogmes, si distincts qu'ils soient, modifiant leur principe plus qu'ils n'en sont modifiés, et subissant des transformations si peu profondes qu'on les reconnaît au premier examen, chez le Celte comme chez le Musulman, chez le Grec polythéiste comme chez le chrétien et le Guèbre. Certes, l'étude anthropologique des peuples de race caucasienne, a fait faire un grand pas à la science, en établissant leur conformité physique et intellectuelle. La philologie a entraîné la conviction en démontrant la parenté des idiomes; l'étude du symbolisme des tribus, et l'application de leurs noms aux lieux qu'elles ont habités, offrent des jalons précieux pour saisir le point de départ, la filiation et la marche des migrations; mais rien, à notre avis, ne parle plus éloquemment à l'appui de la thèse de l'unité d'origine de ces peuples, que la multitude de traditions et de mythes répandus dans le monde jusqu'aux con-

trées les plus lontaines, et découlant de quelques faits primiti
accomplis dans le petit pays de quinze à vingt lieues de lo
où se consomma entre les trois races primitives, le prem
mariage qui donna naissance à la race caucasienne.

Cette transmission presque universelle ne se borne pas, au reste, aux mythes du Déluge et des Enfers. Il est d'autres traditions moins importantes qui se sont perpétuées avec la même fidélité, et qui, par cela même, attestent qu'elles ont dû se former à une époque antérieure à la séparation des peuples.

VII

Ce dut être avec une curiosité pleine d'effroi et de vénération, qu'après le déluge, les premiers pèlerins portèrent leurs pas sur le sol sacré des sept îles, et sondèrent le gouffre vaseux où gisait l'Atlantide, pour y chercher les épaves du naufrage. Cinq peuples différents ont conservé, dans leurs légendes, le souvenir de cette recherche.

Toutes les mythologies se tiennent, et par conséquent telle fable, dont le sens est resté obscur dans la Grèce, trouve son explication dans les poëmes sanscrits, dans les runes des Scaldes, ou dans les chroniques perses ou arabes. En voici la preuve dans une tradition mille fois reproduite par les arts et la poésie, et embellie de tous les ornements qu'a pu y ajouter l'imagination féconde de l'antiquité. Il n'est personne que n'ait charmé ce gracieux mythe de la blonde Aphrodite naissant de l'écume des flots, et personne cependant ne semble s'être préoccupé du sens que doit recéler cette fable. Si c'est une allégorie, on ne voit pas quel rapport existe entre la déesse de

la beauté et la mer? S'agit-il de la fécondité, mais c'est de la terre que les anciens faisaient naître toute vie? Les astronomes ont cru y voir une image anthropomorphique de l'étoile Vénus se couchant dans les flots, comme s'il n'en était pas de même de tous les astres. Enfin, les linguistes ont supposé que la légende provenait de ce mot unique, *aphros*, écume. Il est évident qu'aucune de ces solutions n'est suffisante et qu'il est permis d'en chercher une meilleure. Or, nous pensons qu'il s'agit ici d'un incident jadis consacré par le culte, et qui frappa vivement l'esprit des tribus Hellènes lorsqu'elles habitaient l'Asie.

On lit dans le Mahabârat que les dieux, voulant tirer de la mer de lait quatorze choses dont ils avaient besoin, entre autres une Lune qui pût contenter les créatures vivantes, prirent la queue d'un serpent à cent têtes, et s'en servirent pour baratter la mer: « Après un an de travail, les dieux retirèrent la vache *Sourabhi*, puis l'éléphant *Aïravata*, ensuite un cheval à sept têtes. Trois mois après parurent les *Apsaras*. Plus tard vint une conque marine, et, l'année suivante, le fameux arbre *Parijata*. Enfin, sortit de la mer *Lakshmi*, avec son visage charmant, elle était vêtue de l'écume de la mer Blanche, et dans ses mains elle tenait un chapelet de lotus rouges. En la voyant, les dieux et les géants furent saisis de ravissement [1]. »

Le poëme énumère ici les principaux attributs des familles anciennes qui habitèrent les îles Atlantiques. C'étaient leurs titres de généalogie que les Chaldéens retrouvaient ainsi. La vache appartenait aux Égyptiens, l'éléphant aux Éthiopiens, le cheval représentait sept familles scythiques, l'arbre rappelait

[1] *Asiat. Res.*, t. XI, p. 134, 139.

l'arbre sacré des tribus, et Lakshmi dut être une idole de la Lune, où un artiste antédiluvien, peut-être Hermès, qui, selon Sanchoniathon, fit le portrait d'Ouranos et des autres dieux, avait reproduit avec succès la beauté célèbre de quelque reine des Éri, *Veneris*, ab-an-Eri [1].

Cette explication trouve sa confirmation dans une ancienne tradition des Arabes : « *Sawa*, disent-ils, l'idole de la tribu d'Hamadan, représentait une femme. Cette idole resta longtemps plongée sous les eaux du déluge, mais Éblis l'ayant enfin découverte, elle en fut retirée, et les tribus vinrent en pèlerinage pour l'adorer [2]. »

Ici la fable, dépouillée de toute poésie, passe à l'état de chronique. Les Celtes en conservèrent aussi le souvenir, car c'est sûrement le même incident que racontent ainsi les Triades : « Les bœufs blancs de Hu Gadarn furent employés, après que les eaux se furent retirées, à tirer l'*Avank* du fond du lac de Llion qu'un terrible déluge avait fait déborder [3]. »

Ce lac de Llion est le même dont le débordement, selon les Triades, noya l'espèce humaine, excepté Dwyvan et Dwybach, qui furent seuls sauvés et qui vinrent repeupler l'île de Bretagne. Il s'agit donc bien de la grande catastrophe où l'Atlantide fut submergée, et qui plongea sous les eaux les îles Méotides. Mais qu'est-ce que l'Avank que M. de la Villemarqué traduit par crocodile noir, et Davies par le castor? Nous y voyons simplement une idole de la Lune, *ab-an*, l'astre le plus révéré après le Soleil, et qui fut le symbole d'une multi-

[1] Ainsi s'expliquerait le changement de sexe de la lune, qui, primitivement fut un dieu à cause de l'attribut viril qui distinguait la tribu. — [2] Le Coran, introd. par Duryer; al Firauzabad, Shahristani, etc. — [3] Davies, *Arch. of Wales*, v. II, p. 59, 71.

tude de peuplades issues de la primitive famille égyptienne.

Artémis Orthia avait à Sparte un temple où l'on voyait une statue en bois de la déesse, qui y avait été apportée, disait-on, de la Tauride. Chaque année, aux fêtes d'Hécate, on jetait à la mer cette statue pour la retirer ensuite, ce qu'on peut regarder comme une représentation commémorative du fait que nous venons de mentionner. Or il semble qu'ici les derniers doutes doivent disparaître, car Artémis fut la Lune-Vénus des Syriens. Nous n'affirmerons pas que la statue dorienne ait été la même qu'avait jadis adorée la tribu d'Hamadan : cependant, son origine taurienne et son surnom d'*Orthia*, qui paraît une contraction de *Orithya* ou *Érythia*, nous ramènent tout à fait aux lieux où la statue antédiluvienne avait été retirée des eaux du golfe de Taman.

C'est du perfectionnement de l'art qu'est née l'idolâtrie. Chez une race amoureuse du beau, l'idéal plastique devait tôt ou tard l'emporter sur le principe purement spiritualiste, et ce fut sans doute pour détourner les effets de cet entraînement des sens que les législateurs des Hébreux repoussèrent de leur culte toute image taillée. Dans la Babylonie, au contraire, comme dans la Grèce, autant de statues, autant de divinités. On comprend donc que l'attrayante image retrouvée sous les eaux ait d'abord été vénérée comme une relique des ancêtres, et que, perdant graduellement son caractère primitif, elle soit devenue, aux yeux épris des dévots pèlerins qui la visitaient comme on visite aujourd'hui la Câaba, le type suprême de la beauté. On lui dressa des autels à ce titre, et elle passa à l'état de divinité. D'idole elle devint déesse. Plus tard les poëtes, dans les hymnes qu'ils composèrent en son honneur, firent revivre sa légende et l'arrangeant à leur fantaisie, en composèrent cette fable brillante d'A-

nadyomène éclose de l'écume des vagues et apportée au rivage dans une conque par un cortége de tritons et de néréides.

On pourrait même presque dire par quel moyen cette statue fut tirée des eaux et la Théogonie scandinave va nous l'apprendre : Frigga ou Fréya qui y remplit le rôle de Vénus est aussi appelée *Disana*. Cette déesse est représentée souvent enveloppée de la tête aux pieds d'un filet de pêcheur. Dans les runes des Lapons, Disa ou Frèja a le corps serré dans un filet. Une frise de la cathédrale d'Upsal la montre ainsi couverte, montée sur un bélier, tenant un épervier d'une main et de l'autre, comme Lakshmi, trois fleurs de lotus; autant d'emblèmes égyptiens[1].

La plupart des mythes qui prirent naissance dans le Méotis avant et après le déluge, passèrent en Égypte avec les tribus chaldéennes et couschites qui allèrent s'y établir, et c'est ainsi qu'y fut porté le mythe des Enfers. Celui de Disana y pénétra avec les autres. Le père Kircher a donné la reproduction d'une figure égyptienne d'Isis enveloppée dans les mailles d'un filet depuis le cou jusqu'aux pieds. D'autre part, Disana est représentée en Suède tenant dans les bras un enfant-soleil qu'enferme aussi le tissu réticulé ; ce groupe rappelle complétement celui d'Isis et d'Horus. Il n'y a plus à s'étonner de ces rapports si l'on songe que le mythe qui a donné lieu à cette image, se forma dans le pays d'Our parmi les Égyptiens d'Asie, et que de là il fut porté au nord et au midi[2].

Aucune explication plausible n'a été donnée de ce costume assez singulier pour une déesse et il n'y a point d'invraisemblance à supposer qu'il se rattache à cette statue d'Ana, la

[1] O. Rudbeck, *Atlant.*, t. III, c. v, p. 205. — [2] *Ædip. Ægypt.* Synt. 17, c. 4. Olaüs Magnus, l. IV, c. VI, p. 127. Schæffer, *Lapon.*

Lune, retirée des eaux du golfe de Taman à l'aide d'un filet de pêcheur, dont elle resta voilée, sans doute en commémoration de cet événement. Les poëtes grecs supprimèrent naturellement cet incident qui eût déparé le charme de leur fable, mais ils le reportèrent ailleurs pour en composer le conte du filet dans lequel Mars et Vénus sont pris par la scandaleuse vengeance de Vulcain.

Outre ces fables sanctifiées par le paganisme, on retrouve encore de nos jours des légendes populaires identiques conservées chez des peuples, qui, tels que les Écossais et les Arabes, sont séparés par les mœurs, le langage et la religion autant que par la distance. Mais les uns sont Ariens et les autres Sémites, objecteront les philologues? Il est vrai, et pourtant on ne saurait douter qu'ils aient habité ensemble pendant des siècles dans la même contrée, vivant d'une vie pareille et soumis à un même régime social. S'il en était autrement les mêmes traditions se retrouveraient- elles dans les Highlands et dans l'Yémen? En voici une que nous citerons d'abord à cause de sa singularité, ensuite parce que le souvenir littéraire qu'elle réveille est dans la mémoire de tout le monde.

Parmi les sept ou huit familles primitives qui ont donné naissance à la race arabe, il en est deux, éteintes depuis nombre de siècles, et dont l'antiquité est telle que lorsque les Arabes parlent d'une date perdue dans les temps passés, ils disent ancien comme Tasm et Djadis.

Les Djadis massacrèrent toute la tribu de Tasm à l'exception de Ribah, fils de Mourrah, qui se réfugia auprès du Tobbâ Hassan. Celui-ci, pour venger la mort de son père assassiné en revenant de conquérir l'Inde, résolut de détruire les Djadis. Il rassembla son armée et arriva à trois marches de Djaw, lieu où étaient les châteaux-forts des Djadis. Alors Ribah dit à

Hassan : J'ai une sœur nommée Zerca mariée à un homme des Djadis, et dont la vue est si perçante qu'elle distingue les objets à plusieurs journées de chemin. Je crains qu'elle ne découvre votre armée et ne mette l'ennemi sur ses gardes. Commandez donc à vos soldats de prendre de grandes branches d'arbres, de les tenir devant eux et d'avancer en se cachant derrière le feuillage. » Hassan suivit en effet ce conseil, mais Zerca n'en reconnut pas moins les soldats du Tobba : « Je vois, dit-elle, des arbres qui marchent, derrière sont les Himyarites. » On ne la crut point dans le château des Djadis, et quand on s'occupa de la défense il n'était plus temps. Hassan extermina tous les Djadis et rasa leurs châteaux [1]. »

C'est absolument de la même manière que, dans la tragédie de Shakespeare, Macbeth est surpris dans son château par les troupes de Macduff. Mais au lieu de Zerca, ce sont les sorcières qui annoncent au roi usurpateur qu'il tombera quand la forêt de Birnam marchera vers Dunsinane.

Il ne semble pas possible qu'un pareil stratagème ait pu être inventé et surtout ait pu réussir deux fois dans des conditions toutes pareilles. Personne bien certainement n'a porté cette histoire d'Arabie en Écosse ou d'Écosse en Arabie ; les deux peuples étaient donc réunis quand eut lieu l'événement, et dès lors la scène n'en peut-être placée que dans le Caucase. Les *Ghadis* étaient les ancêtres des *Gadhel* ou Gaëls, et cet Hassan (roi des As) fut un de ces empereurs *Tobbâs* qui, suivant les Arabes, régnèrent avant Babel et que rappelle le *Tob-al-Caïn* de la Genèse (*top*, sommet, de *at-op* haut-chef). Le père d'Hassan ayant fait une expédition chez les Sindes du Méotis, périt en traversant les montagnes qu'habitaient les

[1] Caussin de Perceval, *les Arabes av. l'Islamisme*, liv. II, t. I, p. 100.

Djadis. On peut donc conclure de ces rapprochements, que sous les noms de Ghète, de Gher, de Gog et de Kimeri, les ancêtres des Européens vécurent longtemps conjointement avec les ancêtres des Syriens, des Hébreux, des Hindous et des Arabes, autour de la Caspienne et de l'Euxin et sur les hauts plateaux du Caucase. A l'époque de la séparation des peuples, les premiers découlèrent vers le Nord tandis que les seconds descendaient vers le Midi.

Les pères de ces nations différaient très-peu entre eux, il y a quarante siècles, quand ils habitaient les grottes des versants opposés de ces montagnes, c'étaient tous des Éthiopiens qui, selon le mélange, perdirent par degrés leur teint rouge-brun et leurs cheveux laineux. Les princes de la Kabardah, les plus anciens des chefs circassiens *Adighé*, prétendent qu'ils descendent de trois princes de l'Arabistan [1]. Ces Adites éthiopiens, ancêtres des Arabes, si souvent cités par le Coran et qui périrent foudroyés, comme les Atlantes et les Titans, dans un tourbillon de feu, habitaient alors certainement le Caucase et une partie des îles Méotides qui prirent d'eux les noms de *Gadès* et de *Hadès*. Ad, le patriarche de cette nation, résidait jadis, suivant les écrivains de l'Islamisme, dans les montagnes de sable du sud de l'Arabie nommées *Ah-Câf erraml* [2]. Mais c'est encore là une des mille et une méprises des historiens qui, ne pouvant s'imaginer que les Arabes fussent nés hors de l'Arabie, ont pris cet Ahcaf stérile où certes le roi d'Ad n'au-

[1] Klaproth, *Voy. au Caucase.* — [2] Ibn Khaldoun, t. I, ch. VIII. Caussin de Perceval, t. I. Les Arabes, qui suppléent au p par l'f, disaient *Hâf* pour le mot égyptien *Hap*, qui a passé dans toutes les langues avec le sens de père. La montagne de Caf est donc la *montagne des ancêtres*. Plusieurs villes d'Asie s'appellent Caffa, et ce nom, comme *At-aba*, Thèbes, signifia la ville des Pères.

rait pu nourrir les mille tribus, composées chacune de plusieurs milliers d'hommes, auxquelles il commandait, pour la fameuse montagne de Câf, nom sous lequel les anciens peuples d'Orient désignaient le Caucase.

Les *Scott Kimri*, que les Grecs appelaient *Scoutes* ou Scythes Kimmériens, conservèrent assez tard le type de leur origine éthiopienne. Un passage curieux de Tacite prouve que, de son temps, les Celtes Bretons n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Cet historien incline à croire que le midi de la Bretagne avait reçu jadis des colonies espagnoles ; il fonde cette opinion sur ce que les habitants ont le teint basané et les cheveux crépus, et diffèrent par là des Celtes du nord de la Bretagne.

De l'immixtion continue avec les populations blondes du nord se sont formés les Bretons et les Gaëls aux yeux bleus, aux cheveux noirs, au teint doré qu'on appela *Scott* en Irlande et en Écosse. On les croyait Espagnols au temps de Tacite, parce qu'ils venaient, disait-on, de *Gadès*, et qu'on ignorait que le vrai Gadès était situé aux îles Méotides. Les Triades de l'île de Bretagne ne contiennent qu'un seul indice direct de l'origine étrangère des Gaëls, c'est ce passage souvent cité où il est dit que Hu Gadarn conduisit en Bretagne le peuple Kimri, du *pays de l'Été*, nommé aussi Deffrobani. Où était situé le pays de l'Été? Nul ne le sait. Cependant si l'on se reporte au texte même de la légende gaélique, le doute se dissipe, car ce pays de l'Été c'est le *pays de Hâf*, qui n'est autre que cette même montagne de Câf qu'habita le père de la tribu d'Ad, en un mot le Caucase[2].

[1] Tacit. *in Agricol.*, cap. II. — [2] *Hu Gadarn a ddaeth a chenedl y Cymry gyntaf i ynys Prydain aco mad yr Hâf a elwhirr Deffrobani*, etc.

CHAPITRE VIII.

LES MIGRATIONS.

I

Quelques pages suffiront pour résumer les données historiques résultant des recherches qui précèdent. Les plus lointains indices fournis par la science sur la formation du genre humain, le montrent disséminé à la surface du globe, en groupes différents par la couleur de la peau, la structure du crâne et de la face, et même par la charpente du corps. Quatre espèces distinctes apparaissent les premières : la noire en Afrique ; la blanche ou Germanique dans l'Asie occidentale ; puis, à l'orient, la jaune ou mongole au nord, la rouge ou Indo-Polynésienne au midi.

Le caractère purement asiatique de la race égyptienne porte à supposer qu'une migration de l'espèce rouge Indo-Polynésienne, partie du versant méridional de l'Himalaya et marchant vers l'occident, vint se fixer au bord du Nil. Dans son trajet à travers l'Asie centrale que parcouraient alors les

hordes nomades de la race blanche, il s'opéra un premier croisement entre ces deux types dont témoignent les monuments datant des troisième, quatrième et sixième dynasties égyptiennes.

Ces familles s'établirent d'abord dans les grottes de la chaîne libyque, où elles vécurent de chasse et de fruits. Les eaux poissonneuses du Nil leur offrant une alimentation plus abondante, les pêcheurs se dressèrent sur les rives des huttes de roseaux et de palmes, puis, voyant que les débordements du fleuve emportaient chaque année ces fragiles demeures, ils en construisirent d'autres en fragments de rochers arrachés à ces mêmes montagnes qui leur avaient servi de retraite. Tel a dû être le principe de cette grandeur et de cette solidité que les Égyptiens ont imprimées, dès l'origine, à leurs monuments.

Ces tribus furent régies séparément, chacune par son patriarche, jusqu'au jour où quelque péril commun, une guerre à soutenir contre les multitudes de race noire qui les entouraient, les obligea de se liguer sous le commandement d'un chef vaillant. De ce jour, la monarchie fut fondée, et, par imitation du régime de la famille, elle devint héréditaire; l'empire ne fut qu'un patriarcat plus vaste. Les tribus nomades de race blanche, plus guerrières et moins dociles, combattant sans cesse entre elles, choisissaient pour leur chef le plus fort et le plus hardi, et adoptèrent ainsi le système électif qui est resté dans le fond des mœurs des peuples d'Occident.

La confédération asiatique établie aux bords du Nil, se rendit promptement maîtresse de la vallée, domptant par sa supériorité intellectuelle, et réduisant en esclavage les peuplades noires pour lesquelles commença l'éternel asservisse-

ment dont elles ne sont pas encore relevées. Les Égyptiens purent dès lors se livrer paisiblement aux travaux que leur suggérait leur génie réfléchi et inventif. Tous les progrès qu'il a été donné à l'intelligence humaine d'accomplir aux temps anciens, l'Égypte les a atteints durant la période de deux mille ans au moins dont se compose son premier empire. Outre ces perfectionnements matériels, tout s'accorde pour la montrer comme l'institutrice de la loi morale dans le monde, et comme ayant été la souche de ces générations de pieux et savants patriarches, qui, dans l'Inde, en Perse, en Chaldée, en Palestine, en Arabie, dans les Gaules, furent les premiers guides spirituels des peuples.

Cependant, hormis au bord du Nil, la terre restait barbare et sauvage; un monarque inspiré entreprit de répandre au loin les germes de cette civilisation, déjà mûre en partie, et qui produisait de si beaux fruits pour le bien-être des humains. Il exécuta ce dessein dans une expédition qui dura neuf ans, et pendant laquelle le roi Osiris visita l'Orient depuis l'Égypte jusqu'au Gange, et peut-être même jusqu'à Ceylan, revint s'arrêter dans les montagnes du Caboul, où il fonda une ville qui subsistait encore au temps d'Alexandre; de là il s'éleva vers le nord au-delà de l'Oxus, puis, s'avançant à l'occident, traversa le Caucase, et vint au Palus-Méotis où il fonda une colonie.

Suivant toute vraisemblance, le roi égyptien en avait déjà fait autant sur d'autres points de l'Asie, car on rapporte qu'il construisit neuf villes du nom de Nysa. Mais la tradition n'est positive qu'en ce qui concerne l'établissement formé sur les bords de l'Euxin.

Les tribus égyptiennes, pour se distinguer entre elles, se servaient d'attributs empruntés le plus souvent au règne ani-

mal ; la pauvreté du langage fit qu'on donna à ces animaux la même dénomination que la tribu, d'où vint l'usage de dire le Bélier, le Lion, le Taureau, le Serpent, le Poisson, pour la tribu du Bélier, du Lion, du Taureau, etc. Par une assimilation semblable, chaque tribu ou groupe de trois familles s'associa un astre qu'elle désigna également par son nom, en sorte que le bélier ou le taureau s'appela aussi Jupiter, le poisson ou l'ibis Mercure, le chien Sirius, etc. Ainsi, une dénomination unique s'appliquait à trois choses fort différentes, une étoile, un animal, et un homme ou un peuple. Par suite, lorsque les familles, nées sous un même astre, en se multipliant, eurent pris de nouveaux attributs, il se trouva qu'une quantité d'animaux qui n'avaient aucun rapport entre eux, étaient désignés par une même appellation ; par exemple *arg* (ar-ag, Mars-Lune), signifie, en différentes langues, le loup, l'ours et la cigogne. L'union répétée des familles primitives entre elles et de leurs descendants, accrut la confusion des noms à un tel point que le classement primitif tomba en désuétude, et que, quand un millier d'années plus tard, les premières traditions et les premiers poëmes furent rédigés, les écrivains, ignorants du symbolisme primitif, furent réduits à l'expliquer dans un sens surnaturel, et ils posèrent alors les assises de cet assemblage incohérent de métamorphoses et d'incarnations dont se sont formés le polythéisme grec et hindou, le magisme et la doctrine de la métempsycose.

En un temps où l'ignorance des causes naturelles et l'inexpérience de la raison rendaient la crédulité facile, les populations acceptèrent sans difficulté ces transformations qui font de Jupiter un taureau et de Vischnou un poisson, et qui prêtent aux dieux-astres les passions et les crimes des humains. Cette donnée, une fois admise, et l'impossible n'étant plus un

obstacle à la croyance, le merveilleux ne connut plus de limites, la nature entière se peupla de divinités, et l'histoire du passé disparut sous un entassement de mythes et de contes fabuleux.

Le symbole et l'attribut n'en sont pas moins, aux temps les plus reculés, de précieux indices de la personnalité des tribus, alors que les renseignements de l'histoire manquent complétement. Nous avons donc pu, en rapprochant les noms égyptiens de ceux des localités, reconnaître quelles furent les familles qui habitèrent le rivage de l'Euxin.

Ce furent d'abord le Feu, le Soleil et la Lune, puis les cinq planètes; chacune des sept îles était occupée par une planète. Trois autres tribus se fixèrent dans le Caucase septentrional, près du Kouban, dans la Colchide et dans l'Abasie. Le Soleil, Ammon et *Jou*, Jupiter, occupèrent l'île aujourd'hui nommée Taman; l'île du nord, dont la forme est triangulaire, fut choisie par les Libyens du Maris. Dans l'île du milieu se fixa la plus puissante des tribus, celle de la Lune, *Antéou* ou *Antaïou*, plus connue sous l'appellation d'Atlantes. Les *As* de Vénus, les *Out* de Mercure se placèrent dans les autres parties de l'archipel. La tribu de *Ptah* ou *Kaï* paraît avoir adopté de bonne heure la côte voisine, maintenant l'Abasie. Ces tribus étaient en tout au nombre de dix, ainsi que l'attestent toutes les traditions primitives. Elles formaient probablement un nome dont le régent *Hor-an*, l'Ouranos des Grecs, chef du Soleil et de la Lune, résida dans l'île des Antes.

Les rivages de l'Euxin, la Crimée, les monts Caucase, la steppe du Don, étaient alors habités par des familles de la race blonde, dont les hommes robustes et intelligents, les femmes de la plus rare beauté, conquirent l'admiration des Africains. Ceux-ci, avec leurs robes de fins tissus, leurs

armes d'acier brillant, leurs bijoux d'or délicatement ciselés, parurent des êtres d'une espèce supérieure aux sauvages du nord. demi-nus, vêtus de peaux de loup, et armés de grossières massues et de haches en silex. Ils se rassemblèrent d'abord avec curiosité, puis avec intérêt, autour de ces inconnus qui parlaient une langue différente, et qui leur offraient amitié et alliance. L'union des belles germaines avec les chefs des tribus rapprocha les deux races et donna le jour à des familles mixtes, qui apprirent de leurs pères à construire des demeures, à extraire les métaux du sol, à les fondre et à les forger, à se faire des vêtements avec les plantes textiles, à semer et récolter le blé, à cultiver la vigne, à faire du vin avec le raisin, et de la bière avec l'orge.

Il y eut une période assez longue de paix et de concorde, durant laquelle les tribus rassemblées sous la sage autorité des chefs égyptiens, se multiplièrent rapidement, et ne tardèrent pas à déborder du petit archipel où elles résidaient pour se répandre dans les montagnes et sur le littoral caucasien, et y former de nouveaux établissements. Cependant la race noire avait apporté dans la colonie les ferments de haine et de jalousie que nourrit toute race subjuguée contre la race conquérante, et elle légua cette animosité aux générations qui naquirent des unions qu'elle avait contractées aussi avec les Scythes aborigènes. De leur côté, les Égyptiens, pour se fortifier contre les entreprises de cette population hostile, s'unirent plus étroitement aux peuplades blanches qui s'étaient ralliées autour d'eux, et leur postérité s'inspira à la fois de la pieuse discipline de l'Égypte et de son mépris pour les peuples noirs; cet antagonisme originel est personnifié par l'Écriture dans Abel et Caïn, fils de *Ad-Ham*, le rouge.

Les enfants des Libyens furent cette race géante, pleine

d'audace et de passion, à la peau d'un teint brun-rouge, aux cheveux tantôt touffus et laineux comme ceux du nègre, tantôt longs et roux comme ceux du Germain. Les noms qu'elle porte dans l'histoire ont tous pris le sens de rouge dans différentes langues : Érythrée, Édomite, Himyarite, Phénicienne. Ce sont, pour les historiens grecs, les Atlantes et les Éthiopiens, les Kourètes et les premiers Pélasges. Dans les poëmes cosmogoniques de l'Inde, on les nomme Devas, Dityas, Danavas, Asouras ; dans les légendes des Arabes et des Perses, Dives, Djinns, Afrites ; dans les livres de Zoroastre, Darvands, Droukh, Haèna ; dans les poëmes grecs, Titans, Lestrigons, Cyclopes, et dans ceux du Nord, Jotun, Dwergari. Partout la tradition arienne leur imprime le caractère de démons et de génies malfaisants.

Les Égyptiens paraissent avoir fondé, dès le temps de Séosiris, une régence importante dans l'Asie centrale, et dont la principale cité prit le nom de *Babelon*, de On, soleil. Par sa situation admirable, elle devint le siége de toutes les dynasties qui se succédèrent en Orient. Dans l'idiome des Chaldéens, cette sœur asiatique de l'Égypte prit le nom de pays d'Our, et fut vénérée sous le symbole d'Horus, fils d'Osiris et d'Isis. Cette vaste région ne tarda pas à se remplir d'une population nombreuse. Chassée de bonne heure des îles Méotides par la rigueur des hivers, une première colonie vint, sous la conduite de Djamschid (le seigneur de Ham), former un établissement dans le pays d'Our. Ce fut la souche du peuple Iranien, Chaldéen ou Hellène, trois formes de ce nom : peuple de la Lune.

La guerre ne tarda pas à s'allumer entre les deux races occupant, l'une le nord du Caucase, l'autre le sud. Un prince de génie, issu de la famille de Jupiter-Ammon, apparut parmi

les tribus chaldéennes, en forma une grande ligue, et entreprit de soumettre à l'obéissance les Éthiopiens du Caucase et les Atlantes. La résistance fut opiniâtre et les poëtes anciens ont décrit avec éclat cet épisode, sous le nom de la guerre des Titans contre les Olympiens. Au rapport des voyageurs, le souvenir en est resté populaire dans le Caucase. Mais au milieu de la lutte, un phénomène terrible vint frapper inopinément la colonie égyptienne des bords de l'Euxin, et anéantit la ville des Atlantes avec la plus grande partie de l'île où elle était située. Ce foyer primordial de la civilisation du nord de l'Asie disparut dans l'abîme de feu qu'ouvrit un cratère sous-marin. Cet écroulement subit de plaines et de montagnes causa un refoulement énorme des eaux de la mer et du fleuve qui se précipitèrent sur les contrées voisines, et les couvrirent à une grande hauteur (la hauteur d'un homme, suivant l'Avesta), puis, à la place de l'île disparue, s'étendit le lac qu'on appelle aujourd'hui la baie de Taman.

Les tribus échappées au fléau s'enfuirent éperdues dans les montagnes. Mais là, cette foule considérable n'ayant pas de quoi se nourrir, dit Diodore, fut contrainte de chercher plus loin une patrie nouvelle. Quelques familles restèrent en Colchide et se rattachèrent à l'empire couschite; mais la plus grande partie des tribus, franchissant la chaîne du Caucase, vint rejoindre les Égyptiens; elles se fixèrent dans les plaines ou sur les pentes du Taurus et de l'Ararat, suivant leur goût industriel ou pastoral et le degré de leur éducation sociale, comblant de leurs multitudes les vallées aujourd'hui presque désertes des monts de l'Asie Mineure, de l'Arménie, de la haute Syrie et de l'Aoûran. Les plus civilisées de ces tribus descendirent dans la plaine de Sinhar, *Aram-el-Naharaïm* ou Mésopotamie, et s'étendant sur les rives de l'Euphrate et du Tigre, y construisirent

des villes. Dès lors le pays se trouva partagé entre les Égyptiens de *Hor*, qui accueillirent amicalement leurs frères du nord, et les tribus d'Ana ou *Kaldana*. Ces dernières se groupèrent dans l'Arménie occidentale, tandis que les autres continuèrent d'occuper la région orientale. La limite des deux familles peut encore être reconnue ; elle passait entre les deux lacs situés dans l'Arménie centrale ; celui qui est à l'ouest s'appelle, en effet, le lac *Wan*, lac de la Lune, et celui de l'est porte le nom d'*Ourmiah*, lac du Soleil.

L'empire chaldéen se forma sur la base des institutions sabéennes de l'Égypte. Elles reçurent néanmoins du génie imaginatif de la nouvelle race des développements particuliers. La magie et les enchantements, dit Eusèbe, furent inventés par Coush[1] ; il les tenait des sorciers et des jongleurs africains. Les Chaldéens suivirent les mêmes pratiques et les appliquèrent à l'étude des astres, qu'ils douaient de certaines vertus et d'influences sur la destinée des mortels. Suivant Cicéron, les Chaldéens, *qui vinrent originairement du Caucase*, observaient les signes célestes, les mouvements des planètes, et formèrent la classe sacerdotale à Babylone[2]. Ils modelèrent aussi leur système politique et administratif sur l'ancien classement sidéral de l'Égypte, divisant l'empire en trente-six constellations qui correspondaient aux trente-six nomes institués par Séosiris ; douze de ces divisions étaient désignées par les signes du zodiaque. Les sept planètes mères des tribus secondaires, dominaient la hiérarchie, et trente étoiles conseillères leur étaient subordonnées, représentant sans doute les juges des tribus qui furent trois à l'origine. Leur mission était de surveiller tout ce qui passait parmi

[1] Euseb. *Præp. ev.*, l. I, ch. x. — [2] Cic. *de divinat.*, l. I, c. XIX.

les hommes, c'est-à-dire, chez les tribus vassales, et l'autre moitié veillait sur le ciel, en d'autres termes, sur la capitale ou demeure du Roi des Dieux-Astres. Des étoiles nommées messagères apportaient au souverain, tous les dix jours, des rapports concernant chaque circonscription de l'empire.

C'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'application aux constellations d'une série de signes analogues à ceux par lesquels les Égyptiens avaient désigné les douze mansions du zodiaque. Chaque tribu, on le sait, outre l'astre de la famille, se distinguait par un signe spécial, presque toujours un animal, et comme ce signe, confondu avec l'étoile et la tribu sous un même nom, ne formait qu'une seule personnalité, on trouva tout simple, lorsqu'on grava sur les stèles ces tableaux de l'empire que nous appelons des zodiaques, d'y figurer chaque tribu par son caractère distinctif. Les Grecs les firent servir à désigner les constellations, lorsque plus tard ils composèrent de véritables cartes du ciel à l'imitation des Chaldéens.

Les monuments qui nous restent de l'Assyrie au VIII[e] et au X[e] siècle, témoignent de la constance avec laquelle les grandes nations de l'Asie conservèrent les attributs distinctifs de leur race. Les deux principaux emblèmes qui caractérisent les races Chaldéenne et Couschite sont le Lion et le Taureau. Le Lion, accompagne Vischnou dans l'Inde ; il figure Mithra chez les Perses, et il traîne en Grèce le char de Rhéa, d'Ops et de Junon ; le Taureau, veille aux abords des palais d'Assur, et ses cornes servent de couronne aux souverains. Dans les sculptures des temples Iraniens, c'est le lion qui est vainqueur, sur ceux des Couschites, c'est le taureau. Jusques sur la sphère céleste, l'antagonisme des deux races se poursuit : le géant Orion, *Hor-Ion*, éponyme de la race ionienne, lève sa massue

pour frapper le Taureau qui s'élance contre le héros.

Ce système a laissé plus de traces qu'on ne pense dans les lieux où il régna il y a 4000 ans. Hérodote nous apprend que dans le Caucase résidaient une infinité de peuples différents qui se servaient de feuilles pilées de certains arbres pour peindre sur leurs habits des figures d'animaux qui ne s'effacent jamais [1]. Maintenant encore, on reproche aux Druses d'avoir un culte pour le chien, et aux Ansariés d'adorer un veau. C'est ainsi que jadis les Grecs se moquaient des Égyptiens parce qu'ils vénéraient le crocodile, le chat ou le scarabée, et qu'à Mendès on prenait le deuil quand mourait le bouc sacré. Il est probable que l'interdiction si fréquente chez les anciens, de tuer certains animaux, prend son origine dans la vénération pour l'emblème de la tribu. De là l'abstention de se nourrir de ces animaux, qui est devenue, chez quelques peuples, un précepte religieux. Les Syriens, bien qu'ils fussent un peuple maritime, s'abstenaient de poisson, évidemment par ce motif qu'ils descendaient de la tribu égyptienne du Poisson, à laquelle ils rendaient le culte dû aux ancêtres, sous la forme du dieu Dagon, chez les Assyriens Oannès, et sous celle de la déesse Dercéto moitié femme moitié dauphin. L'interdiction commune chez les Russes de manger du pigeon, considéré comme symbole du Saint-Esprit, remonte beaucoup plus haut, sans doute à la colombe qui servait d'enseignes aux Assyriens. Cet emblème paraît même avoir caractérisé dans la Chaldée la caste sacerdotale et savante, car les colombes firent, dit-on, l'éducation de Sémiramis, et les prêtresses égyptiennes qui, suivant Hérodote, fondèrent un oracle à Dodone, s'appelaient *Peleïaï* c'est-à-dire colombes [2].

[1] Herod., l. I, p. 203. Id., l. II, p. 46. — [2] Hérod., l. II, p. 57.

La défense de manger du porc, rigoureusement observée par les Juifs, n'a aucune des raisons hygiéniques auxquelles on l'a attribuée. Elle vient simplement de ce que le porc, qui figure sur plusieurs zodiaques, fut un des attributs des Couschites du Caucase, *ap-hor-cus*, *sus*, en latin et en grec; *bêr*, *aper*, et *hog*, indiquent le mélange scythique. Les peuples de race germanique ne mangent point de cheval, et toutes les sociétés hippophages du monde ne vaincront point la répulsion héréditaire des fils du Cheval blanc.

La pure race blonde à peau blanche occupa longtemps les montagnes de l'Asie centrale avant d'être absorbée graduellement dans le mélange avec les autres races. L'alliance des peuplades germaines était vivement recherchée par les Chaldéens et les Éthiopiens, à cause de la rare beauté du type qu'elles représentaient, à une époque où les chefs des nations attachaient autant d'importance à perfectionner l'espèce humaine, qu'on en met aujourd'hui à améliorer par le croisement les races ovine et chevaline. Du mélange continu des premières familles caucasiennes naquit un type tertiaire, le plus riche en beauté et en intelligence qui eût encore paru sous le ciel. Douée de toutes les aptitudes et de la passion qui les active, cette race était faite pour tout tenter et tout accomplir. Malgré les fréquentes invasions hunniques, sa supériorité l'a maintenue dans sa pureté sauvage chez les Circassiens et les Géorgiens, d'où lui est venu le nom de Caucasienne. Mais son expression la plus haute semble s'être manifestée dans la Grèce, où elle inspira les œuvres de la statuaire antique, en lui offrant le modèle de cette perfection de formes que les modernes ont nommé l'idéal.

Faute d'avoir remonté assez haut dans le passé à travers le brouillard de la période mythique, on a supposé que la civili-

sation était éclose dans la Babylonie et avait d'emblée atteint le degré de perfection qu'attestent les restes qu'on y a découverts ; cependant il n'est pas douteux pour nous que la puissante impulsion qui décida le progrès parmi les populations établies dans l'Asie centrale, soit venue d'abord du nord par le Caucase. Les exégètes sont en général d'accord pour reconnaître que, dans la Genèse, le mouvement des peuples après le déluge, s'opère du nord au midi ; Abraham quitte la Chaldée pour entrer en Canaan. Mais c'est là tout, et aucun livre ne nous apprend d'où ces peuples étaient venus auparavant et, s'ils sortaient de la vie sauvage, comment il se fit que la civilisation se développa aussi rapidement parmi eux. Cela serait aisé à comprendre si ces tribus étaient originaires des îles Méotides et des pays adjacents, car elles auraient apporté avec elles l'héritage de la civilisation Atlantique. Un remarquable passage de Diodore dont le début devient intelligible à l'aide des interprétations exposées dans le cours de ce livre, nous semble expliquer ce fait aussi clairement que possible :

« Bélus, dit-il, fils de Neptune et de Libye, mena une colonie à Babylone. Ayant fixé son séjour sur les bords de l'Euphrate, il institua des prêtres sur le modèle de ceux d'Égypte et les exempta de tout impôt et charge publique. Les Babyloniens les appelaient Chaldéens ; ceux-ci s'adonnèrent à l'étude des astres, à l'initiation des prêtres, à l'astrologie et aux sciences. Danaüs partit de là pour aller bâtir Argos, une des plus anciennes villes de la Grèce ; d'autres chefs sortis du même lieu conduisirent, les uns les peuples de Colchide et ceux du royaume de Pont, les autres le peuple juif qui occupe le pays situé entre l'Arabie et la Syrie. En effet, toutes ces nations ont la coutume empruntée aux Égyptiens de circoncire leurs enfants. On assure encore que les Athéniens sont une

colonie de Saïs ville Égyptienne, et les Égyptiens le prouvent par la similitude du système politique. Ils prétendent aussi que Cécrops, Érecthée et plusieurs autres rois d'Athènes étaient Égyptiens d'origine. Les Athéniens eux-mêmes reconnaissent que les sacrifices et les mystères d'Éleusis sont les mêmes que ceux d'Égypte : les Eumolpides ou chanteurs y tiennent la place des prêtres et les hérauts celle des Pastophores. Les Athéniens ont de plus gardé l'habitude de jurer par le nom d'Isis et leurs mœurs sont en général très-conformes à celles des Égyptiens. »

Les premiers mots de cette tradition sont caractéristiques : Bel, *ab-el*, le père sacré, est fils de Neptune que Jupiter, suivant la fable, institua roi des lieux maritimes ; Platon le fait seigneur de l'Atlantide et père des races qui s'y formèrent. D'autre part Libye représente la race d'origine libyenne qui habitait les îles Méotides et les bords du Kouban. La Libye, dit Suidas, est au nord de la Colchide. Or, ceci établi, il en résulte nécessairement que les Chaldéens conduits par Bélus à Babylone, étaient originaires des îles Atlantiques et par conséquent les descendants des Atlantes ; en second lieu que, suivant cette même tradition, les Hellènes de Danaüs, les peuples du Pont et de la Colchide, les Hébreux venaient également du même pays. C'est exactement ce que nous cherchons à démontrer, en ajoutant aux nations connues de l'antiquité grecque, celles plus éloignées dont elle n'avait que de vagues notions, telles que les Hindous, les Celtes, les Perses et les Arabes, dont les traditions concordent avec celle de Diodore.

L'empire chaldéen formé de la confédération de tribus toutes sœurs par l'origine et les alliances, se prolongea durant trois à quatre siècles ; au bout de cette période un grand trouble se manifesta dans l'Asie centrale, par l'apparition des

populations éthiopiennes restées jusqu'alors enfermées derrière la barrière du Caucase et qui, considérablement accrues par une foule de tribus de toute race, refluèrent vers le midi. Ces masses formidables se précipitèrent avec une force irrésistible et fendirent comme un coin l'agglomération des peuples Indo-Scythes, rejetant à droite et à gauche ou chassant devant elles, leurs populations dispersées. Le peuple d'Assur, maître de Ninive et le plus aguerri de tous, opposa une digue à ce torrent et non-seulement parvint à le repousser, mais sous le commandement du monarque habile que les Grecs appellent Ninus, profita du désordre général pour étendre ses conquêtes sur les pays voisins et s'emparer des villes Chaldéennes, Babel, Erek, Accad et Chalné. Accablées par cette double calamité, les tribus confédérées d'*As*, *Arg*, *Hak*, *El-ana*, *Hod*, *Eri* ou *Heber* résolurent, d'un commun accord, d'abandonner leurs établissements et de se séparer pour chercher dans des régions éloignées une patrie moins troublée. C'est alors que s'effectua l'événement mémorable que la Genèse a nommé la dispersion de Babel.

La race Caucasienne ressemble à un grand arbre couché dont les racines sont dans les îles Méotides, et dont le tronc s'allongeant sur le Caucase ouvre ses rameaux dans l'Arménie et la Babylonie. Cette tige se divise en trois embranchements principaux :

1° Le rameau Iranien, Bactrien, Hindou ;

2° Le rameau Syrien, Hébreu, Arabe, Berbère et Éthiopien ;

3° Le rameau Hellénique, Latin-Ibère, Celtique ou Kimmérien.

L'expansion de ces trois branches à la surface de l'ancien hémisphère, s'affaiblit en se prolongeant par degrés jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans les races primitive qui les entou-

rent : le rameau oriental va se perdre dans le Thibet, à Siam, au Birman, à la Chine, au sein des populations de race Mongole, après avoir produit par l'immixtion intermédiaire, les Tartares, les Tures, les Slaves et les autres peuples de la steppe et de la Haute-Asie. A l'Occident ce type s'immerge dans la multitude des populations germaniques, saxonnes et gothiques, après avoir créé les sous-types des Gaulois, Bretons, Belges et Gaëls; au Sud il disparaît en Afrique au milieu des peuples noirs, au fond du Soudan et en Abyssinie, après avoir déposé dans la Haute-Égypte, sur le littoral Méditerranéen et dans l'Atlas, les couches mélangées des Berbères, des Kabiles, des Abyssiniens, des Nubiens et des Maures de toutes nuances.

Le monde, tel qu'il apparaît au début des temps historiques, se montre donc couvert des rejetons du grand arbre caucasien. Partout où ils ont pris racine, la civilisation a germé et grandi avec eux ; partout au contraire où ils ont dépéri ou ont été anéantis, la barbarie est revenue ainsi qu'on le voit à la Chine et dans l'Inde. Le langage, l'écriture, les arts, y sont restés stationnaires, en même temps que les sciences et les institutions morales y dégénéraient rapidement, à mesure que la race Caucasienne s'absorbait dans la supériorité numérique des multitudes Mongoles.

Quoique le Copte soit aux antipodes du sanscrit, a dit le vénérable M. d'Eckstein, il y a mille raisons pour retrouver dans le bassin de l'Indus la civilisation primitive transportée dans la vallée du Nil. C'est pour n'avoir pas admis hardiment cette donnée et s'être laissé dominer par les contrastes qu'offrent entr'eux les deux groupes d'idiomes dits ariens et sémitiques, que la solution du problème des origines a été indéfiniment reculée. Le principe de séparation basé sur la comparaison des langues, étant une fois posé, on a été con-

duit à en conclure que cette séparation avait toujours existé. Quelques écrivains se sont crus même en droit de présumer qu'il y avait là un argument en faveur de la pluralité originelle des races humaines, et qu'il existait une race sémitique et une race arienne, comme une race noire et une race blanche.

L'étude physiologique démontre l'inanité de cette hypothèse, et elle établit incontestablement que l'Arabe, l'Éthiopien, l'Abyssinien, l'Égyptien, l'Hébreu, le Syrien, le Persan, l'Hindou, le Bactrien, le Grec, le Slave méridional, le Celte, l'Ibère, sont tous des enfants de la même famille, modifiés seulement par le croisement; de ce croisement prolongé, une multitude de sous-types se sont formés, et avec eux autant de langues plus ou moins analogues, selon la fréquence des rapports réciproques de ces peuples.

L'examen des traditions et des mythes communs à tous les peuples caucasiens atteste en effet qu'ils ont dù vivre voisins pendant plusieurs siècles dans une même région, et que, par conséquent, ils ont dû communiquer et s'entendre entre eux. Les idiomes dont aujourd'hui les différences étonnent tout le monde, n'étaient pas nés alors ou n'existaient que sous forme de dialectes, et c'est en effet ce qui paraît résulter du rapprochement de plus en plus sensible, à mesure qu'on remonte dans le passé, des vocabulaires ariens et sémitiques; où des études récentes approfondies ont fait reconnaître une foule de racines communes. L'araméen, dénomination un peu vague de l'ancienne langue d'Arménie qui succéda au chaldéen, le pehlvi, qui paraît avoir existé sous une forme populaire beaucoup plus ancienne que celle des livres de Zoroastre, l'himyarite, où M. Oppert croit reconnaître la langue des inscriptions cunéiformes, le zend, frère du sanscrit, dans lequel on

retrouve en grand nombre les radicaux de l'ancien égyptien, la langue des inscriptions ariennes des temples bouddhiques de l'Afghanistan, tous ces divers modes d'expression vocale se réduisirent à l'origine à un langage assez pauvre, monosyllabique et peu varié, composé probablement de l'apport simultané de l'ancienne langue égyptienne et des idiomes africains mêlés à ceux des tribus germaniques. L'illustre William Jones, après avoir établi d'une façon péremptoire la dissemblance absolue des idiomes sémitiques et des langues de l'Inde, ne peut s'empêcher de déclarer que, malgré cette différence, il n'hésite point à croire que toutes ces langues sortent d'une source commune. Il cite à ce sujet les inscriptions de Candrah composées de lettres nagari et éthiopiennes [1]. Il exprime ailleurs l'opinion que les caractères carrés des Chaldéens furent identiques à l'origine avec les caractères cufiques et sanscrits, et enfin que les lettres phéniciennes d'où procèdent les lettres grecques, dérivaient également du même type.

Suivant Colebrooke, dont Burnouf admirait l'étendue des vues et la rectitude du jugement, le sanscrit tire son origine d'un langage primitif qui s'est modifié et perfectionné en divers pays, qui devint le sanscrit dans l'Inde, le pehlvi dans la Perse, le grec aux bords de la Méditerranée [2].

Burnouf, malgré sa réserve habituelle, laisse entrevoir dans plusieurs endroits du Yaçna, que son opinion est conforme à celle des savants anglais. On peut donc, en s'appuyant sur ces imposantes autorités, avancer sans témérité que les différences qui existent entre les langues ariennes et les langues sémitiques, ne sont nullement un obstacle à l'unité originelle des peuples qui parlent ces idiomes.

[1] Will. Jones, œuvres complètes; *Asiat. Res*, v. I, p. 423. — [2] *Asiat. Res.*, vol. I, p. 201. Grimm, *Gesch. d. Deutsch. spr.*, p. 833.

De nos jours, les traits physiques et intellectuels des Orientaux se confondent dans un type presque uniforme, et il n'y a guère de disssemblance entre un Arabe et un Hindou, un Juif et un Persan. Ariens et Sémites ont tous jadis été grands sur la terre par les arts ou par les lettres, par la guerre ou par la religion; tous ont fondé des institutions durables. Mais autrefois, bien qu'issus d'une même mère, la race germanique, l'Éthiopien et le Chaldéen portaient sur leur visage le signe de l'origine paternelle. Certaines tribus libyennes, par leur situation retirée moins exposées au mélange, restèrent longtemps noires et crépues; il en existait encore en Colchide au temps d'Hérodote; les autres se transformèrent insensiblement. De là ces dénominations, fréquentes chez les auteurs anciens, d'Éthiopiens blancs et d'Éthiopiens noirs, d'Hindous clairs et d'Hindous noirs, de Huns noirs et de Huns blancs (Ephthalites), de Khazars blancs et de Khazars noirs. A cette même origine complexe se rattachent les Slaves bruns et les Slaves blonds, les Celtes basanés et les Celtes roux.

Le teint des Chaldéens était plus clair que celui des Couschites, et se rapprochait de celui de l'Athor des monuments égyptiens, tandis que les Égyptiens de la XVIII[e] dynastie, fortement modifiés par les immigrations himyarites, paraissent sur les monuments d'un rouge plus brun que les Égyptiens des V[e] et VI[e] dynasties. Les Chaldéens passèrent donc promptement aux cheveux clairs et au teint vermeil de la race blanche, en s'éloignant de l'Asie centrale.

Les différences étaient également sensibles au moral : l'aspiration vers un perfectionnement indéfini dont la liberté est la condition nécessaire, caractérise les populations mobiles chez lesquelles l'élément germanique domine, tandis que l'ascendant plus ou moins marqué de l'élément éthiopien a

retenu de tout temps les Sémites dans l'immobilité despotique et théocratique, reflet lointain dc la servitude et du fétichisme où reste plongée la race noire africaine.

Bien que fils du même père, Sem, Cham et Japhet, c'est-à-dire les rouges, les noirs et les blancs, sont désignés dans la Genèse par des caractères très-distincts; ces types caractérisent pourtant des races mixtes, et l'on ne saurait bien les apprécier si l'on ne tient pas compte de leur double filiation. Ainsi, nous croyons trouver dans l'antagonisme primordial des Couschites et des Chaldéens, personnifié par la Genèse dans Caïn et Abel, la raison de la séparation de plus en plus profonde de ces deux familles, dont une disparité complète dans les principes du langage est restée le signe le plus évident.

Tant que la couleur marqua au front de l'Éthiopien et de l'Indo-Germain le sceau d'une paternité différente, l'hostilité des races demeura irréconciliable. Les religions la consacrèrent par l'anathème : ce qui domine surtout dans les Védas, dans l'Avesta et dans la Bible, c'est l'horreur de l'impur, et la déchéance dont toute alliance hors de la race est frappée. Caïn est maudit jusqu'à la septième génération; Ahriman, le noir de peau, est voué à l'abîme; les Brahmanes déclaraient déchu de sa caste celui qui franchissait l'*Attock* ou rivière de l'interdit, servant de frontière au nord-est de l'Inde. Ne sait-on pas que, de tout temps, la couleur a été un prétexte pour les rouges d'asservir les noirs, et pour les blancs d'asservir les rouges et les noirs? Jusqu'au jour où le Christ est venu fonder sa loi sur la fraternité humaine, le principe qui régna dans le monde fut le développement des races supérieures par l'oppression et la destruction des races moins favorisées.

L'incompatibilité native entre les rameaux de la race caucasienne, aggravée par les rivalités et les guerres, produisit

donc ces divergences profondes que l'antipathie des deux groupes semble s'être plue à marquer jusque dans les plus petits détails. Comment expliquer, autrement que par un parti pris d'opposition, cet usage du Sémite d'écrire de droite à gauche, tandis que l'Arien écrit de gauche à droite? Il ne faut pas oublier, en outre, que le dépôt des traditions et des connaissances scientifiques était concentré dans les temples, et que c'est aux colléges sacerdotaux qu'on fut redevable, non-seulement des divers systèmes d'écriture qui se répandirent dans le monde, mais sans doute aussi des premières règles imposées au discours, et des modes de syntaxe qui facilitèrent l'échange des idées. Ces progrès, fruits des élaborations accomplies dans le secret des académies sacrées, restèrent à peu près lettre close pour les masses qui continuèrent de s'entendre entre elles à l'aide des patois primitifs. On peut donc assurer que le chaldéen, le zend, le sanscrit, l'hébreu, et peut-être le phénicien, furent d'abord des langues savantes construites systématiquement, et non par alluvion comme les langues modernes; de là leur perfection. Les idiomes populaires se continuaient à part; ainsi, depuis un temps immémorial, le plus grand nombre des peuples de la péninsule de l'Inde parle des idiomes, qui n'ont aucun rapport avec le sanscrit et qui même sont plus anciens que cette langue.

Les recherches des philologues, dans le but de constater le groupe auquel appartint jadis le chaldéen, n'ont pas été infructueuses. MM. Ritter, Lassen et Gésénius ont tâché d'en retrouver les traces dans la langue des Kurdes, et ces savants déclarent unanimement que celle-ci se rattache d'une manière très-évidente aux dialectes iraniens.

La même conclusion ressort des écrits du savant musulman Aboulfaradj; selon cet auteur, le chaldéen ou syriaque se di-

visa en trois dialectes : « 1° L'araméen, qu'on parlait dans l'Aram ou Mésopotamie; 2° le chaldéen de Damas, des pays entre l'Euphrate et la Méditerranée et de la Palestine; 3° le nabathéen, dont se servaient les habitants des montagnes d'Assyrie et de l'Irak ou Chaldée. Celui-ci est l'idiome le plus ancien, celui qu'Abraham et ses ancêtres parlaient, et dans lequel les livres de Zoroastre, nommés *zend*, *pazend* et *vesta*, ont été écrits avec quelque mélange de l'ancienne langue des Perses. » .

Les peuples compris sous la dénomination générale de Chaldéens, étant des Égypto-Scythes, ou, si l'on veut, des Indo-Germains, on s'explique comment les langages des Sindes et des Hellènes, deux branches des Chaldéens, soient si fortement imprégnés de racines germaniques, et que leurs vocabulaires, si longtemps usités dans le Méotis, le Caucase et l'Arménie, aient autant de rapports avec le Lithuanien, l'Irlandais, le Saxon, le Breton et les langages du midi de l'Europe. Il y a donc de grandes probabilités admettre pour que le chaldéen nabathéen ait été cette seule et unique parole, comme s'exprime la Genèse, que parlaient les peuples rassemblés dans la Babylonie avant la dispersion des peuples.

L'invasion des Éthiopiens du nord entraîna avec elle un grand nombre de nations sauvages qui vivaient dans la steppe et autour de la Caspienne, parlant encore chacune le patois qu'elle avait inventé pour son usage. Leur constante affluence dans le Caucase a fait donner à cette région par les Orientaux, le nom de *Montagne des langues*, et Strabon rapporte que, de son temps, dans le seul port commerçant de Dioscurias, on parlait plus de soixante-dix idiomes différents. L'apparition de ces populations dans l'Asie centrale est indiquée par la tradition biblique de la confusion des langues

qui se manifesta à l'occasion de la construction d'une forteresse dans la plaine de Sinhar.

C'est donc vers cette époque que dut commencer à se produire la différence de plus en plus marquée entre les formes des langages, et qu'à la suite de la scission des tribus, se formèrent les deux groupes d'idiomes que les érudits ont nommés ariens et sémitiques. Nous considérons les Ariens comme procédant des Chaldéens, et les Sémites comme les descendants des Couschites. Au surplus, ces dénominations sont impropres au point de vue des races, car il y a des *Ari* parmi les Sémites, tels que les *Ariba* ou Arabes, et les familles issues de Sem comptent des peuples que les philologues sont obligés de classer parmi les Ariens.

Ce fut un moment décisif que celui où Gog et Cus ligués se précipitèrent en foule des sommets du Caucase, et brisèrent le lien qui réunissait les tribus de la Lune et du Soleil autour des lacs sacrés de l'Arménie. Vers la même époque, on voit la domination des Assyriens s'étendre sur l'Asie centrale, sous l'empire du roi conquérant que les Grecs appellent Ninus. Il s'empare successivement des villes de l'Irak chaldéen et réduit les populations en esclavage. Les tribus, pour se dérober au joug, prennent la résolution de s'expatrier en masse, et alors commence ce vaste mouvement d'émigrations qui se continua jusqu'aux siècles voisins de notre ère, et qui porta la civilisation jusqu'aux extrémités du monde, car cette forte race arienne grandit dans ses exils et imprima en tout lieu le sceau de son génie.

Nous ne ferons qu'esquisser ici dans son ensemble le tableau des migrations des peuples partis de l'Asie centrale, réservant pour un travail plus spécial la discussion et les éclaircissements étendus que nécessite une étude aussi importante.

Nous voyons d'abord s'avancer par grandes masses vers le Sud, ces pasteurs Hiksos, rassemblement de tribus de toute origine, à la tête desquels se placent les chefs qu'Eusèbe nomme Helléniques et Phéniciens. Ils traversent la Palestine, et la Genèse nous donne la longue énumération de leurs familles, car ce sont eux qu'elle désigne sous le nom des enfants d'Esaü, qui, dit-elle, est Edom, c'est-à-dire le rouge [1]. Nous saisissons donc au passage ce grand mouvement des Caucasiens se dirigeant vers la mer Rouge, à laquelle ils vont donner le nom d'Edom ou d'Érythrée. Ils envahissent l'Égypte, la soumettent à leur domination et y fondent des dynasties dont la durée se prolonge plus de 500 ans. Le Pharaon qui protégea Joseph et qui accueillit Jacob était, dit-on, un roi pasteur de race Amalécite.

Les Hébreux furent, on ne peut en douter, une famille de ces peuples innombrables; Manéthon et Joseph le disent positivement. Nous voyons en effet Abraham traversant la Palestine, et, après quelques stations, entrant en Égypte. Il est très-présumable que ce patriarche fut Chaldéen de race comme de naissance, et le peuple qu'il commandait, lorsqu'il vint d'Our Casdim en Canaan, appartenait aussi à la même famille. Juda avait pour symbole le lion Iranien et Hellénique. Ce ne fut, croyons-nous, que plus tard, par l'adjonction des tribus Couschites d'Israël et sous l'influence prolongée des deux captivités d'Égypte et de Babylone, que ce peuple prit graduellement les caractères sémitiques.

Au même moment, une agglomération de tribus Chaldéennes se mettait en marche vers l'Orient sous la conduite de chefs religieux qui semblent de la même famille que le patriarche

[1] Genèse, ch. XXXVI.

des Hébreux, tant les titres *Abram* et *Brahma* ont de ressemblance. Tous deux en effet partaient du pays d'*Aram*, et leurs peuples, les *Eri*, *Gheberi* ou *Ebrèi*, avaient fait partie de cette grande confédération d'Eber dont une province de l'ancien pays d'Our, l'Ibérie caucasienne conservait encore le nom au temps des Romains. Les Persans révèrent Abraham à l'égal de Zoroastre et lui attribuent la composition de plusieurs des livres sacrés que le réformateur, selon eux, n'a fait que reproduire. L'on s'explique dès lors que la religion monothéiste ait été le principe des croyances primitives des Parses et des Hindous comme de la religion hébraïque. Le désir de préserver la pureté de leur foi du contact des idolâtres, aurait suffi pour provoquer les tribus chaldéennes à abandonner l'Asie centrale, quand même la haine de race et l'intérêt de leur indépendance ne leur auraient pas inspiré cette résolution.

Les Eri ou Aryas, les Brahmanas, les Sindhou, les Bouddhas, et une infinité d'autres familles comprises sous le nom collectif de *Irana* ou *Ariana*, abandonnèrent donc le pays d'Aram, la Mésopotamie des Grecs, l'Alghésira des Arabes, pour s'acheminer vers le Caboul et l'Afghanistan. Rien n'est plus incertain, malgré les progrès des études sanscrites et parses, que l'itinéraire suivi par les peuples Ariens dans le cours de cette émigration. On persiste à penser que les Aryas qui conquirent l'Hindostan arrivaient de la Bactriane où ils avaient vécu confondus avec les ancêtres des Perses. Tous ces peuples venus on ne sait d'où, se séparèrent, dit-on, pour aller s'établir, les uns dans l'Iran, les autres dans l'Inde.

Il faut d'abord bien se persuader qu'au temps dont nous parlons, il n'y avait parmi les tribus chaldéennes nulle distinction d'origine ni de langage, et qu'Iraniens, Brahmanas,

Hébreux, Hellènes, rassemblés dans la Chaldée, ne faisaient alors qu'une même race divisée en tribus. Les récits primitifs des Védas et des poëmes Zend ne s'appliquent donc, en réalité, qu'à des Chaldéens. Or, la tradition Parse nous semble s'être conservée la plus purement historique, et, réunie aux légendes helléniques, elle fournit une somme d'indices suffisants pour reconstruire l'histoire de la Chaldée à l'époque du Déluge, et même au-delà. Ainsi, le Vendidad, dans un fragment précieux, nous montre le roi Djemschid se dirigeant avec son peuple vers le pays de la lumière (le pays d'Our ou du Soleil), et y bâtissant une ville. Cette émigration offre de grands traits de ressemblance avec celle de Bélus, ce fils de Neptune et de Libye qui mena les Chaldéens à Babylone, et elle représente, croyons-nous, le mouvement des tribus du Méotis se rendant en Arménie sous la conduite d'un chef égyptien. L'*Eriènè Vedjô* (Bè-Hô, pays de Jupiter), ce lieu de délices, l'*Erinéum* d'Eleusis, l'*Erin* des Gaëls, l'*Ayriana* des Hindous, ne peut être dès lors que l'île de Taman, appelée aussi l'île des Sindes, et le grand fleuve qui gèle, dont parle le Vendidad, désigne le Kouban. La légende de *Sweta-Dwipa* et de *Tricuta*, l'île aux trois caps, qui rappelle si bien l'île Kimmérienne, révèle également le lien originel par lequel les Sindes Brahmaniques se rattachent à ce même archipel Méotide. Leur parenté avec les Iraniens serait donc attestée par ces rapprochements, si d'ailleurs elle n'était suffisamment établie par les intimes rapports avec le sanscrit, du zend et du pazend qu'Aboulfaradj appelle un dialecte du Chaldéen.

Dans quel lieu d'Asie les Ariens Brahmanas se séparèrent-ils des Ariens Parses? C'est ce qui n'est point encore éclairci. D'après l'ensemble des traditions sanscrites, la principale migration des Aryas arriva par le nord de l'Hindostan, où ils

entrèrent par la passe d'Haridwar. Ils descendirent vers le sud dans les riches campagnes qui s'étendent au confluent du Gange et de la Jumnah, et où s'élève aujourd'hui Delhi. Ce premier établissement reçut le nom de *Jambu-dwipa*, que portait jadis la principale des îles Blanches, berceau de leur race; le fleuve sacré reçut le nom de *Ganga* (*ghan-Ag*, le peuple d'Ag), et la rivière qui baignait le pays s'appela *Yamouna*, en souvenir de la terre d'Amoun.

Le mouvement d'émigration que nous cherchons à rendre distinct paraît n'avoir entraîné que les tribus monothéistes. Quant aux peuples dont la croyance s'accordait avec celle des Assyriens, ils acceptèrent leur domination, et parmi ceux-ci, il faut compter sans doute les tribus Hellènes, car dans l'énumération de Ctésias, leurs noms figurent sous la forme de pays conquis par Ninus ; les Cariens, les Lydiens, les Lyciens, les Phrygiens n'habitaient pas encore alors les contrées auxquelles ils ont donné leur nom. Il y eut entre les migrations en masse des Sindes, des Iraniens, des Hébreux, et les mouvements des familles pélagiques par lesquelles la Grèce et l'Italie furent peuplées, cette différence que celles-ci s'avancèrent d'abord à l'Occident par petits groupes détachés, s'arrêtant sur un point ou sur un autre, puis se multipliant ou se joignant à d'autres familles et formant ainsi une agglomération. Il leur manquait le lien qui, parmi les monothéistes, constitua promptement la nation : la foi religieuse.

Une sorte de filtration continue avait, dès avant le déluge, porté nombre de familles Méotes dans les montagnes de la Macédoine et de l'Hellade ; Makedo, dit Diodore, fut avec Anubis l'un des chefs de l'expédition d'Osiris. Mais la plus grande partie de ces peuples vint du Caucase par l'Asie mineure ; les plus anciens d'entre eux, suivant Homère, Hérodote, Stra-

bon, furent les Cariens, les Léléges, les Lycaonides, les Caucons, les Solymes, les Mysiens, les Cyclopes, les Kourètes, compris sous le nom générique de Pélasges, *pe-l-as-ghè*, *pé-l-arg* ou simplement *pé-l-ag*, les seigneurs de Ag, nom couschite de la Lune. Ces populations paraissent en effet la plupart éthiopiennes; mais la grande émigration des cinquante tribus de Danaüs ou *Kaldana*, fut toute chaldéenne et partit de l'Arménie.

Tous ces peuples confondus et grossissant sans cesse s'arrêtaient à l'extrémité de l'Asie-Mineure. Ils formèrent là une série de sept états, en souvenir des îles Méotides et de la division planétaire de l'ancienne Chaldée olympienne, sous les noms patronymiques de *Ar*, *Oud*, *Hor*, *Ol*, *Jon*, *Mousa*, et *Phra-ag*, Mars, Mercure, le Soleil, Saturne, Jupiter, Vénus ou la Lune, et que nous connaissons sous les appellations plus harmonieuses de Carie, Lydie, Doride, Eolide, Ionie, Mysie et Phrygie. Une colonie chaldéenne, ainsi que l'indique le nom de son chef Dardanus, avait déjà fondé, comme le dit Homère, « la sainte Ilion dans la plaine. »

L'arrivée de la colonie de Cadmus est fixée en général vers le XVe siècle. Venue de Phénicie, elle apporta en Grèce les progrès qu'avaient accomplis en près de mille ans, les nations réunies dans l'Asie centrale, l'écriture, l'astronomie, les arts, le culte des dieux et tous les éléments d'une civilisation avancée.

Le mouvement qui s'opéra du nord de l'Euxin vers l'intérieur de l'Europe, par les populations scythiques et kimmériennes, paraît avoir commencé aussitôt après la dissolution de la colonie Atlantique, et se prolongea durant des siècles. Les hordes du nord, longtemps après le christianisme, venaient encore toucher aux bords de la mer Noire, curieuses sans doute de visiter cette région célèbre, puis, après un séjour

plus ou moins long, continuaient leur route vers l'occident.

A l'origine, l'attrait de la civilisation avait fixé de nombreuses peuplades germaniques dans le voisinage de la colonie égyptienne ; celle-ci détruite, elles retournèrent au désert. Quelques-unes possédaient le trésor d'une culture avancée, d'autres, encore rudes et sauvages, avaient néanmoins dans leur sein des chefs éclairés, de savants prêtres ou même des familles nourries dans les traditions de l'Égypte. Les tribus suivirent ou entraînèrent ces guides aventureux et s'enfoncèrent dans le *far-west*, comme font les pionniers américains, au milieu d'une région de brume, de forêts et de marécages où erraient encore des animaux monstrueux, restes d'un autre âge du globe.

Ces migrations, dans leur pèlerinage séculaire vers l'inconnu, se multipliaient en route; parties tribus elles arrivaient nations. Elles durent cependant s'arrêter devant l'Océan. Se répandant alors sur le littoral depuis la pointe sud de l'Espagne jusqu'aux Orcades, elles donnèrent leurs noms aux lieux où elles se fixèrent, et ces premiers noms vingt fois changés sur terre par la conquête, restèrent immuablement attachés à la mer adjacente : cette mer emprunta aux Og-Ham le nom d'*Okéam*, Océan ; aux fils des Atlantes, celui d'Atlantique; aux peuples d'Ad, le nom de Gadès ; aux Hamari, Himéri ou Kimri, celui de *maris*, mer.

Les premiers habitants de l'Europe, autres que les Lapons et les Samoyèdes, furent donc ces Ethiopiens au teint d'un bronze rougeâtre, aux crins noirs et épais, et leur présence explique les crânes oblongs et fuyants comme ceux des nègres, qu'on découvre dans les tombeaux les plus anciens de la Grande-Bretagne [1], et jusque dans les grottes de l'Alle-

[1] Collect. *crania britannica*, London.

magne où ces débris sont mêlés à ceux d'animaux fossiles gigantesques, qui n'existent plus dans le pays depuis les temps historiques. On s'explique dès lors les vestiges de civilisation primitive, de routes savamment tracées, d'importants travaux de canalisation, de mines exploitées régulièrement, existant avant les Romains dans le centre et le midi de la France, et qu'on a attribuées à des colonies de Phéniciens. Ceux-ci, nous en sommes convaincus, ne pénétrèrent jamais plus loin que les côtes, et seulement à une époque beaucoup plus récente. Le luxe des Gaulois, qui se paraient de bracelets et de colliers d'or, rappelle les *Jotun* de l'Edda, les *Marouts* du Rig-Véda et les *Kheta* des peintures de Thèbes. Le midi de la France contient de nombreuses cavernes qui évidemment ont été jadis habitées par une race semblable à celle du Caucase, de la Crimée et du Méotis, mais chez laquelle ce genre d'habitation n'impliquait nullement l'état de barbarie.

Cette première couche de peuples couschites qu'on a nommés Pélages, Ibères, Ligures, Kimris, Bretons, se modifia par sa conjonction avec les immigrations blondes qui survinrent ensuite. Cependant des colonies celtiques continuèrent de partir des bords de la mer Noire jusqu'à une époque assez rapprochée de l'ère chrétienne. Hérodote raconte que les Scythes nomades, habitaient la Kimmérie lorsqu'ils furent attaqués par les Massagètes. Une grande partie de ces Scythes, craignant d'être accablés par la multitude de leurs ennemis, préférèrent se retirer et abandonnèrent le pays. L'historien ne dit pas quel chemin ils prirent, mais on doit supposer qu'ils se dirigèrent du côté opposé aux Massagètes, c'est-à-dire vers l'Occident. Cet événement date d'environ 630 ; or, ces Scythes ou *Scott* furent très-vraisemblablement les Gadhels ou Gaëls d'Erin, émigrés du Gadès kimmérien. Les Grecs de Milet, les

premiers qui s'établirent au nord de l'Euxin, avaient, dès le VII[e] siècle, fondé des villes dans le Palus-Méotis [1]. Il est très-probable qu'ils formèrent des alliances avec les Kimmériens, car, parmi les familles d'Irlande, les plus fières de leur antiquité, bien qu'elles ne puissent expliquer leur filiation, ce sont les familles dites *milésiennes;* or, les Kimris n'ont pu se rencontrer avec les Milésiens que dans le Palus-Méotis [2].

Telle serait donc l'origine de ce type celtique, tantôt blond avec des yeux noirs, ou brun avec des yeux bleus, si fréquent dans l'Irlande, le Cornouailles, la Belgique, l'Armorique et l'Espagne du nord. Le type blanc y domine et cependant la persistance des signes du type éthiopien est telle que Prichard évalue à huit contre dix le nombre des bruns dans la Grande-Bretagne. Dans une fête nationale à Berlin, Gœthe fut frappé de l'extrême minorité des blonds parmi les Allemands qui s'y trouvaient réunis.

En France, indépendamment des mélanges ultérieurs avec les Latins, les Ibères, les Grecs et les Maures, il existe des populations fort anciennes, telles que les Arvernes et les Bretons où l'on entrevoit le type originel. On remarquera qu'elles occupent les montagnes et le littoral maritime, régions où se réfugient constamment les aborigènes refoulés par les invasions. Il est resté aussi en France des vestiges évidents du culte que les Caucasiens apportèrent d'Asie : « Près du goulet par lequel la grande lagune du Morbihan communique avec l'Océan, dit M. Mérimée, il y a un îlot nommé *Gabr-ynys*, (île des Guèbres) où s'élève un tumulus surmonté d'une grotte de pierres. Les murs en sont couverts d'hyéroglyphes indéchiffrables et surtout de caractères serpentueux et de triangles

[1] Herod., l. IV, p. 11. — [2] James Anderson, *Royal genealogies*, fol. 777. Chesney, t. II, p. 514.

rappelant, dit-il, les signes cunéiformes [1]. » Cette grotte est un *mudrach* chaldéen ; le col. Chesney a donné dans son voyage en Perse, un dessin de la grotte de Takhti-Rustam, près d'Ispahan, où l'on retrouve les triangles et les signes onduleux dont parle M. Mérimée [2]. Le triangle exprimait sans nul doute chez les peuples asiatiques, la personnalité triple des tribus caractérisée par l'homme, le symbole astre et l'attribut animal. Le serpent, attribut des peuples de Coush, est célébré souvent dans les poëmes celtiques.

Ces étranges monuments de nos campagnes que l'on appelle *dolmens*, *menhirs*, *cromlechs*, se retrouvent dans le nord, à l'ouest, au sud, à l'est de l'Europe et le Caucase semble le centre d'où ils ont rayonné. On en a découvert dans la grande Tartarie et en Sibérie, aux bords de l'Irtisch et de l'Iéniséi. A Delphes, un pilier de pierre nommé *abadir*, suivant Pausanias, était chaque jour arrosé par des libations. Près du temple de Déméter à Éleusis d'Arcadie, on voyait deux énormes pierres nommées *petroma*, l'une droite et l'autre posée dessus en travers. Or, le druidisme, comme on sait, n'a existé que dans les Gaules et en Angleterre. On pourrait induire de ces faits que les monuments étaient plus anciens que ce culte, et que les sacrifices que les druides faisaient sur ces pierres s'adressaient aux dieux des ancêtres, principalement à la Lune, adorée sous les noms de *Gom* et de *Men*.

Pallas a reconnu des pierres levées dans l'île Kimmérienne [3], et ce qui est remarquable, c'est qu'on ne peut douter que les Hébreux aient, eux aussi, jadis érigé des dolmens : Hécatée, dans sa description de Jérusalem rapportée par Eusèbe, dit

[1] Mérimée. *Voy. dans l'ouest de la France*, 1836. — [2] *Survey of th e Tigris*, t. II. — [3] *Voy. dans les gouvernem. mérid. de la Russie*, t. II, p. 368.

qu'au milieu d'une enceinte d'environ cinq arpents, s'élevait un autel carré formé de pierres entières et non taillées [1]. Les côtés de cet autel avaient vingt coudées et sa hauteur était de douze ; la coudée est d'un pied et demi, ces pierres avaient donc dix-huit pieds d'élévation. Les dolmens de Karnak, en Bretagne, varient entre douze et vingt pieds de hauteur.

Maintenant que l'on se rappelle les paroles de l'Écriture : « Si tu m'élèves un autel de pierres, tu ne le feras point avec des pierres taillées... Si tu y mets le fer, il sera souillé... Tu dresseras un autel au Seigneur ton Dieu avec des roches informes et non polies [2]. »

Les Arabes prétendent qu'un roi éthiopien nommé *Dhulmenar*, ayant porté très-loin ses conquêtes, dressait de grosses pierres dans les pays qu'il parcourait, afin de retrouver sa route à son retour. Les *menar* ou minarets des Musulmans seraient donc une réminiscence élégante des pierres dressées par leurs ancêtres en l'honneur de la déesse *Men*.

Les couschites, ainsi que les peuples façonnés à leur tutelle demi-barbare, ne furent artistes ni lettrés ; chez les Chaldéens, au contraire, ces deux facultés se révèlent éminentes dès le début. Le goût de l'art en développant chez eux l'amour de la forme, leur inspira un sensualisme brillant et pur qui s'éleva à la hauteur de l'idéal. Ils multiplièrent les images des dieux-astres et des héros, en peuplèrent les temples, leur élevèrent des autels et instituèrent des sacrifices en leur honneur. Ainsi se forma le polythéisme du sabéisme matérialisé par l'art, tandis que la croyance austère des monothéistes repoussait les idoles et s'enfermait dans l'abstraction religieuse. Pourtant une pente irrésistible ramena les Ariens orientaux au culte

[1] Euseb. præp. ev., l. IX, cap. IV. — [2] Exod., ch. XX.

des dieux ethniques et par suite au polythéisme antropomorphique, par lequel chaque patriarche, roi ou héros devint une divinité transformée à son tour en idole. Chez les Israélites plus religieux qu'artistes, le génie couschite saisit de son immobilité traditionnelle l'esprit chaldéen mobile et enthousiaste, et créa ainsi la plus haute expression de la pensée sémitique. Ce fut du mariage primitif d'Israël, fils de Coush, avec Juda chaldéen que se forma ce peuple singulier, réunissant en germe toutes les aptitudes de l'art et de la poésie en même temps qu'un attachement tenace à la tradition; formant un type à elle seule, cette race s'isole comme nation dans son passé, bien que, comme individu, elle ait toujours fait preuve de supériorité, quand elle est entrée dans le courant des idées qui emportent les nations européennes vers de nouvelles destinées.

Le peuple d'Assur, né de la tribu couschite de Colchos, dont l'attribut, le Taureau, se reproduit partout sur ses monuments, s'assimila la civilisation religieuse et artistique qu'il trouva dans les villes chaldéennes conquises, et il étendit sur elle le réseau de sa vigoureuse organisation militaire et administrative. La Babylonie devint le grand dépôt du savoir accumulé durant les siècles qui précédèrent et qui suivirent le Déluge, et c'est sur ce point d'où partit la lumière, qu'il faut chercher de nouvelles preuves de l'ascendant de la nation-mère se continuant dans toutes les voies de l'intelligence.

Un écrivain d'une solide érudition a récemment démontré que l'unité du système métrique existait dans l'Asie dès l'origine de la civilisation de ce continent. Il a fait voir que l'Assyrie et la Phénicie avaient le même système que l'Égypte, variant seulement dans les valeurs absolues, et que de ce système sont sortis tous ceux des peuples anciens, et consé-

quemment les divisions arabes pour les monnaies, ainsi que pour les poids et les mesures, qu'ont adoptés les peuples modernes. L'auteur a reconnu également que les Chinois et les Japonais n'ont pas de système à eux, et que celui dont ils se servent dérive de l'ancien système égyptien, qui se trouve aussi être le même que celui des Hindous et des Assyriens [1].

Les figures trouvées en Égypte par M. Lepsius ont servi à M. C. Blanc à restituer le canon égyptien des proportions de l'homme, et à l'aide d'un texte de Galien, l'auteur a démontré que la clé des proportions égyptiennes était la même que le canon dit de Polyclète qui a servi de règle aux artistes de l'antiquité [2].

Il est peu d'études d'un intérêt aussi vif que la comparaison des sculptures égyptiennes, assyriennes et grecques. Bien que divers de style, leurs débris accusent une solidarité étroite dans le génie des trois nations. On suit un filon de l'esprit humain devenant de plus en plus riche en passant de l'Égypte à la Babylonie et de celle-ci à la Grèce. Ainsi l'art assyrien a rompu le lien hiératique qui immobilise les colosses des Pharaons, en imprimant à leur visage une impassibilité sereine. Les dieux de Ninive menacent du regard et du geste. Le mouvement les détache à moitié du mur où ils sont scellés, et l'on pressent que, quelques efforts encore, le marbre va s'animer et se mouvoir sur les frontons d'Égine et dans les métopes du Parthénon.

L'art babylonien semble se rapprocher beaucoup moins de la sculpture religieuse du temps des Rhamsès que des figures du premier empire égyptien. C'est, en effet, à cette source universelle qu'il faut tout rapporter, et cet art primordial

[1] Queipo. *Essai sur les syst. métrique et monétaire des anc. peuples.* Paris, 1860. — [2] *Gaz. des Beaux-Arts.* Août 1860.

importé dans l'Asie a donné naissance aux sculptures de Ninive et aux premiers temples de l'Iran et de l'Inde, bien supérieurs par l'architecture et la finesse de leurs figures, aux pagodes monstrueuses enfantées par le brahmanisme durant les siècles postérieurs à l'ère chrétienne.

Les Chaldéens rapportèrent en Égypte l'art auquel ils avaient déjà imprimé le cachet de leur élégance native, et nous croyons ne pas nous tromper en leur attribuant, outre l'importation des zodiaques, ces piliers qui ressemblent à s'y méprendre à des colonnes doriques, qu'on voit aux hypogées de Beni-Hassan où sont peints des combats de guerriers à la peau blanche, aux yeux bleus et aux cheveux roux [1]. Le même style en passant dans l'Asie-Mineure y laissa ces tombeaux d'Harpagus et des Harpyes qui servent de transition entre l'Orient et la Grèce.

A Ninive, le souverain est, comme en Égypte, un colosse exprimant par la stature sa supériorité sur le reste des hommes. Mais dans la Grèce démocratique, l'antropomorphisme égalitaire abaisse les dieux à la taille humaine, excepté pourtant les divinités-ancêtres, les générateurs de la race. Le Jupiter d'Olympie, la Minerve d'Athènes touchaient de la tête au faite des temples; la statue de Phidias, au Parthénon, avait 26 coudées de haut.

Dans les bas-reliefs de Ninive le monarque est monté sur un char tout semblable par la forme à ceux des Pharaons et aussi à ceux dessinés sur les vases étrusques de l'époque archaïque. Durant trois mille ans cette forme n'a pas varié; le char que Rhamsès fait passer sur le corps des nations vaincues, est identique au char où l'on représente Achille trai-

[1] Lepsius. *Reise in Ægypten*, p. 98.

nant le corps d'Hector. Debout sur un char pareil, le Bel assyrien des sculptures de Nimroud lance ses javelots à l'ennemi, tandis qu'un écuyer près de lui tient les rênes ; au-dessus planent couchés les génies aîlés de la tribu. Ainsi Homère nous montre Mars ou Junon couvrant de leur protection les héros de leur race.

Les ornements de vases, d'épées, de massues, de meubles trouvés à Ninive, offrent une frappante ressemblance avec ceux de la Grèce, bien qu'antérieurs de plusieurs siècles. Ainsi, les baudriers des rois sont brodés de ce dessin appelé *grecque*, parce qu'on a cru que les Grecs, les premiers, en avaient fait usage [1]. A côté de ces vestiges ensevelis sous les décombres du palais de Nimroud, longtemps avant que Cyrus eût connu les petits peuples des îles de la Grèce, sont des poteries exactement pareilles à celles de l'Étrurie, non-seulement par le dessin, mais encore par leurs sujets. On y voit les mêmes animaux fabuleux que ceux de la céramique étrusque, et ce qui démontre bien remarquablement l'antiquité de ces symboles, c'est qu'ils figurent aussi sur les vases trouvés dans les fouilles de Panticapée, aujourd'hui Kertch en Crimée [2]. M. Layard a reproduit, dans son livre, un vase étrusque extrait depuis longtemps du sol à Polleiara en Italie, et qui est aujourd'hui au Musée britannique. On voit sur ce vase un sphinx d'une forme bizarre et un lion absolument pareils à ceux gravés sur un bassin assyrien de bronze trouvé à Nimroud en 1849.

Les incontestables rapports qui relient l'Assyrie à l'Égypte ont été constatés depuis peu par une foule de découvertes. Des tombeaux entièrement égyptiens ont été découverts en

[1] *Niniveh and Babyl.* Layard, ch. VIII, p. 190.—[2] D. de Montpéreux, t. V. Coll. du musée de Kertch.

Phénicie. M. E. Renan, dans son premier rapport à l'Empereur, daté de Byblos, a remarqué combien l'influence égyptienne y avait été forte, et il signale parmi les découvertes résultant des fouilles qu'il a fait exécuter, un beau sphinx en granit d'Égypte, des statuettes égyptiennes avec des noms égyptiens dans les inscriptions [1]. Un des taureaux de Khorsabad, que nous avons au Musée, est marqué d'un sceau entouré de symboles égyptiens [2]. Le roi Abibal, contemporain de David, se montre sur une pierre gravée, en costume de Pharaon, peut-être d'après un usage pareil à celui des rois modernes dont les images sont revêtues de la toge romaine [3].

Lorsqu'une civilisation est ainsi pénétrée par une autre dans son culte, ses arts, ses sciences et ses plus intimes usages, on peut être assuré que ce n'est point là une de ces empreintes superficielles provenant simplement du voisinage et des rapports d'industrie ou de commerce, mais bien d'une filiation entre les deux sociétés dont la seconde est le développement de la première. On peut donc affirmer que la civilisation de l'Asie centrale procède de l'Égypte comme, à son tour, la Grèce procède de l'Assyrie et de la Phénicie. Seulement l'art grec nous apparaît beaucoup plus individuel, parce que l'Asie mineure, jonchée de ruines et encore mal connue, ne nous a pas permis encore de saisir la transition.

Le lecteur a pu, dans ce résumé sommaire, suivre la marche progressive de la civilisation, de l'Égypte à l'Atlantide, de l'Atlantide à la Colchide, de la Colchide à la Babylonie. A partir de ce dernier lieu, elle se divise en plu-

[1] E. Renan. Rap. du 30 janv. 1861. Bunsen, *Phœnizien*. — [2] Longpérier, *Journ. As.* 1855. — [3] De Luynes, *Numism. des satrapies*, p. 70. Layard, *Niniveh and Babyl.*, t. I.

sieurs courants, s'affaiblissant à la longue vers l'Orient au milieu des races jaunes, croissant au contraire en intensité à l'occident, à mesure qu'elle se propage au sein de la race blanche. Ainsi, depuis la formation des sociétés, le flambeau civilisateur ne s'est jamais éteint et il a passé de main en main, *sicut cursores lampada tradunt*, des Égyptiens aux Ariens et aux Sémites d'Asie, de ceux-ci aux Grecs et aux Romains qui s'assimilèrent à leur tour les populations barbares du nord, comme avaient fait jadis leurs pères de l'Atlantide.

Nos recherches s'arrêtent ici à l'aurore de l'histoire ; mais nulle étude historique n'est complète si elle ne présente à l'esprit, en même temps que la succession des événements, l'idée de leur date et de la durée des périodes qui les séparent. Nous essaierons donc, à l'aide des rares renseignements qu'il est possible de s'approprier, de poser deux ou trois jalons chronologiques en déterminant approximativement : 1° l'époque de la fondation de la colonie Atlantique et la durée de son existence ; 2° la date de la catastrophe qui la détruisit et qu'on désigne généralement sous le nom de Déluge ; 3° L'époque où l'expansion de la puissance assyrienne détermina un nombre considérable de tribus à abandonner l'Asie centrale, événement qui nous paraît être le même que celui désigné par l'Ecriture sous le nom de dispersion de Babel.

CHRONOLOGIE.

Ce n'est pas tout que de reconnaître dans les limites de la probabilité, la nature et le théâtre de ce phénomène mystérieux qu'on appelle le Déluge, il faudrait encore autant que possible en préciser l'époque ; or, sur ce point l'incertitude est grande et c'est moins la disette de documents que leur contradiction qui jette l'obscurité sur ce sujet. Pour donner une idée de la divergence des opinions, il suffira de citer les chiffres des deux chronologies entre lesquelles les théologiens sont partagés, les Septante et la Vulgate : la première place le Déluge en 3378 avant notre ère et la seconde en l'an 2528.

Voici la série des périodes dont se composent ces deux chronologies, auxquelles se rattachent plus ou moins celles qu'ont proposées les Pères de l'Église et les archéologues anciens et modernes ; il s'écoula, suivant ces deux autorités :

	Septante.	Vulgate.
D'Adam à la fin du déluge.	2256 ans	1656
Du Déluge au sacrifice d'Abraham . . .	1356	506
Du pacte de Dieu avec Abraham, à l'Exode.	430	430
Jusqu'à la fondation du temple par Salomon	580	580
Jusqu'à la fin de la captivité de Babylone. .	476	476
De la captivité à la naissance du Christ. .	536	536

Il est peu d'auteurs d'exégèse sacrée ou profane qui n'aient tenté de préciser la date du Déluge [1]. Nous avons aujourd'hui des moyens d'investigation qui leur manquaient totalement, car ils se fondaient presque uniquement sur les données de la Genèse, dont le texte a passé entre les mains d'un trop grand nombre de copistes et d'interprètes pour qu'on puisse admettre sans réserve les chiffres qu'elle fournit. Nous ne citerons qu'un exemple des contradictions auxquelles le texte sacré a donné lieu : Les Septante et la Vulgate fixent à 430 ans la durée de la période écoulée entre le premier pacte d'alliance conclu par le Seigneur avec Abraham à son arrivée en

[1] Voici l'indication des dates qu'on trouve chez les docteurs les plus célèbres : — Clément d'Alexandrie place le déluge en 3476 avant J.-C.; l'historien Joseph en 3299 ; Eusèbe en 2938 ; Suidas en 3758 ; J. Vossius en 3334 ; saint Augustin compte 2262 ans entre Adam et le déluge.

Les principaux auteurs qui penchent vers une époque plus récente, sont : saint Jérôme, qui date le déluge de 2296 av. J.-C.; les Rabbins modernes, 2104 ; Scaliger, 2294 ; David Origœus, 2293 ; Benedictus Arias Montanus, 2192 ; Varron place le déluge d'Ogygès en 2376. (Censorin, *de die Nat.*, cap. 21.)

Les chronologies de Léon l'Africain et d'Ach. Tatius, que donne Eusèbe, sont entachées de trop d'erreurs pour apporter aucun élément utile à cette discussion. Suivant le premier, le déluge d'Ogygès aurait eu lieu 1237 ans avant Cyrus (1797 av. J.-C.) ; il fait Moïse antérieur à ce déluge, etc. Præp. evang., l. X, cap. x. Voyez Riccioli, *ex septuag. interpr.* Fréret *Chronol.*, t. III.

Canaan, et la sortie d'Égypte du peuple Hébreu. Cependant l'Exode dit positivement que la demeure que les enfants d'Israël avaient faite en Égypte fut de 430 ans. Que deviennent alors les 215 ans dont se compose le temps que passèrent successivement Abraham, Isaac et Jacob dans le pays de Canaan, en calculant d'après les âges de ces trois patriarches[1]?

On voit que, même en s'appuyant sur l'Écriture, la chronologie ecclésiastique est loin d'adopter ses chiffres. Nous ferons comme elle en empruntant au texte biblique les données qui nous paraîtront les plus conformes à une déduction rationnelle des événements. Mais comme il ne s'agit ici que d'histoire, nous puiserons aux documents des autres peuples contemporains des Hébreux les renseignements dont la concordance nous paraît seule devoir constituer une autorité suffisante.

C'est surtout en pareille matière qu'il importe de s'entendre sur les mots ; ainsi nous croyons utile d'insister sur ce fait que le mot *monde* n'eut pas chez les peuples primitifs, ni même dans les écrits cosmogoniques, le sens que nous y attachons aujourd'hui. Comment admettre que des nations aussi nouvelles à la civilisation, qui ignoraient la forme de la terre et n'en connaissaient que la portion fort limitée où elles étaient établies, eussent du monde terrestre, et à plus forte raison de l'univers, l'idée que les modernes s'en forment depuis quelques siècles seulement? Les Chinois dont les formules officielles sont restées ce qu'elles étaient il y a trois à quatre

[1] Exode, ch. XII, v. 40. Abraham entra en Canaan à l'âge de 75 ans; il eut Isaac à l'âge de 100 ans ; celui-ci devint père de Jacob à 60 ans, et à l'arrivée de ce patriarche en Égypte, Pharaon lui ayant demandé son âge, Jacob répond qu'il a 130 ans. *Genèse*, c. XII, v. 4; c. XVI, 3. XLVII, 9.

mille ans, intitulent leur pays l'Empire du Milieu et leur monarque le *Roi du Monde*. Les Perses et les Hindous comptaient même plusieurs mondes: Ahriman, suivant l'Avesta, envahit les trois mondes, et Vischnou et Brahma combattirent les Asouras dans les trois mondes couverts d'un déluge universel. Les premiers rois des Arabes et des Perses, qui n'étaient que de simples mortels, n'en régnèrent pas moins sur le monde entier. Les Thibétains parlent de dix-huit mondes ou cercles, depuis le monde des animaux jusqu'à celui des dieux. Il est clair qu'il s'agit ici simplement des circonscriptions ou enceintes circulaires dans lesquelles résidaient les tribus, et il est permis d'en induire que le mot *monde*, avant que le sens en fut obscurci par les fables, exprima la demeure d'un peuple, et en premier lieu, de *On*, *Amon*, le soleil, auquel le *t* ou *d* final, abréviation de *mon-at* et *mon-ad*, ajouta le sens de demeure.

Un grand intérêt philologique s'attache à ces modifications graduelles du sens des termes primitifs grandissant et se développant au fur et à mesure que le concept humain s'étend et s'enrichit. C'est ainsi que ces monosyllabes *ber*, *oud*, *ar*, *arg*, *as*, *an*, qui ne désignèrent d'abord que des familles de quelques individus, devinrent à la longue les noms de nations considérables. La même observation s'applique aux dénominations de la mer et de la lune. Celle-ci, *man*, *men*, *gom* a fini, chez les Européens, par désigner l'espèce humaine entière. Il en fut de même de *mont* qui caractérisa originairement la montagne sacrée, couronnée par le sanctuaire de l'astre protecteur de la tribu, et au sommet de laquelle résidaient autour de la caste sacerdotale, le chef avec ses guerriers. Par suite, la plupart des montagnes ont été consacrées, dès l'origine, au soleil et à la lune, et leurs dénominations en ont gardé la trace dans toutes les langues : *Montis*, *ôros*, sont des termes dérivant des

deux appellations du soleil *On* et *Hor*. Dans la plupart des langues slaves de tige caucasienne, le mot montagne, *gora*, *hora* a la même racine. En irlandais, c'est aussi *sunnach* qui signifie montagne, de *sun*, soleil[1].

Dans les contrées habitées par la race lunaire, la dénomination de montagne dériva de *an*, lune : Liban, Albanie, proviennent de *Hallebana*, lune en Hébreu. *Gebel-al-Kumri*, montagnes de la lune en Abyssinie, vient de *Gôm* ou *Kom*. En armoricain montagne se dit *mané* ou *méné*; en persan *man*, et en lithuanien *mynia; aran* en cymrique et *cacumen* en latin. Il résulte de ceci que ces expressions vagues de commencement du monde, création du monde, destruction du monde, empire du monde, employées dans les cosmogonies et les poëmes anciens, doivent s'entendre, comme celle de *terre*, dans un sens limité, et seulement de l'établissement d'un peuple et de la formation ou de la dissolution d'une société.

Ce dût être, en effet, un grand événement parmi les familles errantes à l'état sauvage à la surface du globe, que les premiers essais de vie sédentaire et la découverte du bien-être qui en fut le fruit. L'homme vaguant par bandes affamées comme les loups ou vivant isolé avec sa femelle dans une tanière, se nourrissant de la chair sanglante des animaux et même de celle de son semblable, cette brute n'est pas l'homme. L'homme n'a existé que du jour où il a vécu en société sous le régime patriarcal, et la société ne date que du moment où elle a été fixe, pastorale et agricole. Alors seulement, les hommes ont senti le besoin de compter les jours, les saisons et les années; ils ont commencé à prévoir et à se souvenir, la tradition a écrit sa première page dans leur mémoire

[1] A. Pictet. *Orig. ind. Europ.*, t. I, p. 122.

et bientôt après, elle s'est gravée sur la pierre. La véritable création de l'homme, la seule qu'en dehors de la révélation religieuse, il soit donné à la raison de concevoir, c'est donc son initiation à la vie sociale.

Le monde des premiers hommes n'ayant pu être que le lieu où se constitua la première société réglée, soit en Égypte soit en Asie, le plus ancien fait social connu devient pour nous la date de cette création. Il n'en est pas de plus reculée dans l'histoire des générations que l'avénement de Ménès, premier roi de la première dynastie humaine en Égypte, dont les érudits modernes placent le règne au plus bas en 5600 et au plus loin en 5700 avant notre ère; or, il est assez remarquable que les Septante marquent comme l'époque du commencement du monde, l'an 5634 qui est une moyenne entre ces deux chiffres.

La Vulgate ne compte jusqu'au Christ que 4184 ans, ce qui placerait le commencement du monde environ vers la fin de la IXe dynastie égyptienne. Au surplus, les variantes nombreuses qu'a subies cette date attestent que chaque théologien a pris un point de départ différent; une telle incertitude pourrait-elle exister s'il s'agissait réellement du commencement du monde et de l'humanité?

Il faut donc renoncer à prendre une date aussi douteuse pour point de départ de notre chronologie. D'un autre côté, si l'on veut, en procédant de l'ère chrétienne, remonter la série des âges, on rencontre plusieurs dates non moins problématiques, et l'on s'expose ainsi à commettre, non pas une, mais plusieurs erreurs qui entraîneraient un déplacement d'années considérable. Le plus sûr nous paraît donc d'attaquer directement la question, en recherchant les périodes que les différents peuples qui parlent du déluge, ont assignées à cette grande catastrophe; s'il en résultait des concordances assez

marquées pour établir une probabilité suffisante, nous obtiendrions une base chronologique plus avantageuse qu'aucune autre pour en déduire les principaux événements de l'antiquité. En voici l'exposé rapide :

Bérose nous apprend que les Chaldéens commencèrent à compter par années solaires en l'an 2473, et que leur premier roi Evechous régnait neuf sares et demi ou 160 ans après le déluge[1]. Ce calcul placerait cette catastrophe en 2533[2].

Les Chaldéens comptaient, à partir du commencement, 120 sares jusqu'au déluge, c'est-à-dire 732 ans. Additionné avec la date du déluge, ce chiffre donne un total de 3265 ans qui nous conduit à la XII[e] dynastie égyptienne. Cette période de 732 ans représenterait donc le temps écoulé entre la fondation de la colonie de îles Méotides, que les Chaldéens appellent le commencement, parce que ce lieu fut en effet le berceau de leur race, et la catastrophe qui les força à abandonner le bord septentrional de la mer Noire pour venir s'établir dans l'Arménie.

La Genèse compte dix patriarches de Sem à Abraham inclusivement ; leur existence comprend la période qui s'écoula entre le déluge et l'époque du départ des Hébreux de Chaldée pour entrer en Palestine, date fort importante pour l'enchaînement de la chronologie et par les synchronismes intéressants dont elle fournit l'occasion.

On connaît la formule généalogique employée par l'Écriture : « C'est ici la postérité de Sem : Sem, âgé de cent ans, engendra Arpacsad deux ans après le déluge, et Sem après qu'il eut

[1] Le sare chaldéen se composait, suivant le calcul de Fréret (*Défense de la Chronologie*), de 6,585 jours 8 heures, ou environ 225 mois lunaires. — [2] Gen., ch. XI, v. 10, etc.

engendré Arpacsad vécut cinq cents ans, et engendra des fils et des filles, etc.

La même formule est répétée pour Arpacsad, Sélah, Heber, Peleg, Rehu, Seroug, Nacor, Taré et Abraham.

Ces âges donnent lieu à un singulier calcul : Presque tous les théologiens et commentateurs, Saint-Jérôme, Beda, Scaliger, Denys de Padoue, G. Hervart, les rabbins modernes et beaucoup d'autres ont supputé les années qui s'écoulent de la naissance de chaque patriarche à celle de son successeur, et en les additionnant, ils ont obtenu un total de 292 ans, qui a été adopté généralement comme représentant le laps de temps qui sépare le déluge de l'immigration des Hébreux en Palestine.

Un autre calcul qu'on a négligé parce qu'il conduisait à un résultat absurde, c'est le total des années que vécut chaque patriarche après avoir donné le jour au suivant. Ces chiffres réunis au précédent donnent 2676 ans ; mais on n'a point remarqué qu'il ne s'agit pas ici d'années de douze mois, mais bien de périodes lunaires. Il est à présumer que les généalogies citées par la Genèse furent dénombrées à une époque antérieure à celle où l'on commença à compter les années par le cours du soleil au lieu de celui de la lune. Les ans étaient alors d'un mois seulement, et le mot *an*, lune, témoigne de cette coutume. Or, la réduction en années de ces 2676 mois donne 216 ans et 8 mois, lesquels additionnés avec les 75 ans qu'avait Abraham lorsqu'il quitta la Chaldée, produisent justement le même nombre de 292 ans obtenu par le premier calcul.

On peut induire de cette singulière concordance que la version de la Genèse fut composée sur deux documents, dans

[1] Genèse, ch. XII, v. 1.

l'un desquels les âges étaient comptés par mois et dans l'autre par années de 365 jours. Afin de concilier les deux modes de numération, le rédacteur les aura reproduits et disposés dans l'ordre où nous les voyons [1].

Voici l'application qui peut résulter de ces rapports : dix autres patriarches précèdent le déluge et remplissent la période entre la naissance d'Adam et la mort de Noé. Bien des suppositions ont été faites pour amener à quelque vraisemblance les âges hyperboliques de ces patriarches : Adam vécut 930 ans, Seth 912 ans, Enos 905 ans, Kénan 910 ans, Mahaléel 895 ans, Jered 962 ans, Hénoch 365 ans, Methuselah 969 ans, Lemech 595 ans, Noé 600 ans jusqu'au déluge et 350 ans après, en tout 950 ans.

Ces âges dénombrés par années d'un mois n'auraient plus rien d'invraisemblable, et Adam, selon ce mode de calcul, aurait vécu 75 ans et 6 mois, Seth 73 ans, Enos 72 et cinq mois, etc. Mais ce n'est pas là l'important : nous croyons que ces dix personnages furent autant de chefs de tribus, et l'existence qu'on leur attribue est celle de la durée de leur postérité ; en un mot chacun d'eux est une famille et non un seul individu. Il existe d'ailleurs une corrélation trop souvent répétée pour n'être que fortuite, entre ces dix patriarches et les dix Manous de la religion hindoue, les dix rois primitifs des Babyloniens, les dix chefs des provinces de l'Atlantide, les dix premiers rois des Arabes, les dix chefs de l'Amphictyonie grecque, etc. De cette division par dix dont l'origine, si nous consultons Platon, se trouve dans l'Atlantide (sept îles et trois tribus dans le Caucase, *septem trio*), se sont formés les

[1] Il est remarquable que l'âge d'Abraham au XIIe chapitre, est marqué en années de douze mois ; mais cela prouverait que, dans l'intervalle d'un document à l'autre, le mode de division du temps avait changé.

décans chaldéens et égyptiens, qui figurent de dix en dix sur les zodiaques anciens et que reproduisent les dix patriarches issus de Sem.

On observe un partage tellement égal des années entre les âges des patriarches hébreux antédiluviens qu'il ne saurait être l'effet du hasard. Sept sur dix vivent 900 et quelques années. Il semble que le rédacteur du Pentateuque, se trouvant en présence du chiffre total d'une période et de dix noms propres, ait jugé qu'il s'agissait d'individus, et que divisant le chiffre en parties à peu près égales, il en ait fait des années d'existence.

Le total de ces années d'un mois est de 8,575 ans, lesquels, réduits en années solaires, donnent 712 ans moins un mois.

D'après les Védas, il y eut sept Manous antédiluviens, dont cinq furent de la race de Cabil ou de Caïn, c'est-à-dire des Éthiopiens (Kabil). Sous le règne du dernier Manou eut lieu le déluge. On sait que, comme les Grecs, les Hindous divisent les temps anciens en quatre âges ou *youga :*

Le *Sati-youga* dure. . . . . 1,728,000 années.
jusqu'au *Treta-youga,* qui dure. . . . 1,296,000
jusqu'au *Dwapar-youga,* lequel, après. . 864,000
se termine au *Cali-youga,* qui dure encore [1].

Le père Amiot cite un auteur chinois, Hin-tsong-Hai, qui affirme que dans le nombre d'années dont se forment les cycles des Tien-Hoang et des Ti-Hoang, rois du ciel et rois de

[1] Ces chiffres, en y joignant les généalogies des dynasties du Soleil et de la Lune, et la chronique des rois de Cashmir, deux documents fort incomplets et fautifs, sont tout ce qu'il a été possible jusqu'ici de découvrir dans les écrits des Hindous en fait de chronologie.

la terre, qui régnèrent 432,000 ans, on avait substitué le caractère mille à celui qui exprime cent. Nous inclinons fort à penser que les chiffres des yougas indiens ont été modifiés dans le même sens. En effet, les nombres sanscrits ne sont pas entièrement imaginaires, et il y a tout lieu de croire que les millions et les mille auront été seulement ajoutés et que les unités ont été conservées; celles-ci sont donc les chiffres réels et authentiques, et les brahmanes les auront transformés en mille et en millions pour leur imprimer ce caractère d'immensité et de durée fabuleuse si conforme au génie poétique de l'Orient, surtout lorsque ces exagérations assument un caractère religieux.

Réduites à ces simples proportions, les périodes surnaturelles des yougas deviennent vraisemblables et s'accordent à bien peu près avec celles des autres peuples :

Le *Sati-youga* (âge de Saturne), dure.	728 ans.
Le *Treta-youga* (âge de l'eau).	296
Le *Dwapar-youga* (Dhou-ap-ari), dieux pères des Ari.	864

La première de ces périodes correspondante à l'âge de Saturne ou l'âge d'or, représente le cycle antédiluvien qu'expriment les 732 ans des Chaldéens et les 712 ans des Hébreux.

La seconde, à partir du déluge jusqu'à l'époque de la séparation des peuples dans la Babylonie, est de 296 ans; elle correspond aux 292 ans que la Genèse donne comme la date d'Abraham et qu'ont adoptée la plupart des interprètes.

Enfin les 864 ans du *Dwapar-youga*, comprend la période écoulée jusqu'à l'époque où se formèrent les établissements des Aryas dans l'Hindostan. Suivant les calculs de MM. Wilson, Prinsep, Elphinstone, Gorresio, la guerre entre les Kou-

rous et les les Pandous, familles du Soleil et de la Lune, eut lieu au XIVe siècle avant notre ère. C'est précisément à cette époque que nous conduisent les 864 ans de l'âge Dwapar. Les Pourânas disent expressément que le *Cali-youga* commença à la fin de cette guerre qu'Elphinstone n'hésite pas à placer 200 ans avant la guerre de Troie [1]. Troie fut prise en 1183 ; maintenant que le lecteur, en partant de cette date, veuille bien remonter avec nous l'échelle des temps et voici comment la chronologie indienne pourra être établie :

La guerre du Mahbârata finit en.	1383
864 ans après la séparation dans la Chaldée.	2247
Cette séparation a lieu 296 ans après le déluge. . .	2543
728 ans après la naissance de la race arienne. . . .	3271

La chronologie du Boundehesch qu'Anquetil a traduite dans son recueil de l'Avesta, rapporte que le premier roi des Perses, Djemschid, régna 716 ans, après lesquels il disparut [2]. *Djem*, *Djam* est l'équivalent arien du *Châm* sémitique, et dans les langues iranienne, sanscrite, tartare, ce nom caractérise la sagesse, la puissance, la sainteté, c'est-à-dire l'Égypte, que la tradition doue de toutes ces qualités [3]. *Hid*, comme *cid* et *sidi* en Arabe, a le sens de seigneur. Djemschid est donc l'éponyme de la souveraineté égyptienne en Asie, et cette souveraineté qui disparut frappée par le déluge, aurait duré 716 ans selon le livre pehlvi.

Nous épargnons au lecteur la peine de parcourir avec nous les sentiers laborieux que nous avons dû suivre pour ar-

[1] Voy. Elphinstone, t. Ier. *Chronol. of Hindoos*. Prinsep's *usefull tables*. Wilson, *Purana Book*, t. IV, ch. I, II, 347. Hamilton Buchanan, *Hind. genealogy*. Gorresio, *Préf. du Ramayana*. — [2] *Zend-Avesta*, t. III. — [3] Hyde, *de rel. Persar*, c. x, p. 174.

river à ces résultats; d'ailleurs les sources où nous puisons sont à la portée de tous les lecteurs, et il est aisé de vérifier les moyens d'investigation et de refaire nos opérations. Nous nous bornerons donc à grouper les chiffres extraits de ces chronologies des quatre principaux peuples caucasiens; leur concordance est remarquable, c'est à peine s'il y a un écart de vingt ans entre les chiffres les plus éloignés.

712 ans selon la tradition hébraïque ; 716 ans suivant la cosmogonie perse ; 728 d'après les auteurs sanscrits ; 732 selon les Chaldéens, telle a dû être la durée de la période antédiluvienne. « Sept générations, dit Joseph, vécurent dans la pratique de la vertu et le culte du vrai Dieu [1]. » S'il y a quelque chose de surprenant, c'est que cette tradition ait si peu varié.

Il s'agit maintenant de rattacher à cette période, l'époque à laquelle régnait le roi égyptien Séosiris. Les séries dynastiques de Manéthon sont la seule ressource de l'archéologue dans le temps reculé où nous pénétrons, et ce guide est peu sûr quant aux dates. M. de Rougé appréciateur prudent de la chronologie égyptienne, après avoir exposé les motifs qui font placer le début de la XVIIIe dynastie au commencement du XVIIIe siècle, croit devoir déclarer qu'il ne faudrait pas s'étonner d'un écart de deux siècles dans cette évaluation. Or, cette dynastie est précédée des 511 ou 517 ans de l'occupation des Pasteurs, et la XVe dynastie thébaine qui précède cette domination étrangère, la XIVe et la XIIIe offrent tant de vague et d'obscurité dans les listes de Manéthon qu'il est impossible d'accepter sans réserve l'exposé de cet auteur.

[1] *Hist. des Juifs*, l. I, c. II.

En remontant le cours des siècles, nous trouvons dans le IIIe livre de Manéthon, 66 rois durant une période de 1026 ans. L'empire égyptien finissant à Alexandre le Grand, 332 ans avant le Christ, il faut donc compter en tout 1352 ans.

Le second livre commence à la XXe dynastie et comprend 202 rois et une durée de 2183 ans, laquelle, comparée à la période précédente, semble excessive ; l'addition de ces totaux donnerait pour commencement à la XIIe dynastie l'année 3535. Ici apparaît l'exagération signalée par M. de Rougé ; nous l'évaluons à environ 170 ans, ce qui placerait le commencement de la XIIe dynastie en 3365. En estimant à 25 ans la durée du règne de chacun des deux premiers rois, le troisième, Sésostris ou Séosiris, serait monté sur le trône en 3315, et la fondation de la colonie des îles Méotides pourrait être fixée, un peu plus un peu moins, vers 3300.

Un savant français qui est parvenu avec une remarquable sagacité, à établir la chronologie des rois d'Égypte, M. Lesueur, ne place pas le règne de Sésostris au-delà de 3389. Mais par une réaction naturelle contre le parti pris des anciens archéologues de rajeunir l'antiquité, cet érudit a penché vers l'excès contraire et cette date nous semble un peu reculée. Celle de 3300 serait peut-être plus près de la vérité ; c'est en effet, vers ce temps, que s'arrêtent les égyptologues modernes qui, repoussant le système malheureusement inventé par Marsham, ont persisté à maintenir Sésostris au rang qu'il doit occuper dans la XIIe dynastie.

En partant de ce point et en récapitulant les dates du Déluge fournies par les quatre peuples jadis réunis dans l'Asie centrale, nous trouvons pour les Chaldéens 2533, pour les Perses 2584, pour les Hébreux 2588, pour les Hindous 2543 ;

aucune ne sort du XXVIe siècle. Il serait absurde, à moins de documents plus précis que ceux que nous possédons, de prétendre déterminer exactement l'année où eut lieu ce grand désastre; aussi, pour concilier les variantes et fixer dans la mémoire un nombre rond, nous croyons pouvoir indiquer celui de 2550 comme le plus approximatif. Il n'y a aucune raison de présumer qu'il y ait entre ce chiffre et la vérité un écart de plus de 20 ans.

II

L'époque importante de la dispersion des peuples réunit des éléments plus positifs et il devient possible de serrer le problème de plus près. Nous nous aiderons d'abord, pour déterminer le commencement de l'empire d'Assyrie, d'un double synchronisme reconnu par M. Lesueur et qui offre de grandes probabilités d'exactitude.

En partant de Cyrus, et de la fin de la captivité de Babylone en 560, si l'on remonte les 317 ans de durée de l'empire des Mèdes, on arrive à fixer la chute de l'empire d'Assyrie en 877 avant le Christ. Or, il s'écoula, selon Ctésias, 1306 ans entre Sardanapale et Ninus. L'addition de ces deux chiffres 877 et 1306 donne 2183 comme date de l'avénement de Ninus.

Il y eut, suivant Diodore, 1000 ans d'intervalle entre Ninus et la sixième année du règne de son successeur Teutham ou Timœus qui envoya son neveu Memnon au secours du roi Priam assiégé dans Troie par les Grecs. Troie ayant été prise en 1183, nous arrivons de nouveau au chiffre 2183, pour la première année du règne de Ninus.

L'apparition des Hébreux sur la scène du monde remonte, comme on va voir, à la même période : Abraham naquit en Chaldée, d'après la Genèse, 292 ans après le déluge, et il émigra en Palestine à l'âge de 75 ans, c'est-à-dire 367 ans après cet événement. Ce chiffre ajouté à 2550, nous conduit, cette fois par une rencontre fortuite, puisque notre date du déluge n'est qu'un chiffre approximatif, de nouveau à l'an 2183.

L'historien Joseph reconnaît les ancêtres des Juifs dans ces Pasteurs qui conquirent l'Égypte. Manéthon dit en propres termes, en racontant l'expulsion des Pasteurs, qu'ils s'en allèrent au nombre de 240,000, avec tous leurs biens, hors d'Égypte à travers le désert de Syrie et, craignant les Assyriens qui dominaient sur toute l'Asie, ils se retirèrent dans un pays qu'on nomme aujourd'hui la Judée, où ils bâtirent la ville de Jérusalem [1].

Ailleurs le même auteur rapporte qu'il y avait beaucoup de lépreux parmi les Juifs et que le Pharaon leur assigna pour résidence la ville d'Aouaris qui était située sur cette même branche du Nil où les anciens géographes placent le *vicus Judæorum*. En effet, le pays de Goscen ou Gessen qu'habitèrent les Israélites durant leur séjour en Égypte, était à l'est du Delta et comprenait cette ville d'Aouaris que les Pha-

[1] Gens eorum universa *Hyc-oussos* vocabatur, hoc est reges pastores. *Hyc* enim in sacrâ linguâ regem sonat, *oussos* communi vocabulo pastorem significat. Sanè quidem *hyc* et *hac* si cum aspiratione scribatur. Joseph, *cont. Appionem*, Append., l. I.

Tel est le mot dont, par abréviation, on a fait *Hiksos*. Il est bien clair qu'il s'applique à ceux de ces pasteurs qui faisaient partie de la famille de Kous, *Hak-cous*. *Só, sou*, dans les langues de la Haute-Asie, a le sens de tribu, en chinois, de constellation. Le mot *Hiksós* prit chez les Égyptiens le sens collectif de pasteurs, à cause des immenses troupeaux que ces peuples conduisaient avec eux.

raons eurent beaucoup de peine à reconquérir sur les Hiksos.

Il y a lieu de conclure de ces témoignages que les Hébreux, dont les mœurs concordent d'ailleurs parfaitement avec ce qu'on nous dit des Pasteurs, firent d'abord partie de ces peuples et qu'ils émigrèrent de Chaldée en même temps qu'eux, et, sans doute, par les mêmes motifs.

Voici ce que dit encore ce même Manéthon dans un passage interprété de bien des manières et jamais d'une manière satisfaisante : Les *Pasteurs sortirent d'Égypte*, 393 ans avant que Danaüs allât à Argos, et environ 1000 ans avant le siége de Troie [1].

Les Pasteurs, on le sait, occupèrent l'Égypte durant 511 ou 518 ans, ce qui reporterait alors l'époque de leur invasion à l'an 2694, hypothèse hors de toute vraisemblance ; il y a donc erreur de chiffres ou bien les termes de Manéthon n'ont pas été bien compris.

Cette dernière opinion est la plus probable ; l'erreur roule entièrement sur le mot *Égypte*, que la tradition recueillie par Manéthon indiquait sans doute par *Cham*. Or, ce terme s'appliqua à tous les pays où les Égyptiens s'établirent, de même qu'il y eut un pays de Cousch partout où il y eut des Couschites, ce qui explique pourquoi ces dénominations furent si répandues dans le monde ancien. La Syrie est appelée aujourd'hui *Scham* par les Orientaux, et l'Arménie et la Géorgie furent également désignées ainsi. *Elam* (*el-Ham*), fut le premier nom des pays au sud de la Caspienne qu'on nomma aussi mer de *Gélam*. Joseph dit d'ailleurs positivement qu'Abraham, lorsqu'il était en Chaldée, discutait des choses du ciel, *en présence des Égyptiens*, aux applaudissements de tous.

[1] Jos. *contra Appionem*, l. V. — [2] *Id.*, l. I, c. VIII. *Antiq.*

En résumé, il ne semble pas qu'on puisse contester l'existence, antérieurement à l'empire assyrien, d'une Égypte asiatique que les Égyptiens appellèrent le pays de *On* ou du Soleil, si l'on se réfère aux mots *Babel-on* et *Ghé-on*, l'Araxe, et que les Chaldéens traduisirent par *Our*, *Hor*, *Horus*, qui avait le même sens dans leur langue. Ce fut de cette Égypte asiatique que *sortirent les Pasteurs*, pour se diriger à travers la Palestine, vers l'Égypte du Nil, 1000 ans avant la prise de Troie, c'est-à-dire en 2183.

Il résulte de cette interprétation que ce chiffre de 2183 marquerait le départ des peuples Pasteurs pour l'Égypte et non pas, comme on a pu le croire, leur sortie de ce pays. Ceci aplanit toutes les difficultés, car la coïncidence de cette date avec celle des premières conquêtes de Ninus donne la raison de cette émigration et du départ des chefs helléniques ou phéniciens qui en prirent la direction.

Si l'interprétation que nous avons proposée des zodiaques égyptiens est exacte, cette entrée des peuples Chaldéens en Égypte serait représentée aux plafonds des temples d'Esné par la procession des constellations à la tête de laquelle apparaît, venant de l'Orient, le lion porté par le serpent [1].

Ctésias et Diodore rapportent que Ninus rangea sous ses

[1] Au nord d'Esné est un petit temple isolé, dont le portique a aussi un zodiaque. Il semble que la séparation des tribus y soit indiquée par la position de leurs attributs ; ainsi, la bande latérale du côté sud commence par le Lion, qui marche vers l'occident, avec le Scarabée et les Gémeaux, marchant dans le même sens, tandis qu'au contraire le Taureau vient dans un sens opposé, se dirigeant vers l'orient. Le Bélier et les Poissons reprennent toutefois leur direction vers l'occident. Or, ce sont deux emblèmes caractéristiques des peuples égyptiens et chaldéens. (Voyez le grand ouvrage sur l'Égypte. *Antiq.*, t. I, pl. 87.) — [2] Diod., l. II, § 3. Jos , *contrà App.*, c. V.



lois l'Égypte, la Phénicie, la Cœlé-Syrie, la Pamphylie et dix-neuf autres nations qui toutes sont placées dans l'Asie mineure, l'Arménie, et le voisinage de la Caspienne. Nous ne doutons point qu'il ne s'agisse ici que de peuples voisins les uns des autres, et que cette Égypte conquise la première par les Assyriens n'ait été la Babylonie. L'ordre du dénombrement des peuples l'indique suffisamment; Ninus commença par s'emparer des villes les plus proches de Ninive où il résidait : « Le roi d'Assyrie, dit Diodore, menant avec lui le roi des Arabes, alla attaquer les Babyloniens ses plus proches voisins. » Les Chaldéens, successivement dépossédés des cités qu'ils occupaient, prirent le parti d'abandonner le pays. Cette raison de leur départ semble expliquer pleinement ce passage obscur cité par Joseph, où Manéthon dit que les rois des Pasteurs eurent pour premier soin de fortifier la Basse-Égypte du côté de l'Orient, car ils craignaient que les Assyriens vinssent les attaquer.

Ajoutons ici cette autre preuve qui nous paraît décisive et qui ressort du passage même de Manéthon : il dit, en effet, que les Pasteurs sortirent d'Égypte 393 ans avant que Danaüs allât s'établir à Argos. Or, le témoignage de Diodore et surtout la vraisemblance démontrent que Danaüs était Chaldéen et qu'il partit du pays d'Aram pour se rendre en Grèce; en effet, la liste de Manéthon lui donne le surnom d'*Aramaïs*. Mais la confusion même qui existe au sujet de l'origine de ce prince que la plupart des auteurs anciens appellent l'Égyptien, prouve que les Chaldéens étaient assimilés aux Égyptiens et qu'il y eut une Égypte asiatique, longtemps alliée ou vassale de l'Égypte du Nil. On peut tirer de ceci la conséquence que Manéthon trouvant dans les archives de Memphis le souvenir de l'émigration chaldéenne lié à celui de l'émigration des

Pasteurs parties toutes deux du pays de *Châm*, la Syrie, en conclut qu'il s'agissait de *Châm*, l'Égypte, et commit l'erreur qui a jeté tant d'incertitudes sur la chronologie ancienne.

Quand même les monuments du Nil ne révéleraient point par leurs inscriptions, dont beaucoup sont aujourd'hui déchiffrées, l'immense antiquité de la nation qui les éleva, on pourrait induire des combinaisons ingénieuses qu'elle avait inventées pour baser les divisions du temps sur les révolutions des astres, que la période antérieure à la XII[e] dynastie ne saurait être évaluée à moins de 2000 ans. Selon Eusèbe et le Syncelle, les Égyptiens adoptèrent d'abord le mois lunaire comme mesure générale du temps ; ce fut l'*An* primitif, appellation qu'on reporta à la période solaire, lorsque celle-ci fut employée de préférence. Mais les Égyptiens n'assignèrent d'abord, il paraît, à la révolution solaire qu'une durée de 365 jours juste. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que cette période ne concordait pas avec l'année réelle ou tropique, et que l'ordre des saisons et les anniversaires des fêtes religieuses se trouvaient dérangés. En cherchant à remédier à cet inconvénient, les Égyptiens observèrent que l'étoile Sirius avait une année de 365 jours un quart, à très-peu près, et ils l'adoptèrent afin de rectifier ainsi les irrégularités résultant du calcul défectueux de l'année sacrée. Cependant par respect pour une institution de leurs ancêtres, ils conservèrent cette année sacrée, et remarquant l'époque où elle revenait se mettre d'accord avec l'année de Sirius qu'ils nommaient *Sothis*, ils instituèrent une grande période composée de 1460 années sothiques et de 1461 années sacrées.

Sans doute, la précession des équinoxes a pour effet de changer la position du soleil par rapport aux étoiles, et les divergences doivent s'accroître en raison de la différence des

latitudes et de l'éloignement des étoiles de l'écliptique. Cependant des observateurs expérimentés, Bainbridge et le père Petau, ont remarqué que par un concours remarquable dans les positions, l'année de Sirius fut, en effet, entre l'an 3000 et l'an 1000, dans la Haute-Égypte, à très-peu de chose près de 365 jours et un quart [1].

Fourier, dans ses savants mémoires sur l'Égypte, a repris ces observations, les a vérifiées et confirmées par de nouveaux calculs. M. Biot a depuis apporté à l'appui de cette thèse l'autorité de son nom. On peut donc conclure de l'ensemble de ces illustres témoignages qu'il y eut chez les Égyptiens plusieurs de ces périodes sothiques de 1460 ans dont une seule suffirait pour embrasser l'existence entière des nations modernes. Il a été constaté par Censorin qu'une de ces périodes avait pris fin en 138 du Christ et qu'elle avait commencé par conséquent en 1322 avant notre ère. On ne peut douter qu'une autre période semblable l'eut précédée en commençant en 2782. Le cycle antérieur s'ouvrit en 4242, ce qui n'épuise pas encore la durée attribuée à l'empire égyptien. Puisqu'on a des preuves que ce peuple se plaisait à marquer d'un signe céleste les grands événements de son histoire, on pourrait admettre, sans qu'il y eut rien de forcé dans cette conjecture, qu'un quatrième cycle sothique, qui ainsi serait le plus ancien, concorda, en 5702, avec le début des dynasties royales. Manéthon alors n'aurait exagéré que de 70 ans en plaçant l'avénement de Menès en 5772.

Mais ce n'est point là ce que nous cherchons à démontrer, ni ce qu'il importe ici de savoir. Si nous sommes entrés dans

[1] Bainbridge, *Canicul.* P. Petau, *Dissertat.*, l. V, c. VI, p. 108. Fourier, grand ouvrage sur l'Égypte, mém., t. I, p. 803. Censorin, *de die natali*, cap. XVIII et XXI. Lesueur, *Chronol. des rois d'Égypte.*

les détails qui précèdent, c'est afin d'établir le caractère historique du fait que voici :

Le Syncelle a conservé une tradition remarquable suivant laquelle les Pasteurs seraient entrés en Égypte dans la 700e année du cycle sothique. Puisque, d'après le témoignage de Censorin, l'un de ces cycles expira en 1322, il avait dû commencer en 2782, et M. Ideler a calculé qu'en effet, cette année là, Sirius se leva héliaquement dans la Haute-Égypte, le deuxième jour après le solstice [1].

C'est dans le cours de cette période que s'accomplissent en Asie les grands ébranlements de peuples à la suite du déluge. Or, la 700e année du cycle sothique de 2782 tombe justement en 2182 ; les Pasteurs envahirent donc l'Égypte un an après l'époque que nous avons fixée comme marquant les premières conquêtes des Assyriens. Ainsi ces peuples sortirent en 2183 de l'Égypte asiatique et entrèrent en 2182 dans l'Égypte africaine.

Les Hébreux, suivant les paroles de Manéthon, faisaient partie de ces mêmes populations venues du nord, et les dates fournies par la Genèse s'accordent parfaitement avec leur mouvement vers le sud. Cette même année est donc également applicable au passage d'Abraham en Palestine.

Les principaux archéologues anglais ne font pas remonter non plus au-delà de ce temps les indices qui montrent les Aryas réunis en corps de nation; M. James Tod, dans son savant écrit intitulé Radjasthan, prouve que ces souvenirs ne peuvent s'étendre au-delà du XXIIe siècle et le calcul des Yougas donne à ce peuple 296 ans de séjour dans la Chaldée après le Déluge, ce qui se rapproche beaucoup des 292 ans marqués

[1] Ideler, *Recherches histor. sur les observ. astron. des anciens*, trad. par M. Halma, canon de Ptolomée, p. 38.

par la Genèse pour les Hébreux. L'identité des noms de *Brahma* et d'*Abram* fait d'ailleurs connaître que dans la Chaldée, ils obéirent au même patriarche que les Hébreux ou du moins à un chef qui portait ce titre vénéré. Tous ces signes s'accordent pour fortifier l'opinion que l'émigration des Aryas confondus avec les Iraniens, dut s'opérer simultanément avec celle des autres peuples Chaldéens et qu'en même temps que les Hiksos helléniques se dirigeaient vers le sud, ils quittaient pour marcher vers l'Orient, cette région des Sindes et des Ari que la Genèse appelle la plaine de Sinhar.

Voici donc comment, d'après ces données, on pourrait établir l'ordre chronologique des trois faits primitifs étudiés dans ce volume :

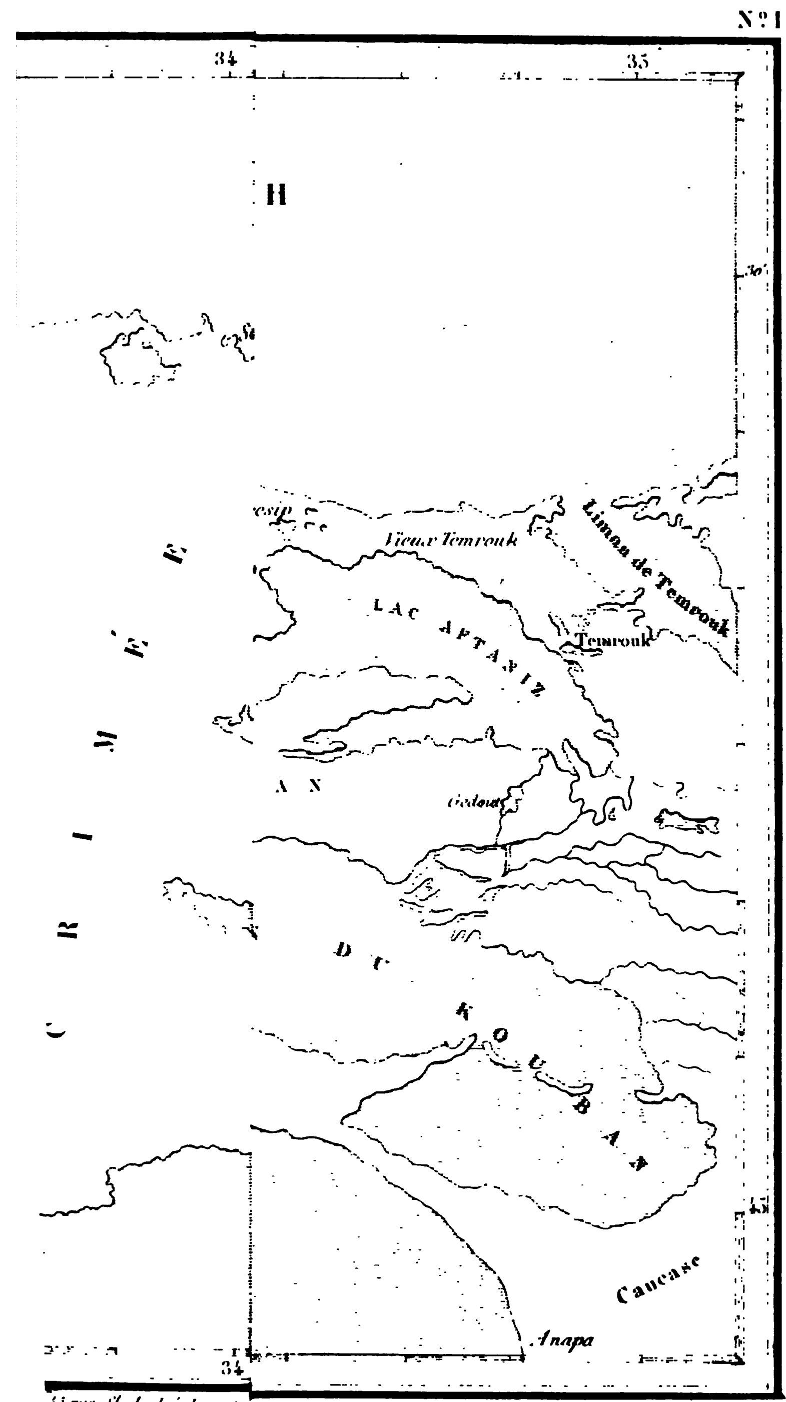
Commencement de la société égyptienne ou création du monde, suivant les Septante.	5634 av. J.-C.
Fondation de la colonie des îles Atlantiques.	3300
Destruction de cette colonie, ou Déluge. .	2550
Dispersion des peuples monothéistes. . .	2183

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.



43 rue St. André-des-arts.

Imp. Lemercier 57 r. de Seine St G. Paris

IL.I600 AV. J.C.)

N°

